SERMONS

DE

M. MASSILLON,

ÉVÊQUE

DE CLERMONT;

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

CARÊME.

TOME SECOND.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { LA VEUVE ESTIENNE & FILS, à la Vertu.
ET
JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

SERMONS

CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.

POUR le II. Dimanche de Carême, *Sur le danger des prospérités temporelles*, Page 1

Pour le Lundi de la II. Semaine, *Sur l'impénitence finale*, 42

Pour le Mardi de la II. Semaine, *Sur le Respect humain*, 80

Pour le Mercredi de la II. Semaine, *Sur la Vocation*, 116

Pour le Jeudi de la II. Semaine, *Le mauvois Riche*, 153

Pour le Vendredi de la II. Semaine, *Sur l'Enfant prodigue*, 192

Pour le III. Dimanche de Carême, *Sur l'inconstance dans les voyes du salut*, 233

Pour le Lundi de la III. Semaine, *Sur le petit nombre des Elus*, 268

Pour le Mardi de la III. Semaine, *Sur le mélange des bons & des méchans*; 311

Pour le Mercredi de la III. Semaine, *Du véritable Culte*, 349

SERMON

POUR

LE SECOND DIMANCHE

DE CARÊME.

Sur le danger & les proſpérités temporelles.

Reſpondens Petrus dixit ad JESUM : Domine bonum eſt nos hîc eſſe.

Pierre dit à JESUS : *Seigneur, nous ſommes bien ici.* Matth. 17 4.

D'OU vient que l'Evangile remarque, que Pierre ne ſavoit ce qu'il diſoit, lorſqu'il exhortoit ſon divin Maître à fixer ſa demeure ſur le Thabor ? C'eſt que ce n'eſt pas connoître le Chriſtianiſme, que de vouloir jouir du repos & de

la félicité avant le travail & les souffrances. Il falloit que le Christ souffrît, & qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? telle a été la voie du Chef, telle doit-être la voie des membres ; il faut que les Chrétiens souffrent ici-bas, s'ils veulent qu'il partage un jour sa gloire avec eux, point d'autre porte que les souffrances, qui puisse nous introduire dans ce séjour de délices qui nous est promis.

Voilà pourquoi la Religion ne semble avoir des anathêmes, que pour ceux qui reçoivent leur consolation en cette vie. Par tout, malheur à ceux qui rient, & qui sont rassasiés : par-tout, les promesses consolantes ne sont faites qu'à ceux qui souffrent ici-bas : par-tout, le monde présent est livré aux impies, comme leur possession & leur héritage : par-tout, la récompense des Saints sur la terre, sont les larmes & les afflictions : par-tout enfin, leur Royaume n'est pas de ce monde.

Ce n'est pas que le salut ne soit possible à tous les états, ou que la Religion condamne les distinctions de la naissance, de la fortune, du rang, de l'autorité, établies de Dieu même, & si nécessaires à la subordination des peuples & à la tranquillité des Empires. Les Rois furent appellés, comme les Pasteurs, à l'Etable de Bethléem. L'Eglise eut d'abord des Fidéles dans la maison de Césa*Philip.* 4. 22. r, *qui de Cæsaris domo sunt*, comme sous la tente de Simon le Corroyeur. La Cour a eu de tout tems

ſes ames choiſies comme le Cloître ; & nous voyons ici le trône encore plus reſpectable par la piété, que par la puiſſance & la majeſté du Souverain qui le remplit. Les faveurs temporelles ſont en elles mêmes l'ouvrage du Créateur ; & dans l'ordre de ſa ſageſſe, elles doivent être des moyens de ſalut, & non pas des inſtrumens de perdition & de vice.

Cependant la corruption les a tirées de leur uſage naturel : elle a fait ſervir les dons de Dieu à l'injuſtice ; & comme le ſerpent laiſſe un venin dangéreux ſur ſes fruits dont il a goûté, le premier pécheur, en uſant contre l'ordre de Dieu des biens de la terre, les infecta, & en fit, pour ainſi dire, un poiſon mortel à toute ſa poſtérité. Les dangers de l'abondance ne ſont donc pas une ſuite de l'inſtitution de la nature ; mais du déſordre du péché. L'homme étoit né pour être heureux ; la terre n'avoit reçu la fécondité, que pour fournir à ſes innocentes délices ; mais l'homme abuſa des bienfaits de Dieu ; dès-lors tout plaiſir lui fut ici-bas comme interdit parce que la joie ne convient qu'à l'innocence, & que d'ailleurs il eſt plus facile à la cupidité de s'en abſtenir, que d'en uſer ſans excès ; & comme tout eſt pur à ceux qui ſont purs, tout devient ſouillé à celui qui l'étoit déjà par ſa tranſgreſſion.

Voilà le fondement des maximes effrayantes de Jéſus-Chriſt contre les heureux du ſiécle. Mais que puis-je me pro-

poſer en vous expoſant le danger de cet état ? Ce devroit être ſans doute de conſoler ceux que la Providence laiſſe ici-bas dans l'indigence & dans la miſere ; mais cette inſtruction ſeroit ici déplacée, & ces ſortes de malheureux n'habitent gueres les Cours des Rois : c'eſt donc de faire ſentir à ceux qu'on éloigne des graces, qui ſe regardent comme malheureux qui ſe plaignent ſans ceſſe de l'injuſtice de leurs maîtres, & qui voyent, avec une douleur amere, leurs concurrens élevés & comblés, ſorte de mécontens dont les Cours ne manquent jamais ; de leur faire, dis-je, ſentir qu'ils ne connoiſſent pas le don de Dieu, & les marques ſignalées de miſéricorde que ſa bonté leur donne ; & d'apprendre à ceux à qui tout réuſſit, & qui ſemblent n'avoir plus rien à déſirer ſur la terre, que ſi leur état paroît digne d'envie, ſelon le monde, il eſt terrible aux yeux de la foi : premiérement, parce que les chutes y ſont preſque inévitables ; ſecondement, parce que la pénitence y eſt preſque impoſſible. Tout y aide les paſſions ; tout y éloigne les graces ; & la foi n'y découvre que des occaſions de péché, & des obſtacles de converſion. Développons ces deux vérités importantes. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. LE monde, dit Saint Auguſtin, eſt plus dangereux lorſqu'il nous rit, que lorſqu'il nous maltraite : & les faveurs qui nous le rendent aimable, ſont plus à craindre que

les rebuts qui nous forcent à le mépriſer : *Periculoſior eſt blandus quàm moleſtus.* En effet, ſoit que nous conſidérions les proſpérités temporelles par l'impreſſion qu'elles font ſur le cœur pour le corrompre, ou par les facilités qu'elles ménagent aux paſſions, lorſque le cœur eſt déjà corrompu, vous conviendrez que le ſalut eſt ſi difficile dans cet état de félicité & d'abondance, que l'ame juſte doit regarder les proſpérités temporelles, comme des préſens que Dieu fait d'ordinaire aux hommes dans ſa colére. *Epiſt.* 144.

Je dis, ſoit que vous le conſideriez par les impreſſions qu'elles font ſur le cœur pour le corrompre. Car, premiérement, une ame chrétienne doit vivre étrangere ſur la terre ; ſon origine, dit Tertullien, ſa demeure, ſon eſpérance, ſa nobleſſe, ſa couronne, ſont dans le Ciel : ſon cœur doit être où eſt ſon tréſor. Si elle ceſſe de ſoupirer un moment vers ſa patrie, elle ceſſe d'appartenir au ſiécle à venir & à l'Egliſe des premiers nés : ſi elle ſe plaît dans ſon exil, elle n'eſt plus digne de l'héritage. Son deſir fait ici-bas toute ſa piété ; ſon inquiétude, tout ſon mérite : ſa conſolation, elle ne doit la trouver que dans ſon eſpérance. *Apolog.*

Or, cette diſpoſition, ſi eſſentielle à la foi, s'efface par la premiere impreſſion que la proſpérité fait ſur le cœur, qui eſt une impreſſion d'attachement à la terre. Et certes, on comprend comment une ame

affligée peut vivre étrangere dans ce monde. Hélas! quelle raiſon auroit-elle de s'attacher à des créatures qui l'ont abandonnée? Il ne lui en coute pas beaucoup de retirer ſes affections d'un monde qui a retiré d'elle ſes faveurs, & de ſe regarder comme étrangere dans un lieu où elle ne poſſéde rien. Au contraire, les vues de la foi ſont alors ſes plus douces penſées, rien ne conſole plus ſolidement ſes malheurs, que de pouvoir ſe dire à elle-même, que ce monde n'eſt pas ſa patrie: qu'on ne l'a dépouillée que de ce qu'il ne lui étoit pas permis d'aimer; que les biens véritables du Fidéle ſont intérieurs, & ne ſauroient lui être ravis malgré lui; que la perte de la grace eſt la ſeule qu'une ame chrétienne puiſſe faire; que peu importe de perdre ou de poſſéder ce qu'on ne peut conſerver toujours, & que nous étant défendu de fixer notre cœur à la terre, la ſituation qui nous y attache le moins, doit nous paroître la plus ſouhaitable.

Mais ces ſentimens que tout inſpire dans l'affliction, tout les efface dans la proſpérité. Car mes Freres, qu'il eſt difficile de ſe déplaire dans un lieu où tout nous rit; de regarder comme un exil, une terre de délices; de n'être pas de ce monde, lorſque le monde ne paroît être que pour nous; de ne pas fixer ſon tabernacle où l'on ſe trouve ſi bien; de gémir, comme le Prophête, ſur la durée de ſon pélerinage, quand on n'en reſſent, ni les travaux, ni les amertumes; & de marcher

ſans ceſſe vers la patrie, tandis qu'on trouve ſur le chemin tant d'attraits propres à nous arrêter ! L'inſenſé de l'Evangile ſe voyant dans l'abondance pour une longue ſuite d'années, convioit ſon ame à ſe repoſer : *Anima, requieſce* ; Mon ame, repoſez-vous. C'eſt la premiere impreſſion que la proſpérité fit ſur ſon cœur : elle l'attacha à la terre, & lui fit chercher un injuſte repos dans les créatures. *Luc.* 12. 19.

Or, ſi vous me demandez en quoi conſiſte le crime de cette diſpoſition ; (car à la Cour, encore plus qu'ailleurs, où l'on ne connoît de la Religion que la ſurface, ces grandes vérités ne paroiſſent que des ſpéculations de nul uſage ;) ſi vous me le demandez, dis-je, le voici : C'eſt-à-dire, que dès-lors, dit Saint Auguſtin, ſi vos déſirs régloient votre deſtinée, vous vous immortaliſeriez ſur la terre ; vous accepteriez, comme une grace, le privilege de pouvoir vivre éternellement éloigné de Dieu dans l'uſage des biens & des plaiſirs ſenſibles : c'eſt-à-dire, que, ſi le monde pouvoit être votre Dieu, votre récompenſe, votre demeure éternelle, vous ne vous aviſeriez jamais d'en demander d'autre : c'eſt-à-dire, que ſi l'on vous permettoit d'opter de la terre, ou du Ciel ; du ſiécle à venir, ou du préſent ; de Dieu, ou de la créature, le choix ſeroit bientôt fait, & ce qui eſt viſible, préféré à ce que la foi ſeule vous découvre : c'eſt-à-dire, en un mot, que vous n'êtes plus

Chrétien ; car un Chrétien eſt un enfant des promeſſes, un homme du ſiécle à venir, un citoyen du Ciel, une portion du CHRIST, qui attend ſans ceſſe ſa réunion avec ce corps myſtique, qui ſe forme & s'achéve chaque jour, & n'aura ſa perfection & ſa plénitude que dans l'éternité : & non-ſeulement vos deſirs ne ſont que ſur la terre ; mais l'attente même des Juſtes, le régne de Jeſus-Chriſt, vous paroît la plus triſte & la plus affreuſe de toutes les penſées.

Je ſais que cette injuſte diſpoſition eſt caché au fond de l'ame, & qu'on ne s'en apperçoit pas ſoi-même. Cependant c'eſt elle qui forme tous vos deſirs, qui regle toutes vos démarches, qui décide de tous vos penchans : c'eſt le ſort principal qui donne le mouvement à tout le corps de vos œuvres extérieures ; elle établit au milieu de votre cœur, un état de péché ; & de ces péchés, qui n'étant marqués par aucun acte ſenſible & particulier, & ne conſiſtant que dans un déréglement habituel de votre amour, ne ſont jamais connus, jamais expiés ; par conſéquent, jamais remis : de ces péchés, qui n'étant, pour ainſi dire, que le fond de votre volonté, ſont la ſource de tous les autres, & ne paroiſſent jamais eux-mêmes : de ces péchés enfin, compatibles avec la probité, la régularité des mœurs, la pratique de certains devoirs de Religion ; avec une tendreſſe même de conſcience ; en un mot,

avec tout ce qui peut nous faire abſoudre par le monde, dans le tems que nous ſommes condamnés aux yeux de Dieu.

Et ne nous dites pas que ce ſont-là des rafinemens ; & que l'amour du bien-être étant né avec nous, s'il y a du crime, c'eſt d'en abuſer, & non pas de l'aimer. Mais eſt-ce un rafinement, que de venir vous annoncer que vous êtes nés pour le Ciel ; que la terre eſt pour vous une demeure étrangere ; un lieu de malédiction. d'où les enfans de Dieu doivent ſans ceſſe ſouhaiter de ſortir ; & que quiconque ne ſent pas la triſteſſe de vivre éloigné de ſa patrie, perd le droit & le privilége de citoyen des Saints ? Eſt-ce un rafinement de vous dire, que faire de ce monde une cité permanente, c'eſt vivre comme les payens qui n'ont point d'eſpérance ; que de n'être occupé que d'une fortune périſſable, c'eſt avoir renoncé à la foi ; & que faire du ſalut & de l'éternité l'affaire la moins ſérieuſe de toutes celles qui vous occupent, c'eſt être déjà jugé ? Si ce ſont-là des rafinemens, l'Evangile, cette philoſophie ſi ſage, ſi ſimple, ſi admirée même des Payens, n'eſt donc plus qu'un vain ſyſtéme d'un eſprit oiſeux ; & c'eſt au monde réprouvé, à nous fournir un langage plus ſenſé & des inſtructions plus ſolides, pour annoncer les voies du ſalut.

Premiere impreſſion que la proſpérité fait ſur le cœur, une impreſſion d'attachement à la terre. La ſeconde ? c'eſt l'amour

exceſſif de nous-mêmes. La foi nous apprend que nous ſommes haiſſables : car il n'eſt rien d'aimable que l'ordre, & nous en ſommes ſortis ; il n'eſt rien d'aimable que la vérité & la juſtice ; & nous en ſommes déchus ; il n'eſt rien d'aimable que l'ouvrage de Dieu, & nous ſommes l'ouvrage du péché. Nous devons donc nous haïr ; nous-mêmes : autrement nous ſerons injuſtes ; nous contredirons même les plus vifs ſentimens de notre conſcience. Car au fond, nous avons beau nous éblouir par les hommages qu'on nous rend, nous ſentons bien que nous ne ſommes point d'ignes d'être aimés. Hélas ! il eſt tant de momens où nous nous ſommes à charge à nous-mêmes, où tout nous déplaît en nous : ou tout ce que nous pouvons faire, eſt de nous ſouffrir ; où nous avons beſoins de diverſions & d'amuſemens, qui nous détournent de la vue intérieure & humiliante de nos propres défauts, & nous empêchent de retomber ſur nous-mêmes. Le monde appelle cet état ennui : mais cet ennui, c'eſt l'homme montré à lui-même, & qui ne peut ſoutenir un inſtant la vue de ſa propre miſere : marque infaillible que nous ſommes haiſſables, & que c'eſt un déſordre de s'aimer ; j'entends de s'aimer pécheur & dans la corruption de la nature.

Or, toute votre vie, vous que ce diſcours regarde, eſt une recherche éternelle de vous-même : & de-là, tout ce qui

plaît, tout ce qui flatte, tout ce qui nourrit la vie des ſens, devient un beſoin dont vous ne pouvez plus vous paſſer : de-là, les plus ſaintes Loix de l'Égliſe ne ſont plus comptées pour rien, dès qu'il faudroit prendre tant ſoit peu ſur ſoi pour les obſerver : de-là, vous vous établiſſez comme le centre des créatures qui vous environnent ; on diroit que tout eſt fait pour vous ; que tout vit pour vous ; que tout ſubſiſte pour vous ; que tout le reſte n'eſt rien que par rapport à vous ; que le monde entier doit ſe bouleverſer, ou pour vous ménager un plaiſir, ou pour vous ſauver la plus légére peine : de-là, tout ce qui vous approche n'eſt attentif qu'à s'accommoder à vos deſirs, ſuivre vos caprices, entrer dans le plan de votre amour propre : on étudie vos goûts ; on devine vos penchans ; on ne s'inſinue dans votre bienveillance, qu'à la faveur de vos foibleſſes : rien ne vous gêne, rien ne vous contredit : vos inclinations décident toujours de tout ce qui vous regarde : on prévient même vos ſouhaits. Je ne ſais ſi vous nous accuſerez encore ici de rafiner ; mais je ſais que s'il y a encore une divinité pour vous, ce ne peut-être que vous-même. Car, je vous demande : Qu'ont fait de plus les grands Saints pour Dieu, que ce que vous faites pour vous-même ? Il a été le ſeul objet & le ſeul point de vue de toutes leurs actions : ne l'êtes-vous pas vous-mêmes des vôtres ? Ils n'ont vécu que

pour lui ; pour qui vivez-vous que pour vous-même ? Ils n'ont compté pour rien tout ce qui ne ſe rapportoit pas à lui ; comptez-vous pour beaucoup ce qui ne vous regarde pas ? Pouſſez le paralléle, & vous verrez que vous êtes plus encore votre idole & votre divinité, que le Seigneur n'eſt le Dieu de ceux qui l'aiment & qui l'invoquent. Mes Freres, on a horreur des grands crimes, & on ne compte pour rien de vivre ſans culte, ſans amour pour Dieu ; de ne le mettre pour rien dans le détail de ſa vie ; c'eſt-à dire, de vivre comme ſi nous n'étions ſur la terre que pour nous, & que nous duſſions borner nos affections, nos craintes, nos déſirs, nos eſpérances à nous-mêmes.

La troiſieme impreſſion que fait la proſpérité ; eſt l'élevement du cœur : je ne parle pas de cet orgueil groſſier & déclaré, qui faiſoit dire à un Prince de Babylone ; je monterai ; j'éléverai mon trône au-deſſus des nuées, & je deviendrai ſemblable au Très-haut. Je parle d'un ſentiment plus à portée du cœur de l'homme, & preſque inſéparable de la grandeur. Je ſais qu'il eſt des perſonnes, qui, ou cultivées par l'éducation, ou redevables à la nature d'un caractère doux & facile, ou enfin qui voulant paroître par un rafinement d'orgueil, au-deſſus même de leur élévation, ſavent en dépouiller tout le faſte, ſe rendre acceſſibles, & applanir par leur humanité, toutes les voies à ceux qui

les approchent. Mais ce n'eſt pas dans la fierté, que je mets le danger de la proſpérité : le ridicule de ce vice ſuffit preſque tout ſeul pour en corriger.

C'eſt dans un certain ſentiment avantageux de ſoi-même, qui accoutume l'ame à ſe regarder comme élevée par ſes propres dons, au-deſſus de tous ceux que ſon rang & ſa proſpérité laiſſent au-deſſous d'elle. C'eſt dans une ſecrette erreur de vanité, qui fait que nous confondons notre fortune avec nous-mêmes ; que nous faiſons entrer la naiſſance, la grandeur, les titres, les dignités, les biens, dans l'idée de ce que nous ſommes ; & que de tous ces avantages, qui ſont au-dehors de nous, & qui par conſéquent ne nous appartiennent pas, nous nous formons une grandeur imaginaire que nous prenons pour nous-mêmes ; enfin une erreur qui nous perſuade que nous ſommes aux yeux de Dieu & dans l'ordre de ſa providence, des créatures privilégiées, & auſſi diſtinguées que devant les hommes & dans l'ordre extérieur de la ſociété. Leur proſpérité, dit le Prophête, les affranchit des travaux & des miſéres communes au reſte des hommes, & voilà pourquoi un orgueil ſecret s'eſt emparé de leur cœur : *In labore hominem non ſunt.... ideò tenuit eos ſuperbia.* Auſſi le premier avis que l'Apôtre recommande à Timothée de donner aux Grands du monde, eſt de ne point s'élever : *Non ſublimè ſapere.*

Pſ. 72. 5. 6.

1. Tim. 6. 17.

D'ailleurs, au-dehors tout fortifie dans les Grands cette dangereuſe impreſſion : les vices ſont applaudis ; la médiocrité des talens, cachée ſous l'artifice des louanges ; leur orgueil juſtifié par les noms pompeux de grandeur d'ame & d'élévation de ſentimens : tout s'étudie, tout s'empreſſe à leur perſuader qu'ils ſont paîtris d'une autre boue que les autres hommes. Nous-mêmes, nous Miniſtres de la vérité ; & dont les lévres en ſont les dépoſitaires ſacrées, nous donnons aux plus légeres vertus des Grands, des éloges que la Religion déſavoue ; & ſous prétexte d'animer de foibles commencemens de piété, nous les corrompons dans leur ſource. Tel eſt le malheur des Grands ; tout eſt attentif, ou à leur déguiſer leurs vices, ou à leur faire perdre le mérite de leurs vertus.

Or, quand même on pourroit ſe défendre de ce que les louanges ont de plus injuſte & de plus groſſier, il ſe forme néanmoins de tous ces diſcours empoiſonnés, je ne ſais quel ſentiment de propre eſtime qui ne s'efface plus, & qui corrompt le cœur pour toujours. Hérode, au milieu des acclamations d'un peuple inſenſé, ne ſe croit pas ſans doute un Dieu deſcendu ſur la terre pour parler aux hommes ; la louange étoit trop groſſiére pour être perſuadée ; il écoute cependant avec complaiſance des applaudiſſemens qui ſemblent lui déférer des honneurs divins, qui le traitent de Dieu & d'immortel ; ſon cœur en eſt

touché, ſi ſa raiſon n'en eſt pas gâtée : il ne rejette pas, comme des blaſphêmes, des tîtres & des éloges qui ne ſont dûs qu'au ſeul Roi immortel des ſiécles ; & les vers qui le dévorent ſur l'heure, nous laiſſent comprendre quel fut l'excès de ſon impie vanité, puiſqu'elle mérita d'être punie d'un ſi affreux ſupplice.

Voilà les premiers dangers de la proſpérité, tirés des impreſſions qu'elle fait ſur le cœur pour le corrompre ; mais les facilités qu'elle fournit aux paſſions, lorſque le cœur eſt déjà corrompu, me paroiſſent bien plus à craindre. Renouvellez, je vous prie, votre attention.

Car, en premier lieu, de l'attachement aux choſes d'ici-bas, comme d'une ſource funeſte, naiſſent ces déſirs infinis & inſatiables, dont parle ſaint Paul, qui tuent l'ame : c'eſt-à dire, que vous regardez la terre comme votre patrie ; vous ne cherchez plus qu'à vous y aggrandir, qu'à y occuper une plus grande place ; vous voudriez ſeul pouvoir l'occuper toute entiere. Vous ajoutez, dit un Prophête, l'héritage de vos voiſins à celui de vos peres ; vous paſſez les bornes que la modération de vos ancêtres avoit ſi ſagement miſes à vos biens & à votre fortune ; vous appellez les terres de vos noms ; il ſemble que l'univers entier ne pourra plus ſuffire à l'étendue de vos projets. Vous forcez ſouvent un Naboth de vous céder ſon champ & la ſucceſſion innocente de ſes peres ;

tout ce qui vous accommode vous appartient déjà ; vous faites des droits les plus douteux, des droits inconteſtables : & forcez l'équité de plier ſous la puiſſance. Les dignités que votre opulence vous permet d'acquérir, vous conviennent toujours. Vous ne faites pas attention, ſi la médiocrité de vos talens vous en rend incapable, ſi le public en ſouffrira, mais ſeulement ſi vous aſſurez à vos enfans une fortune plus durable. Ce n'eſt plus la vocation du Ciel, qui décide de leur deſtinée, ce ſont vos intérêts temporels. L'Egliſe eſt obligée de recevoir des mains de votre cupidité, des ſacrifices qu'elle déteſte : vous tranſportez dans le champ du Seigneur tout ce qui occupe inutilement la terre dans le vôtre ; pour ne pas partager vos biens, & pour ſoutenir le vain honneur de votre nom, vous déchirez & vous dèshonorez l'héritage de Jeſus-Chriſt ; vous placez dans le ſanctuaire des vaſes de rebut & d'ignominie ; vous achetez quelquefois même le don de Dieu ; & comme cette mere de Michas dont il eſt parlé dans l'Ecriture, vous employez vos grands biens à ériger à un enfant, dans votre maiſon même, un nouveau ſacerdoce & un nouveau Temple. Une fortune plus médiocre, en vous laiſſant plus de modération, vous eût laiſſé plus d'innocence. Et ne croyez pas que je parle ici de cette opulence cimentée du ſang des peuples, de ces hommes nouveaux à qui

nous

nous voyons étaler ſans pudeur, dans la magnificence de leurs palais, les dépouilles des villes & des provinces : ce n'eſt pas à nos diſcours à réformer cet abus ; c'eſt à la ſévérité des loix, & à la juſte indignation de l'autorité publique. Vous-mêmes qui m'écoutez, mes Freres, vous en faites le ſujet le plus ordinaire de vos dériſions & de vos cenſures : vous ſouffrez impatiemment que des hommes ſortis, pour ainſi dire, de la terre, oſent diſputer avec vous de faſte & de magnificence ; parer leur roture & leur obſcurité, de vos grands noms, & inſulter même par des profuſions inſenſées, à la miſére publique dont ils ont été les artiſans barbares : vous ſentez toute l'horreur d'une proſpérité née de l'injuſtice, & vous ne connoiſſez pas les dangers de celles que la naiſſance donne. Toute la différence que j'y trouve, c'eſt que l'une commence & l'autre finit toujours par le crime, c'eſt que les uns jouiſſent d'un bien injuſtement acquis, & que les autres abuſent d'une fortune légitime.

En effet en ſecond lieu, de l'attachement à ſon propre corps, ſeconde impreſſion de la proſpérité, naiſſent toutes ces paſſions d'ignominie, qui dèshonorent le Temple de Dieu en nous. Or, qui ne ſait que la proſpérité fraye mille voies à ce vice honteux ? Car je ne vous dis pas que la ſeule molleſſe, inſéparable de l'abondance, eſt un acheminement preſque infaillible à

la licence des mœurs ; & qu'une vie toute oiſeuſe, telle qu'on la méne dans l'opulence, touche de près à la diſſolution. Eh ! où naiſſent les monſtres & les paſſions exécrables, que dans les palais des Grands : Les vices communs ne plaiſent plus ; & pour réveiller ces ames voluptueuſes, il faut que des excès bizarres & une affreuſe diſtinction d'énormité, donnent à l'iniquité de nouveaux charmes. Liſez les divines Ecritures : de-là vint la chute de David ; les égaremens inſenſés de Salomon ; les voluptés démeſurées de Baltaſar ; le ſcandale de la Cour d'Hérode.

Je ne vous dis pas encore que ſouvent l'ame eſt redevable de ſon innocence à la difficulté de la tranſgreſſion ; qu'on n'aime pas les plaiſirs qui coûtent trop ; que les obſtacles qu'une fortune médiocre met à nos déſirs, ſont ſouvent prendre un parti génereux au Fidéle, & l'attachent au devoir par des liens plus ſaints & plus durables : mais que pour les Grands, leurs deſirs deviennent la ſeule régle de leurs paſſions ; la volonté n'a plus d'autre frein qu'elle-même ; les plaiſirs ne coûtent plus que la ſeule peine d'être déſirés. A peine David eut ſouhaité de boire de l'eau de la citerne de Bethléem, que malgré toutes les difficultés qui ſembloient rendre ſon deſir inutile, trois jeunes Hébreux percent l'armée ennemie ; & à travers mille dangers, viennent mettre à ſes pieds une eau qui étoit le prix de leur ſang & le

péril de leur ame : tout eſt facile aux paſſions des Grands. Hélas ! le crime plaît avec toutes ſes contradictions & ſes peines : quels attraits n'aura-t'il donc pas, lorſque tout en applanit les voies, & qu'il n'en coûte plus au cœur que pour s'en défendre.

Enfin, je n'ajoute pas qu'une vertu commune, & quelquefois même l'indolence, ſuffiſent pour nous éloigner de chercher les occaſions du déſordre ; mais que la vertu même des Saints ne ſuffit pas pour ſe défendre des occaſions qui nous cherchent : or, elles naiſſent ces occaſions, ſous les pas des Grands & des heureux du monde ; leurs regards trouvent par-tout des écueils ; tout veut plaire ; tout s'étudie à corrompre le cœur ; tout fait gloire de l'avoir corrompu : le crime s'offre à eux, accompagné de tous les attraits les plus propres à les rendre aimable ; de tous les artifices que la corruption a pû inventer, ou pour prévenir les dégoûts, ou pour amuſer l'inconſtance, ou pour juſtifier la paſſion. Des conſeillers d'iniquité, des miniſtres de la volupté, dont la proſpérité eſt toujours environnée, cherchent à plaire en flattant la paſſion du maître, en deviennent les apologiſtes impies, en adouciſſent l'horreur, en illuſtrent la honte & la baſſeſſe, en réveillent le deſir. A peine Sara eut paru dans les Royaumes de Pharaon & d'Abimelech, que les courtiſans, connoiſſant la honteuſe fragilité de leurs

maîtres, viennnent leur vanter ſa beauté, enflamment leur paſſion, & leur inſpirent des deſirs injuſtes. Dans une ſituation ſi périlleuſe, ô mon Dieu! le Juſte lui-même tomberoit, & comment peut-il arriver qu'une ame déjà amollie par la proſpérité ſe ſoutienne.

Enfin, de l'orgueil, derniere impreſſion de la proſpérité, naiſſent les deſirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les vengeances, toutes paſſions que la proſpérité favoriſe: *L'orgueil de ceux qui vous haiſſent, ô mon Dieu! dit* le Prophête, *monte toujours.* Les biens, le rang, la naiſſance ſont comme une loi de l'ambition: il ſeroit honteux d'être né quelque choſe, & de ne point penſer à s'élever; ſavoir ſe borner, ſe trouver heureux dans ſon état, eſt une philoſophie qui dèshonore, & que le monde traite de puſillanimité ou de ſingularité bizarre. Or, dès que vous ſuppoſez l'ambition maîtreſſe d'un cœur juſqu'à un certain point, il n'eſt plus rien d'injuſte & de lâche même, qu'on n'en doive attendre: il faut détruire vos concurrens, s'élever ſur les débris de la Religion & de la conſcience, être double, diſſimulé, perfide, tout, hormis Chrétien: il faut ſe réjouir des infortunes d'autrui lorſqu'elles nous élevent; s'affliger de leur élévation qui nous recule? haïr tout ce qui s'oppoſe à nos prétentions; entrer dans les paſſions de ceux à qui nous avons intérêt de plaire, décrier la vertu

Pſ. 73. 23.

même & le mérite qui nous devient un obſtacle ; ſacrifier l'intérêt public à nos intérêts perſonnels ; & faire de notre fortune, notre religion & notre Dieu. Voilà les premiers dangers de la proſpérité : elle inſpire les paſſions en corrompant le cœur ; elle les favoriſe lorſqu'elle l'a déjà corrompu.

Mais, quel fruit retirer de ces grandes vérités ? Faut-il donc renoncer aux biens & aux têtres que nous tenons de nos ancêtres, & ſortir d'un état où la Providence nous a fait naître ? Non, mes Freres ; mais c'eſt de nous dire premiérement à nous-mêmes, que pour poſſéder tout ce qui peut ſervir à la félicité des ſens, il ne nous eſt pas plus permis pour cela de les ſatisfaire ? que ce n'eſt pas le dégré de notre fortune, mais celui de notre innocence, qui doit décider de nos droits ſur les plaiſirs les plus permis ; que le pécheur, quelque élevé qu'il puiſſe être, n'a plus de partage que les larmes & la violence ; que ſes crimes lui ont rendu inutiles preſque tous les avantages de ſon abondance ; & que ſon élévation, loin d'adoucir ſa pénitence, en fait une nouvelle difficulté.

C'eſt en ſecond lieu, de comprendre, que tout ce qui ne nous éléve qu'aux yeux des hommes, n'ajoute rien à ce que nous ſommes en effet devant Dieu ; que nos vertus ſeront à ſes yeux nos ſeuls titres, & que tout ce faſte & toutes ces dignités, qui nous environnent, enſevelies avec nous

dans le tombeau, nous ſerons effrayés de ne retrouver que nous-mêmes devant ſon Tribunal redoutable.

C'eſt enfin, de regarder les Royaumes du monde & toute leur gloire, comme un ſpectacle que le tentateur ne montre jamais que de loin ; *Oſtendit ei omnia regna mundi & gloriam eorum* ; C'eſt-là le point de vue ſéduiſant ; c'eſt de cet éloignement ſeulement, que tout ce vain amas de gloire & de grandeur peut impoſer aux ſens & à la raiſon : à peine y touchez-vous, que le charme ceſſe, l'objet change de face, & vous n'y trouvez plus rien de ce que l'erreur de l'imagination vous avoit promis. De toutes les fortunes & les grandeurs qu'on ſe propoſe ici-bas, il n'eſt que le deſir & l'eſpérance qui flâte & qui enivre. Il eſt doux d'eſpérer : voilà le ſeul plaiſir que l'homme puiſſe ici-bas ſe promettre. Dès que tous vos déſirs ſont accomplis, & que vous n'avez plus rien à prétendre ; ou vous êtes malheureux, ou de nouveaux déſirs & des eſpérances nouvelles, viennent encore vous amuſer & vous ſéduire : il faut que l'erreur de l'avenir nous ſoutienne ; le préſent quel qu'il puiſſe être, n'eſt jamais rien pour nous. Auſſi le tentateur nous laiſſe toujours quelque choſe à eſpérer : *Hæc omnia tibi dabo* ; c'eſt-là ſon artifice : il nous montre toujours de loin des objets qui irritent nos paſſions ? il ſait bien, que le ſeul ſecret de tromper les hommes, n'eſt pas de contenter leurs deſirs, mais de leur en inſpirer,

Matth. 5. 8.

Ibid. ℣. 8.

voilà pourquoi vous devriez être encore plus désabusés du monde, vous, mes Freres que ceux qui naissent dans une fortune médiocre. Moins vous êtes heureux dans votre élévation, plus vous devez sentir le vuide de tout ce qui fait l'agitation & l'empressement des autres hommes. Comme vous jouissez de tout ce que les autres desirent, il reste au tentateur moins de piéges pour vous surprendre. Ce devroit être là un des priviléges de la grandeur & de la prospérité, de vous faire comprendre que le monde entier n'est rien pour l'homme; que toute la gloire de la terre peut enivrer le cœur pour un moment, mais ne sauroit le remplir; que nous sommes nés pour le Ciel; que ce n'est pas l'élévation, mais l'innocence du cœur, qui fait les véritables plaisirs de l'homme sur la terre; que si nous plaignons tout bas l'erreur de ceux, qui, nés au-dessous de nous, nous regardent comme heureux, nous devons plaindre notre propre aveuglement, de croire trouver une félicité plus solide dans des distinctions élévées au-dessus de la nôtre; que tous les hommes s'abusent ainsi, faute de connoître l'état où ils ne se trouvent point, & qu'il n'y auroit qu'à les rapprocher les uns des autres pour les détromper.

C'est ainsi, ô mon Dieu! que par une providence miséricordieuse, vous avez voulu que les dangers de chaque état, pussent devenir des moyens & des ressour-

ces de ſalut, à l'ame fidéle qui s'y trouve engagée; & que pour rendre tous les hommes inexcuſables, vous avez permis que vos ſerviteurs ſe ſoient ſanctifiées au milieu des mêmes écueils qui voyent périr tant d'ames mondaines. Voilà les ſentimens de la foi ſur les proſpérités temporelles. Vous venez de voir qu'elles ſont des occaſions de péché; il faut vous montrer qu'elles ſont encore des obſtacles de pénitence.

II. PARTIE.

UN état où les graces ſpéciales ſont plus rares, où la cupidité met dans le cœur des obſtacles infinis aux ſaintes inſpirations, où les difficultés de ſalut même extérieures ſont d'une nature à n'être d'ordinaire ſurmontées que par des coups ſinguliers de la grace; un état tel que je viens de le dépeindre eſt ſans doute un grand obſtacle à la pénitence. Or, voilà les trois raiſons qui établiſſent ma ſeconde propoſition ſur le danger des proſpérités temporelles. Encore un moment d'attention, s'il vous plaît.

Je dis premiérement, que les proſpérités temporelles ſont de grands obſtacles de converſion, parce que les graces ſpéciales y ſont plus rares. En effet, ouvrez les Livres ſaints; que voit-on de plus ſouvent répété dans les divines Ecritures que cette terrible vérité? Par-tout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les ſimples & les petits, & il regarde de loin ceux que leur naiſſance & leur orgueil éléve au-deſſus des autres: par-tout l'arc des puiſſans eſt

eſt briſé, & les foibles ſont revêtus de force : par-tout il laiſſe ſécher l'herbe qui croît au-deſſus des toits ; & pour être plus élevée, elle n'en eſt pas plus favoriſée des roſées de la grace, tandis qu'il revêt de beauté le lys qui croit dans les plus profondes vallées, au milieu même des épines : par-tout il briſe les cédres du Liban qui paroiſſent en sûreté ; & l'arbre planté ſur le bord des eaux, porte du fruit en ſon tems : par-tout en Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, parmi ſes Diſciples, on ne compte pas beaucoup de nobles & de puiſſans : les figures & les maximes des Livres ſaints, tout y établit la vérité dont je parle. Ce n'eſt pas qu'en Dieu il y ait acception de perſonnes : je l'ai déjà dit ; la grace chrétienne embraſſe tous les états ; le Seigneur ne manque jamais à ſa créature ; & ſans compter les exemples auguſtes que nous avons devant les yeux, les Davids, les Ezéchias, les Eſthers, les Judiths, les ſaint Louis, prouvent que dans l'élévation, on peut être encore plus riches des dons de la grace, que des biens de la fortune.

Mais en premier lieu, l'ordre de la providence ſemble demander qu'il y ait une eſpèce de compenſation dans cette inégalité de fortunes & de conditions répandue parmi les hommes, & que dans la confuſion où tout paroît ici-bas, où le pécheur eſt preſque toujours élevé en honneur, tandis que le Juſte gémit dans l'obſcurité & dans l'indigence, la foi puiſſe y découv-

vrir un ordre ſecret, & une maniere d'égalité qui juſtifie dans l'eſprit du Fidéle la providence de Dieu & la ſageſſe de ſes conſeils dans la diſpenſation des choſes humaines. Or, le ſecret terrible de cette divine compenſation conſiſte en ce que les richeſſes de la grace ſont comme l'héritage & la portion du pauvre & de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des faveurs de la terre, comme de ſa récompenſe & de ſon partage; c'eſt-à-dire, que l'innocence, la pudeur, la droiture, la ſimplicité, la crainte du Seigneur, ſont réſervées aux ames obſcures, tandis que les titres, les dignités, les grandeurs humaines ſont abandonnées aux Puiſſans & aux heureux du monde: c'eſt ainſi que tout eſt diſpoſé dans l'univers avec une œconomie digne de l'Auteur de la nature & de la grace. C'eſt ainſi que l'abondance des uns eſt établie pour ſuppléer à la néceſſité des autres; que le riche doit faire part de ſes biens à l'indigent, & le pauvre ſecourir le puiſſant de ſes bénédictions ſpirituelles, & offrir pour lui le ſacrifice de ſes priéres & de ſes ſouffrances.

Auſſi, mes Freres, on trouve tous les jours des ames ſimples, nées dans l'état le plus vil & le plus obſcur, favoriſées des dons les plus extraordinaires, d'une innocence que rien n'égale, d'une foi que rien ne peut ébranler, d'une délicateſſe de conſcience que la ſeule apparence du mal bleſſe, d'une élévation de priere qui ſurprend

ceux à qui elles confient avec ſimplicité les opérations de la grace ſur leur ame, tandis que ſouvent les premieres vérités de la Religion ſont à peine connues de ceux qui habitent les palais des Rois ; tandis qu'on voit tous les jours des perſonnes d'un certain rang, vieillir ſans aucun ſentiment de foi & de piété ? avoir dans la défaillance de l'âge, le même goût pour le monde, la même ivreſſe pour la Cour, pour la faveur, pour les plaiſirs, la même ſenſibilité pour le plus léger refroidiſſement du Maître, que dans l'âge le plus vif & le plus floriſſant, faire quelquefois des efforts pour commencer une vie plus chrétienne, & trouver en elles un fond de répugnance & de dégoût, qui leur rend inſipide & inſoutenable, tout ce qui a rapport au ſalut.

Telle a été dans tous les tems la conduite de la grace ; les grands dons ont toujours été réſervés aux perſonnes les plus viles ſelon la chair : les puiſſans du monde ſont moins propres aux deſſeins de Dieu, & ſi ſa ſageſſe s'en ſert quelquefois, elle ſe ſert de leurs paſſions, ou pour châtier l'orgueil des pécheurs, ou pour exercer la foi des Juſtes.

En ſecond lieu, les graces ſont moins abondantes dans la proſpérité ; parce que les faveurs temporelles ſont des récompenſes vaines, dit ſaint Auguſtin, que la juſtice de Dieu accorde d'ordinaire à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir plus de droit de les exclure à jamais

des promeſſes de la grace. Vous êtes peut-être, par les ſuites d'un naturel heureux, ſincère, affable, réligieux dans vos paroles, équitable dans vos jugemens, ami fidéle, maître généreux, ennemi de la violence & de l'injuſtice : ces vertus deſtituées de toute charité, l'ouvrage ſeul de la nature, & inutiles pour le monde à venir, ſont utiles pour le monde préſent. Par-là ſe maintient la paix des Etats, le repos des familles, la bonne foi des commerces, l'ordre de la ſociété. Dieu prend donc dans le monde même de quoi récompenſer des vertus toutes mondaines ; il ménage des faveurs temporelles à des juſtes temporels, pour ainſi dire ; car ſous ce Juge équitable, nulle vertu n'eſt ſans récompenſe, comme nul crime ſans châtiment. Mais ces récompenſes ſont terribles aux yeux de la foi ; ce ſont comme des excluſions de la grace qui fait les Saints, & des préſens que Dieu diſpenſe dans ſa colére.

Je ſais que cette régle n'eſt pas univerſelle, & que le Juſte voit quelquefois *la paix dans ſa vertu & l'abondance dans ſes maiſons* ; mais ces exceptions toujours rares ne doivent raſſurer perſonne ; & vous ſur-tout ; ſi vous ne faites point d'autre uſage de la proſpérité que de la faire ſervir à la félicité de vos ſens, & à vivre dans la molleſſe & l'oubli de Dieu ; vous avez grand ſujet de trembler & de vous dire ſans ceſſe à vous-même : peut-être je re-

Pſ. 121. 7.

çois ma récompense dans ce monde. Je ne sens rien de vif pour le salut ; nulle impression de grace qui me conduise à une démarche solide de pénitence ; l'affaire de l'éternité est de toutes les affaires celle qui m'intéresse & me touche le moins : je trouve en moi de la vivacité pour mes amis, pour la faveur, pour la fortune, pour l'établissement & l'élevation de ma maison, pour le service du Prince & la gloire de la nation, & nul sentiment pour mon salut éternel ; & le cœur ne me dit rien pour les devoirs de la Religion & pour le service du Maître des Rois de la terre. Grand Dieu ! m'auriez-vous abandonné au-dedans, tandis qu'au dehors vous me comblez de vos faveurs ? Eh ! frappez-moi plutôt ici-bas, & reservez-moi vos dons pour une vie plus durable. Si la situation, où la naissance m'a placé, est un obstacle à mon salut, dégradez-m'en, ô mon Dieu ! & laissez-moi retomber dans la poussiére d'où je suis sorti : la place qui m'approchera le plus près de vous, sera toujours la plus souhaitable pour moi ; & le fumier même où Job étoit assis, me paroîtroit préférable au trône, s'il falloit y descendre pour vous plaire. Voilà les dispositions où vous devez entrer.

Enfin, les graces sont moins abondantes dans la prospérité ; parce que souvent cet état n'est pas celui que Dieu nous avoit préparé dans sa miséricorde, & qu'il n'a permis que nous y fussions placés, que

pour s'accommoder à la dépravation de nos desirs. Au lieu de lui demander la grace, l'affoiblissement de nos passions & les dons du siécle à venir, votre cœur n'a jamais fait monter vers lui des vœux & des souhaits que pour la terre, pour les biens & la gloire que le monde estime.

Le Seigneur attentif à ce qui se passe dans nos cœurs, & indigné de n'y trouver rien pour lui, s'est accommodé à nos souhaits : il nous a puni en les favorisant, dit saint Augustin : il est devenu un Dieu cruel en devenant propice : il nous a ouvert les voies les plus heureuses pour réussir : il a écarté tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à nos desseins ambitieux : il a rassemblé les circonstances les plus inespérées pour nous conduire au terme de nos desirs : il nous a, pour ainsi dire, porté lui-même sur ses aîles au haut de la roue, si rapidement nous y sommes montés. Cependant ses premiers desseins sur vous, vous préparoient la voie des dégoûts & des disgraces, comme la plus sûre pour votre salut, & la plus convenable à la fragilité de votre cœur & au caractère de vos penchans : vous l'avez forcé, si j'ose le dire, de changer cet ordre : il a été obligé d'entrer dans vos projets, au lieu que vous auriez dû suivre les siens. Mais la peine de ce renversement, est que votre prospérité n'étant pas son ouvrage, il ne s'y intéresse point : il vous livre à tous les périls d'un état où il ne vous a placé

que pour punir la cupidité qui vous l'a fait ſouhaiter : il vous laiſſe entre les mains de vos paſſions, dans des voies que vos paſſions toutes ſeules ſe ſont frayées : vous êtes à ſon égard comme cet enfant prodigue, qui l'avez contraint de vous départir des biens que ſa ſageſſe ne vous avoit pas deſtinés, & qu'il laiſſe enſuite errer loin de lui au gré de ſes déſirs déréglés, ſans entrer pour vous dans les attentions & la tendreſſe d'un pere. Si votre élevation étoit ſon ouvrage, les écueils, qui en ſont inſéparables, ſe changeroient pour vous en moyens de ſalut ; mais dès qu'elle eſt l'ouvrage de vos paſſions, les moyens mêmes de ſalut qu'on y peut trouver vont devenir pour vous des écueils.

Il eſt donc certain que la proſpérité eſt un obſtacle à la pénitence, parce que les graces qui forment le repentir y ſont plus rares. Mais de plus, je dis en ſecond lieu, que la proſpérité eſt un obſtacle à la pénitence, parce qu'elle met dans le cœur des oppoſitions infinies aux graces de converſion que Dieu pourroit accorder aux Grands & aux heureux du monde ; ſeconde raiſon : & voici les motifs ſur leſquels elle eſt fondée.

Premiérement, je pourrois vous faire remarquer qu'un des moyens les plus efficaces dont Dieu ſe ſert pour ramener un pécheur à lui, eſt l'inſtruction & le zèle des Miniſtres de la pénitence qui lui parlent au Tribunal dans toute la ſincérité de Dieu.

Or, ſoit que par une oppoſition naturelle à la vérité, les perſonnes élevées n'aiment pas à l'entendre; ſoit que par une foibleſſe indigne de la ſainteté & de l'autorité du Sacerdoce, on craigne de la leur dire, il eſt certain que les Grands & les puiſſans trouvent rarement de ces hommes fidéles à leur miniſtère, & en qui la parole du Seigneur ne ſoit point liée, lorſqu'il s'agit d'entrer en jugement avec leur conſcience. Les Nathans & les Jean-Baptiſtes ne ſont pas de tous les ſiécles. La préſence ſeule des Grands de la terre affoiblit la vérité dans nos bouches; on craint ceux qu'on devroit inſtruire: on reſpecte leurs paſſions comme leur rang & leurs titres: le Juge tremble devant le coupable: celui qui va prononcer l'arrêt ſemble l'attendre lui-même du criminel qu'il doit condamner, & pourvû qu'on n'applaudiſſe pas à leurs crimes, on s'applaudit preſque d'avoir eû le courage de les tolérer. Les Miniſtres même les mieux intentionnés ſe perſuadent qu'il faut ici de la complaiſance: on a recours à des ménagemens qui bleſſent le devoir; on accommode la régle aux perſonnes, loin de juger les perſonnes par la régle: on place des exceptions où il auroit fallu ne mettre que la Loi. Ainſi la vérité n'eſt jamais montrée aux Grands, que ſous le voile des adouciſſemens & des meſures; & il eſt rare qu'ils faſſent pénitence, parce qu'il eſt rare qu'ils ſoient inſtruits. C'eſt la plainte que

faiſoit autrefois Jérémie : *Prophetæ tui viderunt tibi falſa & ſtulta, nec aperiebant iniquitatem tuam, ut te ad pœnitentiam provocarent.* Thren. 6. 14.

Mais je veux qu'ils trouvent des Miniſtres fidéles, & qui ne connoiſſent perſonne ſelon la chair ; car il eſt encore des Prophêtes dans Iſraël ; la grace de la pénitence eſt une grace de docilité & de ſoumiſſion ; il faut ſe livrer ſans réſerve à la main qui nous guide, aſſujettir ſon humeur à des conſeils utiles, & ſavoir marcher par des routes qu'on n'auroit pas ſoi-même choiſies. Or, vous qui êtes accoutumé à voir tous ceux qui vous environnent déférer à vos ſentimens, reſpecter vos erreurs, & applaudir même à vos caprices, vous ne pourrez plus vous réſoudre à ne vous conduire que par les impreſſions d'un guide éclairé ; vous voudrez le ramener à vous, au lieu d'aller à lui, & par lui à la vérité : vous exigerez des égards où vous n'auriez dû attendre que des cenſures : vous entreprendrez d'impoſer des loix où vous auriez dû vous ſoumettre à celle qu'on vous impoſe, Naaman, élevé aux premieres places d'une Cour ſuperbe, n'écoute qu'avec dériſion les ſages conſeils du Prophête Eliſée, & prend pour une ſimplicité le remède que l'homme de Dieu lui preſcrit, & la ſainte autorité de ſon miniſtère. On veut être grand où il ne faudroit être que pénitent.

Nouvelle raiſon. On porte au Tribunal un goût de rafinement & de fauſſe éléva-

tion d'eſprit, toujours oppoſé à la grace de la pénitence, qui eſt une grace de ſimplicité & d'enfance chrétienne. Si le Miniſtre ſaint ne parle pas le langage du monde, s'il n'entre pas dans les préjugés attachés au rang & à la naiſſance; s'il vous annonce les mêmes vérités qu'au commun des Fidéles; s'il vous preſcrit les mêmes devoirs; s'il vous prédit les mêmes malheurs & les mêmes peines; s'il trouve dans vos paſſions la même énormité; s'il vous conſeille les mêmes remèdes: vous traitez ſon zèle de ſimplicité; ſes lumiéres ne ſont plus pour vous qu'une ignorance du monde & de ſes uſages: vous le croyez moins propre à conduire au ſalut les perſonnes d'un certain rang: il ſemble qu'il y a un autre Evangile pour vous que pour le peuple; qu'en J. C. il y a diſtinction de grec & de barbare, de noble & de roturier; & que pour vous guider dans les voies du ſalut, il faut une autre ſcience que la ſcience des Saints.

La grace de la pénitence trouve donc des obſtacles infinis dans le cœur des Grands & des heureux du monde: mais elle en trouve encore de plus inſurmontables au-dehors & dans les ſuites, pour ainſi dire, de la proſpérité: derniere raiſon.

Car je ne vous dis pas premiérement, qu'un cœur heureux par l'abondance, ne cherche plus rien hors de lui; rien ne réveille plus ſon amour, pour le bien véritable, parce que cet amour eſt comme en-

dormi & raſſaſié par les biens apparens. Il faut à la grace des pertes, des dégoûts, des afflictions : elle ne peut preſque rien ſur les ames heureuſes. Le Riche de l'Evangile, de quoi s'occupe-t-il dans ſon abondance ? d'abattre ſes greniers, d'en rebâtir de nouveaux ; enſuite de ſe repoſer, manger, boire, faire bonne chere : il ne penſe point à Dieu. On n'a recours au Seigneur que lorſqu'on ne ſe ſuffit plus à ſoi-même ; on ne cherche le repos dans l'Auteur de ſon être, que lorſqu'on ne le trouve plus dans les créatures. Adonias n'embraſſe l'autel, que lorſqu'il voit ſa mort réſolue. Manaſsès n'invoque le Dieu de ſes peres, que dans l'horreur de ſa priſon & ſous la peſanteur de ſes chaînes. L'Enfant prodigue ne penſe à revenir dans la maiſon paternelle, que lorſqu'il commence à ſentir les rigueurs de la faim. Vous même qui m'écoutez, dans les momens où Dieu vous a affligé, vous vous êtes adreſſé à lui ; vous avez ouvert les yeux ſur l'abus de ce monde miſérable : mais le retour de la faveur & de la proſpérité, a rappellé dans votre eſprit des images plus douces & plus riantes ; & vous vous êtes rendu au monde, dès que le monde a voulu revenir à vous ? vous vous ſeriez ſauvé par la voie des dégoûts & des afflictions, vous périrez dans la proſpérité. *Luc. 12. 18.*

Mais que ſeroit-ce ſi j'examinois ici l'abus que vous avez fait de vos places & de vos dignités, dont vous rendrez un

compte rigoureux au Tribunal de Jesus-Christ, & qui vous engage en des réparations infinies, sans lesquelles votre pénitence sera toujours fausse & réprouvée de Dieu. Quels nouveaux abîmes, si la briéveté d'un discours permettoit de les approfondir. Si vous avez été un des chefs des armées d'Israël, que de licences ! que de déprédations ! que de violences ! que de malheurs publics & particuliers Dieu mettra un jour sur votre compte ! Si vos places vous ont mis à la tête des peuples & des affaires publiques ; que de personnes indignes favorisées ! que d'évenemens publics & funestes ont peut-être trouvé leur source, ou dans vos jalousies secrettes, ou dans vos intérêts personnels ! que de complaisances injustes que la faveur, l'amitié, le sang, & peut-être des attachemens criminels ont obtenues de vous ! que d'abus, ou tolérés par votre négligence ! ou autorisés par vos exemples ! que de plaintes mal écoutées ! que d'oppressions dissimulées, ou pour éviter l'embarras de les approfondir, ou pour soutenir vos choix, & ne pas dévoiler l'iniquité des subalternes qui en étoient les auteurs ; & qui vous devoient leur fortune & leur place ! Où sont les Grands qui fassent entrer ces détails & cette multitude innombrable de crimes étrangers, dans les réparations de leur pénitence ?

Enfin, je ne dis rien des obstacles extérieurs que la prospérité y met. La re-

traite vous ſeroit néceſſaire, votre rang & vos emplois vous engagent dans le tumulte du monde & des affaires. Les macérations ſeroient le ſeul remède qui pourroient expier vos voluptés paſſées, les délicateſſes de votre éducation, ou les bienſéances de votre autorité, vous les interdiſent. La fuite des honneurs ſerviroit d'expiation aux excès paſſés de votre ambition ; & pour ſoutenir votre nom, il faut aſpirer à de nouvelles graces. Les humiliations guériroient l'enflure de votre cœur ; & il faut que vous ſouffriez des hommages, & que comme Saül, après ſon crime, vous exigiez même qu'on vous honore aux yeux des hommes, de peur que votre dignité ne ſouffre des mépris qu'on auroit pour votre perſonne. La priére ſoutiendroit vos foibles deſirs de pénitence ; & les embarras de votre fortune, on ne vous en laiſſe pas le loiſir, on vous en fait perdre l'uſage. La proſpérité vous avoit applani tous les chemins du crime : elle vous ferme toutes les voies de la pénitence.

Auſſi, mes Freres, la pénitence des Grands & des Puiſſans, eſt d'ordinaire ſi imparfaite ; on reçoit tout ce qu'ils veulent donner, les plus foibles efforts ſont publiés comme des vertus héroïques : à peine ont-ils fait quelque légére démarche pour ſortir de leurs égaremens, qu'on leur donne tous les éloges dûs à une vertu conſommée : on les loue des maux qu'ils ne font pas, plutôt que de ceux qu'ils répa-

rent : on leur compte tout ; un discours ; un desir, un sentiment ; les signes de la piété passent pour la piété elle-même ; & n'être plus pécheur, est pour eux la plus sublime de toutes les vertus.

Mais devant vous, ô mon Dieu ? où les titres & le rang n'ajoutent rien à nos œuvres, vous ne jugez de notre pénitence que par les crimes que nous avons à expier, & non pas par le rang qui lui donne du prix devant les hommes ; & tout ce que l'élévation ajoute à nos démarches de pénitence, c'est que nous laissant plus de plaisirs & plus de crimes à réparer, elle en exige de plus sévères.

Il est vrai encore que la pénitence des personnes élevées consiste plus en des œuvres extérieures & éclatantes, que dans les actes pénibles & secrets de la foi & de la piété. Ils favorisent le culte & la Religion ; ils protégent les gens de bien ; ils entrent dans les œuvres de miséricorde ; ils soutiennent les aziles publics de la misére ou de l'innocence ; mais cette vie de foi, de violence, de renoncement, de haine de soi-même, qui fait comme le fonds de la pénitence & de la piété chrétienne, ils ne la connoissent pas. Ils deviennent plus religieux, mais ils ne deviennent pas pénitens. Ils sont plus utiles à la vertu, mais ils ne sont pas plus rigoureux envers eux-mêmes. Ils employent leur autorité pour soutenir le bien ; mais ils se croyent dispensés de le faire. Ils servent aux desseins

de Dieu ſur ſon Egliſe en ſoutenant les entrepriſes qui le glorifient : mais ils ne ſatisfont pas à ſa juſtice en expiant les crimes qui l'ont outragé. En un mot, ils ſervent au ſalut des autres, & rarement ils ſe ſauvent eux-mêmes. La fille de Pharaon favoriſe le peuple de Dieu qu'on opprime ; elle ſauve Moyſe des eaux ; elle employe ſes biens & ſon autorité, à l'éducation du conducteur d'Iſraël, qui doit un jour délivrer ſes freres ; elle l'adopte & le met au nombre de ſes propres enfans : mais ſa vertu ne va pas plus loin. Contente de favoriſer le peuple de Dieu, elle n'en imite pas la foi & l'innocence ; & pour être la protectrice de Moyſe, elle n'en eſt pas moins l'eſclave des vanités & des coutumes d'Egypte. Tels ſont les dangers de la proſpérité ; elle facilite toutes les paſſions ; elle met des obſtacles infinis à la pénitence.

Or, voici le fruit de ce diſcours. Etes-vous né dans l'élevation & dans l'abondance ? penſez que les faveurs temporelles ne ſont pas promiſes aux Chrétiens ; & que ſi la Providence les a répandues ſur vous, ce n'eſt que pour vous ménager & le mérite de les mépriſer, & des occaſions d'exercer la miſéricorde, en donnant libéralement ce que vous avez reçu gratuitement. Penſez que l'élévation ou la baſſeſſe du Chrétien, eſt dans l'innocence ou dans le déréglement de ſes penchans ; & que le pécheur eſt la plus vile, la plus mépriſable & la derniere des créatures devant

Dieu. Penſez que les dangers croiſſant avec la fortune, vous avez beſoin de plus de vigilance, de plus de priere, de plus de précaution que ceux qui naiſſent dans la foule; & que vous périrez avec des vertus médiocres, qui vous auroient ſauvé dans l'obſcurité. Penſez que votre élévation ne vous donne aucun privilège ſur les loix de l'Evangile; & qu'on exigera de vous juſqu'à la derniere obole, comme du plus vil de tous les eſclaves. Penſez enfin que tous les objets agréables que la proſpérité raſſemble autour de vous, ne doivent être pour vous que des occaſions continuelles de renoncement; que ce ſont pour vous des piéges & des tentations plutôt que des avantages; & que ſi vous ne ſouffrez pas de toute votre proſpérité, vous en jouiſſez & n'êtes plus dans l'ordre de Dieu.

Etes-vous affligé par des pertes & par des diſgraces? ſouvenez-vous que les récompenſes temporelles ne ſont pas dignes de ceux qui ſervent le Roi immortel des ſiécles. Souvenez-vous qu'il eſt heureux de perdre ce qu'il n'eſt pas permis d'aimer, & qu'on ſeroit obligé de mépriſer, ſi on le poſſédoit encore. Souvenez-vous enfin, que les afflictions ont toujours été le ſceau & la récompenſe des Juſtes; qu'on ne peut aller à la gloire des Saints que par les croix; que moins on a eu de conſolation en cette vie, plus on eſt en droit d'en attendre dans l'autre; & qu'au lit de la mort,

vous

vous ne voudriez pas changer vos afflictions & vos peines passées, contre tous les sceptres & toutes les couronnes de la terre. Méditez ces vérités consolantes ; & dans quelque situation que la Providence vous ait placé, heureux ou affligé, dans la faveur ou dans la disgrace, *Passez de telle sorte dans les choses temporelles, que vous ne perdiez pas les éternelles.*

Oraison du troisiéme Dim. après la Pentecôte.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI

DE LA SECONDE SEMAINE DE CAREME.

Sur l'impénitence finale.

Ego vado, & quæretis me, & in peccato veſtro moriemini.

Je m'en vais, & vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché. Joan. 8. 21.

SI vous n'avez pas frémi, mes Freres, en m'entendant prononcer ces paroles, les plus terribles ſans doute qu'on liſe dans nos divines Ecritures, je ne vois plus de vérité dans la Religion capable de vous toucher. Pour moi, je vous avoue que j'en ſuis frappé de terreur; & il me ſemble, qu'en expoſant de ſi formidables menaces, il faudroit plutôt prendre des précautions pour prévenir les frayeurs exceſſi-

ves qu'elles pourroient jetter dans les esprits, que pour réveiller l'attention & la crainte.

En effet, ce n'eſt pas des calamités publiques : vos villes démolies, vos femmes & vos enfans menés en ſervitude, & l'héritage du Seigneur en proie à des nations barbares & infidéles, que Jeſus-Chriſt vous annonce aujourd'hui ; ni tant d'autres menaces que les Iſraëlites, au pied du Mont Sinaï, ne purent entendre ſans être renverſés de terreur, & ſans craindre de mourir, ſi le Seigneur ne ceſſoit de leur parler.

C'eſt l'abandon de Dieu, & l'impénitence au lit de la mort, qu'on vous annonce ; des efforts pour retourner au Seigneur en cette derniere heure, inutiles & rejettés ; la réprobation conſommée en ce moment fatal, & une ame depuis long tems infidéle à la grace menée enfin captive par ſon péché : *Qræretis me, & in peccato veſtro moriemini.*

C'eſt la deſtinée déplorable de tant de Fidéles, ou qui mépriſent les voies du ſalut, ou qui ne ſe propoſent d'y entrer qu'à la derniere heure : c'eſt celle de la plûpart des pécheurs qui m'écoutent : c'eſt la vôtre, mon cher Auditeur, ſi vous différez de vous convertir au Seigneur : *Il s'en va, & vous le chercherez, & vous mourrez dans votre péché.*

Grand Dieu ? mais que devient votre bonté, lorſque vous abandonnez le pécheur

dans cette derniere heure ? Ses pleurs, ſes ſanglots, ſa bouche tremblante collée ſur le ſigne ſacré de ſon ſalut, ſes promeſſes de pénitence, ne peuvent-elles plus alors fléchir votre clémence ? & devenez-vous un Dieu cruel pour l'homme que vous avez créé ! Ne mettons point de bornes à ſes miſéricordes infinies, mes Freres ; il peut ſe laiſſer fléchir : mais vous ne le fléchirez pas ; & il vous avertit lui-même que vous ne devez pas vous y attendre : *Je m'en vais, & vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché.* Il vous le dit à tous en général, à chacun de vous en particulier, de quelque âge, de quelque ſexe, de quelque rang que vous puiſſiez être.

Cette matiere eſt trop effrayante pour y chercher un autre deſſein, que celui que les paroles de Jeſus-Chriſt elles-mêmes. nous fourniſſent : ſi vous attendez de vous convertir à la mort, vous mourrez dans votre péché : cette terrible vérité m'occupe tout entier ; je vous la propoſe avec ſimplicité toute ſeule. Or, ſi vous différez juſques-là votre converſion, vous mourrez dans votre péché, parce que vous ne ſerez plus en état alors de chercher Dieu, & de retourner à lui : *Quò ego vado, vos non poteſtis venire* ; parce que, ſuppoſé même que vous ſoyez en état de le chercher, & que vous faſſiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts ſeront inutiles, & vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, & in peccato veſtro moriemini.* Premiere

Joan. 8.

raiſon tirée du côté du pécheur, hors d'état, au lit de la mort, de chercher Dieu, & de retourner à lui. Seconde raiſon tirée du côté de Dieu irrité alors envers le pécheur, & qui ne recevra pas, ne regardera pas, mépriſera même, les efforts que le pécheur mourant ſemblera faire pour le chercher & retourner à lui. C'eſt-à-dire, la pénitence au lit de la mort, preſque toujours impoſſible; la pénitence au lit de la mort, preſque toujours inutile. Nous avons beſoin des lumiéres de l'Eſprit-ſaint, &c. *Ave, Maria.*

PARTIE.

SI vous différez votre converſion à la mort, vous mourrez dans votre péché, parce qu'alors vous ne ſerez plus en état de chercher Jeſus-Chriſt: *Quò ego vado, vos non poteſtis venire.* Premiere raiſon tirée du côté du pécheur mourant, hors d'état alors de chercher Jeſus-Chriſt; c'eſt-à-dire, la pénitence au lit de la mort, preſque toujours impoſſible. Or, vous ne ſerez plus en état alors de chercher Jeſus-Chriſt: parce que, ou le tems vous manquera; ou le tems vous étant accordé, l'accablement de vos maux ne vous le permettra pas; ou enfin, que vos maux vous le permettant, vos anciennes paſſions y mettront des obſtacles, que vous ne ſerez plus en état alors de ſurmonter. Appliquez-vous, mes Freres, à ces vérités importantes.

Je dis donc premiérement, que vous

êtes imprudent de renvoyer l'affaire de votre salut à un tems que Dieu ne vous a point promis, & qu'il refuse tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Car, mon cher Auditeur, qui vous a répondu que la mort viendra lentement, & qu'elle ne fondra pas inopinement sur vous, comme un vautour cruel sur une proie tranquille & inattentive? D'où avez-vous appris que le Seigneur vous avertira de loin; qu'il enverra toujours son Ange pour vous préserver; & qu'une chute soudaine, un naufrage imprévû, un édifice écroulé sous vos pieds, un coup conduit par le hazard, un lâche ennemi, un domestique infidéle, & tant d'autres accidens, ne couperont pas en un clin d'œil le fil de votre vie, & ne vous précipiteront pas dans l'abîme au milieu de vos plus beaux jours? Qui peut vous garantir qu'une révolution subite d'humeurs ne vous fera pas expirer sur le champ entre les bras de vos amis & de vos proches, sans mettre, entre une santé parfaite & le trépas, que le dernier soupir d'intervalle? Ces malheurs sont-ils impossibles? ces accidens sont-ils fort rares? s'est-il passé une seule année, un seul jour presque, où Dieu ne vous ait averti par quelqu'un de ces grands exemples? Les têtes les plus illustres en ont-elles été à couvert? Combien de fois vous est-on venu annoncer avec allarme: Un tel vient d'expirer au sortir de table, du jeu, du crime quelquefois? Le

Miniſtre de Jeſus-Chriſt s'eſt préſenté ; mais on n'a pû tirer du mourant aucun ſigne. Quelle conſternation alors ! quels retours ſur vous-même ! quelles réflexions ſur l'inconſtance de la vie & de toutes les choſes humaines ! quelles réſolutions ſecretes de prendre de loin vos meſures, de peur d'être ſurpris à votre tour ! Etiez-vous alors imprudent ou trop timide, de craindre ? Combien de fois peut-être ces terribles accidens ſont-ils arrivés à vos yeux ? & ſans ſortir de votre famille, n'avez-vous pas eu là-deſſus quelque leçon domeſtique ? Or, je vous demande, quels ont pû être les deſſeins de la miſéricorde de Dieu, en vous ménageant des ſpectacles ſi effrayans ? N'eſt-ce pas peut-être de vous avertir que votre fin ſeroit ſemblable ? Que ſai-je, ſi la diſpoſition même de votre tempérament ne vous laiſſe rien à craindre là-deſſus ; ſi vous ne portez pas déjà la mort dans le ſein ; & ſi au premier jour votre fin ſoudaine & ſurprenante, ne répandra pas le deuil parmi nous ; & ne fournira pas, à ceux qui m'écoutent, de grandes, mais d'inutiles réflexions ſur l'abus du monde & de ſes eſpérances ?

Quel eſt donc votre aveuglement, mon cher Auditeur, de faire dépendre votre ſalut éternel, de la choſe du monde dont vous pouvez moins vous répondre ? Si vous comptiez ſur le ſuccès de quelque grande entrepriſe ; la ſageſſe de vos meſures, le ſecours de vos amis ou de vos ſujets, votre

rang, vos biens, votre crédit, votre puiſſance, pourroient vous en répondre : mais vous comptez ſur le tems. Eh ! qui peut être ici votre garant ! de qui les jours & les années dépendent-ils ? qui eſt celui qui fait lever & coucher le ſoleil ſur nos têtes? Commanderez-vous à cet aſtre, comme ce chef du peuple de Dieu, de s'arrêter, de prolonger le jour de votre vie, pour vous laiſſer le loiſir d'achever la victoire & de dompter vos paſſions ? Les tîtres, le rang, la puiſſance, les ſceptres eux-mêmes, nous donnent-ils droit ſur un ſeul de nos momens ? ceux qui commandent à la terre peuvent-ils répondre d'eux-mêmes pour l'inſtant qui ſuit ? N'eſt-ce pas ici où Dieu veut nous faire ſentir qu'il eſt le maître ; qu'il tient nos deſtinées entre ſes mains ; & que nous ſommes bien peu excuſables de nous attacher avec tant d'ardeur à un monde, auquel nous ne ſaurions jamais tenir que pour l'inſtant préſent, qui n'eſt déjà plus ?

O vous, mon Dieu ! qui ſeul avez poſé des bornes à la vie de chacun de nous ; vous, qui, dès le commencement, avez compté mes jours comme mes cheveux ; vous qui préſidâtes au moment de ma naiſſance, & qui dès-lors marquâtes ſur mon front celui de ma mort ; vous ſeul, Seigneur, qui avez écrit dans le livre éternel les jours de mon exil & de mon pélerinage ; vous ſeul voyez ſi je ſuis encore loin de ma courſe : ou ſi je touche

déjà

déjà au terme fatal, au-delà duquel eſt la mort & le jugement.

Mais vous vous raſſurez peut-être ſur ce que ces exemples de mort imprévue ſont rares ; & que ce ſont-là de ces coups extraordinaires & uniques, qui ne tombent que ſur un petit nombre de malheureux. Je pourrois vous redire, que la juſtice de Dieu les rends tous les jours très-communs ; & que ce qui étoit rare dans les ſiècles qui nous ont précédés, eſt devenu un événement de tous les jours dans le nôtre. Mais je veux que ces terribles accidens ne tombent que ſur un petit nombre de malheureux ; outre qu'il peut arriver que vous ſoyez de ce petit nombre, & que quand ce malheur ne devroit tomber que ſur un ſeul de vos citoyens, vous ne ſeriez pas ſage de ne le pas craindre : outre cela je vous dis que le plus grand nombre eſt de ceux qui ſont ſurpris ; que preſque tous les pécheurs meurent lorſqu'ils croient la mort encore éloignée ; que le jour du Seigneur vient toujours comme un voleur, & à l'heure qu'on y penſe le moins. Je vous dis que le dernier moment qui termine nos jours, n'eſt jamais le dernier dans notre eſprit ; que lorſqu'étendu ſur le lit de votre douleur, la mort ſera déjà à la porte, vous la croiriez encore loin ; vous reculerez encore l'affaire de votre ſalut, & la propoſition qu'on vous fera d'appeller un Miniſtre de Jeſus-Chriſt. Je vous dis qu'après même

l'avoir appellé, vous regarderez ſon miniſtere plutôt comme une bienſéance de maladie, que comme une nouvelle de mort; vous ne confeſſerez pas vos crimes, comme devant aller paroître devant Dieu pour en rendre compte; vous laiſſerez encore ſur votre conſcience mille choſes douteuſes, que vous réſerverez toujours d'éclaircir à l'extrêmité. Je vous dis qu'en expirant, vous vous promettez encore quelques jours de vie. Je vous dis que la plûpart des morts ſont ſoudaines; qu'il n'eſt preſque point de pécheur qui meure en croyant mourir, à qui le tems ne ſoit refuſé, & qui n'aille paroître devant Dieu, ſans s'être préparé à ce compte redoutable. Raſſurez-vous après cela ſur le petit nombre.

Mais je veux que le tems vous ſoit accordé, & que les Miniſtres du Seigneur ayent le loiſir de vous venir dire, comme autrefois un Prophête au Roi de Juda: *Iſ. 38. 1.* *Réglez votre maiſon, car vous mourrez*; l'accablement où vous ſerez alors pourra-t'il vous permettre de chercher Jeſus-Chriſt. Seconde réflexion. De quoi, je vous prie, eſt capable alors une ame criminelle, toute plongée dans ſes douleurs, défaillante ſous le poids & la multitude de ſes maux, & à qui il reſte à peine encore aſſez de vie pour animer ſon cadavre? Quoi! vous voulez qu'avec une raiſon, qui déjà s'enveloppe; une langue, qui ſe lie & s'épaiſſit; une mémoire, qui ſe confond;

un cœur, qui s'éteint; vous voulez que dans cet état, un pécheur éclairciſſe les abîmes de ſa conſcience; vous voulez qu'il approfondiſſe ſes ſacrileges, ſes ſcandales, ſes vengeances, ſes reſtitutions, ce gouffre d'impureté d'où il n'eſt jamais ſorti, ces embarras ſur leſquels il s'eſt jamais bien expliqué; & en un mot, qu'il entre dans des ſoins & dans un détail, à quoi l'eſprit le plus ſerein & la raiſon la plus entiere, pourroient à peine ſuffire? Vous voulez que cette ame déjà immobile & liée des chaînes de la mort, ſente l'horreur de ſes iniquités paſſées; qu'elle penſe ſérieuſement à implorer les miſéricordes de ſon Dieu; elle, dont les idées mourantes ne reſſemblent plus qu'à des ſonges, & qui ne penſe plus, que comme on penſe en dormant?

Grand Dieu! vous, qui du haut de votre juſtice, êtes alors plus attentif que jamais aux mouvemens ſecrets de cette ame infortunée, que ſe paſſe-t-il en ces derniers momens entr'elle & vous? qu'y découvrez-vous, qui puiſſe réparer une vie entiere de crime, & appaiſer votre colere? Se tourne-t-elle ſeulement vers ſon Créateur? adore t-elle en ſecret l'Auteur de ſes bienfaits, & le Vengeur de ſes ingratitudes? s'anéantit-elle ſous la main levée pour la frapper? ſe regarde-t-elle comme une victime deſtinée à des tourmens éternels, ſi vous la jugez ſelon votre juſtice? fait-elle monrer vers vous, de l'abîme de ſa

douleur, les cris d'un repentir ſincere ? lui échappe-t-il ſeulement un deſir, que vous daignez regarder ? loin de vous fléchir, peut-elle encore vous connoître ? Et que voyez-vous, grand Dieu ? dans les triſtes agitations qu'elle laiſſe paroître, que les derniers efforts d'une ame qui ſe défend contre le trépas, & d'une machine qui ſe diſſoud ?

Répondez ici pour moi, vous mes Freres, que la main du Seigneur a conduits quelquefois juſqu'aux portes du tombeau, & en a retirés depuis. Lorſqu'étendu ſur un lit de douleur, vous combattiez ainſi entre la vie & la mort, les ſoins de votre éternité vous occupoient-ils encore ? Où étiez-vous alors ? quel uſage faiſiez-vous de votre raiſon ? que formiez-vous au dedans de vous, que des idées confuſes & mal liées, où vos maux avoient plus de part que votre ſalut ? que furent pour vous les derniers remèdes des mourans que l'Egliſe vous appliqua ? des ſonges, dont le ſouvenir même ne vous eſt pas demeuré. Vous ſeriez-vous trouvé plus prêt à paroître devant Jeſus-Chriſt, ſi cette maladie eut fini vos jours ? quelle ame ſeriez-vous allé préſenter aux pieds du Tribunal redoutable ? qu'en avez-vous dit vous-même depuis revenu en ſanté ? que c'eſt une folie d'attendre à l'extrêmité : qu'on n'eſt capable de rien alors ; qu'il faut mettre ordre à ſa conſcience tandis qu'on ſe porte bien : vous l'avez dit ; mais l'avez-vous

fait ? Ne vous laiſſerez-vous point une ſeconde fois ſurprendre ? & le ſeul fruit que vous retirerez du bienfait qui prolongea vos jours ? ne ſeront-ce point les crimes d'une plus longue vie ?

Mais ce qu'il y a ici encore de plus propre à nous faire adorer les jugemens de Dieu ſur les pécheurs qui différent leur converſion à la mort : c'eſt que ſa miſéricorde ménage alors quelques intervalles libres à un mourant, des momens ſi précieux, ſi déciſifs pour ſon éternité, ſont conſumés à diſpoſer d'une ſucceſſion, & à régler une maiſon terreſtre. Des proches, des enfans avides attendent autour d'un lit, le moment où la raiſon du malade s'éclairci : viſent quelquefois, comme les enfans d'Iſaac, à ſurprendre un pere mourant, & à ſe ſupplanter les uns les autres ; ſe hâtent de profiter du tems, pour lui faire déclarer ſes dernieres intentions. On laiſſe à des intervalles moins heureux, les ſoins de ſa conſcience ; l'affaire de l'éternité ne va qu'après toutes les autres. Alors le Miniſtre de Jeſus-Chriſt eſt appellé ; car il faut attendre que le mourant ne le connoiſſe preſque plus, afin qu'il le voie approcher ſans effroi. Cependant le mal preſſe ; on ne peut plus exiger du pécheur un récit exact de ſes déſordres ; il faut ſe contenter de quelques termes vagues & mal ſuivis qu'on lui arrache. Nous lui faiſons dire qu'il ſe repent ; mais le lui faiſons-nous ſentir ? Nous lui demandons quelque

ſigne ; il leve des yeux mourans ; il s'efforce en vain de remuer une langue déjà immobile ; il conſent de la tête ; nous croyons l'entendre ; mais s'entend-t-il lui-même ? Le Prêtre du Seigneur crie à haute voix ; il tâche de faire retentir du moins à ſes oreilles des paroles de ſalut, & le Nom de ſon Sauveur répété mille fois avec effort, mais le porte-t-il juſques dans ſon cœur ? il s'arme du ſigne de notre redemption, il préſente un Dieu mourant au pécheur qui expire ; il l'applique ſur ſa bouche tremblante & livide : il lui fait lever vers cet objet conſolant ſes mains défaillantes & ſes yeux déjà à demi éteints ; mais le lui fait-il connoître ? La mort arrive ; il expire. Grand Dieu ! que devient cette ame ? que trouve-t-elle au ſortir de ſa demeure terreſtre : lorſqu'elle tombe entre les mains éternelles de votre vengeance ? quelle ſurpriſe de ſe trouver, comme en s'éveillant, aux pieds du Tribunal redoutable ; l'abîme ouvert ſous ſes yeux ; & n'ayant mis entre une vie toute criminelle, & la ſévérité de vos jugemens, que la léthargie & les ſonges d'une courte maladie ! A cela, mes Freres, que voulez-vous que j'ajoute, que la réflexion toute ſimple du Prophête ? Entendez ceci, vous qui oubliez Dieu pendant votre vie, de peur qu'il ne vous ſurprenne dans ce dernier moment, & que perſonne ne puiſſe plus alors vous enlever de ſes mains : *Intelligite hæc, qui obliviſcimini Deum, nequando rapiat, & non ſit qui eripiat.*

Pſ. 49. 22.

D'ailleurs, mes Freres, & cette derniere vérité n'eſt pas moins digne de votre attention : promettez-vous, ſi vous voulez, de conſerver juſqu'au dernier ſoupir, la raiſon auſſi ſaine & auſſi entiere, que vous l'avez aujourd'hui ; ne comptez-vous pour rien les obſtacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur ? Croyez-vous que des paſſions, que vous nourriſſez depuis l'enfance, qui ſont devenues comme votre fond & votre tempérament, tomberont, s'évanouiront en un inſtant ; qu'il ſe fera en vous un miracle ſoudain ; & que vous ſerez changé tout d'un coup en un nouvel homme ? les maladies que la mort ne termine point, opérent-elles beaucoup de converſions ? Voyez-vous beaucoup de pécheurs au ſortir de ces extrêmités, après les plus belles proteſtations, & les derniers remedes de l'Égliſe reçus avec une componction apparente, mener une vie nouvelle ? Qui peut mieux répondre là-deſſus que vous-même ? Vous avez été quelquefois juſqu'aux portes de la mort ; vos maladies vous ont-elles converti ? vous croyiez être changé, vous en aſſuriez le Miniſtre de la pénitence, & peut être les ſpectateurs de vos maux : mais l'êtiez-vous ? le danger paſſé, la ſanté revenue, les paſſions n'ont-elles pas reparu, & ne vous êtes-vous pas encore retrouvé le même ? Le cœur ſe fait-il en ſi peu de tems de nouveaux penchans, & comme un nouvel être ?

Quoi, mon cher Auditeur, après une

vie entiere de débauche, vous croyez que deux jours de maladie vous rendront chaſte? Ah! Dieu permettra que le ſouvenir de vos plaiſirs paſſés vous arrache peut-être encore mille complaiſances criminelles au lit de la mort; peut-être aimerez-vous encore à voir avec des yeux mourans, peintes ſur vos murs les images funeſtes de vos anciens déſordres; peut-être expirerez-vous, ayant autour de votre lit l'objet infortuné qui corrompit votre cœur; & malgré le ſcandale public, vous ne pourrez vous réſoudre à vous en ſéparer; même à la mort. L'eſprit de Dieu l'a dit: Les os de l'impudique ſeront encore alors remplis des déſordres de ſa jeuneſſe, & ſes vices dormiront avec lui dans la pouſſiere du tombeau: *Oſſa ejus implebuntur vitiis adoleſcentiæ ejus, & cum eo in pulvere dormient.* Et notre ſiécle, & ceux de nos peres, n'ont-ils pas vu des monſtres, qui, en expirant même, juroient une affreuſe fidélité juſqu'au-delà du tombeau, à l'objet déteſtable de leur paſſion, & dont l'ame réprouvée ne ſortoit de leur corps qu'avec des ſoupirs & des regrets de crime & de volupté? O Dieu! que vous êtes terrible quand vous livrez le pécheur à ſa propre corruption!

Job. 20. 21.

Vous croyez qu'un homme qui n'a eu qu'un deſir en vivant, & ç'a été celui d'amaſſer du bien aux dépens des peuples, & par les voies les plus injuſtes & les plus odieuſes, vous croyez qu'alors il puiſſe

consentir que des gains qu'il a toujours cru permis, deviennent criminels ; & que des restitutions infinies remettent son nom & sa postérité dans la poussiere, d'où il les avoit tirés ? Ah ! dit l'esprit de Dieu, il vomira avec son ame, les richesses qu'il avoit dévorés ; mais ce sera malgré lui : le Seigneur les arrachera de ses entrailles ; mais il n'en arrachera pas l'amour de son cœur : *Divitias quas devoravit, evomet, & de ventre illius extrahet eas Deus.* Ibid. v. 15.

Vous croyez qu'un impie, qui a mis sa gloire dans sa confusion, & qui a mille fois profané la sainteté de nos mystères par des dérisions sacrilèges, deviendra fidéle & religieux au lit de la mort ? Eh ! peut-être se fera-t-il honneur jusqu'à la fin d'une force d'esprit qui flattera sa vanité : peut-être voudra-t-il paroître au-dessus des frayeurs vulgaires, & regarder d'un œil tranquille & assuré, l'incertitude d'un avenir ; peut-être laissera-t-il en mourant, aux spectateurs, le plaisir affreux d'un bon mot aux dépens de son salut éternel ; peut-être aussi mourra-t-il en monstre & en désespére.

Vous croyez qu'une femme mondaine, enivrée de sa figure, outrée dans ses plaisirs, attachée vivement au monde & à elle-même ; vous croyez qu'elle verra alors sans regret la destruction de son cadavre, le monde & tous ses amusemens, s'évanouir & s'éloigner d'elle pour toujours ? Ah ! Dieu permettra que les soins de sa beauté

l'occuppent encore au lit de la mort : qu'elle examine tous les jours les changemens qu'une longue maladie aura fait ſur ſon viſage ; qu'elle écoute là-deſſus avec complaiſance tout ce que la flatterie voudra lui perſuader ; qu'elle ſente réveiller en expirant tout ſon amour pour le monde ; & qu'elle diſe, comme cet infortuné Roi d'Amalec : Eſt-ce ainſi que la cruelle mort m'enleve au milieu de mes plus beaux jours ? *Sicine ſeparat amara mors ?*

1 *Reg.* 15. 32.

Vous nous en avertiſſez, Seigneur, dans les Livres ſaints ; leur fin ſera ſemblable à leurs œuvres, *Quorum finis erit ſecundùm opera ipſorum.* Vous avez vécu impudique ; vous mourrez tel : vous avez vécu ambitieux ; vous mourrez ſans que l'amour du monde & de ſes vains honneurs, meure dans votre cœur : vous avez vécu mollement ſans vice ni vertu ; vous mourrez lâchement & ſans componction : vous avez vécu irréſolu, faiſant ſans ceſſe des projets de pénitence & ne les exécutant jamais ; vous mourrez plein de deſirs & vuide de bonnes œuvres : vous avez vécu inconſtant, tantôt au monde, tantôt à Dieu ; tantôt voluptueux, tantôt pénitent, & vous laiſſant décider par votre goût, & par l'aſcendant d'un caractère changeant & léger ; vous mourrez dans ces triſtes alternatives ; & vos larmes au lit de la mort ne ſeront que ce qu'elles avoient été pendant votre vie ; c'eſt-à-dire, un repentir paſſager & ſuperficiel ; des ſoupirs d'un

1. *Cor.* 11. 15.

cœur tendre & ſenſible, mais non pas d'un cœur pénitent; en un mot, vous mourrez dans votre péché: *In peccato veſtro moriemini*: dans ce péché où vous croupiſſez depuis ſi long-tems: dans ce péché qui eſt à vous plus que tous les autres, parce qu'il domine dans vos mœurs & dans votre tempérament; dans ce péché qui eſt comme né avec vous, & dont une vie entiere n'a pu vous corriger: *In peccato veſtro moriemini*. Achab meurt impie, Jéſabel voluptueuſe, Saül vindicatif, les enfans d'Héli ſacrileges; Abſalom rebelle, Baltazar efféminé, Hérode inceſtueux: toute l'Ecriture eſt remplie de pareils exemples; tous les Prophêtes retentiſſent de ces menaces: Jeſus-Chriſt s'en explique aujourd'hui d'une maniere à faire trembler les plus inſenſibles; l'expérience eſt ici terrible; vous-même dites tous les jours qu'on meurt tel qu'on a vécu. Eh! que faut-il donc encore, mon cher Auditeur, pour vous faire prendre dès à préſent la réſolution de travailler à votre ſalut, & de ne pas renvoyer à la fin une affaire qu'on ne ſauroit jamais trop tôt commencer; & d'autant plus qu'elle eſt toujours manquée, lorſqu'elle eſt différée? Opérez donc le bien tandis que Dieu vous en laiſſe le tems. N'apportez pas à la mort des deſirs, mais des fruits de pénitence. Cherchez Jeſus-Chriſt tandis qu'on peut le trouver: car ſi vous renvoyez votre converſion à la fin, non-ſeulement vous ne

pourrez plus le chercher ; mais quand vous le pourriez, vous ne le chercherez pas ; & quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas : *Quæricis me, & non invenietis. & in peccato veſtro moriemini.* Derniere vérité encore plus terrible, renfermée en deux réflexions qui vont prouver, que la pénitence eſt preſque toujours inutile au lit de la mort.

II. PARTIE. SI vous renvoyez votre converſion à la mort, vous mourrez dans votre péché : parce que quand vous pourriez alors chercher Jeſus-Chriſt, vous ne le chercherez pas ; & quand vous le chercheriez ; vous ne le trouverez pas.

Je dis premiérement, que vous ne chercherez pas alors Jeſus-Chriſt, parce qu'il ſera éloigné de vous, & qu'il vous aura abandonné : *Ego vado & in peccato veſtro moriemini.* Premiere raiſon. Le pécheur au lit de la mort abandonné de Dieu.

En effet, c'eſt une vérité du ſalut, que le Seigneur met des bornes à ſa patience, au-delà deſquelles il ne va jamais ; & que comme il a établi un tems pour ſe ſouvenir du pécheur, ſelon l'expreſſion de Job, il en a auſſi marqué un autre pour l'oublier. Il y a dans les tréſors de ſa miſéricorde certain nombre de faveurs ſpéciales deſtinées à chacun de nous en particulier, leſquelles une fois taries par une longue ſuite d'infidélités, ſont le ſignal de ſon indifférence & de ſa fureur ; & ne laiſſent plus à

ceux qui en ont abuſé, ou que ces ſecours ordinaires & preſque toujours inutiles de la grace, ou que ces reſſources uniques tirées de ſa toute-puiſſance, dont l'ordre de ſa ſageſſe & de ſes conſeils éternels ne lui permet pas de ſe ſervir. Ainſi lorſque les abominations de Sodome furent montées à leur comble, & que le nombre de dix Juſtes arrêté dans l'ordre éternel de ſes conſeils, ne s'y trouva plus, Abraham eut beau lever les mains vers lui, le Seigneur ne put ſe laiſſer fléchir, & il fit pleuvoir du haut du Ciel ſa fureur & ſon feu ſur ces villes criminelles.

Je ſais que tout le tems de la vie préſente eſt un tems de ſalut & de propitiation; que nous pouvons toujours retourner à Dieu; qu'à quelque heure que le pécheur ſe convertiſſe au Seigneur, le Seigneur ſe convertit à lui: & que tandis que le Serpent d'airain eſt élevé, il n'eſt point de plaie qui ſoit incurable; c'eſt une vérité de la foi: mais je ſais auſſi, que chaque grace ſpéciale dont vous abuſez, peut-être la derniere de votre vie: que Dieu ſe laſſe; que les bornes de ſa bonté ne ſont pas les mêmes pour tous les hommes; qu'après avoir pardonné trois péchés à Damas, il n'en pardonna pas un quatrieme, qu'un ſeul crime quelquefois conſomme la réprobation d'un pécheur: Je ſais qu'*il eſt terrible dans ſes conſeils ſur les enfans des hommes; que l'on ne connoît pas la puiſſance de ſa colere.* Pſ. 65. 5. Pſ. 89. 11. & que *jamais perſonne n'a pu compter ſa fureur & ſon indignation.*

Cette vérité ſi terrible & ſi inconteſtable ſuppoſée, tirons-en d'abord une conſéquence qui ne l'eſt pas moins. Si l'Ecriture de toutes parts nous annonce que Dieu ſe retire quelquefois d'une ame infidele ; & qu'après avoir pris long-tems un ſoin inutile de Babylone, il ſe venge enfin en l'abandonnant à elle-même, certes il n'eſt point de circonſtance où cette ſévérité ſoit plus juſte & mieux placée qu'au lit de la mort : c'eſt alors que Dieu doit à ſa juſtice l'abandon du pécheur. Car dites-moi, mes Freres, ſi après un petit nombre d'inſpirations négligées, Dieu laiſſe quelquefois une ame à elle-même, que pourrez-vous vous promettre dans ce dernier moment, vous ſur-tout qui ne compterez plus alors vos jours que par l'abus de ſes graces ; vous qui depuis le matin de votre vie juſqu'à cette derniere heure, aurez toujours été agité par des remords cruels & inutiles ſur votre état ; vous qui aurez peut-être pouſſé l'impénitence & l'ingratitude, juſques à avoir mille fois envié le ſort des compagnons de vos déſordres, en qui vous remarquiez une conſcience tranquille dans le crime, & un cœur endurci contre toutes les terreurs de la Religion ; vous qui aurez refuſé ſes miſéricordes, auſſi long-tems que vous aurez pu goûter le fruit de vos infidélités ; vous en un mot, qu'il avoit préparé à cet abadon par des avis réitérés ſur ſa dureté envers les pécheurs qui différent leur converſion juſqu'à ce dernier

moment. Vous voudriez qu'alors le Dieu juſte & terrible vous regardât avec des yeux de bonté ; qu'il ſe ſouvînt de vous dans le tems de votre affliction ; c'eſt-à-dire, dans la ſeule circonſtance que ſa colere attendoit depuis ſi long-tems pour ſe venger, & pour punir l'abus indigne que vous avez toujours faits de ſes graces ?

Mais, ô mon Dieu ! où ſeroit donc cette juſtice qui trempe ſes fléches dans le ſang du pécheur, qui inſulte aux larmes de l'impie mourant, qui ſe conſole dans ſa vengeance ? & que deviendroient donc ces ménages ſi effrayantes, & toujours ſuivies de leur effet, que vous nous avez laiſſées dans vos Livres ſaints ? & quand eſt-ce donc que Dieu ſe vengeroit, mes Freres, s'il ne ſe vengeoit point alors ? La patience qui lui fait ſupporter le pécheur durant la ſanté, ſeroit-elle ſi terrible, comme il nous l'aſſure lui-même dans les divines Ecritures, ſi elle devoit ſe terminer par un acte de clémence ? ſeroit-il ſi ſévére lorſqu'il tarde de punir ; ſi en diſſimulant ſes offences, il ne lui préparoit pas un affreux endurciſſement à la fin ?

Mais, mon cher Auditeur, quand la juſtice de Dieu ne s'oppoſeroit pas à ſa clémence dans ce dernier moment, la nature toute ſeule de la grace que vous vous promettez alors, ne vous permettroit pas de l'attendre. Car non-ſeulement vous vous promettez la grace de la converſion, c'eſt-à-dire, cette grace qui change le cœur ;

mais vous vous promettez encore la grace qui nous fait mourir dans la ſainteté & dans la juſtice ; la grace qui conſomme la ſanctification d'une ame ; la grace de la perſévérance finale : mais c'eſt la grace des ſeuls Elûs ; c'eſt le plus grand de tous les dons ; c'eſt la conſommation de toutes les graces; c'eſt le dernier trait de la bienveillance de Dieu ſur une ame ; c'eſt le fruit d'une vie entiere d'innocence & de piété ; c'eſt la couronne réſervée à ceux qui ont légitimement combattu. Dieu ne doit à la rigueur cette faveur ineſtimable à perſonne ; il la refuſe quelquefois à ceux-mêmes qui ont marché long-tems devant lui dans la juſtice & dans la ſainteté ; & la fin déplorable de Salomon eſt un exemple qui fera trembler les Juſtes de tous les ſiécles. Et vous préſumez que le plus ſignalé de tous les bienfaits ſera le prix de la plus ingrate de toutes les vies ? & vous oſez vous flatter qu'on ne refuſera pas alors à un pécheur invétéré , toujours averti & toujours infidéle , une grace qu'on n'accorde pas toujours à ceux qui ont été long-tems juſtes ? & vous vous promettez que le Seigneur mettra le comble à ſes miſéricordes , lorſque vous l'aurez mis vous-même à vos crimes ? O mon Dieu ! ſe peut-il qu'un eſpoir ſi inſenſé abuſe preſque tous les hommes? & vos ſerviteurs qui crucifient tous les jours leur chair pour obtenir ce don précieux , & qui tremblent ſans ceſſe dans la crainte qu'il leur ſoit refuſé , ſont-ils eux-

mêmes

même dans l'illuſion ; ou le pécheur, qui continuant à vous outrager, compte tranquillement ſur ce grand don, & n'offre pour l'obtenir, que ſes crimes, & la préſomption de l'avoir attendu ?

Oui, mon cher Auditeur, quand même Dieu accorderoit quelquefois cette grande miſéricorde au lit de la mort à une ame qui auroit juſques-là différé de ſe convertir, je dis qu'il ne vous l'accordera jamais à vous qui ne différez votre converſion, que parce que vous vous y attendez. En effet, il pourroit arriver qu'un pécheur, qui durant ſes déſordres n'auroit jamais eu de retour ſur lui-même & ſur ſon ſalut, & qui auroit vécu ſans aucun ſentiment de foi & ſans aucun remords de ſes crimes, revînt à lui dans ce moment terrible, fût effrayé de ſon inſenſibilité paſſée, levât au Ciel des yeux baignés de larmes, & un cœur nouvellement attendri ; & que le Seigneur du haut de ſes miſéricordes, jettât des regards propices ſur un aveugle, qui commenceroit alors ſeulement à ouvrir les yeux à la lumiere. Si la grace de la pénitence n'eſt jamais accordée à la fin, il ſemble qu'elle pourroit l'être à un pécheur de ce caractère. Mais vous qui faites de cette eſpérance l'affreux motif de vos déréglemens ; vous qui ne différez de vous convertir, que parce que vous croyez que vous ferez aſſez à tems au lit de la mort de vous donner à Dieu, & qu'il ne rejettera pas alors votre repentir ; vous

qui prenez dans ſa miſéricorde même de nouveaux ſujets de l'outrager ; pécheur indigne alors des regards d'un Dieu même qui ne ſauroit pas s'irriter ; d'un Dieu même qui ne ſeroit que clément ſans être juſte; d'un Dieu même qui ne vous auroit pas déclaré qu'alors il vous abandonnera : quelle reſſource pourroit-il vous reſter ? Quand une vie entiere de crimes n'éloigneroit pas alors de vous cette grace ſignalée que vous attendez, la témérité toute ſeule qui vous la fait eſpérer, vous en rendroit indigne. Rien ne met un cahos plus immenſe, entre l'ame criminelle & la miſéricorde de Dieu, que de marquer des jours & de momens à ſa grace, & à ſon Eſprit qui ſouffle où il veut, & quand il veut. Et qui êtes-vous donc, comme le diſoit autrefois Judith à ceux de Béthulie qui avoient marqué un jour pour ſe rendre à Holopherne ſi le Seigneur ne venoient les délivrer, qui êtes-vous pour preſcrire ainſi un terme à la miſéricorde du Seigneur, & pour lui marquer des jours & des momens
Judith. 8. 11. 13. ſelon votre caprice ? *Qui eſtis vos, qui poſuiſtis tempus miſerationis Domini, & in arbitrium veſtrum, diem coſtituiſtis ei ?*

A des vérités ſi terribles vous oppoſez ſans doute en ſecret ce faux eſpoir, que ces menaces générales ne tomberont pas ſur vous en particulier. Mais je vous demande, quels ſont les pécheurs ménacés dans les Livres ſaints de l'abandon de Dieu au lit de la mort ? ne ſont-ce pas les pé-

cheurs qui vous reſſemblent? que trouvez-vous en vous qui puiſſe vous flatter que Dieu tiendra alors à votre égard une conduite particuliere? Votre vie paſſée? ah! ce ſera bien aſſez que Dieu veuille l'oublier. Ces deſirs de converſion que vous formez tous les jours? mais c'eſt ce qui achevera de vous rendre inexcuſable. Ce bon naturel qui vous fait pencher, comme malgré vous, du côté de la vertu? mais c'eſt une grace, dont Dieu alors vous demandera compte. L'eſpérance que vous avez toujours eue en ſa miſéricorde pour ce dernier moment? vous venez de voir que ce ſera le plus grand de tous vos crimes. Tout ce que je trouve ici de particulier pour vous, c'eſt que vous ſerez plus indigne des miſéricordes du Seigneur qu'aucun autre pécheur; & que le Dieu juſte aura des raiſons de refus contre vous, qu'il n'aura pas contre la plûpart des ames impénitentes. Sur quoi pouvez-vous donc vous raſſurer encore, mes Freres? Sur la bonté de Dieu ſans doute, qui ne veut pas la mort du pécheur. Sa bonté? mais vous la regardez donc comme une foibleſſe & une imbécillité, qui n'auroit pas aſſez de ſentiment pour être bleſſée des plus grands outrages? Sa bonté? mais c'eſt parce qu'il eſt bon, qu'il doit abandonner le pécheur au lit de la mort. Sa bonté ne lui permet pas d'accorder alors des graces qui ſeroient des écueils pour les autres hommes: ſa bonté ne veut pas tendre des pieges à la fauſſe

confiance des pécheurs, en ouvrant ſes entrailles dans ce dernier moment aux cris d'une ame infidéle. C'eſt un trait de bonté d'ôter à nos paſſions des prétextes d'erreur & d'impénitence; & de ne pas faire du ſalut d'un ſeul, la perte de pluſieurs. Ainſi vous comptez ſur ſa bonté; c'eſt ſa bonté même qui demande votre punition, & qui doit vous faire tout craindre.

Ici, mes Freres, je ne vous demande qu'une réflexion. Il n'eſt perſonne qui, pendant ſa vie, ne faſſe mille fois la réſolution de changer; il n'eſt perſonne preſque qui ne meure avant de l'avoir exécutée. Les plus déréglés même ſouhaitent de finir ſaintement. Tous, comme Balaam, veulent mourir de la mort des Juſtes; perſonne ne veut vivre comme eux. On meurt en déſirant? ainſi avons-nous vu mourir nos proches, nos amis, nos maîtres: après leur mort même, pour nous conſoler de leur perte, nous avons, rappellé ces projets chimériques de converſion, dont ils nous avoient quelquefois entretenus pendant leur vie: Il étoit dans le deſſein de ſe convertir: dit-on; il en parloit tous les jours: & là-deſſus, on ſe calme ſur ſa deſtinée; on augure favorablement de ſon ſalut. Grand Dieu! & c'eſt uniquement ce qui me fait trembler ſur le ſort de cette ame! c'eſt ce qui me fait tout craindre de la ſévérité de vos jugemens ſur elle! Eh! que fait-on en rappellant ſes deſirs de pénitence formés tant de fois ſans ſuccès; que rappeller le

ſouvenir de vos graces toujours mépriſées ? on eſpere pour ſon ſalut, ſur ce qui a ſans doute fait le plus terrible ſujet de ſa condamnation: on ſe flatte que vous l'aurez regardée avec des yeux de pitié dans ce dernier moment, parce que vous ne vous laſſiez pas de l'avertir lorſqu'elle étoit encore ſur la terre ; & ſans doute, vous ne l'avez abandonnée à la mort, que parce que vous l'aviez trop ſouvent viſitée en vain durant les jours de ſa vie mortelle. O vaines conjectures des hommes ! Que vos penſées, ô mon Dieu, ſont différentes des nôtres, & vos jugemens peu conformes à l'illuſion de nos eſpérances !

Mais du moins, direz-vous, on voit tous les jours des pécheurs, leſquels après une vie entiere de déſordres, donnent à la mort des marques ſi vives & ſi éclatantes de repentir, qu'on ne peut pas douter que le Seigneur ne ſe laiſſe toucher à leurs larmes, & que leurs regrets n'effacent toutes leurs infidélités paſſées. A cette erreur qui endort tant d'ames impénitentes, Jeſus-Chriſt répond pour moi, qu'on le cherchera alors, mais qu'on ne le trouvera pas ; c'eſt-à-dire, que les marques mêmes les plus touchantes de repentir que vous pourrez donner alors, ſeront rejettées ; que vous chercherez Jeſus-Chriſt, & que vous mourrez dans votre péché. Derniere vérité plus terrible encore que toutes les autres, & qui ne laiſſe plus de reſſource dont puiſſe ſe flatter le pécheur impéni-

tent : *Quæretis me, & in peccato veſtro moriemini.*

J'avoue ici, mes Freres, lorſque je conſidere cette étonnante vérité ; & que je vois d'un côté, le pécheur mourant chercher ſon Dieu, & lever vers lui ſes mains ſuppliantes ; & de l'autre, le Dieu vengeur s'éloigner de lui & fermer ſes oreilles aux cris de ſa douleur, & à toutes les marques de ſa pénitence : j'avoue, dis-je, que c'eſt ici où le Seigneur me paroît ce Dieu terrible qui n'a pas beſoin de l'homme : je mets devant mes yeux la ſévérité de ſes jugemens, & je me ſens ſaiſi d'une ſecrette horreur : mais quelque terrible que paroiſſe alors ſa conduite elle eſt juſte, & il ne peut pas en uſer autrement envers le pécheur.

Ce n'eſt pas qu'un ſeul inſtant de pénitence véritable ne puiſſe effacer les crimes d'une vie entiere ; mais Dieu rejette alors la pénitence du pécheur mourant, parce qu'elle eſt fauſſe. Elle eſt fauſſe premiérement, parce qu'elle n'eſt pas libre ; c'eſt la ſuite de la dure néceſſité où il ſe voit réduit, plutôt que le fruit de la grace & d'un véritable repentir. Car je vous prie, mon cher Auditeur, après avoir pouſſé juſqu'au bout la révolte contre votre Dieu, & fait du dernier jour de votre ſanté, le dernier jour de vos crimes ; vous remettez les armes, & vous demandez grace, lorſque vous vous ſentez terraſſé, & que le Dieu vengeur a le glaive levé ſur vous. Vous

levez les yeux au Ciel, où vous n'aviez pas encore jetté un seul regard, lorsque la terre commence à manquer sous vos pieds. Vous déteſtez des plaisirs infâmes, lorsque votre cadavre tombe en piéces, & qu'il ne vous fait sentir rien de plus vif que sa puanteur. Vous laissez tomber vos richesses sur les pauvres, lorsque vos mains défaillantes tombent elles-mêmes, & ne peuvent plus les retenir. Vous laissez en mourant des instructions touchantes à des enfans & à des domestiques, que vous ne pouvez plus scandaliser par vos exemples. En un mot, vous vous repentez lorsqu'il ne vous est plus permis de continuer d'être coupable. La conjoncture toute seule ne rend-elle pas vos larmes suspectes. N'est-il pas vrai même que Dieu juge alors avec équité de votre pénitence en la rejettant? S'il prolongeoit encore vos jours, ne prolongeriez-vous pas aussi vos crimes? Si l'on venoit vous assurer de sa part que cette infirmité n'ira point à la mort, prendriez-vous tant de mesures pour le fléchir? Tandis que vos maux n'étoient pas encore tout-à-fait déclarés, & qu'il vous restoit quelque espérance de vie, aviez-vous voulu entendre à appeller le Ministre de Jesus-Christ? avoit-on osé seulement vous le proposer? Que donniez-vous à connoître par-là? sinon que vous quittiez le crime avec autant de regret que la vie; & que vous ne vouliez pas risquer, pour ainsi dire, de vous donner à votre Dieu, sans avoir

été bien assuré auparavant, que vous ne pouviez plus être au monde?

Seconde raison. La pénitence du pécheur à la mort est presque tou jours fausse, parce que sa douleur n'est plus qu'une crainte toute naturelle, que lui inspire alors l'horreur du tombeau, & l'image plus vive que jamais des peines éternelles. Il pleure: mais ce sont des larmes qu'il donne à ses malheurs, & non pas à ses crimes. Il crie: mais ce n'est pas un retour amoureux vers son Pere; c'est une priére intéressée qu'il fait à son Juge. Il déteste ses égaremens: mais ce n'est pas qu'il sente l'injure qu'ils ont faite à son Dieu; il ne sent que les maux où ils vont le précipiter lui-même. Lui seul est l'objet de sa douleur, la fin de ses supplications, le motif de sa pénitence: il n'avoit compté pour rien le Seigneur dans ses plaisirs; il ne le compte pour rien dans son repentir. Ah! s'il étoit assuré qu'il n'y a rien à craindre au-delà de la mort, & que l'enfer est un songe, l'horreur de ses fautes s'effaceroit bientôt de son esprit; & l'on auroit bien tari ses pleurs, si l'on pouvoit calmer ses craintes.

Aussi, vous qui sondez les cœurs, grand Dieu! & qui ne jugez pas sur les apparences, je ne vous en imposerai point alors par quelques larmes trompeuses, si je renvoie jusques-là mon repentir: mes larmes seront les larmes d'Esaü & d'Antiochus, des larmes stériles & réprouvées: je ne paroîtrai à vos yeux, que comme

un criminel qui tremble à la vue de ſon ſupplice, & non pas comme un pénitent ſincere, qui ſe confond au ſouvenir de ſes péchés : vous verrez la racine de mes honteuſes paſſions encore vivantes au fond de mon ame : je ſerai encore à vos yeux impudique ; mondain, voluptueux, ambitieux, vindicatif : mes frayeurs ne ſeront plus que les ſuites de cette molleſſe exceſſive, qui m'a toujours inſpiré tant d'horreur pour les plus légeres ſouffrances : à meſure que j'aurai été plus ſenſuel, plus idolâtre de mon corps, je ſerai alors plus vif dans mes craintes, plus foible dans mes allarmes, plus éloquent dans mes accuſations ; & quel égard pourrez-vous avoir à des larmes, Grand Dieu ! qui couleront de la même ſource, d'où avoient coulé tous mes crimes ?

Ainſi, mon cher Auditeur, vous leverez alors la voix au ciel, de l'abîme de vos maux, & le Dieu juſte ſe rira de vos clameurs : *Ego quoque in interitu veſtro ridebo.* Vous pleurerez, & du haut de ſa juſtice il inſultera à vos larmes : *Et ſubſannabo.* Vous vous frapperez la poitrine, & votre cœur ne s'amollira point. Vous lui promettrez plus de fidélité, s'il prolonge vos jours : & il regardera vos promeſſes avec dériſion, parce qu'il verra dans la corruption de votre cœur, qu'en prolongeant vos jours, il ne feroit que prolonger vos crimes. Vous exhorterez les ſpectateurs de votre mort à s'inſtruire ſur

Prov. 1. 16.

votre exemple, & à ſervir Dieu durant la ſanté ; & le Seigneur vous répondra en
Pſ. 49. 16. ſecret : *Pourquoi te mêles-tu de raconter mes juſtices* ? Vous lui direz à lui-même : Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre ſerviteur ; & il vous répondra que *vous êtes déjà jugé.* Vous lui direz : O Dieu plein de bonté ! vous n'êtes venu que pour ſauver les pécheurs ; & il vous répondra qu'il n'y a *point de ſalut pour l'impie.* Vous lui direz : O Sauveur des hommes ! je ne mets ma confiance que dans vos miſéricordes infinies ; & il vous répondra, que *l'eſpérance du pécheur périra avec lui.* Vous lui direz : O divin Paſteur de nos ames ! vous ne rejettez pas les brebis égarées, qui reviennent à vous ; & il vous répondra qu'*il y a un tems de pardonner, & un tems de punir.* Vous lui direz : O Jeſus ! je remets mon ame entre vos mains ; & il vous répondra, qu'elle ne lui appartient point, & qu'il ne la reçoit que pour en faire la victime éternelle de ſa juſtice ; & vos gémiſſemens infructueux, & vos ſupplications inutiles, ne feront plus qu'un doux ſpectacle pour ſa fureur & pour ſa vengeance : *Conſolabor, & vindi-*
Pſ. 1. 34. *cabor.*

Ah ! c'eſt alors, qu'au lieu que juſques-là on n'avoit cherché dans un Confeſſeur qu'une dangereuſe complaiſance, ou plutôt qu'on n'en avoit jamais pris qu'au haſard ; c'eſt alors qu'un pécheur, ſemblable à Saül, le jour qui précéda ſa funeſte mort, ſe voyant environné de périls dont

Il ne peut plus se défendre ; c'est alors, dis-je, qu'un pécheur, comme ce Prince réprouvé, fait sortir un autre Samuël du tombeau ; appelle du fond de sa retraite quelque homme de Dieu, le plus connu, le plus éclairé, le plus respecté par son zèle & par ses talens ; & qu'il lui dit, comme ce Roi infortuné : Je suis dans des peines mortelles : *Coarctor nimis*. Je vous ai donc fait appeller, pour savoir de vous ce que j'ai à faire dans l'extrémité où je me trouve ; *Vocavi ergo te, ut ostenderes mihi quid faciam*. Mais quelle seroit alors la réponse de l'homme de Dieu, s'il lui étoit permis de répondre ce que la Religion l'oblige de penser ? Pourquoi venez-vous troubler le repos de mon tombeau, lui répondroit-il comme Samuël à Saül ; & m'avez-vous obligé à sortir de ma retraite pour paroître en ce lieu ? *Quare inquietasti me ut suscitarer* ? Il n'est plus tems de recourir au Seigneur ; à quoi bon me consulter puisqu'il vous a abandonné ? *Quid interrogas me, cum Dominus recesserit à te* ? Vous mourrez, & la justice de Dieu va accomplir sur vous ce qu'on vous avoit tant de fois prédit par ses ordres : *Faciet enim tibi Dominus sicut locutus est in manu meâ*. Voilà ce que pense alors le Ministre du Seigneur. Il vous exhorte à ne pas désespérer ; mais il n'espere pas beaucoup lui-même : il vous parle des miséricordes du Seigneur ; mais il adore en secret les ordres terribles de sa justice sur

1. Reg. 28. 15.

Ibid.

Ibid.

Ibid. ✱. 17.

vous : il vous ouvre le ſein de la gloire, pour réveiller votre eſpérance : mais il voit l'abîme déjà ouvert ſous vos pieds : il vous montre votre Sauveur expirant ſur la croix ; mais il n'oſe vous dire que ce n'eſt plus un trône de grace pour vous, mais un tribunal ſévère d'où ſe prononce votre ſentence : il diminue à vos yeux, par de ſaints artifices de charité, l'horreur de vos crimes, pour ne pas vous jetter dans le déſeſpoir, mais il ſait bien que le Seigneur a ſon poids & ſa meſure, & qu'il n'appartient pas à l'homme d'en rabattre : il vous répéte, pour vous raſſurer contre une vie entiere de déſordre, qu'il ne faut qu'un moment à la grace, pour ſauver le pécheur ; & qu'un ſeul ſentiment de douleur ſincère ſupplée à de longues années de vertu, & peut conſommer la ſanctification ; mais il n'ignore pas que ce ſont-là de ces prodiges, de ces coups uniques de la grace, ſur leſquels il eſt terrible d'être obligé de compter pour ſon ſalut ; & que la ſuite ordinaire & comme infaillible d'une vie péchereſſe, c'eſt la mort dans le péché.

Souffrez ici, mes Freres, que je vous demande encore une réflexion, qui va finir ces vérités effrayantes. Que pouvez-vous ſouhaiter de plus favorable pour vous à la mort, que d'avoir le tems & d'être en état de chercher Jeſus-Chriſt ; que de le chercher en effet, & de lui offrir des larmes de douleur & de pénitence ? c'eſt tout ce que vous pouvez vous promettre

de plus favorable pour ce dernier moment. Et cependant (cette vérité me fait trembler) cependant, que vous permet Jesus-Christ d'espérer de vos recherches mêmes & de vos larmes, si vous les renvoyez jusques-là? Vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me, & in peccato vestro moriemini.* Consolez-vous après cela, mes Freres, sur les marques de repentir que vos amis & vos proches donnent dans ce dernier moment : calmez-vous durant la vie sur vos désordres, en vous flattant qu'une fin semblable à la leur pourra les expier : dites d'un pécheur invétéré, que le spectacle des Jugemens de Dieu a effrayé alors, que Dieu lui a fait la grace de finir chrétiennement ; que si sa vie n'avoit pas été trop réguliere, sa mort a été très-édifiante ; qu'on seroit trop heureux de mourir comme lui, & qu'il ne faut pas douter que le Seigneur ne lui ait pardonné. Je ne veux point ici mettre des bornes à vos miséricordes, ô mon Dieu! mais, mes Freres, il a cherché Jesus-Christ ; l'a-t'il trouvé? il a gémi, il a prié ; mais a-t'il été exaucé? il a pris entre ses moins Jesus-Christ crucifié ; il a arrosé ses pieds sacrés de ses larmes comme la Pécheresse de l'Evangile ; mais lui a-t'on dit comme à elle ; *Vos péchés vous sont remis.* Il lui a recommandé d'une voix mourante, comme le Larron sur la croix, de se souvenir de lui dans son Royaume ; mais a-t-il entendu ces douces paroles : *Luc.* 7. 48.

Ibid. v. 43. *Aujourd'hui vous ſerez avec moi dans le ciel* : vous l'eſpérez ; mais vous ne le ſavez pas. Et moi tout ce que je ſais, c'eſt qu'alors on cherche Jeſus-Chriſt, qu'on ne le trouve pas, & qu'on meurt dans ſon péché: tout ce que je ſais, c'eſt que les Sacremens du ſalut, appliqués alors ſur un pécheur conſomment peut-être ſa réprobation ; & que la derniere des graces de l'Egliſe, eſt ſouvent le dernier de ſes ſacrilèges : tout ce que je ſais, c'eſt que tous les Peres qui ont parlé de la pénitence des mourans, en ont parlé en des termes qui font trembler : tout ce que je ſais, c'eſt que votre juſtice, ô mon Dieu ! permet ſouvent que des pécheurs fameux par une vie entiere de débauches, ſe frappent la poitrine au lit de la mort, empruntent les expreſſions les plus vives de la douleur & du repentir, & meurent aux yeux de tout un Royaume, dans des ſentimens extérieurs de converſion ; que votre juſtice toujours terrible dans ſes conſeils le permet, pour endormir, ſi j'oſe parler ainſi, par ces exemples, la fauſſe confiance des pécheurs impénitens. Ce ſont des punitions, grand Dieu ! que votre juſtice exerce ſur les paſſions humaines : vous vous ſervez de la fauſſe pénitence des uns, pour préparer des châtimens à l'impénitence des autres, & vous puniſſez les pécheurs par les pécheurs mêmes. Tout ce que je ſais, c'eſt que c'eſt une vérité de la foi, que le nombre de ceux qui ſe ſauvent eſt petit ; &

cependant, ſi les marques de repentir, que donnent les pécheurs au lit de la mort, partoient d'un cœur véritablement pénitent & ſuffiſoient pour le ſalut, il n'y auroit preſque point de pécheur qui ne fût ſauvé : puiſque ſi vous n'en exceptez quelque impie, qui pouſſe juſqu'à ce dernier moment ſon affreuſe inſenſibilité, & qui meurt ſans vouloir entendre parler de Dieu qui va le juger, & qu'un ſiécle voit à peine une fois ; tous les autres pécheurs meurent en ſe frappant la poitrine, en implorant les miſéricordes du Seigneur ; & qu'ainſi, contre la parole de Jeſus-Chriſt, le plus grand nombre ſeroit de ceux qui ſe ſauvent. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il faut faire pénitence, tandis que Dieu nous en donne le tems ; & qu'au lit de la mort, ou vous ne ſerez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas ; & par conſéquent, ſi vous différez votre pénitence à la mort, vous mourrez dans votre péché ; parce que la pénitence alors eſt preſque toujous impoſſible, ou preſque toujours inutile. Plaiſe à Jeſus-Chriſt, mes Freres, que ces menaces ne vous regardent pas, & que dans le dernier moment, votre mort, ſemblable à celle des Juſtes, ſoit un paſſage à la bienheureuſe immortalité.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE MARDI

DE LA SECONDE SEMAINE DE CAREME.

Sur le Reſpect-humain.

Omnia verò opera ſua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils fondent toutes leurs actions pour être remarqués des hommes. Matth. 23. 5.

CE n'eſt pas la fauſſe piété, & l'attention à s'attirer les regards publics dans la pratique des œuvres ſaintes, qui me paroît l'écueil le plus à craindre pour le commun des Fideles. Le vice des Phariſiens peut trouver encore des imitateurs ; mais ce n'eſt pas le vice du plus grand nombre. Le reſpect humain qui fait que nous ſervons Dieu pour mériter l'eſtime des hommes, eſt bien plus rare que celui qui

nous empêche de le ſervir de peur de le perdre. La tentation la plus ordinaire, n'eſt pas de ſe glorifier d'une fauſſe vertu ; c'eſt de rougir de la véritable : & la timidité criminelle du reſpect humain damne bien plus de Chrétiens, que l'effronterie & la duplicité de l'hypocriſie.

En quoi ces deux vices ſe reſſemblent c'eſt que tous les deux ſacrifient le ſalut éternel aux vains jugemens des hommes. Or, comme de tous les obſtacles de converſion, la timidité du reſpect humain, la crainte foible & criminelle du monde, eſt le plus commun & le plus dangereux, il importe d'en faire ſentir toute l'illuſion : car en quelqu'état que la Providence nous ait fait naître, nous tenons tous à un certain monde qui nous environne : nos proches, nos amis, nos protecteurs, nos maîtres ; c'eſt un petit nombre de perſonnes, qui forme pour nous un monde à part, dont nous craignons les jugemens, & au goût duquel nous ſacrifions même nos déſirs de vertu, ſi en les accompliſſant nous devons nous attirer ſes dériſions & ſes cenſures. Je dis donc que cette diſpoſition renferme premiérement, un mepris de Dieu qui la rend très-criminelle ; ſecondement, une crainte du monde qui la rend très-inſenſée ; troiſiémement, un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuſte. Un mépris de Dieu qui la rend très-criminelle, parce que vous craignez le monde plus que Dieu ; une crainte du monde qui la rend très-in-

ſenſée, parce que vous comptez pour beaucoup la vanité de ſes jugemens ; enfin, un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuſte, parce que vous vous la figurez comme une condition toujours expoſée au mépris & aux dériſions du monde, au lieu que le monde lui-même la reſpecte & l'admire. Le crime du reſpect humain, ſa folie, & ſon injuſtice ; voilà tout le ſujet de ce diſcours. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. LA malignité de l'ennemi, dit ſaint Auguſtin, dreſſe depuis long-tems deux pieges dangereux à la foibleſſe des hommes ; un piége de ſéduction, & un piege de terreur : *Poſuit in muſcipula errorem & terrorem* ; un piége de ſéduction, en les attirant par de douces eſpérances ; & un piége de terreur, en les décourageant par des frayeurs inſenſées : *Errorem quò illiciat, terrorem quò frangat.* Il ſe ſert du premier, quand il veut corrompre l'innocence, & l'engager dans les voies funeſtes des paſſions : mais il a recours à l'autre, quand il s'agit d'intimider le pécheur déjà à demi touché, & d'étouffer dans leur naiſſance tous les foibles deſirs de pénitence & de ſalut.

In. Pſ. 30. Enarr. pz.. 10.

Or, mes Freres, l'uſage du monde & des plaiſirs ſuffit preſque ſeul, pour nous défendre de la premiere illuſion, qui nous y promet des enchantemens & une félicité imaginaire ; & il eſt vrai que rien n'aide tant à ſe détromper du monde, que le monde

même ; mais le long usage du monde, loin de guerrir les terreurs frivoles sur ses jugemens, ne sert, ce semble, qu'à nous rendre plus timides : plus on a vécu dans le monde, plus on le craint ; plus on a vieilli sous son joug, plus on le respecte ; plus on est entré avant dans ses plaisirs & dans ses agitations, plus on veut garder de mesures avec lui quand il s'agit de l'abandonner, & de prendre le parti d'une vie plus retirée & plus réguliére.

Je dis donc, mon cher Auditeur, vous qu'une crainte si coupable retient encore dans la servitude du monde & des passions malgré les inspirations saintes qui vous rappellent tous les jours à des mœurs plus chrétiennes ; je dis que cette disposition outrage Dieu dans sa grandeur, dans la vérité de ses promesses ; & que ces timides ménagemens qui vous éloignent actuellement de lui, sont plus injurieux à sa gloire, que les crimes mêmes qui vous en avoient jusqu'ici éloigné.

En effet, la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en paralléle avec un monde mépriſable ; & que toute la gloire qui vient des hommes, ne soit qu'un songe & une erreur, lorsque vous l'approchez de la sienne. Or, ici rappellé d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre, retenu par la crainte des hommes, vous lui dites dans la disposition de votre cœur : Seigneur, je vous servirois dès ce moment, si dans la situation où je me trou-

ve, il étoit permis de vous ſervir : je voudrois bien rompre pour toujours avec un monde qui m'eſt devenu à charge & inſupportable, ſi en me déclarant auſſi pour vous, je n'allois pas lui fournir mille traits de cenſure & de dériſion contre ma nouvelle conduite; je ſens, il eſt vrai, combien il eſt amer de vivre éloigné de vous ; vous avez mis en moi des penchans favorables à la vertu, & je ne ſais quelle horreur ſecrette des vices dont j'ai été ſi long-tems eſclave : cependant je traîne encore mes liens, quoiqu'à regret, parce que le monde au milieu duquel il faut que je vive, & qui ne ſauroit vous aimer, ne veut pas auſſi qu'on vous aime. Ah ! ſi mes penchans, Seigneur, décidoient de ma deſtinée ; ſi je pouvois aller vivre loin des regards publics ; ſans doute, je ne vivrois que pour vous : vous ſeul au fonds méritez d'être ſervi ; mais vous ſavez à quel point le monde eſt impitoyable envers ceux qui vous ſervent ſans réſerve & comme vous voulez être ſervi ; & comme j'ai à vivre dans le monde, & qu'il faut ſe déclarer pour vous, ou pour lui, n'ayant plus la volonté de vous offenſer, j'ai encore la foibleſſe de ſuivre des voies qui vous offenſent ; & ne ſentant plus de goût pour lui, je ſens que je n'ai pas la force d'oſer lui déplaire. O homme ! s'écrie ſaint Chriſoſtôme, ſavez-vous bien quel eſt ce langage que vous tenez à Dieu ? vous lui dites : Maudiſſez-moi, Seigneur, j'y con-

ſens, pourvu que le monde m'approuve j'aime mieux être l'objet éternel de vos vengeances & de votre mépris, que de ne pas jouir ici bas de l'eſtime & des vains ſuffrages des hommes. Cette impiété vous fait horreur, mon cher Auditeur; & c'eſt pourtant vous qui êtes l'impie.

Mais non-ſeulement cette crainte du monde outrage Dieu dans ſa grandeur, elle eſt encore injurieuſe à la vérité de ſes promeſſes. Car lorſque vous vous ſerez déclaré pour Jeſus-Chriſt, croyez-vous qu'il ne ſaura pas affermir votre cœur contre le déchaînement & la bizarrerie des cenſures humaines? & que tous les traits que porteront alors contre vous les langues des inſenſés, ne reſſembleront pas à ceux que lance la foibleſſe d'un enfant auſquels on ne daigne pas même parer? *Sagittæ parvulorum factæ ſunt plagæ eorum.* Croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumieres de la grace, vous n'écouterez pas avec une ſainte fierté des diſcours où vous ne verrez plus que les triſtes égaremens d'une raiſon que Dieu abandonne? Croyez-vous que vous regarderez toujours des mêmes yeux les jugemens des hommes? Ah! ſi leurs dériſions vous touchent encore, ce ne ſera plus qu'un ſentiment de douleur & de pitié ſur leurs égaremens & ſur leur perte: vous deſirerez qu'ils connoiſſent le Seigneur, & non pas qu'ils vous approuvent; qu'ils béniſſent ſon ſaint nom, & non pas qu'ils applaudiſſent au vôtre; qu'ils

Pſ. 63. 21.

ſoient touchés de la vertu, & non pas qu'ils admirent vos exemples : leur ſalut vous intéreſſera plus que leur eſtime ; & la gloire du Seigneur, que la vôtre. J'ai affligé mon ame par le jeûne, diſoit autrefois un Roi pénitent, & le monde s'en eſt mocqué : je me ſuis couvert de cendres & de cilice, & je ſuis devenu la fable de Jéruſalem : j'ai pleuré mon péché en votre préſence, ô mon Dieu ! & j'ai ſervi de matiere aux diſcours & aux chanſons ſatyriques des inſenſés ; *Et poſui veſtimentum meum cilicium, & factus ſum illis in parabolam ; .... & in me pſallebant qui bibebant vinum.* Et alors plus touché de leur folie, que de leur mépris, je vous ai prié, ô mon Dieu ! d'avoir pitié de leur aveuglement, & de leur manifeſter les vérités éternelles de votre juſtice : *Ego verò orationem meam ad te, Domine.* Voilà toute l'impreſſion que feront ſur vous les vains diſcours des cenſeurs de la vertu. Je n'en dis pas même aſſez : croyez-vous que dans ces premiers momens de grace & d'un véritable changement de cœur, une ame puiſſe être touchée de quelqu'autre choſe que de ſon Dieu, & de l'horreur de ſa vie paſſée ! Ah ! la componction dans ces heureux commencemens eſt ſi vive, les traits de la grace ſi divins, que le cœur enivré, pour ainſi dire, de la force de ſa douleur, & de la nouveauté du ſaint plaiſir, ne peut plus ſentir que la joie de poſſéder ſon Dieu, & le regret d'avoir pu

Pſ. 68. v. 23.

Ibid. v. 13.

lui déplaire. Monde profane! que peuvent alors vos discours sur une ame qui ne vous connoît plus? qu'importent alors, les censures & les dérisions des enfans des hommes au Juste, élevé déjà par la foi au-dessus de toutes les choses humaines; qui s'entretient avec son Dieu, comme un ami avec son ami, & qui ne sait même plus ce qui se passe sur la terre? C'est un Moyse sur la montagne sainte, voyant son Dieu face à face, goûtant le plaisir ineffable de sa présence, & qui n'est gueres en état d'être touché des murmures & des calomnies qu'on répand contre lui dans la plaine. Répondez ici pour moi, ames justes qui m'écoutez; racontez les merveilles du Seigneur, & quels furent les commencemens des opérations divines, de la grace qui changea votre cœur; & confondez la foiblesse du pécheur timide, qui ne peut comprendre qu'un Dieu sache plus se faire aimer, que le monde ne peut se faire craindre.

Mais voici l'illusion qu'on oppose à ces maximes saintes. On veut sans différer, prendre des mesures pour son salut, on est dégoûté du monde & des plaisirs; & on sent bien qu'il n'y a de bonheur solide sur la terre, que de se donner à Dieu. Mais est-il besoin d'un éclat pour commencer une vie nouvelle? qu'est-il nécessaire d'afficher, comme pour avertir le monde qu'on va prendre le parti de la dévotion? faut-il donner au public une scene, où l'im-

prudence & l'amour propre ont d'ordinaire plus de part que l'Esprit de Dieu, & qui n'aboutit qu'à jetter un ridicule sur la vertu ? n'est-il pas plus prudent de donner encore au monde certaines choses que la bienséance demande, & de réserver le cœur à Dieu qui ne veut que le cœur, tandis qu'à l'extérieur on paroît fait comme les autres ? Semblable à cet Ange qui conduisoit le jeune Tobie, lequel, quoique sans cesse présent devant le Seigneur, & ne se nourrissant que d'une viande invisible, paroissoit néanmoins semblable au reste des hommes, & user de la même nourriture qu'eux : *Videbar quidem vobiscum manducare & bibere ; sed ego cibo invisibili, & potu, qui ab hominibus videri non potest ; utor.*

Tob. 12. 19.

C'est ainsi, comme le rapporte S. Augustin, que s'abusoit autrefois ce célébre vieillard Victorin, si connu dans Rome par sa sagesse & par son éloquence : détrompé de la vanité des idoles, convaincu de la vérité de nos Livres saints, Chrétien dans le cœur, il se persuadoit que le Seigneur, qui ne regarde qu'au-dedans, n'en demandoit pas davantage ; & qu'il pouvoit se dispenser à son âge, de faire un éclat dans Rome, & de déclarer hautement sa conversion. Je suis Chrétien quoique je ne le paroisse pas, disoit-il souvent au saint Prêtre Simplicien, qui ne cessoit de l'exhorter à la foi : *Noveris me jam esse Christianum ;* & comme ce serviteur de Jesus-Christ

Christ lui répondoit qu'il n'en croyoit rien, s'il ne le voyoit dans l'assemblée des Fidéles, donner avec ses freres des marques publiques de sa foi & de son changement : *Non credam, nec deputabo te inter Christianos, nisi in Ecclesia Christi te videro:* Est-ce que les murailles font le chrétien, repartoit Victorin encore abusé, & comme se moquant de la simplicité de son ami ? *Ergo ne parietes faciunt Christianum* ? Mais vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu ! continue ce Pere, de l'éclairer sur son aveuglement : vous lui fîtes comprendre que c'étoit une impiété de rougir des humbles mystères de votre Verbe, & de ne pas rougir des cérémonies sacrilèges des démons : il eut honte de la vanité, il n'en eut plus de la vérité : *Erubuit vanitati depuduit veritati*

Et en effet, mes Freres, user encore de ces timides ménagemens avec le monde, c'est n'être pas encore Chrétien. Je sais qu'il est des bienséances inévitables que la piété la plus attentive ne peut refuser aux usages; que la charité est prudente & prend différentes formes ; qu'il faut savoir quelquefois être foible avec les foibles, & qu'il y a souvent de la vertu & du mérite, à savoir être à propos, pour ainsi dire, moins vertueux & moins parfait. Mais jadis que tout ménagement qui ne tend qu'à persuader au monde, que nous approuvons encore ses abus & ses maximes, & qu'à nous mettre à couvert de la répu-

tation du ſerviteur de Jeſus-Chriſt ; comme d'un tître de honte & d'infamie, eſt une diſſimulation criminelle, injurieuſe à la majeſte de la Religion, & moins digne d'excuſe, que le déréglement ouvert & déclaré.

Car je ne vous dis pas, que c'eſt un outrage que vous faites à la grandeur du Dieu que toutes les créatures adorent. Quoi ! vous ne le reconnoîtriez pour votre Dieu qu'en cachette ; vous affecteriez de le méconnoître devant les hommes ? il ne ſeroit plus que votre divinité ſecrette, tandis que le monde auroit vos hommages & votre culte public & déclaré ? O homme ! le Dieu du Ciel & de la terre, ne ſeroit donc plus qu'un Dieu domeſtique, & le confondant avec les idoles, renfermées autrefois dans le foyer & dans l'enceinte de chaque famille, vous vous contenteriez, comme Rachel, de le cacher dans votre tente, & de l'adorer à l'inſu de vos freres ?

Je ne vous dis pas, que c'eſt même une ingratitude envers la grace qui vous éclaire, qui vous touche, qui vous dégoûte du monde & des paſſions. Quoi ! vous auriez honte d'être choiſi de Dieu comme un vaſe de miſéricorde ? d'être diſcerné de tant de pécheurs qui périſſent tous les jours à vos yeux en ſe laiſſant emporter aux charmes des ſens & des plaiſirs ? Vous auriez honte d'être l'objet de la clémence & de la bonté divine ? Vous rougiriez des faveurs du Ciel,

& le bienfait qui a guéri votre ame de ſes plaies, vous feroit plus de confuſion, que ne vous en faiſoit autrefois l'infamie de vos plaies mêmes? O homme! un bon cœur rougit-il d'aimer ſon bienfaiteur? & eſt-ce ainſi que vous reconnoiſſez le don de Dieu, en vous faiſant même une honte de l'avoir reçu?

Je ne vous dis pas que c'eſt une feinte indigne, même d'un cœur noble & généreux. Car ſi vous êtes touché de la vertu & de la juſtice, pourquoi trahir là-deſſus vos ſentimens? pourquoi diſſimuler lâchement ce que vous êtes? pourquoi devenir en quelque ſorte un impoſteur public? Une ame née avec quelque élévation, ſait-elle ainſi ſe contrefaire? Si vous êtes ami de Jeſus-Chriſt, pourquoi vous en cachez-vous? Quand même nous vivrions encore dans ces ſiécles infortunés, ou on le regardoit comme un ſéducteur, & ou les Rois & les Magiſtrats étoient ſoulevés contre lui & contre ſon culte; il ſeroit ſi beau d'avoir le courage de ſe déclarer pour un ami perſecuté & abandonné; il y auroit tant de baſſeſſe à le déſavouer en public: & ici où vous ne riſquez rien, vous feignez de n'être point à lui: la généroſité toute ſeule ne ſouffre-t'elle pas de cette duplicité? O homme! vous vous piquez d'ailleurs de tant de grandeur d'ame, & de ſoutenir par un procédé noble, franc, généreux, toutes vos démarches; & dans la Religion, vous êtes plus faux, plus foible, plus lâche que la plus vile populace.

Enfin, je n'ajoute pas que c'eſt un ſcandale même, & une occaſion d'erreur, que vous préparez à vos freres : car ces exemples de ménagement entre le monde & Jeſus-Chriſt, deviennent plus dangereux que les exemples mêmes d'une diſſolution déclarée. En effet, la vie licencieuſe d'un pécheur lui attire plus de cenſeurs de ſa conduite, que d'imitateurs de ſes excès : mais les plaiſirs & les abus du monde, autoriſées par une vie d'ailleurs réguliére, & mêlée même d'actions pieuſes, forment une ſéduction preſque inévitable. Plus vous évitez les grands déſordres, en vous permettant d'un autre côté tous les amuſemens & tous les abus que le monde autoriſe, plus vous devenez dangereux à vos freres ; plus vous leur perſuadez que le monde n'eſt pas ſi incompatible avec le ſalut qu'on le penſe ; plus vous nous préparez des auditeurs incrédules & prévenus, lorſque nous annonçons qu'on ne peut ſervir deux maîtres ; plus enfin vous multipliez dans l'Egliſe les fauſſes pénitences, en devenant le modèle de mille pécheurs touchés, leſquels ne ſe figurent dans la vertu, rien au-delà de ce que vous faites ; & qui auroient pouſſé plus loin la grace de leur converſion, ſi votre lâcheté ne les avoit portés à croire, que tout ce qu'ils voyent de plus dans les autres, eſt outré & exceſſif ; & que vous ſeul ſavez éviter l'indiſcrétion, vous en tenir à l'eſſentiel, & être homme de bien, comme il faut

l'être dans le monde. O homme! encore une fois, n'étoit-ce pas assez que vos déréglemens eussent été autrefois un sujet de scandale à vos freres? faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste.

Mais après tout, mes Freres, le monde vaut-il la peine d'être tant ménagé? & quand ce ne seroit pas un crime de sacrifier à la crainte de ses jugemens & des censures, son salut éternel, ne seroit-ce point une folie? C'est ce que vous allez voir dans la seconde partie de ce discours: la folie du respect humain.

II. PARTI.

TOut pécheur est un insensé, parce que tout pécheur préfére un plaisir d'un instant à des promesses éternelles. Néanmoins nos passions forment des erreurs qu'il n'est pas toujours si facile de démêler de la vérité. Elles les confondent d'une maniere si habile & si ressemblante, & le discernement en devient si délicat, qu'il est presque impossible de ne pas s'y méprendre, & l'on peut dire qu'il y a des illusions, lesquelles, quoiqu'opposées aux régles & au devoir, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité & de la sagesse. Mais celle dont nous parlons, n'est pas de ce nombre; l'extravagance y paroît si à découvert, qu'elle ne laisse presque pas de lieu à la mépriſe: & il est vrai que la folie est comme le caractère propre du pécheur; lequel touché d'un desir sincere

de ſe donner à Dieu, n'oſe parce qu'il craint le monde & la puérilité de ſes diſcours & de ſes cenſures. En effet, ſi vous voulez me permettre de conſidérer cette vaine frayeur en elle-même, & dans les circonſtances qui l'accompagnent, vous conviendrez qu'elle eſt par-tout également inſenſée.

Je dis en elle-même. Car, mon cher Auditeur, placez-vous dans telle ſituation qu'il vous plaira; ſoyez homme de bien, ſoyez homme de plaiſir; choiſiſſez de la Cour ou de la retraite; vivez en philoſophe ou en libertin, donnez-vous pour femme réguliére, ou pour femme du monde: croyez-vous faire jamais de tous les hommes les approbateurs de votre conduite, & réunir tous les ſuffrages en votre faveur? Dans la ſituation même où vous êtes; n'oſant rompre avec le monde, & gardant encore tant de meſures avec lui; croyez-vous que tout vous applaudiſſe, & que vous n'y avez pas vos cenſeurs, comme vos panégyriſtes? Ici vous êtes homme eſſentiel, ami généreux, homme de guerre ſupérieur aux autres, courtiſan ſincere & déſintéreſſé, eſprit orné & élevé, femme ſans reproche & exemte même de ſoupçon: là on vous accuſe de perfidie; on vous taxe de mauvaiſe foi; on avilit l'éclat & le mérite de vos talens & de vos ſervices; on vous range parmi les eſprits vulgaires; on vous préte des attachemens ſecrets, & des foibleſſes indignes de votre

gloire. Eſſayez de toutes les ſituations, & voyez ſi vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre réputation & de votre conduite. Moyſe vengeant la cauſe d'un Iſraëlite opprimé, contre la violence d'un Egyptien, n'eſt pas à couvert de la cenſure de ſes freres. Moyſe vengeant la gloire du Seigneur ſur ſes freres mêmes, en exterminant les murmurateurs, n'eſt pas plus heureux dans leur eſprit, & n'évite pas leurs reproches. Moyſe retiré pendant quarante jours ſur la montagne, préférant les ſaintes douceurs ſur ſa ſolitude, & les communications ineffables avec ſon Dieu, à la conduite des Tribus, & au vain éclat du gouvernement & de l'autorité, eſt dans les diſcours publics de toute l'armée, un ſéducteur, qui après avoir trompé le peuple en l'engageant dans le déſert, a diſparu pour ſe dérober au châtiment que méritoit ſon impoſture. Moyſe au milieu de ce même peuple, conduiſant les Tribus, & exerçant le miniſtère dont le Seigneur l'avoit chargé, eſt un ambitieux qui aime le gouvernement, & qui uſurpe ſeul une autorité qu'il devroit partager avec Aaron ſon frere. Le zèle, l'indulgence, la vie commune, la retraite, la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes, tout trouve des cenſeurs. Faites convenir, ſi vous le pouvez, tous les hommes ſur votre ſujet; & alors on vous permettra, à la bonne heure, de vous faire de la vanité

de leurs opinions, la régle de votre conduite. Vous déplaiſez toujours aux uns par les mêmes endroits par où vous avez ſû plaire aux autres. Les hommes ne ſauroient convenir, parce que les paſſions ſont la regle de leurs jugemens, & que les paſſions ne ſont pas les mêmes dans tous les hommes.

Or, mon cher Auditeur, puiſque dans aucune circonſtance de votre vie, vous ne ſauriez éviter la bizarrerie des jugemens humains, pourquoi la craindriez-vous dans la piété ſeulement? Que vous arrivera-t'il lorſque vous vous ſerez déclaré pour Jeſus-Chriſt? ce qui vous arrive tous les jours dans vos entrepriſes temporelles: chacun s'érigera en juge de cette nouvelle démarche; chacun croira être en droit de vous preſcrire loin de vous des regles de ſon goût, & de vous donner des avis de ſa façon: vous aurez des Apologiſtes, & vous aurez des cenſeurs. Or, ſi cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la terre, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du ſalut? & êtes-vous ſage de n'oſer vous ſauver par la crainte d'un mal, que vous ne ſauriez éviter même en ne vous ſauvant pas? Ah! regardez plutôt la contradiction des langues, & la diverſité bizarre des jugemens humains comme une ſuite des ordres éternels de la ſageſſe divine; laquelle permet que le monde ſoit toujours cette Babel inſenſée, où chacun parle un langage différent, afin que la foi

foi de ſes ſerviteurs s'inſtruiſe dans cette confuſion, y découvre le peu de ſolidité des opinions & des cenſures humaines, & apprenne à ne pas craindre, ce que le monde lui-même nous apprend à mépriſer.

Mais je vais plus loin, & je dis : Quand même en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait du monde entier le cenſeur de votre conduite : eh ! qu'importent, mes Freres, les jugemens des hommes à celui qui a sû mettre ſon Dieu dans ſes intérêts ? Eſt-ce pour le monde que vous travaillez à votre ſalut ? ſi vous périſſez, l'homme vous ſauvera-t'il ? & ſi le Seigneur vous juſtifie, qui oſera vous condamner ? chacun ne portera-t'il pas ſon propre fardeau devant la Majeſté terrible de celui qui reprendra le monde de l'injuſtice de ſes jugemens, & qui jugera ceux qui jugent la terre ? Craignez donc les jugemens de Dieu, mon cher Auditeur, parce qu'ils doivent décider de votre éternité ; mais pour les hommes, ne daignez pas même ſavoir ce qu'ils penſent de vous. Eh ! qu'a de commun leur eſtime, ou leur mépris, avec votre deſtinée éternelle ?

Mais non, je me trompe : leurs mépris & leurs cenſures ſont toujours la récompenſe de la vertu, & le préſage le plus certain de notre ſalut ; & par conſéquent ſi votre changement de vie avoit pû mériter les applaudiſſemens d'un certain monde, vous devriez vous défier d'une démarche qui auroit pû lui plaire. Une vertu du goût

des pécheurs me ſeroit ſuſpecte ; l'œuvre de Dieu approuvée des hommes me feroit craindre qu'il n'y eût encore quelque choſe d'humain, je tremblerois pour un changement qui n'auroit pas changé ce monde réprouvé à votre égard ; il y auroit toujours lieu d'appréhender qu'il ne reſtât encore entre vous & lui quelque conformité ſecrette, (car d'ordinaire il ne ſauroit goûter que ce qui lui reſſemble,) & que Jeſus-Chriſt ne condamnât en vous ce que le monde y approuve encore. Mais ſi vous êtes aſſez heureux pour mériter ſes cenſures, je vous le dis de la part de Dieu, ne craignez rien ; le mépris des hommes vous répond de l'approbation du Ciel ; vous appartenez à Jeſus-Chriſt, dès-là que le monde vous réprouve.

En effet, mes Freres, le Juſte ici bas reſſemble à ce feu ſacré que les Juifs, de retour de la captivité, retrouvérent caché dans les entrailles de la terre. Il ne leur parut d'abord, dit l'Ecriture, qu'une eau épaiſſe & boueuſe : *Non invenerent ignem, ſed aquem craſſam* : mais à peine le ſoleil vainqueur des nuages qui le cachoient alors, eut lancé deſſus quelques traits de ſa chaleur & de ſa lumiére, qu'on vit à l'inſtant ce feu divin ſe rallumer, & briller d'un éclat ſi extraordinaire & ſi nouveau, que les ſpectateurs éblouis en furent ſaiſis d'admiration & de ſurpriſe : *Utque tempus affuit quò ſol refulſit, qui priùs erat in nubilo, accenſus eſt ignis magnus, ita ut omnes mi-*

2. Mach. x. 20.

Ibid. ℣. 21.

Farentur. Telle eſt la condition du Juſte en cette vie : le feu ſacré qu'il porte caché dans ſon cœur, eſt couvert ſous de viles apparences ; on le regarde comme une boue mépriſable qui n'eſt propre qu'à être foulée aux pieds, parce que c'eſt ici le tems de ſa captivité, & que Jeſus-Chriſt, le ſoleil de l'éternité, eſt encore caché pour lui dans un triſte nuage. Mais quand une fois le Fils de l'Homme paroiſſant du haut des airs ſur une nuée de gloire, vainqueur de ſes ennemis, & ayant à ſes pieds les nations aſſemblées, aura lancé ſur ce Juſte quelques traits de ſa lumiére & de ſa majeſté ; alors on verra ce feu caché ſous les apparences d'une vile boue ſe rallumer ; cet homme ſi obſcur, ſi mépriſé, ſe démêler de la foule, briller d'un éclat nouveau, s'élever dans les airs, environné de gloire & d'immortalité ; & offrir aux amateurs du monde, un ſpectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoûtera à leur ſurpriſe le déſeſpoir affreux d'une deſtinée bien différente. *Utque tempus affuit quò ſol reſulſit, qui priùs erat in nubilo, accenſus eſt ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* Foibles hommes ! que vos diſcours paroiſſent mépriſables à une ame qui peut ſe conſoler dans cette eſpérance !

Auſſi, mes Freres, ſi la timidité du reſpect-humain eſt inſenſée en elle-même, elle l'eſt encore plus dans toutes les circonſtances qui l'accompagnent. Ecoutez-en les preuves, mon cher Auditeur ; & premié-

rément, ſi vous êtes déſabuſé du monde, juſqu'à ſouhaiter mille fois chaque jour de rompre avec lui ; pourquoi comptez-vous encore pour quelque choſe ſes jugemens ? ſi après l'avoir bien connu, vous le trouvez digne d'un profond mépris, pourquoi voulez-vous encore être approuvé de ce qui vous paroît ſi indigne de l'être ?

D'ailleurs ne pourroit-on pas vous dire, à vous ſur-tout : Vous avez juſqu'ici joui ſi injuſtement de l'eſtime des hommes ; vous êtes un abîme de miſére & de corruption aux yeux de Dieu ; vous ſeul ſavez juſqu'où la meſure de vos foibleſſes & de vos crimes eſt montée en ſa préſence, & de ces foibleſſes qui, expoſées aux regards publics, vous auroient couvert d'une opprobre & d'une ignominie éternelle ; cependant le monde vous a loué, lorſque vous marchiez dans ſes voies : il a donné à de vains talens, de vaines louanges : vous avez paſſé pour généreux, fidéle, modéré, ſage, déſintéreſſé, équitable : toutes ces vertus, ſans la piété, étoient de fauſſes vertus, vous le ſavez ; plus fauſſes encore dans votre cœur par les ſoins que vous avez pris de dérober aux yeux des hommes vos vices véritables : eh ! ne faut-il pas que Dieu ſoit vengé ? que vous rentriez dans l'ordre de la vérité & de la Juſtice ; que vous ſouffriez que le monde refuſe injuſtement à votre vertu, les louanges qu'il avoit autrefois injuſtement données à vos vices, & que vous répariez par une humiliation

légére, l'injuſtice de la gloire & de l'eſtime que vous avez ſi long-tems uſurpée? Jugez vous-même ſi cette compenſation n'eſt pas équitable.

Ce n'eſt pas tout encore; car enfin, pourquoi craindriez-vous dans les voies du ſalut, ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celles du crime? Vous ne comptiez pour rien les diſcours des hommes, lorſque vous vous livriez à des excès honteux? quoi! vos paſſions n'ont pas craint la cenſure publique, & votre pénitence ſeroit plus timide? vous ne vous êtes pas ménagé pour le plaiſir, vous vous ménageriez pour le ſalut? Vous diſiez tant autrefois, au milieu de vos joies inſenſées, pour vous calmer ſur les diſcours publics, qu'il faut laiſſer parler le monde; & cela, dans le tems que vous l'aimiez le plus, & que vous en ſuiviez avec plus de goût les maximes: ſes jugemens ſeroient-ils devenus d'un plus grand poids pour vous, depuis que vous avez réſolu de l'abandonner? & ne commenceriez-vous à le craindre, que depuis que vous commencez à le mépriſer?

Ah? c'eſt donc pour le Seigneur tout ſeul, qu'on eſt timide, mes Freres: le crime va la tête levée; la vertu rougit & ſe cache: le crime, cet enfant de ténébres, ne craint pas la lumiére; la vertu, ce fruit de la lumiére, cherche les ténébres & n'oſe ſe montrer. Hérode, à la face de la Paleſtine dèshonore ſon nom & ſon

rang par la honte d'une paſſion inceſtueuſe ; Jézabel, cette Princeſſe ſi chargée de crimes, choiſit un jour ſolemnel, pour ſe montrer avec plus d'indécence & d'oſtentation aux fenêtres de ſon palais de Samarie : mais lorſque Sédécias, Roi de Juda, touché de repentir, veut enfin ſe rendre aux avis du Ciel, & aux remontrances publiques de Jérémie, il envoye chercher en ſecret ce Prophête, prend des meſures pour n'être pas découvert, & craint les yeux même de ſes courtiſans : mais lorſque cette Reine d'Iſraël, femme de Jéroboam, veut recourir, dans ſon affliction, à un Prophête du Seigneur, & qu'elle ſemble reconnoître par cette démarche la puiſſance du Dieu de Juda, & la vanité des idoles que ſon époux avoit élevées, & qui ne pouvoient rendre la ſanté à ſon fils ; elle ſe cache ſous des habits empruntés ; & ménageant encore les veaux d'or, & l'erreur publique de ſes ſujets qui les adorent, elle ne veut point de témoin de cette premiére démarche de religion, & de retour au Dieu de ſes peres.

Grand Dieu ! eſt-il donc honteux de vous ſervir, vous qui donnez la vie, le mouvement & l'être à toutes les créatures ; vous à qui ſeul appartient l'empire, la gloire, la louange, l'action de graces ? y a-t'il de la honte à confeſſer votre ſaint Nom ; à reconnoître que vous êtes ſeul grand, ſeul adorable, ſeul immortel ? & tout ménagement n'eſt-il pas ici un outrage

que la créature fait à votre gloire, & à l'honneur que vous lui faites vous-même, de souffrir qu'elle vous adore ?

Mais si tant de raisons, mon cher Auditeur, ne vous faisoient pas encore assez sentir le ridicule de cette foiblesse, venons à la chose même : que pourra-t'on dire de vous dans le monde qui doive tant vous allarmer ? Que vous êtes changeant, & que vous aimez à donner des scenes au public? heureuse inconstance qui vous détache d'un monde toujours flottant & incertain, pour vous attacher aux biens immuables, que personne ne pourra plus vous ravir ! Que vous êtes insensé de renoncer aux plaisirs à votre âge ? sainte folie plus sage que toute la sagesse du siécle, puisqu'en renonçant aux plaisirs, vous ne renoncez à rien ; & qu'en trouvant Dieu, vous trouvez tout ! Que vous ne vous soutiendrez pas, & que tel est le destin de toutes ces conversions si vives & si ferventes ? utiles reproches qui deviennent pour vous des instructions, & qui doivent animer votre vigilance ! Que vous ne quittez le monde, que parce que le monde vous quitte ? précieuse injustice qui vous empêche de recevoir ici-bas, dans les louanges des hommes, une vaine récompense ! Que vous avez vos vues & vos desseins, & que vous ne jouez ce nouveau personnage, que pour aller plus surement à vos fins ? soupçon plus honteux au monde qu'à vous-même ! Que vous affectez des routes singuliéres qui vous donnent du

ridicule dans le monde? cenſure conſolante qui vous déclare que vous ſuivez la route des Saints, qui n'ont jamais reſſemblé à la multitude, & qui ont été dans tous les ſiécles des hommes ſinguliers! Enfin, que depuis votre changement, vous n'êtes plus bon à rien? mon Dieu! mais vous ſervir, vous aimer, travailler à mériter votre poſſeſſion éternelle; remplir ſes devoirs, de Prince, de ſujet, d'homme public, de pere de famille; prier pour ſes Freres, les édifier par ſes exemples, les ſecourir dans leurs beſoins, les conſoler dans leurs peines, marcher dans les ordonnances de votre Loi ſainte, eſt-ce donc être inutile ſur la terre? & les entrepriſes les plus éclatantes des amateurs du monde, comparées à une ſeule œuvre obſcure digne de l'éternité, que ſont-elles que des amuſemens d'enfant, & une déplorable inutilité?

Voilà donc, mon cher Auditeur, ces diſcours ſi redoutables, & qui vous font abandonner l'entrepriſe de votre ſalut éternel; & encore, je ne vous demande pas qui les tient ces diſcours: ce ne ſont pas ſans doute les gens de bien qui béniſſent le Seigneur de ſes miſéricordes ſur votre ame; ce ne ſont pas même les plus ſages d'entre les mondains, devant leſquels la vertu a toujours ſon prix & ſon eſtime: c'eſt un petit nombre d'eſprits frivoles ou licencieux, & qui encore au fond du cœur, rendent gloire à la vertu, & ne peuvent lui refuſer un reſpect ſecret, tandis même

qu'ils en font le ſujet de leurs dériſions publiques. Et c'eſt ma derniére réflexion contre le vice que j'attaque : il renferme une erreur injurieuſe à la vertu, puiſque vous vous la figurez comme une condition honteuſe & toujours mépriſée, au lieu que le monde lui-même la reſpecte & l'admire. Et c'eſt ici l'injuſtice du reſpect humain.

IL eſt vrai que les Livres ſaints ne promettent que des perſécutions à quiconque voudra vivre dans la piété qui eſt ſelon Jeſus-Chriſt ; & à Dieu ne plaiſe que je vienne ici contredire le langage de la foi, & ôter à la vertu un caractère ſi divin, & ſi conſolant même pour les Juſtes. Mais ce n'eſt pas toujours en mépriſant les gens de bien, que le monde les perſécute, dit S. Auguſtin ; c'eſt en leur préſentant des attraits capables de ſéduire leur innocence ; c'eſt en autoriſant des ſcandales qui peuvent ébranler leur foi, ou du moins qui font gémir leur piété : car il eſt des perſécutions de plus d'une ſorte, & les mépris & les opprobres ne ſont, ni la plus dangereuſe, ni la plus commune. III. PARTIE

Ce n'eſt point-là en effet, mes Freres, l'écueil le plus à craindre aujourd'hui pour la vertu : ce monde ennemi de Jeſus-Chriſt ; ce monde qui ne connoît pas Dieu ; ce monde qui appelle le bien un mal, & le mal un bien ; ce monde, tout monde qu'il eſt, reſpecte encore la vertu ; envie quelquefois le bonheur de la vertu ;

cherche ſouvent une azile & une conſolation auprès des ſectateurs de la vertu ; rend même des honneurs publics à la vertu.

Et certes, il ne faut pas croire que l'erreur & le déſordre ayent tellement prévalu ſur la terre, qu'il n'y ait encore dans les hommes des reſtes de droiture, & des étincelles de vérité ; les pécheurs les plus déplorés trouvent encore en eux des ſentimens de juſtice & de raiſon, qui, malgré leur propre dépravation, prennent les intérêts de la vertu, & les forcent de reſpecter ce qu'ils ne peuvent encore aimer. Il y a je ne ſais quels traits divins imprimés ſur le front du Juſte, qui font qu'on ne peut lui refuſer des hommages ſecrets : c'eſt comme un ſpectacle de religion qu'on ne regarde qu'avec une eſpéce de culte ; une arche du Seigneur & la demeure de ſa gloire, qui même au milieu des Philiſtins, conſerve ſa terreur & ſa majeſté.

Plus même une ame mondaine eſt eſclave de ſes paſſions, plus elle eſtime en ſecret le Juſte, qui ſait les mépriſer ; elle ſent dans ſa propre foibleſſe tout le mérite de la vertu. Plus l'aſcendant de la volupté l'entraîne, plus elle comprend que rien n'approche de la grandeur & de la force d'une ame qui peut réſiſter à ce charme impérieux : toutes ſes chûtes ſont pour elle des leçons honorables au Juſte ; & elle apprend à eſtimer la piété, par les violences dont elle ſent qu'il faut être capable pour vivre ſelon Dieu. Ainſi une ame fidéle lui

paroît un ſpectacle mille fois plus digne d'admiration, que tous ceux que le monde admire : elle voit que le bonheur ou la témérité peuvent former des conquérans que la naiſſance ou le hazard donne les ſceptres & les couronnes ; que les grands hommes doivent ſouvent ce nom, ou aux conjonctures de leur ſiécle, ou au caprice & aux adulations des peuples ; que les honneurs & les dignités ne ſont pas toujours le fruit de la réputation & du mérite ; qu'enfin, des talens heureux cultivés par le travail & l'application, peuvent atteindre aux divers genres de gloire que le monde donne ; & qu'il n'y a rien dont chacun ne trouve en ſoi les diſpoſitions, & comme les premiéres ébauches : mais que la vertu toute ſeule eſt un mérite que rien ne peut partager avec le Juſte ; un mérite que tout contredit au dedans de nous, & dont chacun ne trouve en ſoi que les oppoſitions & les répugnances. C'eſt ainſi que le vice lui-même conduit à honorer la vertu, & que les ténébres rendent témoignage à la lumiére.

Mais non-ſeulement le monde ne mépriſe pas les ſerviteurs de Jeſus-Chriſt, le monde lui-même les appelle heureux, envie leur deſtinée, & convient qu'ils ont choiſi le meilleur parti. Oui, mon cher Auditeur, vous croyez peut-être que les pécheurs, eſclaves de leurs paſſions, ſont toujours enivrés du charme des ſens, & de leur trompeuſe félicité : vous croyez que l'illuſion

dure toujours, & que toute leur vie eſt un ſonge; vous vous trompez. Au milieu même de leur faux plaiſirs, ils regardent le Juſte avec des yeux d'envie; ils oppoſent la paix de ſa conſcience aux troubles cruels qui les déchirent; les conſolations qu'il goûte dans la vertu, aux vives amertumes que le monde mêle toujours à leurs paſſions; le doux loiſir & la tranquillité de ſa retraite, aux mouvemens éternels de leurs prétentions & de leurs eſpérances; ſes jours pleins de bonnes œuvres, & toujours occupés pour le ſalut, au vuide & à l'ennui de leurs inutilités & de leurs journées: ce paralléle, ſi triſte pour eux, les fait ſoupirer en ſecret; ils ſentent tout le dégoût de leur état, & tout le bonheur de la condition du Juſte. Eh! pourquoi craindriez-vous donc de paroitre ſerviteur de Jeſus-Chriſt, devant des pécheurs qui ſouhaitent de devenir ſemblables à vous, dès que vous aurez ceſſé de leur reſſembler?

Peut-être ils regardent avec des yeux de mépris, tous les talens mondains dont vous vous faites honneur, & ſur leſquels vous croyez mériter leur eſtime: peut-être ils vous donnent du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flâtez de leur plaire: peut-être la reſſemblance de leurs paſſions diminue à leurs yeux le mérite des vôtres; la jalouſie vous diſpute une vaine beauté; la fierté, votre naiſſance; l'ambition, votre valeur & vos ſervices; l'orgueil, vos talens & votre ſuffiſance. Deve-

nez homme de bien : la piété ne fait point de jaloux ; le monde, qui n'aſpire pas à ce genre de mérite, ne vous en diſputera pas la réputation ; & peut-être qu'avec celui-là, il vous rendra tous les autres qu'il vous refuſe injuſtement : la piété attirera de nouvelles attentions à votre naiſſance, à vos ſervices, à vos talens, aux agrémens de votre perſonne ; & le monde ne commencera à eſtimer en vous tous ces vains avantages, que lorſque vous aurez commencé à les mépriſer vous-même pour Jeſus-Chriſt.

On dira qu'il eſt beau à votre âge, avec tous les talens propres au monde, un nom illuſtre & de grands biens, d'avoir fait ce ſacrifice. Je ne vous dis pas que le monde ait raiſon de faire tant valoir le mérite de ce renoncement. Car, ô mon Dieu ! mît-on à vos pieds des ſceptres & des couronnes, & toute la gloire du monde ; à quoi renonce-t'on, qu'à des ſonges agréables, & à des chagrins réels ? que vous ſacrifie-t'on, qui puiſſe être comparé au tréſor de la juſtice dont vous enrichiſſez l'ame fidéle, & à la gloire qu'elle a de vous ſervir ? Mais le monde, injuſte eſtimateur des choſes du Ciel, ne laiſſera pas d'admirer & de faire valoir le courage de ce ſacrifice : & loin de redouter ſes cenſures, vous gémirez en ſecret de l'injuſtice de ſes louanges ; & vengeant la gloire du Seigneur contre les applaudiſſemens injurieux des hommes, vous lui direz dans un

profond ſentiment de votre néant & de ſa grandeur : Qu'ai-je quitté pour vous, ô mon Dieu ! que vous ne m'ayez rendu au centuple ?

Mais ce qui me paroit encore de plus honorable à la vertu, c'eſt que non-ſeulement le monde envie la deſtinée des gens de bien, mais il ne cherche, & il ne trouve d'ordinaire de conſolation, que dans leur fidélité & dans leur droiture. Et certes, vous-même, mon cher Auditeur, dans vos afflictions & dans ces conjonctures amères, où une fortune & un crédit abſolument renverſés, ne laiſſent preſque plus eſpérer de reſſource ; dans ces triſtes ſituations, où la préſence de vos amis de plaiſir vous devenoit inſupportable, & où peut-être auſſi en êtiez-vous abandonné ; où avez-vous trouvé plus de conſolation, que dans les entretiens d'un ami ſaint & fidéle? N'eſt-ce pas lui, dit ſaint Auguſtin, qui a pleuré avec vous ; qui a verſé de l'huile ſur vos plaies ; qui a ramené inſenſiblement votre cœur aigri, aux ordres de la Providence ; qui vous a ſoutenu dans votre accablement ; & qui eſt devenu comme le dépoſitaire de toute votre douleur, en devenant le confident de vos peines? N'avez-vous pas éprouvé que les gens de bien tout ſeuls, ſavent être amis véritables, & qu'eux ſeuls ſont capables de partager les diſgraces de leurs amis ſans refroîdiſſement, & leur proſpérité ſans envie.

Oui, mes Freres, c'eſt auprès des Juſ-

tes, que les mondains vont se consoler tous les jours des perfidies du monde & des caprices de la fortune : c'est-là qu'ils vont se délasser de l'ennui des plaisirs, de la gêne des assujettissemens & des bienséances, de l'agitation des espérances & des projets : c'est-là qu'ils vont respirer cet air de candeur, de bonne foi, de vérité qu'on ne trouve pas dans le monde : c'est dans leur sein, qu'ils vont verser les plus secrets mouvemens de leur cœur, les intérêts de leur fortune, les mesures cachées de leurs projets, les mistères de leurs espérances ; & qu'ils avouent après cela que les hommes sont bien insensés de tant s'agiter, & que le monde est bien peu de chose, c'est-là qu'ils ne craignent point, comme on craint toujours ailleurs, de se confier à un ennemi, à un concurrent, à un traître : c'est-là que leur cœur se répand, qu'il se repose, qu'il s'épargne la fatigue des précautions & des défiances, & qu'il a le plaisir de se montrer & de ne point craindre.

Et voilà d'où viennent en dernier lieu les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu : on y voit tous les jours des personnes d'une destinée obscure, mais ennoblie des dons de la grace, s'y attirer des égards & des distinctions, que la naissance & les dignités ne donnent point ; on y a vû des serviteurs de Jesus-Christ, vils selon le siécle, devenir les arbitres des Princes & des peuples, & s'attirer par la seule réputation de leur vertu,

des hommages où la vanité la plus emportée n'osa jamais prétendre. L'Orient vit autrefois le solitaire Antoine, à peine connu dans sa patrie, remplir tout l'univers du bruit de son nom ; & les Césars s'estimer plus glorieux d'avoir reçu une Lettre de l'homme de Dieu, que d'avoir conquis tout l'Empire. Jéhu, Roi d'Israël, en une cérémonie solemnelle, fait monter dans son char le saint homme Jonadab, & la Majesté royale ne rougit point de voir à ses côtés la simplicité d'un Prophête. Daniel, un des enfans de la captivité, reçoit pourtant dans le palais d'un Roi infidéle & dans un empire où il étoit captifs, les honneurs de la pourpre & de l'anneau d'or. La Cour la plus dissolue de la Palestine, ne put refuser des honneurs publics à l'austérité de Jean-Baptiste ; & Hérode souffrit avec respect la sainte liberté du Précurseur, avant que sa foiblesse en eût fait un martyr. O homme ! vous rougissez de la vertu : mais c'est-elle, dit l'Esprit de Dieu, qui vous rendra illustre parmi les peuples ; qui vous fera honorer des sages & des vieillards ; qui vous attirera de la considération en la présence des Princes, & qui de plus, rendra la mémoire de votre nom immortelle dans le souvenir de la postérité : *Habebo propter hanc claritatem ad turbas, & honorem apud seniores :..... & in conspectu potentium admirabilis ero ;..... & memoriam æternam, his qui post me futuri sunt, relinquam.*

Sap. 8. 10. 11. 13.

Prenez

Prenez garde ſeulement de ne rien mêler de foible & d'humain à la piété : ne portez pas à la vertu les reſtes de l'humeur, des paſſions, & des foibleſſes de l'homme ; car voilà ce qui lui attire d'ordinaire de la part du monde, des dériſions & des cenſures. Et après cela, ſi vous avez quelque choſe à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légéres démarches de converſion, tous les éloges d'une parfaite pénitence : craignez plutôt que le monde ne vous couronne, avant que vous ayez légitimement combattu : craignez plutôt que l'erreur publique ne vous faſſe oublier la vérité de votre miſére, & qu'à force d'entendre louer de foibles commencemens de piété, vous ne rappelliez plus des crimes qu'une vie entiére de larmes pourroit à peine effacer : voilà où eſt le danger. Tremblez que l'eſtime injuſte des hommes ne ſoit une punition de Dieu ſur vous, lequel ménage peut-être cette récompenſe vaines à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir plus à loiſir quand il viendra juger les juſtices, l'orgueil ſecret qui les corrompt : il eſt tant de faux juſtes, qui reçoivent ainſi leur récompenſe ſur la terre : tout eſt à craindre pour une vertu foible & naiſſante quand elle eſt trop applaudie : on croit être au bout de la carriére, qu'on n'y a pas encore fait le premier pas ; & le monde qui nous avoit ſéduit autrefois en diminuant à nos yeux nos vices, nous ſéduit encore en nous exagérant nos vertus.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étoient pas : agiſſez ſous les yeux de Dieu ſeul ; laiſſez entre ſes mains les intérêts de la vertu ; remettez-vous en lui ſur les ſuites que votre changement de vie aura dans le monde : s'il permet que cette démarche vous attire des louanges & des applaudiſſemens, il ſaura bien au milieu de ces vaines acclamations, vous faire ſentir votre néant & votre profonde miſére. Paul, dans le tems même que tout un peuple, frappé de ſa vertu, le prend pour une divinité, & veut lui offrir des ſacrifices ; Paul, reçu des Fidéles comme un Ange de Dieu, Paul au milieu de tant de gloire, ſent au dedans l'aiguillon honteux de ſatan qui l'humilie ; & la main de Dieu qui l'éleve, prend plaiſir, ce ſemble, de l'abattre, de peur qu'il ne s'éleve lui-même, & d'écrire ſur ſon cœur ſa propre foibleſſe. Mais s'il permet que les dériſions & les cenſures ſoient le partage de votre vertu, ah ! il ſaura bien vous dédommager par des conſolations ſecrettes de toutes ces amertumes humaines, & ſoutenir ſon ouvrage contre le déchaînement & les vains efforts d'un monde profane. On nous mépriſe, diſoit autrefois l'Apôtre ; nous ſommes foulés aux pieds comme de la boue ; mais nous ne ſommes point abattus : on nous regarde comme le rebut du monde ; mais nous nous réjouiſſons dans ces tribulations & dans ces opprobres, parce que nous ſentons au de-

dans de nous les consolations ineffables de celui qui ne manque jamais de consoler ceux qui souffrent pour son Nom. Remettez-vous-en donc à sa sagesse, encore une fois, pour les suites de votre nouvelle vie; mais commencez toujours à le servir: rompez enfin des chaînes dont vous ne pouvez plus traîner le poids honteux: secouez un joug qui vous accable: osez mépriser les jugemens d'un monde dont vous méprisez déjà les plaisirs: & ne faites pas à la grandeur de Dieu l'outrage de le craindre moins que le monde; à votre propre raison, celui de compter pour beaucoup les jugemens du monde; & enfin à la vertu, l'injustice de la croire toujours méprisée dans le monde. Et vous, ô mon Dieu! achevez d'éclairer ces ames foibles qui commencent à vous connoître: fortifiez leurs volontés timides & chancelantes: vainquez encore une fois le monde dans leur cœur: apprenez-leur que vos jugemens seuls sont à craindre; que les mépris & les censures des hommes ne font que donner un nouvel éclat, & ajoûter un nouveau mérite aux actions que votre sagesse approuve, & que les œuvres de la piété étant vos dons, ne peuvent avoir de récompense digne d'elle, que vous-même.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur la Vocation.

Tunc acceſſit ad Jeſum mater filiorum Zebedei, cum filiis ſuis; & ait illi: Dic ut ſedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, & unus ad ſiniſtram, in regno tuo.

Alors la mere des enfans de Zébédée, s'approcha de Jeſus avec ſes deux fils, & lui dit: Ordonnez que mes deux fils que voici, ſoient aſſis dans votre Royaume, l'un à votre droite, & l'autre à votre gauche. Mat. 20. 20. 21.

QU'il eſt rare, mes Freres, que la nature s'accorde avec la grace, & que les vûes de la foi ſervent de régle aux projets & aux déſirs d'une tendreſſe toute humaine! Cette mere ne demande pour ſes enfans, qu'une gloire & une grandeur temporelle: elle ne paroît ravie de les voir

attachés à Jeſus-Chriſt, que dans l'eſpérance de les voir un jour aſſis dans les premiéres places d'un Royaume terreſtre : elle leur fait une deſtinée au gré de ſes ſouhaits, ſans conſulter ſi les conſeils éternels s'ajuſtent avec la témerité de ſes eſpérances : elle ne conſulte que l'excès d'une tendreſſe maternelle ; & ſans ſe mettre en peine ſi l'élévation où elle veut placer ſes enfans, eſt la ſituation que Jeſus-Chriſt leur deſtine, elle les éleve & les fait aſſeoir de ſes propres mains, ſur des trônes imaginaires, & uſurpe les droits de Dieu, ſeul arbitre de la deſtinée des hommes.

Oui, mes Freres, Dieu ſeul qui voit nos cœurs, & qui a marqué dès le commencent la voie par où il vouloit nous conduire, peut nous en inſpirer le choix : à lui ſeul il appartient de nous appeller à l'état où il nous a préparé dans ſes conſeils éternels des moyens de ſalut : lui ſeul doit être conſulté dans une affaire où lui ſeul peut nous éclairer & nous conduire. Les uſages, les paſſions, les circonſtances du bien, du rang, de la naiſſance, qui ont d'ordinaire la meilleure part au choix d'un état de vie, ſont des guides trompeurs, qui nous font preſque toujours prendre le change. Or, comme ſe tromper ici, eſt de toutes les mépriſes la plus irréparable ; je veux aujourd'hui vous expoſer les régles de la foi ſur un point ſi important de la Doctrine chrétienne.

Il eſt vrai que la plûpart de ceux qui

m'écoutent, ſont déjà entrés dans des engagemens qui ne leur permettent plus de choiſir; mais il ne ſera pas inutile de leur découvrir dans le défaut de vocation, la premiére ſource de leurs infidélités aux devoirs de leur état, ou afin qu'ils rectifient par des larmes abondantes l'imprudence de leur choix, ou que reſpectant l'ordre de Dieu dans la diverſité des voies qu'il a marquées aux hommes, ils ne s'érigent pas en arbitres de la deſtinée de ceux à qui ils ont donné la vie, mais dont le ſort n'en eſt pas moins entre les mains du Seigneur.

Voici donc tout le ſujet de ce diſcours. Le choix d'un état, eſt de toutes les circonſtances de la vie, celle où la mépriſe eſt plus ordinaire; le choix d'un état, eſt de toutes les circonſtances de la vie, celle où la mépriſe eſt plus à craindre. La rareté d'une vocation véritable, les périls d'une fauſſe vocation: c'eſt ſur quoi j'ai à vous inſtruire. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. LA ſainteté eſt la vocation générale de tous les Fidéles; & le Seigneur nous a tous appellés, pour parler avec l'Apôtre, afin que nous ſoyons ſaints & purs en ſa préſence. Néanmoins la voie pour arriver à ce terme heureux, n'eſt pas la même pour tous les hommes: cette vie eſt une terre étrangère, où ſe ſont formées des routes différentes & infinies, par leſquelles, com-

me des voyageurs, nous marchons tous vers la céleſte patrie ; mais par leſquelles nous ne marchons ſûrement, que lorſque la main de Dieu elle-même nous y a placés.

En effet, mes Freres, la raiſon & la foi nous défendent également de penſer que le Seigneur après nous avoir appellés à la lumiére de l'Évangile, en nous faiſant naître de parens fidéles, n'ait plus voulu ſe mêler, pour ainſi dire, de notre ſort ; & que ſans rien déterminer ſur le genre de vie, & ſur l'état dans lequel il vouloit que nous opéraſſions notre ſalut, il nous ait tellement laiſſés entre les mais de notre conſeil, qu'il s'en ſoit remis à notre ſeul caprice, ſur un choix ſi déciſif pour notre éternité.

Je dis la raiſon : car ce ſeroit ſe figurer, comme ces Philoſophes inſenſés, une divinité indolente, qui laiſſe au hazard & à l'avanture les ſoins des choſes d'ici-bas : qui ne tient plus entre ſes mains les deſtinées des hommes ; qui ſuit le cours des révolutions humaines, ſans leur donner elle-même le mouvement ; qui eſt entraînée par l'impulſion bizarre & fortuite qui fait mouvoir ce grand univers, ſans la former ni la conduire, & qui eſt l'eſclave plutôt que la modératrice des événemens : ce ſeroit lui ôter cette providence attentive, & cette ſageſſe univerſelle, qui diſpoſe de tout depuis une extrêmité de la terre juſqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec meſure, qui forme cette harmonie & cet arrange-

ment admirable, où l'on eſt forcé de reconnoître un Etre ſuprême & intelligent, lequel par des voies inexplicables, conduit tous les autres êtres à leur fin : ce ſeroit, en un mot, ou nous donner un univers & des hommes ſans Dieu, ou nous donner un Dieu plus foible & plus mépriſable que l'homme.

Je dis la foi : car ſi l'élection des Juſtes n'eſt que la préparation éternelle des moyens qui doivent infailliblement les délivrer, le choix d'un état de vie étant ſans doute le principal, il a dû être renfermé dans cette volonté miſéricordieuſe, qui leur a préparé des voies sûres de ſalut ; & d'un autre côté, la deſtinée des méchans, devant ſervir auſſi dans les deſſeins de Dieu, par mille rapports ſecrets au ſalut des Juſtes, elle a dû entrer dans le plan éternel de leur juſtification, & n'être pas moins arrêtée dès le commencement, que la condition même des Elus. Il demeure donc établi, qu'avant que nous fuſſions nés, le Seigneur avoit tracé à chacun de nous, le plan de nos deſtinées, &, pour ainſi dire, le chemin de notre éternité ; & que parmi cette multiplicité de voies, qui forment les diverſes conditions de la ſociété, il n'en eſt qu'une qui ſoit la nôtre, & par où Dieu ait voulu nous conduire au ſalut.

Il n'eſt que trop certain cependant, que la voye que nous nous choiſiſſons la plûpart n'eſt point celle que Dieu nous avoit d'abord choiſie, & que de toutes les circonſ-

tances

tances de la vie, le choix d'un état eſt celle où la mépriſe eſt la plus ordinaire. Vous en conviendrez aiſément, mes Freres, ſi vous voulez faire attention à la nature de ce choix, & aux circonſtances eſſentielles qui doivent l'accompagner. Premiérement, les paſſions & les préjugés y rendent les mépriſes très-ordinaires ; on ne peu donc s'y conduire avec trop de circonſpection & de maturité. Secondement, ce choix dépend des deſſeins de Dieu ſur nous ; ce n'eſt donc pas l'ordre de la nature, qui doit en décider. Troiſiémement, le bonheur & le repos même de notre vie y eſt attaché ; il faut donc y conſulter plus ſon goût que celui des autres, & n'y faire entrer pour rien le reſpect humain. Enfin, c'eſt la voie unique de ſalut pour nous ; il faut donc être ſur-tout attentif en le choiſiſſant aux facilités & aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à nos intérêts éternels. Or, mes Freres, où ſont ceux qui dans le choix d'un état de vie obſervent toutes ces conditions ; & de-là concluez ſi les mépriſes n'y ſont pas ordinaires. L'imprudence, la coûtume, le reſpect humain, la cupidité, ſont les grands reſſorts qui donnent le premier branle aux diverſes deſtinées des hommes ; & ſi nous voulons remonter juſqu'aux premieres vues qui préſiderent à notre vocation, il n'eſt peut-être perſonne ici, qui n'en trouvât le principe dans quelqu'une de ces ſources empoiſonnées.

Et premiérement, mes Freres, eſt-il de circonſtance dans toute la vie, où la maturité, le conſeil, les attentions fuſſent plus néceſſaires, que dans le choix dont nous parlons? Quelle connoiſſance n'y faudroit-il pas avoir de ſoi-même, de peur que nos inclinations ne vinſſent enſuite à déſavouer notre démarche? quelles prieres ferventes & continuelles ne devroient pas précéder cette grande action, afin que le Seigneur daignât nous découvrir ſes voies? quelle innocence des mœurs ne devroit pas nous y préparer, pour diſpoſer le Ciel par ces ſaintes prémices de notre vie, à nous placer lui-même dans la route, qui ſeule peut terminer heureuſement le reſte de notre carriere?

Cependant on ſe détermine d'ordinaire dans un âge, où à peine la raiſon peut connoître, loin qu'elle ſoit capable de choiſir. Une démarche où la circonſpection la plus attentive devroit encore craindre de ſe méprendre, eſt toujours l'ouvrage des amuſemens & des goûts puériles de l'enfance: à peine commence-t'on à bégayer, qu'on décide déjà de l'affaire la plus ſérieuſe de la vie, & ces paroles irrévocables qui prononcent ſur notre deſtinée, ſont les premieres qu'on nous apprend à former, avant même qu'on nous ait appris à les entendre: on accoutume de loin notre eſprit naiſſant à ces images ſuggérées: le choix d'un état n'eſt plus qu'une impreſſion portée de l'enfance: ainſi, avant que nos penchans ſoient

développés, & que nous sachions ce que nous sommes, nous ne formons des engagemens éternels, & arrêtons ce que nous devons être pour toujours.

Si l'on attend un âge plus avancé pour se choisir un état, les attentions n'en sont pas pour cela plus sérieuses : c'est le hazard & l'occasion, qui en décident d'ordinaire. Une dignité sacrée à laquelle on ne s'attendoit point, nous dépouille à l'instant de l'ignominie du siécle, & nous place dans le lieu saint. La mort d'un aîné change vos vues, nous rengage dans le monde d'où nous venions de sortir ; & notre vocation à l'autel expire, à mesure que nous voyons revivre de nouvelles espérances pour la terre. Un simple dépit est souvent toute la raison qui nous arrache brusquement au siécle, & nous précipite dans la retraite. Une liaison d'amitié nous fait suivre la fortune & la destinée d'un ami. Enfin, de tous les choix il n'en est point où la prudence chrétienne ait moins de part, qu'à celui d'un état de vie : & voilà pourquoi il n'en est point où la mépriſe soit plus ordinaire. Car comment voulez-vous ne pas vous méprendre dans un choix si grave & si décisif pour vous, auquel vous apportez moins de précautions, qu'à toutes les démarches les moins importantes de votre vie ? & comment connoîtrez-vous les desseins de Dieu sur votre destinée, si vous ne daignez pas même le consulter, & si vous ne le mettez pour rien dans celle

que vous vous formez à vous-même ?

Et c'eſt ici où vous êtes inexcuſables : vous, mes Freres, que la Providence a placés à la tête d'une famille. Accoutumez-vous vos enfans dans un âge tendre, à faire tous les jours au Seigneur cette priere du Prophête ? *Seigneur, montrez-nous vos voies, & découvrez-nous les ſentiers par où vous voulez nous conduire.* Priez-vous ſans ceſſe vous-mêmes, afin que le Ciel s'explique ſur leur deſtinée ? & lui dites-vous, comme autrefois les Apôtres : Seigneur, vous qui connoiſſez le cœur de tous les hommes, apprenez-nous lequel de ces enfans vous avez choiſi : *Oſtende quem elegeris.* Occupez-vous leur raiſon naiſſante de l'importance de ce choix ? leur faites-vous aſſez entendre que de-là dépend le nœud de leur ſalut éternel ; & que les précautions ne ſauroient être exceſſives dans une démarche où les fautes ſont irréparables ? leur apprenez-vous à juger de la vocation du Ciel, non par les uſages inſenſés du monde, mais par les regles de la foi par un goût qu'on a porté, comme en naiſſant, pour un état, & qui ſemble ne pouvoir venir que du Maître de la nature, par les talens qui ſemble nous y deſtiner ; par les impreſſions de la grace, qui ne ceſſe de nous y convier en ſecret ; par la pureté des motifs qui nous y déterminent par le caractère de nos penchans qui nous en diminuent les dangers ; & enfin, par le conſeil de ceux à qui nous confions notre con-

Pſ. 24. 4.

Act. 1. 24.

ſciences, & qui connoiſſant le fond de notre ame, ſont plus à portée de connoître les routes qui nous ſont propres ? Où ſont les parens que des ſoins ſi chrétiens & ſi indiſpenſables occupent ? Hélas ! on n'a garde de donner à des enfans des inſtructions dont on ſeroit fâché qu'ils fiſſent uſage ; on les éloigne même des perſonnes & des lieux où ils pourroient les recevoir ; on leur exagere tous les jours les inconvéniens d'un état où l'intérêt d'une maiſon ne les demande pas ; on leur enfle les avantages & les agrémens de celui auquel on les deſtine ; & l'on ne ſe ſert que de leurs paſſions, pour leur inſpirer un choix, qui doit les conduire à les combattre.

Seconde ſource de nos mépriſes dans le choix d'un état de vie : ce choix, qui dépend uniquement des deſſeins de Dieu ſur nous, c'eſt l'ordre de la nature tout ſeul qui d'ordinaire en décide. On n'attend point d'autre marque de vocation que le rang de la naiſſance, ou la ſituation de la fortune : on ſe perſuade que Dieu a tracé dans ces événemens purement humains, le plan de nos deſtinées éternelles ; qu'être né le premier dans une famille, c'eſt être choiſi du Ciel pour ſuccéder aux tîtres & aux dignités de nos ancêtres ; que n'avoir que le ſecond rang dans la maiſon de ſon pere, c'eſt un droit qui nous ouvre la porte de la maiſon du Seigneur ; qu'un grand nom & une fortune médiocre, eſt un engagement inévitable à choiſir Jeſus-Chriſt pour ſon époux.

J'avoue que la ſageſſe de Dieu ſe ſert quelquefois de ces ſignes humains pour nous montrer de loin & accomplir en nous ſes deſſeins de miſéricorde ; que les circonſtances de la naiſſance, du nom, de la fortune, peuvent être des ménagemens adorables que ſa bonté nous préparoit depuis le commencement des ſiécles, pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous deſtinoit, & que ſouvent notre ſituation temporelle eſt la premiere grace qui nous prépare l'éternité : mais cette regle n'eſt ni sûre, ni univerſelle. Souvent un Jacob eſt appellé aux bénédictions d'un premier né, tandis qu'Eſaü n'a que le moindre partage. Souvent un David, le dernier de ſa famille, eſt oint de l'onction ſainte & établi Roi d'Iſraël, tandis que ſes freres, avec des qualités plus eſtimables aux yeux du monde, ſont laiſſés dans une condition obſcure & privée. Souvent un Aaron, malgré ſon aîneſſe, eſt appellé au ſacerdoce ; & Moyſe ſon cadet, eſt établi du Ciel chef des armées du Seigneur. Eh ! qu'a de commun la vocation toute gratuite du Ciel, avec le cours inévitable d'une deſcendance charnelle ? quel rapport entre les intérêts de la cupidité, & les myſtères incompréhenſibles de la grace ? Dieu a-t'il aſſujetti ſes deſſeins éternels de miſéricorde à la bizarrerie des arrangemens humains ? Les talens propres d'un état, ſont-ils toujours attachés à un certain rang dans les familles? le goût qui nous en inſpire le choix, vient-

il avec l'ordre de la naiſſance ? & la nature a-t'elle formé le cœur d'un puîné, plus pur, plus diſpoſé à remplir les devoirs ſaints & ſublimes du Sacerdoce, que celui de ſes freres ? Vous n'êtes pas, ô mon Dieu ! dans vos choix le fauteur ou l'eſclave des vues & des cupidités humaines, un Dieu de chair & de ſang, & vous n'agiſſez pas comme l'homme.

Mais on ne peut pas, direz-vous, en une famille nombreuſe, tout établir dans le monde. Eh ! quoi, mes Freres, pour ne pas partager vos biens, vous ſacrifiez vos enfans, & le fruit de vos entrailles ? Mais, ajoutez-vous, il ſeroit déſagréable de les voir traîner leur nom, & prendre des partis peu convenables à leur naiſſance. Mais faut-il qu'ils ſoient, ou grands ſelon le monde, ou réprouvés devant Dieu ? n'y a-t'il pour eux que ces deux deſtinées ? & une fortune médiocre paroît-elle plus affreuſe à vos yeux que leur infortune éternelle ? Mais ils ſeroient malheureux dans le monde. Vous ne comptez donc pour rien qu'ils le ſoient dans l'éternité ? on n'eſt malheureux que lorſqu'on n'eſt point à ſa place. Mais c'eſt ainſi que les maiſons tombent. Vous vous trompez, mes Freres, c'eſt ainſi qu'elles proſpérent. Dieu regarde avec des yeux bien plus favorables, ces familles heureuſes, où chacun eſt à la place que lui-même avoit marquée. Le vieillard Jacob voit en mourant la grandeur future de ſes enfans, parce qu'en leur prédiſant des deſ-

tinées différentes, il ne leur prédit que les desseins de Dieu sur eux. La prospérité des maisons n'est pas toujours dans la fortunne, mais dans le caractère & dans la vertu de ceux qui les soutiennent : *Si le Seigneur n'édifie lui-même la maison, en vain travaille celui qui s'efforce de l'élever.* Ps. 126. Aussi leur décadence, leurs calamités, sont comme une malédiction que Dieu a toujours attachée au crime des vocations forcées. On sacrifie des cadets infortunés à la grandeur d'un aîné : les débauches l'épuisent ; il meurt sans postérité ; & son nom s'éteint avec lui, & avec le Sacerdoce forcé de ses freres. Que de maisons illustres tombées dans l'oubli, subsisteroient encore aujourd'hui, si ses sacrifices de l'ambition & de la cupidité n'en avoient sappé les fondemens, & enseveli leur nom & toute leur grandeur sous leurs ruines ! Laissez vos enfans sous la main de Dieu, mes Freres, il n'est pour nous de situation sûre, & pour le monde & pour l'éternité, que celle où il nous a placé lui-même.

En voici la troisieme source de nos méprises dans le choix d'un état de vie : le choix d'un état est pour nous l'unique voie de salut que Dieu nous a préparée : on ne doit donc en choisissant, être principalement attentif qu'aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à notre salut éternel ; c'est-à-dire, que de toutes les voies, la religion & la raison veulent que nous choisissions celle qui, eû égard au

caractère de nos penchans & de nos foiblesses, nous fournira plus de moyens de salut.

Ce n'est pas qu'il faille se retirer dans des solitudes, se dérober à ces emplois qui maintiennent la tranquillité des peuples & le bonheur des Empires, se refuser aux besoins de l'état, négliger ces professions publiques qui fournissent aux besoins de la société, & qui en font l'ordre & l'harmonie, fuir, comme un écueil, le lien sacré du mariage, que la Religion appelle saint & honorable, sous prétexte qu'il y a des états plus sûrs pour le salut: le silence, la retraite, l'austérité même des Cloîtres, n'est pas la profession la plus sûre pour tous les hommes: vous y trouverez plus d'écueils qu'au milieu du monde, si vous n'y êtes point appellé. Ce n'est pas l'état, c'est la vocation du Ciel qui fait la sûreté. Loth est fidéle au milieu de Sodome où le Seigneur l'avoit placé pour confondre, par l'exemple d'un Juste, les déréglemens d'une vie criminelle, & il tombe sur la montagne où il s'étoit arrêté contre l'ordre de l'Ange qui vouloit le mener plus loin. La retraite sera pour vous un écueil, si l'esprit de Dieu ne vous y a pas conduit; & la Cour un lieu de grace & de sanctification, si l'ordre du Ciel vous y appelle.

Ce que je veux donc dire ici, c'est que l'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il seroit insensé de ne donner la

préférence au ſentier qu'on choiſit, que par ce qu'il peut offrir de plus brillant & de plus agréable, plutôt que par les ſecours & les facilités que nous y trouverons de fournir heureuſement la carriere. Or, ſur ce principe, que de vocations défectueuſes ! Car remontons à la ſource : d'où vient que cet homme eſt entré dans la robe ? c'eſt qu'il a cru mieux faire ſon chemin par la voie de la magiſtrature, que par celle des emplois militaires. D'où vient qu'un autre a ſuivi la route des armes ; c'eſt que ſon nom & les ſervices de ſes ancêtres lui permettoient d'aſpirer à tout, au lieu qu'un autre parti l'eût laiſſé dans l'obſcurité d'une vie privée. Pourquoi celui-ci paye-t'il de tous ſes biens une Charge qui l'approche de la perſonne du Prince ? c'eſt que ſous les yeux du maître, on eſt plus près de la ſource des graces. Quels ſont les motifs qui conduiſent cet autre à l'autel ſaint ? que vient-il chercher dans l'Egliſe ? ſes tréſors, ou ſes fonctions ? ſes honneurs, ou ſes miniſtères ? l'éclat du ſanctuaire, ou le Dieu qu'on y adore ? Il apporte pour toute marque de vocation à un miniſtère d'humilité, des vues d'élévation & de gloire ; à un miniſtère de travail & de ſollicitude, des eſpérances de repos & de molleſſe ; à un miniſtère de déſintéreſſement, de modeſtie & de charité, des projets de luxe, de profuſion & d'abondance ; & comme cet infidele Héliodore, il ne vient dans le temple, que parée qu'il a toujours oui dire qu'il y trouve-

roit des richeſſes immenſes, & les dépouilles ſaintes des peuples.

C'eſt la cupidité toute ſeule qui fait d'ordinaire la diverſité de nos deſtinées : car outre que l'Eſprit de Dieu ne peut être auteur de ces motifs humains, un choix qui eſt l'ouvrage de la cupidité ne peut qu'être favorable à la cupidité. Ce ſont des vues de fortune, d'élévation, de plaiſir, qui vous ont frayé la route par où vous marchez : vous y trouverez donc des occaſions d'orgueil, d'ambition, de molleſſe, de volupté, d'autant plus inévitables pour vous, que votre choix déclare vos penchans infortunés pour ces vices. Vous ſerez donc un mondain voluptueux, un courtiſan ambitieux, un homme de guerre impie, un Magiſtrat injuſte, un Miniſtre corrompu, puiſque vous n'avez choiſi le monde que pour ſes plaiſirs ; la Cour, que pour la faveur ; les armes, que pour la licence ; la robe, que pour une vaine diſtinction ; l'autel, que pour les honneurs & les richeſſes du Sanctuaire. Dieu punira même le déréglement de votre choix, en y favoriſant les paſſions qui vous l'ont inſpiré : vous ſerez placé ſur les premiers Tribunaux de la Juſtice ; vous parviendrez à la faveur du Prince ; vous ſerez diſtingué par tous les honneurs militaires ; vous ſerez élevé ſur le trône du Sanctuaire. Mais ces faveurs temporelles ſeront des dons que Dieu vous fera dans ſa colere ; & comme elles ont été l'ouvrage de votre cupidité, elles

en ſeront les inſtrumens & la plus juſte peine.

Mais ſi ce n'eſt pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état, ce n'eſt pas auſſi un reſpect humain qui force le goût & les inclinations les plus innocentes, les plus naturelles que nous avions portées en naiſſant, & qui ne pouvoient venir que du maître même de la nature; derniere ſource de nos mépriſes dans le choix d'un état de vie.

En effet comme de ce choix dépend tout le repos & le bonheur de notre vie, les complaiſances qui coutent au cœur y ſont dangereuſes; les déterminations où le reſpect & la crainte de ceux de qui nous dépendons ont plus de part que nos propres penchans, traînent toujours après elles le repentir & l'amertume; & tout ce qui s'y décide ſans nous & comme malgré nous, ne peut tarder d'être déſavoué de nous-mêmes.

Or, n'eſt-ce pas ce funeſte reſpect humain qui préſide preſque toujours à la déciſion de nos deſtinées, & qui nous force à des choix que tous nos penchans déſavouent. Tel prend le parti des armes; & ſuit une route d'où mille raiſons de tempérament, de goût, de conſcience, d'intérêt même l'éloignent; parce que né avec un nom, il n'oſeroit ſe borner aux ſoins domeſtiques, & que le monde regarderoit ce repos comme une indigne lâcheté. Tel préfére un célibat dangereux à un

établiſſement qui le dégraderoit dans le monde, & aime mieux s'expoſer à toutes les ſuites de ſa fragilité, que dèshonorer ſon nom par une alliance inégale. Telle ſans aucun attrait pour la retraite, ſe conſacre au Seigneur par pure fierté, parce que n'ayant pas de quoi ſoutenir ſon nom, & s'établir convenablement dans le monde, un azile ſaint lui paroît plus honorable aux yeux des hommes, qu'une fortune obſcure & rampante.

Perſone preſque ne prend dans ſon propre cœur la déciſion de ſa deſtinée. Si l'on eſt maître de ſon ſort, c'eſt la crainte du monde & de ſes jugemens qui en décide; en un âge tendre, on regarde comme une loi, la volonté de ceux de qui l'on tient la vie: on n'oſe produire des deſirs qui contrediroient leurs deſſeins: on étouffe des répugnances qui deviendroient bientôt des crimes. Des parens barbares & inhumains, pour élever un ſeul de leurs enfans plus haut que ſes ancêtres, & en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de ſacrifier tous les autres & de les précipiter dans l'abîme: ils arrachent du monde des enfans à qui l'autorité ſeule tient lieu d'attrait & de vocation pour la retraite: ils conduiſent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'y immoler à la cupidité de leurs peres, plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore: ils donnent à l'Egliſe des Miniſtres que l'Egliſe n'appelle point, & qui n'acceptent le

ſaint miniſtere que comme un joug odieux qu'une injuſte loi leur impoſe : enfin pourvu que ce qui paroît d'une famille éclate, brille, & faſſe honneur dans le monde, on ne ſe met point en peine que des ténébres ſacrées cachent les chagrins, les dégoûts, les larmes, le déſeſpoir de ce qui ne paroît qu'aux yeux de Dieu. O mon Dieu ! que la préſence de ces malheureuſes victimes ſera terrible au jour de vos vengeances pour ces parens dénaturés ; & que le malheur de la deſtinée ſollicitera puiſſamment votre juſtice à venger leur ſang contre les auteurs de leur être, & de leur éternelle infortune ! C'eſt ainſi que l'imprudence, l'ordre de la naiſſance, la cupidité, les égards humains décident de la deſtinée de preſque tous les hommes : & de-là tant de mécontentement dans tous les états, tant de regrets dans les mariages, tant de troubles & de divorces dans les familles, tant de murmures & de chagrins à la Cour, tant de dégoût dans le ſervice, tant de révolte, d'ennui, d'amertume dans les Cloîtres. De-là chacun ſe plaint de ſa condition, & envie celle d'autrui : la femme du monde regarde l'épouſe de Jeſus-Chriſt comme heureuſe ; l'épouſe de Jeſus-Chriſt inſenſée ne forme des déſirs que pour reſſembler à la femme du monde : le courtiſan ſoupire après la tranquillité d'une vie privée ; l'homme privé ne voit de bonheur que dans la vie de la Cour. De-là enfin nul n'eſt heureux

dans le monde, parce que nul presque n'y est à sa place. Mais si de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la mépriſe est plus ordinaire, c'est aussi celle où la mépriſe est le plus à craindre.

II. PARTIE.

DE toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la mépriſe est le plus à craindre, soit que vous la considériez du côté de Dieu dont elle usurpe les droits, du côté des graces & des secours dont elle nous prive, ou enfin du côté des suites presque toujours irréparables qu'elle traîne après soi.

Du côté de Dieu dont elle usurpe les droits. En effet en nous donnant l'être & la liberté, il ne s'est pas départi des droits qu'il avoit sur son ouvrage. Ce n'est pas à nous à disposer de nous-mêmes : c'est à lui seul à nous employer selon les vues qu'il s'est proposées en nous formant, & à régler l'usage des talens que nous n'avons reçus que de lui. Aussi à peine le premier homme fut-il sortit de ses mains, qu'il l'appliqua à la culture de ce lieu de délices, qui devoit être sa demeure ; & il semble qu'en lui déterminant cette occupation, il voulut faire sentir à tous ses descendans, que c'étoit à lui seul à nous marquer un emploi & une occupation dans cet Univers où il nous a placés.

Mais quand sa souveraineté ne lui donneroit pas ce droit sur la créature, sa sageſſe

devroit l'établir ſeul arbitre de nos deſtinées. Car connoiſſant tout ſeul les plus ſecrets penchans de nos cœurs : développant déjà dans les premieres débauches de nos paſſions, tout ce que nous devons être ; jugeant de nous-mêmes par les rapports divers de vice ou de vertu, que les ſituations infinies où il pourroit nous placer, ont avec les qualités naturelles de notre ame ; découvrant en nous mille diſpoſitions cachées que nous ne connoiſſons pas, & qui n'attendent que l'occaſion pour paroître : ſeul, lorſqu'il tira tout du néant, & qu'il donna à tous les êtres cet arrangement admirable & ce cours harmonieux que la durée des tems n'a jamais pu altérer, il put prévoir qu'elles étoient dans cet aſſemblage ſi bien aſſorti, les circonſtances du ſiécle, de la nation, du pays, de la naiſſance, des talens, de l'état, les plus favorables à notre ſalut, & en les raſſemblant par un pur effet de ſa miſéricorde, en forme comme le fil & toute la ſuite de notre deſtinée. Auſſi les Apôtres ne s'adreſſent à lui pour choiſir un ſucceſſeur au diſciple infidéle, que parce qu'il connoît les cœurs : *Vous qui connoiſſez les cœurs de tous les hommes*, lui diſent-ils, *montrez-nous celui que vous avez choiſi.*

Act. 1. 24.

En effet, mes Freres, Dieu ſeul nous connoît, & nous ne nous connoiſſons pas nous-mêmes : nos penchans nous ſéduiſent ; nos préjugés nons entraînent ; le tumulte des ſens fait que nous nous perdons de

de vue : tout ce qui nous environne nous renvoie notre image ou adoucie ou changée : & il eſt vrai que nous ne pouvons nous choiſir à nous-mêmes un état ſans nous méprendre, parce que nous ne nous connoiſſons pas aſſez pour décider ſur ce qui nous convient : nous ſortons même des mains de la ſouveraineté & de la ſageſſe divine ; nous devenons à nous-mêmes nos guides & nos ſoutiens : & ſemblables au prodigue de l'Evangile, en forçant le pere de famille de laiſſer à notre diſpoſition & à notre caprice les dons & les talens dont il vouloit lui-même régler l'uſage, nous rompons tous les liens de dépendance qui nous lient encore à lui ; & au lieu de vivre ſous la protection de ſon bras, il nous laiſſe errer loin de ſa préſence au gré de nos paſſions dans des contrées étrangeres.

Seconde raiſon. Si la mépriſe dans le choix d'un état de vie eſt ſi fort à craindre, c'eſt principalement du côté des graces & des ſecours dont elle nous prive. Oui, mes Freres, comme les miniſtères ſont différens dans les corps de Jeſus-Chriſt, les dons & les graces le ſont auſſi. Comme tous les états ont leurs dangers & leurs difficultés particulieres, il leur faut à tous des ſecours propres, pour vaincre ces obſtacles, & pour éviter ces périls. Il eſt dans les tréſors de la miſéricorde divine des graces de magiſtrature, pour ainſi dire, de ſacerdoce, de commandement militaire, de pere de famille, d'homme public, de perſonne

privée ; des graces de mariage, de célibat ; de cour & de retraite, & comme Dieu ne deſtine jamais la fin, ſans préparer en même-tems les moyens pour y arriver ; en marquant dans ſes conſeils éternels à chacun de nous l'état où il vouloit que nous opéraſſions notre ſalut, il a attaché à ce choix des ſecours propres & ſinguliers pour en accomplir les devoirs.

Mais, mes Freres, pour participer aux graces d'un état, il faut que Dieu lui-même nous y ait appellés. Si vous vous êtes placé vous-même, c'eſt à vous-même à vous ſoutenir : s'il ne vous a pas préparé la voie où vous êtes entré, il ne vous y donnera pas ſa main ſecourable, & vous y marcherez tout ſeul. Il ne doit pas déranger en votre faveur l'ordre immuable de ſes conſeils éternels : vous êtes ſorti du plan de ſa providence ; ce n'eſt pas à lui à rétracter la ſtabilité de ſes deſſeins pour s'accommoder à vos caprices, mais à vous livrer à votre propre malheur ; vous n'avez pas choiſi la ſituation & le miniſtere qu'il vous deſtinoit dans le corps myſtique de ſon Fils ; il ne peut donc plus vous regarder que comme un membre monſtrueux qui eſt hors de ſa place, & qui ne ſauroit plus recevoir les influences & l'eſprit qui animent tout le reſte du corps.

Ainſi le Seigneur dans ſes deſſeins de miſéricorde ſur vous, vous avoit préparé de graces de retraite, de mortification, de chaſteté, de ſilence : il vouloit vous ſanctifier

dans le secret de sa face, loin du monde & de ses périls : il avoit résolu de vous attacher à lui par des liens sacrés, & de vous faire porter son joug dès une tendre jeunesse : il avoit même mis en vous des inclinations heureuses, & qui sembloient vous montrer de loin la voie qu'il vous préparoit ; une ame simple & timide, un esprit paisible & naturellement éloigné des agitations éternelles que demande la vie du monde, des desirs secrets & continuels de vous consacrer à lui ; mais malgré tous ces attraits & tous ces signes heureux où les desseins de Dieu sur vous paroissent écrits en caractères si intelligibles, vous vous êtes engagé sous un joug différent : ah ! la sainteté du lit nuptial sera donc pour vous une occasion de luxure & d'incontinence ; vous violerez la foi d'un sacrement honorable ; vos enfans trouveront dans vos exemples le modele de leur désordre : le monde, où vous n'étiez pas appellé vous séduira : les périls où l'ordre de Dieu ne vous avoit pas engagé, seront pour vous des occasions infaillibles de chûte : tout deviendra tentation ou écueil à votre foiblesse : les plaisirs les plus innocens souilleront votre cœur : les objets les plus indifférens seront funestes à votre innocence : les devoirs les plus faciles trouveront en vous des répugnances invincibles : vous corromprez tout par d'injustes usages : & où vos freres que le Seigneur lui-même a placés dans votre situation seront en sûreté, vous n'y trouverez

qu'un triſte naufrage. Ainſi la mer engloutit autrefois un prophête infidéle malgré le ſecours d'un navire & l'habileté des Pilotes, parce qu'il y étoit entré contre l'ordre de Dieu, tandis qu'elle reſpecte les ſeules traces, & qu'elle s'affermit ſous les pieds du chef des Apôtres, à qui le Seigneur avoit ordonné de marcher ſur les flots & de venir à lui. Tout eſt danger à quiconque n'a pas le Seigneur pour guide; & le danger lui-même devient une ſûreté à ceux qui marchent avec lui.

Mais d'un autre côté, le Seigneur vouloit que vous opéraſſiez votre ſalut dans l'état de ſimple Fidéle; il vous avoit préparé les graces de cet état; & c'étoit la voie qui devoit vous conduire au terme heureux: les diſſolutions même du premier âge, des penchans tumultueux de gloire & d'ambition, un cœur trop vif & trop ſenſible au plaiſir, tout cela vous marquoit aſſez qu'un miniſtère de travail, de modeſtie, de pureté angélique, de priere, d'étude, n'étoit pas votre place. Cependant vous avez uſurpé cet honneur divin: vous vous êtes placé vous-même dans le lieu ſaint: vous êtes parvenu par des faveurs humaines, où la grace toute ſeule devoit vous élever: vous vous êtes ouvert par votre ambition la porte de la maiſon du Seigneur, qui n'eſt ouverte qu'à l'humilité & à l'innocence: vous avez obtenu en importunant une dignité qu'on ne peut meriter qu'en fuyant. Mais qu'avez-vous fait;

tous vos miniſtères vont devenir pour vous des écueils : le tribunal ſera le piége de votre innocence ; la chaire, le théâtre de votre orgueil ; l'autel, le lieu de vos crimes ; le patrimoine des pauvres, l'occaſion de vos profuſions & de vos déſordres ; le commerce des choſes ſaintes, la ſource de votre irréligion & de votre endurciſſement : ſi vous êtes paſteur, vous ſerez un mercenaire : ſi vous êtes élevé ſur le trône ſacerdotal, vous ſerez un homme de péché aſſis dans le temple de Dieu. D'où viennent ces malheurs ? Votre vocation eſt l'ouvrage de l'homme : vous n'y ferez pas l'œuvre du Seigneur ; vous poſſédez le don de Dieu avec injuſtice ; vous en uſerez avec profanation : vous avez ſouillé le Sanctuaire en y entrant ; vous le dèshonorerez en le gouvernant : vous n'êtes plus le médiateur entre Dieu & les hommes, entre la terre & le Ciel ; vous n'êtes que l'anathême du Ciel, & le ſcandale de la terre.

Hélas ! mes Freres, ſi tant d'ames périſſent tous les jours avec les graces attachées à leur état ; ſi le diſciple perfide devient prévaricateur, & déchoit de la grace & du miniſtère de l'Apoſtolat où Jeſus-Chriſt lui-même l'avoit appellé ; ſi Salomon établi Roi par la volonte du Seigneur, & avec des marques ſi éclatantes & ſi ſingulieres de ſa protection & de ſa bienveillance, trouve dans les périls de la Royauté des écueils où toute ſa foibleſſe vient échouer ; quelle pourroit être la deſtinée

de ceux, qui privés des mêmes ſecours, ſont expoſés aux mêmes dangers ? Si la foibleſſe de l'homme ne peut ſe ſoutenir ſouvent dans des voies où la main de Dieu même la guide, ſera-t'elle moins de chûtes quand elle y marchera toute ſeule ?

On eſt ſurpris après cela quelquefois, mes Freres, que les mœurs des Chrétiens aient ſi fort dégénéré : on ſe demande d'où vient que nos ſiécles ſont ſi différens de ceux de nos peres ; que tous les états ont corrompu leur voie ; que la magiſtrature n'eſt preſque plus qu'une honorable oiſiveté, ou un art de faire ſervir les loix à dépouiller les peuples mêmes en faveur de qui elles ont été faites ; que la voie des armes n'eſt plus qu'une profeſſion déclarée d'irréligion & de licence ; que la Cour eſt le théâtre de toutes les paſſions ; que tous les arts inventés pour les beſoins & pour les délaſſemens publics, ne fourniſſent plus qu'au luxe ou à la licence publique, que l'art des arts, l'honneur du Sanctuaire, n'eſt preſque plus qu'un trafic honteux d'ambition & de cupidité ; que la contagion n'a pas même épargné ces aziles ſaints & religieux élevés au milieu de nous, & que dans ces maiſons de retraite, de priere, d'auſtérité, où il ſemble que le Seigneur devroit trouver cette foi qui n'eſt plus dans le reſte de la terre, l'eſprit du monde y régne quelquefois plus que dans le monde même : on en eſt, dis-je, ſurpris, & les Juſtes qui ſont

encore parmi nous en gémiſſent ſans ceſſe devant le Seigneur, & lui demandent avec douleur, d'où vient qu'il a abandonné ſon peuple.

Mais la raiſon n'en eſt pas difficile à trouver : tout eſt corrompu, parce que nul preſque n'eſt à la place où il devroit être. De-là le Magiſtrat devenu l'arbitre des paſſions humaines ſans ces graces de lumiére, d'intégrité, de fermeté, de zèle du bien public, ſi néceſſaires pour remplir ſes fonctions, n'eſt plus qu'un phantôme revêtu d'une robe de juſtice & de dignité, qui tourne à tout vent, & qui fait preſque autant de chûtes que de démarches. De-là le courtiſan engagé dans une vie de molleſſe, d'ambition, de diſſimulation, de plaiſir, & privé de cette droiture de cœur, de cette crainte de Dieu, de cette perſuaſion vive des vérités éternelles, qui conſerva pur & ſans tâche les Daniels & les Eſthers au milieu même d'une Cour infidele, devient bientôt le triſte jouet de toutes les cupidités humaines, & ne connoît plus d'autre maître, qu'un maître mortel, & d'autre divinité que la fortune. De-là l'homme de guerre environné de tous les périls de ſon état, ſans les ſecours de cette ſageſſe, de cette foi courageuſe, qui ſeule a pu ſanctifier les Joſués, les Gedeons, les Davids, & tous les conquérans chrétiens au milieu de la licence des armes, ne ſe défend pas long-tems contre des déréglemens dont il porte déjà toutes les diſpoſi-

tions dans ſon cœur. De-là le miniſtre de Jeſus-Chriſt deſtiné à être le ſel de la terre, & à guérir la corruption des peuples, en eſt bientôt lui-même infecté, parce qu'il n'a pas reçu cette vertu ſacerdotale qui ſanctifie tout, & que rien ne peut ſouiller. De-là enfin le Solitaire, ou la Vierge conſacrée à Jeſus-Chriſt, s'étant chargés d'un fardeau peſant, & n'ayant pas reçu l'onction ſainte qui l'adoucit, traînent indolemment & même avec murmure le joug, loin de le porter avec allégreſſe; rendent au monde un cœur qu'ils n'avoient jamais bien donné au Seigneur; cachent ſous les dehors de la mortification mille deſirs profanes; retrouvent dans le ſilence de la retraite les images dangereuſes des plaiſirs, mille fois plus à craindre pour le cœur que les plaiſirs mêmes; aiment ce qu'ils ne peuvent plus poſſéder; tombent loin des périls, & d'un lieu de ſûreté ſe font une occaſion de chûte.

Voilà, mes Freres, la ſource de la dépravation de tous les états, le défaut de vocation: & de cette dépravation, & de ce défaut de vocation, quelles ſuites irréparables! derniere raiſon pourquoi la mépriſe dans le choix d'un état de vie, eſt ſi fort à craindre. Car je ne vous dis pas, que n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au ſalut, plus vous marchez, plus vous vous égarez, & que ce n'eſt pas ainſi qu'on arrive: je ne vous dis pas que le défaut de votre vocation eſt une de ces fautes

fautes ſur leſquelles on n'a preſque jamais de remords ; que loin de la réparer parmi tant de perſonnes qui font tous les jours des choix téméraires, vous n'en voyez pas une ſeule, qui s'aviſe même d'entrer là-deſſus en ſcrupule : mais je vous dis, comprenez-vous les ſuites irréparables d'une vocation illégitime ? Si vous êtes homme public, l'uſage injuſte de votre autorité, tous les maux que vous faites, & tous les biens que vous ne faites pas : les peuples défendus, édifiés par un autre que le Seigneur eût mis à votre place, opprimés, ſcandaliſés ſous votre miniſtère ; les abus autoriſés, les deſſeins utiles mépriſés. Réparez, ſi vous le pouvez, ces déſordres que vous ne ſauriez même connoître, & que votre exemple perpétuera peut-être juſqu'aux derniers âges de la Monarchie.

Si vous êtes intrus dans le lieu ſaint, les inſtructions, ou négligées, ou rendues inutiles par les exemples ; les loix avilies & ſans vigueur, par l'affoibliſſement & les tranſgreſſions du Légiſlateur ; les Miniſtres autoriſés dans leurs prévarications, par l'infidélité du Paſteur principal ; les pécheurs confirmés dans le crime ; les foibles, ſans ſecours ; les Juſtes, ſans conſolation ; les Sacremens, ſans fruit ; les priéres de l'Egliſe, ſans utilité ; le Miniſtère, ſans reſpect & ſans dignité; toutes les ſources de la grace fermées aux Fidéles, par la corruption de ceux qui devoient les ré-

pandre, & en être les canaux ſacrés ; la perte de tant d'ames qui euſſent trouvé dans le zèle & dans la piété d'un Miniſtre fidéle, la grace & le ſalut. Sondez, ſi vous le pouvez, cet abîme ; & trouvez-y, ſi vous le pouvez encore, une reſſource.

Si vous êtes entré dans une maiſon ſainte, vos mœurs devenues un modéle de relâchement ; la piété affoiblie dans vos Freres, par vos exemples ; leur vocation ébranlée, par vos dégoûts ; leur docilité révoltée, par vos murmures ; les maximes du monde introduites dans le lieu ſaint, par vos diſcours ; la tiédeur & le déſordre perpétués après votre mort, par le ſeul ſouvenir de votre vie.

Voilà, vous, mes Freres, qui inſpirez à des enfans infortunés des vocations injuſtes, les ſuites affreuſes, & les crimes infinis dans ce ſeul crime vous rend coupables devant Dieu. Auſſi vous pouvez réparer, en affligeant votre chair, vos voluptés criminelles ; vos injuſtices, par vos largeſſes ; vos ſcandales, par des exemples de vertu ; vos haines & vos vengeances, par des actions de charité & de miſéricorde. Mais verſez des torrens de larmes ; dédommagerez-vous jamais Jeſus-Chriſt de la perte d'une infinité d'ames, qui auront trouvé l'écueil de leur ſalut, dans le déréglement, dans l'ignorance, dans le défaut de talens d'un Miniſtre, que votre cupidité, & non la vocation du Ciel, avoit élevé aux premieres dignités de l'Egliſe ? Mais

distribuez tout votre bien aux pauvres ; remplacerez-vous jamais les maux qu'une Vierge folle & mondaine, que votre crédit seul aura placée à la tête des épouses de Jesus-Christ fera dans la maison de Dieu ; les relâchemens qu'elle y portera ; les ames qu'elle y séduira; les graces qu'elle y anéantira ; les biens qu'elle y empêchera ; les passions qu'elle y introduira : les obstacles qu'elle y mettra pour toujours au renouvellement de l'esprit primitif, & au rétablissement des regles saintes ? Ah ! votre repentir & vos larmes n'effaceront jamais des crimes qu'elles ne sauroient plus réparer : ou, pour parler plus exactement, vous ne vous en repentirez jamais ; & les larmes, pour les pleurer, ne vous seront jamais accordées.

Mais si les suites de cette mépriſe sont irréparables, mon cher Auditeur, pour des parens ambitieux qui vous l'ont inspirée, elles ne le sont pas moins pour vous, qui avez eu le malheur de vous méprendre : car je suppose même que vous en êtes touché de repentir ; quels remèdes vous prescrire ? quelles mesures prendre ? Vous êtes revêtu d'une dignité sainte ; faut-il découvrir votre ignominie en vous en dépouillant ? faut-il dissimuler l'ignominie de l'Eglise en vous y souffrant? faut-il vous arracher de l'autel, où vous avez paru devant l'assemblée des Fidéles ? faut-il vous y laisser contre l'ordre de Dieu qui vous en rejette ? & d'ailleurs, votre re-

pentir ſera-t'il même aſſez héroïque, pour en venir à ces dépouillemens d'éclat, à ces démarches extraordinaires, ſans leſquels pourtant il n'eſt point de ſalut pour vous? Vous êtes entré dans des engagemens, ou de mariage, ou de religion, d'où il n'eſt plus en votre pouvoir de ſortir; êtes-vous obligé à l'impoſſible pour vous ſauver? mais d'un autre côté, vous ſauverez-vous dans un état qui, n'étant pas le vôtre, ne ſauroit être la voie de votre ſalut?

O mon Dieu! vous qui tenez entre vos mains les deſtinées des hommes, quelles reſſources inconnues peut il reſter à votre grace pour ces ames infortunées; & votre puiſſance elle-même peut-elle empêcher qu'elles ne périſſent? Oui, mes Freres, & c'eſt une vérité de la foi; quelle que puiſſe être la ſituation de la créature, ſon ſort n'eſt jamais déſeſpéré ſur la terre? il n'eſt point d'état où la pénitence ne ſoit poſſible; le Seigneur n'eſt pas tellement aſſujetti aux loix de ſa juſtice, qu'un excès de miſéricorde ne puiſſe en tempérer la rigueur: & quoique la Loi déclarât coupables de mort ceux qui entroient dans la chambre d'Aſſuérus, ſans y être appellés; il reſtoit encore néanmoins une reſſource aux téméraires qui l'avoient violée, & le grand Roi pouvoit encore étendre ſur eux le ſceptre de ſa douceur & de ſa clémence. Mais que ces graces étoient rares! une Eſther toute ſeule en a été favoriſée: &

qu'on eſt à plaindre, ſi condamnée à périr par la loi commune, tout l'eſpoir du ſalut ne roule plus que ſur l'incertitude d'une exception dont un ſiécle entier fournit à peine un exemple !

Ce n'eſt pas que je veuille ici jetter de vaines allarmes dans les conſciences : la vérité ne trouble que pour inſtruire & pour conſoler. Ainſi, mon cher Auditeur, ſi vous n'avez pas encore fait ce choix important, évitez ces écueils ; priez beaucoup ; conſultez vos talens, vos inclinations, vos forces, vos foibleſſes, les intérêts de votre ſalut ; banniſſez toutes vues humaines ; attirez ſur vous la grace d'un bon choix par l'innocence de votre vie ; tournez de ce côté-là toutes vos attentions, & mettez tellement le Seigneur dans les intérêts de votre ſort, qu'il ne le laiſſe jamais entre vos mains. Si le choix eſt déjà fait, & que vous doutiez ſi les motifs humains n'y ont pas eu plus de part que les vues de la grace, rendez votre vocation certaine par vos bonnes œuvres : comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état, eſt la plus sûre marque que vous y êtes appellé : remédiez à ce qui dépend de vous : faites-vous des remords utiles : changez cette tiédeur dangereuſe où vous vivez, en une ſainte vivacité ; cette vie toute naturelle, en une vie de foi ; ces négligences coupables, en des tentations religieuſes ; ce mépris de vos obligations, en une fidélité qui vous faſſe reſpecter ce

que vous devez aimer ; & ne vous calmez jamais ſur la vérité de votre vocation, que lorſque vous en accomplirez tous les devoirs.

Mais s'il eſt clair que le Seigneur n'ait point du tout préſidé à votre choix : ſi l'imprudence, le reſpect humain, les paſſions ſeules vous ont formé un état de vie, votre ſort eſt à plaindre, je l'avoue ; mais il n'eſt pas à déſeſpérer. Vous êtes loin du Royaume des cieux, il eſt vrai ; mais vous pouvez encore y prétendre : tandis qu'on peut ſe repentir, on peut encore eſpérer. Dieu peut accorder à la douleur d'un choix injuſte, les graces qu'il auroit accordées à un choix légitime. Vous n'êtes pas extérieurement dans ſon ordre ; mais le cœur y eſt toujours quand il ſe donne à lui. Vous occupez une place qu'il ne vous avoit pas deſtinée ; mais une foi vive, mais un amour ardent, mais un repentir ſincère, ſanctifient tous les états ; & on eſt toujours à ſa place, quant on ſert & qu'on aime le Seigneur. Vous vous êtes expoſé ſur une mer orageuſe contre ſon ordre, comme le Prophête Jonas ; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme : il vous reſte encore une reſſource ; élevez votre voix comme lui vers le Seigneur, lorſqu'il ſe vit enſéveli dans le ſein du monſtre ; & dites-lui : Seigneur, quoiqu'un choix injuſte m'ait ſouſtrait à la main adorable qui devoit me conduire, je crie encore vers vous du ſein de l'abîme que

vous avez ouvert pour me dévorer : *De ventre inferi clamavi.* Il eſt vrai que rien ne peut égaler l'extrêmité du danger où je me trouve : un monſtre énorme me tient captif & m'environne de toutes parts : *Abyſſus vallavit me.* La profondeur des eaux, comme celle de mes crimes, s'eſt élevée au-deſſus de ma tête : *Pelagus operuit caput meum.* Il ſemble que la terre s'eſt creuſé de nouveaux abîmes, pour m'y retenir éternellement ; *Terræ vectes concluſerunt me.* Cependant, ô Dieu de mes peres ! vous qui les portâtes ſur vos aîles à travers les flots de la mer, quelque déſeſpérée que paroiſſe ma deſtinée, je ne laiſſe pas d'eſpérer encore en vous ; vous ſaurez bien me retirer quand il vous plaira du fond du gouffre où je me ſuis jetté : l'abîme entend votre voix ; il me rendra à vous dès que vous lui aurez commandé de me rendre ; & il ne vous ſera pas plus difficile de me délivrer dans la profondeur de la corruption où je me trouve, que ſi j'étois dans l'enceinte de Jéruſalem : *Et ſuſcitabis de corruptione animam meam Domine, Deus meus.* Oui, grand Dieu ! malgré l'extrêmité de mon état, qui ſemble m'interdire tout eſpoir de retour, j'eſpére que j'aurai encore la conſolation de revoir votre Temple ſaint, de vous y offrir mes actions de graces, & de vous y appaiſer, en mêlant au ſang des victimes, les larmes d'un repentir ſincère : *Verumtamen rursùs videbo Templum ſanctum tuum.* Jon. 2. 3. & ſeq.

Ah ! que ceux qui, après s'être éloignés de vous s'obſtinent à vous fuir encore, & ſe font par un déſeſpoir orgueilleux, de l'excès de leur miſere, une raiſon pour ne plus ſouhaiter leur délivrance, ſoient abandonnés de votre miſéricorde, puiſqu'ils l'abandonnent eux-mêmes : *Qui cuſtodiunt vanitates fruſtra, miſericordiam ſuam derelinquunt.* Pour moi, Seigneur, quelque affreuſes que ſoient les ténébres de la mort où je ſuis enſéveli, tandis qu'il me ſera permis d'eſpérer : *Ego autem in voce laudis immalabo tibi.* Vous me verrez bien plus fidéle qu'autrefois à ſuivre vos voies ſaintes, ſi votre main ſecourable me délivre de ce péril : je ne retracterai jamais les promeſſes que mon ame pénétrée de douleur vous fait dans ce lieu d'horreur : *Quæcumque vovi, reddam pro ſalute Domino.* Et le reſte de ma vie ne ſera plus qu'un regret amer de vous avoir offenſé, & de m'être ſouſtrait à vos ordres, & une attention continuelle à mériter par l'obſervance exacte de vos commandemens, la récompenſe que vous promettez à vos ſerviteurs fidéles.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Le mauvais Riche.

Crucior in hac flamma.

Je ſuis tourmenté dans cette flamme. Luc. 16. 24.

QUELS ſont donc les crimes affreux, mes Freres, qui ont creuſé à cet infortuné ce gouffre de tourmens où il eſt enſéveli, & allumé le feu vengeur qui le dévore? Eſt-ce un profanateur de ſon propre corps? a-t-il trempé ſes mains dans le ſang innocent? a-t-il fait de la veuve & de l'orphelin la proie de ſes injuſtices? eſt-ce un homme ſans foi, ſans mœurs, ſans caractere, un monſtre d'iniquité?

Écoutez-le, vous qui croyez qu'une vie douce & paisible, où l'on n'accorde rien aux passions extrêmes, mais où l'on accorde tout à l'amour propre, est une vie chrétienne ; & que ne pas faire le mal, c'est tout l'Evangile. Ce réprouvé qui sort aujourd'hui de l'abîme pour vous instruire, étoit riche, dit Jesus-Christ ; il étoit vêtu de pourpre & de lin ; il faisoit tous les jours bonne chere : du reste moins attentif qu'il n'auroit dû, aux besoins de Lazare qui languissoit à sa porte ; voilà tous ses crimes. Envain en voudrions-nous chercher d'autres dans la dissolution de ses mœurs ; ce n'est pas ce qu'on lui reproche. Il avoit reçu de grands biens ; il en goûtoit toutes les douceurs ; Abraham ne cherche point ailleurs le sujet de sa condamnation : nous serions téméraires de lui prêter des désordres qne son histoire tait, dont Jesus-Christ l'absout par son silence : nous contredirions même les intentions du Sauveur, en détournant le sens & l'esprit de cette histoire, & détruisant tout le fruit qu'il se propose d'en retirer.

Qu'eût-il été besoin en effet, mes Freres, que Jesus-Christ vînt nous ouvrir l'abîme, pour nous faire voir dans les tourmens un impudique, un sacrilege, un pécheur déclaré ? On sait assez que les fornicateurs, les impies, les ravisseurs du bien d'autrui, n'auront point de part dans son Royaume : toute l'Ecriture est une prédication continuelle du malheur qu'il leur a pré-

paré. S'il nous ouvre donc aujourd'hui le sein de l'enfer, c'est pour nous y montrer un réprouvé que nous n'y attendions point, & dont le plus grand vice a été de n'avoir point de vertu : c'est pour nous apprendre que la vie mondaine toute seule, quand vous en demeureriez-là, & que vous ne tomberiez dans aucun excès, est une vie criminelle à ses yeux, digne de l'enfer & de ses flammes.

Voilà l'esprit & la fin de l'histoire que Jesus-Christ nous raconte aujourd'hui & c'est à cette vérité, la plus importante peut-être qu'on puisse traiter dans la morale chrétienne, que je vais ramener par des réflexions édifiantes, toute la suite de notre Evangile. Dans le portrait que nous fait Jesus-Christ du mauvais Riche, vous verrez la peinture d'une vie molle & mondaine, qui n'est accompagnée, ni de vice, ni de vertu : dans le récit de son supplice, vous en verrez la condamnation, & la déplorable destinée. C'est-à-dire, l'innocence du monde exposée & condamnée : c'est le sujet de cette homélie. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

IL importe peu à notre instruction, mes Freres, d'éclaircir, si Jesus-Christ a voulu nous raconter ici une histoire véritable arrivée dans Jérusalem, ou seulement envelopper, selon sa coutume, sous des traits paraboliques, les vérités de sa doctrine. Qu'il se représente comme un Pasteur ten- I. PARTIE.

dre & empreſſé, courant à travers les montagnes après une brebis égarée, & tout joyeux de l'avoir retrouvée, la mettant avec bonté ſur ſes épaules, ou qu'effectivement il aille juſques dans Samarie chercher une Péchereſſe pour la retirer de ſes égaremens ; la parabole ne réveille pas moins la conſcience du pécheur que l'hiſtoire ; ainſi, que la condamnation de notre Riche infortuné ſoit un fait, ou une figure ; la vérité qu'on prétend y établir, n'en eſt pas moins réelle, ni les motifs de notre erreur moins légitimes.

Il y avoit donc dans Jéruſalem, dit Jeſus-Chriſt, un homme riche : *Homo quidam erat dives.* Il ſemble que ce ſoit ici ſon premier crime ; il étoit né heureux, *erat dives.* Jeſus-Chriſt n'ajoute rien d'odieux à cette circonſtance. On ne nous dit pas, que né dans la pouſſiere, deſcendu d'une Tribu obſcure, & ſorti d'une des moindres villes de Juda, il fût d'abord venu à Jéruſalem pauvre & dépourvu de tout ; & que par les emplois les plus bas, par les trafics les plus vils, par des voies inconnues & toujours ſuſpectes, il ſe fût élevé à ce point d'abondance & de proſpérité, où il avoit depuis paru dans le monde, & qu'il eût joui avec inſolence d'un bien qu'il avoit acquis avec baſſeſſe. Ce n'étoit pas ici un autre Zachée, qui ſur la miſere publique eût élevé une fortune monſtrueuſe, qui eût exigé pour lui-même les tributs dûs à Céſar ; & qui enſuite

Luc. 16. 19.

à prix d'argent eut acheté un nom, & exhauſſé ſa baſſeſſe par l'éclat des dignités & la diſtinction des titres. On ne nous laiſſe pas ſoupçonner que deſcendu d'un pere avare & raviſſeur, il n'eût recueilli qu'une ſucceſſion d'iniquité. Le ſilence de Jeſus-Chriſt le juſtifie ſur tous ces reproches; il étoit riche; *erat dives*; il jouiſſoit paiſiblement du patrimoine de ſes peres; libre d'ambition, exempt de ſouci, environné de plaiſirs tranquilles & domeſtiques, & ne goûtant que les douceurs d'un bien qui étoit à lui. Eſt-il quelqu'un parmi vous, mes Freres, qui poſſéde des richeſſes dans des circonſtances plus innocentes? Cependant voilà le premier degré de ſa réprobation: il étoit riche, *erat dives*.

En ſecond lieu, il étoit vêtu de pourpre & de lin: *induebatur purpurâ & byſſo*. La pourpre, à la vérité, étoit une étoffe précieuſe: mais nous dit-on qu'en cela il paſſât les bornes que l'uſage preſcrivoit à ſon rang & à ſa naiſſance; que ſes biens ne pouvant ſuffire à ſes profuſions, l'ouvrier & le marchand ſouffriſſent de ſes vanités & de ſa magnificence; & qu'enfin, comme dit le Prophête, ſon orgueil & ſon oſtentation ſurpaſſaſſent ſes forces? *Superbia ejus & arrogantia ejus..... pluſquam fortitudo ejus*. Son ſiécle ne connoiſſoit pas encore des déſordres ſi communs dans le nôtre, où le luxe confond tous les états; où un peu de proſpérité fait diſputer de faſte le publicain avec les Princes du peu-

ple ; où les miſeres publiques en augmentant les murmures, ſemblent augmenter les profuſions ; où l'on ne connoît plus, ni les hommes à leur nom, ni les femmes à leur viſage ; & où l'on eſt modeſte quand on n'outre pas le luxe établi, & qu'on ne fait que ſe conformer à la folie & à l'excès de l'uſage. On ne reproche point à notre Riche infortuné, que dans les ſoins de ſa parure, il entrât des deſſeins de paſſion & de crime, ni cette prétendue ſimplicité d'intention, toujours alleguée & toujours fauſſe, ſur laquelle, femmes du monde, vous excuſez tant l'indécence & l'artifice de vos ajuſtemens. En un mot, ce Riche étoit vêtu ſuperbement ; il aimoit la ſplendeur & la magnificence ; & dans la Sinagogue, où le culte étoit encore ſenſible & groſſier ; où l'on croyoit que la magnificence du Temple toute ſeule, & l'appareil des ſacrifices honoroient le Seigneur ; où l'éclat extérieur des cérémonies en faiſoit toute la majeſté ; où Dieu même ne s'étoit montré que ſous des ſymboles de grandeur & de gloire, il ſemble que cet excès étoit plus pardonnable que ſous l'Evangile, où Jeſus-Chriſt, pauvre & humilié, eſt devenu une leçon & un devoir en même-tems de modeſtie & de ſimplicité à tous les Fidéles.

En troiſiéme lieu, il ſe traitoit tous les jours magnifiquement : *Epulabatur quotidiè ſplendidè* ; mais la Loi de Moïſe ne défendoit que les excès ; elle n'ordonnoit pas

encore cette rigoureuſe attention ſur les ſens que la Loi de l'Evangile nous a depuis preſcrite. Le lait & le miel étoient renfermés dans les promeſſes faites aux enfans d'Abraham ; & il ſemble qu'on étoit autoriſé à goûter les douceurs d'une abondance, qui avoit été propoſée comme la récompenſe de la fidélité. D'ailleurs, il eſt accuſé de s'être traité magnifiquement ; mais eſt-il repris d'avoir uſé des viandes défendues par la Loi, ou manqué à l'obſervance des jeûnes, & de tant d'abſtinences qu'elle preſcrivoit ? il ne ſe faiſoit pas de ſa naiſſance, de ſes grands biens, & de ſa molleſſe, un prétexte pour ſe diſpenſer de ces loix rigoureuſes. Obſervateur fidéle des traditions de ſes peres, il diſtinguoit les tems & les jours ; & quoiqu'il vécût dans les délices, il ſavoit, quant il le falloit, s'affliger avec ſon peuple, & expier du moins en quelque ſorte, en obſervant les abſtinences de la Loi, les plaiſirs journaliers de ſa table.

A la vérité il faiſoit tous les jours bonne chere, *quotidiè* ; mais ſon revenu pouvoit ſoutenir cette dépenſe. Ce n'eſt pas aſſez de la bonne chere ; elle étoit encore ſomptueuſe & magnifique, *ſplendidè* ; mais on n'ajoute pas qu'il y eut de l'excès & de la débauche ; que les libertins & les impies fuſſent ſes convives ; que des diſcours diſſolus fiſſent l'aſſaiſonnement de ſes repas : il n'eſt point marqué qu'au ſortir de-là, il courut à un ſpectacle profane, pour oc-

cuper ſon loiſir, & ſe délaſſer des fatigues de la bonne chere ; que ſaiſi de la fureur de jeu, il en fît ſon occupation ordinaire, & riſquât quelquefois en un ſeul coup la fortune de ſes enfans, & l'héritage de ſes ancêtres ? ou qu'enfin des entretiens dangereux, & des commerces de paſſion, rempliſſent le reſte de ſes journées. Sur la religion & la foi de ſes peres, on ne trouve rien à reduire en lui, il ne faiſoit pas l'eſprit fort, & ne croyoit pas s'honorer, en montrant des doutes ſcandaleux ſur les merveilles que Dieu avoit autrefois opérées en faveur de ſon peuple, & ſur ſes manifeſtations aux Patriarches ; il ne regardoit pas la croyance commune, comme un préjugé vulgaire ; les ſuperſtitions des Phariſiens, les erreurs des Saducéens, les diſputes & les animoſités de ces deux ſectes, qui déchiroient la Synagogue, ne lui faiſoient pas conclure, que la Synagogue elle-même n'avoit rien de certain dans ſes loix & dans ſon culte, & que la Religion étoit une invention humaine : il offroit les ſacrifices ordonnés : il pratiquoit les ablutions preſcrites : en un mot, il n'eſt pas appellé maître cruel, ami perfide, ennemi irréconciliable époux infidéle, fier, injuſte, déloyal. Il ne ſe ſervoit pas de ſes biens pour corrompre l'innocence ; le lit de ſon prochain étoit pour lui inviolable : la réputation & la proſpérité d'autrui, ne l'avoient jamais trouvé, ni envieux, ni mordant : & de la maniere dont on nous parle de lui, c'étoit

un

un homme de bonne chere, faisant de la dépense dans Jérusalem, menant une vie douce & tranquille; d'ailleurs essentiel sur la probité, reglé dans ses mœurs, vivant sans reproche, & selon que le monde veut qu'on vive quand on a du bien; recevant à sa table ses citoyens & les étrangers; enfin, un de ces hommes que le siécle loue, que la voix publique exalte, qu'on propose pour modéles, & que la piété elle-même n'oseroit souvent condamner.

Or, mes Freres, tel que je viens de vous le dépeindre, & tel qu'il étoit en effet, vous paroît-il fort coupable? & si quelqu'un avant Jesus-Christ avoit prononcé que cette voie est la voie qui mene à la perdition, & que cet homme est digne de l'enfer, ne vous seriez-vous pas récriés contre l'indiscrétion & la dureté du zèle? n'auriez-vous pas dit avec indignation, comme autrefois toute l'armée d'Israël, lorsque Saül eut condamné son fils Jonathas: Qu'a-t'il donc fait? & faut-il qu'il meure pour avoir goûté un peu de miel? *Ergo ne Jonathas morietur?* Les préjugés de l'enfance vous ont laissé une idée si affreuse de ce mauvais Riche; cependant de quoi s'agit-il? venons au fonds; n'ajoutez rien à ce qu'en dit l'Evangile. Il étoit riche; il étoit vêtu magnifiquement; il faisoit bonne chere: que trouvez-vous-là de si énorme & de si criant? Si je n'en juge que par vos mœurs & vos maximes, non-seulement il ne paroît pas si coupable, mais je le

1. Reg. 14. 45.

trouve vertueux ; & dans la dépravation où l'on vit aujourd'hui, ſi je parlois ici comme un ſage mondain, ce ſeroit un modéle que je vous propoſerois à ſuivre.

Que dites-vous tous les jours vous-mêmes, de ceux qui lui reſſemblent ? Un tel vit noblement ; il mange ſon bien avec honneur ; ſa table eſt ſervie avec propreté & magnificence : du reſte, il eſt homme eſſentiel, ami ſolide, & plein de cette probité qui fait la véritable religion & la ſolide vertu. C'eſt peu de le louer, on fait, ô mon Dieu ! des paralléles injurieux à la piété de vos ſerviteurs : on dit que voilà comme il faudroit vivre dans le monde, & non pas comme tels & telles à qui la dévotion a gâté l'eſprit, & qui décrient la véritable piété par des façons ſauvages & des ſingularités indiſcrettes. Voilà le monde, mes Freres ; & ce qui me fait trembler, c'eſt que le ſeul réprouvé que Jeſus-Chriſt nous faſſe paroître dans l'Evangile, ſe trouveroit preſque aujourd'hui le plus homme de bien parmi nous.

Peut-être m'oppoſerez-vous ici ſa dureté envers Lazare ; & du moins en cela, vous prétendrez avoir quelque avantage au-deſſus de lui. A ce motif de confiance, je n'aurois d'abord qu'à répondre avec ſaint Paul, qu'envain vous donneriez tout votre bien aux pauvres, ſi vous n'avez pas dans le cœur cette charité qui croit tout, qui eſpere tout, qui ſouffre tout, qui pardonne tout, qui n'eſt ni vaine, ni envieuſe, ni

intéreſſée, ni voluptueuſe : ſi la ſainteté de vos mœurs ne ſoutient l'abondance de vos largeſſes, vous ne faites rien ; & vous n'êtes rien vous-même devant Dieu, *nihil ſum.* L'aumône aide à expier les péchés dont on ſe repent ; mais elle ne juſtifie pas ceux dans leſquels on vit ; c'eſt un devoir, mais ce n'eſt pas l'unique : & quoiqu'y manquer ce ſoit être coupable de tout le reſte, l'obſerver pourtant n'eſt pas toute la Loi. 1. Cor. 13. 2.

Mais d'ailleurs, voyons quel eſt là-deſſus le crime de notre Riche voluptueux, & peut-être vous trouverez-vous encore plus coupable que lui. *Il y avoit*, continue Jeſus-Chriſt, *un pauvre appellé Lazare, tout couvert d'ulceres, couché à la porte de ce Riche, qui eût bien voulu ſe raſſaſier des miettes qui tomboient de ſa table, mais perſonne ne lui en donnoit.* Il y a, je l'avoue, dans cette conduite, je ne ſais quoi qui bleſſe tous les ſentimens même de l'humanité : le ſpectacle d'un voluptueux aſſis autour d'une table chargée de mets exquis, & inſenſible aux ſouffrances d'un malheureux qu'il a ſous les yeux, couvert de plaies, & réduit à ſouhaiter des miettes, pour appaiſer la faim qui le dévore, forme d'abord une oppoſition monſtrueuſe ; & la ſeule vertu mondaine s'indigne de cette barbarie. Mais rapprochons-en toutes les circonſtances, & vous verrez que Jeſus-Chriſt n'a pas tant voulu nous repréſenter ce Riche, comme un monſtre d'inhuma- Luc. 16. 20. 21.

nité, que comme un homme indolent, trop occupé de ſes plaiſirs, & manquant d'attention ſeulement pour les miſeres de Lazare : vous verrez que le trait qui regarde ce pauvre, n'eſt qu'un incident, pour ainſi dire, de l'hiſtoire, & que la vie molle & voluptueuſe du Riche, en fait comme le fond & le ſujet principal.

Premierement, Lazare étoit un mendiant public, *mendicus* ; or on eſt naturellement moins attentif aux miſeres de ces indigens déclarés ; qui ont toute une ville pour témoin & pour reſſource de leur indigence; on peut toujours ſe perſuader que leurs importunités éternelles, ſont de purs artifices; & que l'oſiveté bien plus que le beſoin, forma leurs plaintes & leur miſere: en un mot, les prétextes dont vous vous ſervez tous les jours pour rebuter ces pauvres errans, notre Riche pouvoit s'en ſervir envers Lazare. Peut-être que des beſoins ſecrets, que des œuvres publiques de miſéricorde, qui euſſent plus flatté ſa vanité, l'euſſent auſſi trouvé plus miſéricordieux & plus ſenſible.

Secondement, Lazare tout couvert de plaies, il eſt vrai, étoit couché à la porte de ce Riche : *Ulceribus plenus, jacebat ante januam divitis.* Un objet ſi digne de pitié auroit dû l'attendrir ſans doute : mais du moins ; c'eſt quelque choſe qu'un ſpectacle auſſi horrible à voir que le devoit être Lazare, fût ſouffert à la porte ſans qu'on le rebutât ; que rien d'aigre ni de dur ne fût

jamais ſorti de la bouche de ce Riche, bleſſé d'avoir ſans ceſſe le même objet devant les yeux; & qu'il eût permis que cet infortuné eût fait de l'entrée de ſa maiſon, ſon azile ordinaire. Vous vous ſeriez peut-être hâté, vous, mon cher Auditeur, de faire quelque largeſſe; mais l'empreſſement d'éloigner de vos yeux un objet ſi dégoûtant, y eut eu plus de part; que le deſir de ſoulager un membre de Jeſus-Chriſt: peut-être même, pour épargner à votre délicateſſe un ſeul inſtant de dégoût, n'auriez-vous pas cru votre frere affligé, digne de recevoir ce bienfait de vos propres mains, & qu'un domeſtique eût été chargé de votre part d'en être le diſtributeur; au lieu de reconnoître alors dans une chair toute ulcérée, l'image des plaies honteuſes que votre ame étale aux yeux de Dieu, & d'expier tous les crimes de vos regards, en les laiſſant repoſer ſur un objet déſagréable: ainſi vous auriez été peut-être plus coupable devant Dieu par un excès de délicateſſe, que le reprouvé de notre Evangile, par ſon indifférence & par ſon oubli.

Enfin, on ne lui donnoit pas même les miettes qui tomboient de la table: mais on ne dit pas que Lazare les eût demandées; on ſe contente de remarquer qu'il les ſouhaitoit, *cupiebat*; on n'accuſe pas le Riche de les lui avoir refuſées; mais ſeulement que perſonne ne les lui donnoit; *Nemo illi dabat.* Il n'eſt point marqué que Lazare lui

parle, qu'il l'importune, qu'il lui expoſe ſa faim & ſes miſeres. Lazare ſe tait, & laiſſe parler ſes plaies en ſa faveur. Cette retenue ſembloit ſolliciter encore plus vivement la pitié de cet homme riche; mais ſon rang, ſa diſſipation, ſes plaiſirs ne lui permettent gueres de deſcendre dans ce détail, & d'entrer dans ces attentions. Peut-être avoit-il ordonné négligemment à des domeſtiques infidéles, de ſecourir ce mendiant : car voilà où ſe borne tous les jours la libéralité de ſes ſemblables. En un mot, on ne nous le repréſente pas tant ici comme coupable de dureté, que l'indolence & de défaut d'attention.

Auſſi lorſqu'Abraham, du haut de la demeure céleſte, lui apprend le ſujet de ſa condamnation, il ne lui dit pas, comme Jeſus-Chriſt le dira au grand jour aux réprouvés : Lazare étoit nud, & vous ne l'avez pas revêtu : il avoit faim, & vous ne l'avez pas raſſaſié ; il étoit malade, & vous ne l'avez pas ſoulagé : il ſe contente de lui dire ; Mon fils, ſouvenez-vous que vous avez reçu des biens pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepiſti bona in vita tua.* Souvenez-vous que vous n'avez rien ſouffert ſur la terre ; ce n'eſt pas ainſi qu'on arrive au repos promis à ma poſtérité. Vos peres avoient toujours été errans, fugitifs, étrangers dans le monde ; ils n'y poſſédoient rien ; ils jouiſſent maintenant dans mon ſein de cet héritage promis, après lequel ils avoient tant ſoupiré :

vous avez cherché, vous, votre consolation sur la terre; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu; vous n'êtes plus un enfant de la promesse; vous n'avez pas été béni en moi, & votre sort est avec les infidéles: vous avez fait du lieu de votre pélérinage, le lieu de vos délices; cette injuste félicité ne pouvoit pas durer; ici tout change de face: les larmes de Lazare sont essuyées, ses afflictions consolées; mais vos ris & vos joies se changent en grincemens de dents, & vos plaisirs d'un instant, en des tourmens qui ne finissent plus: *Recordare, fili, quia recepisti bona in vita tua, Lazarus autem mala; hic consolatur, tu verò cruciaris.* Voilà son grand crime; une vie passée dans les plaisirs de l'abondance, & dans la molesse; voilà ce qui l'a damné: & nous serions téméraires d'en chercher d'autres raisons, que celles que l'Esprit de Dieu lui-même nous a marquées dans l'Evangile.

Vous en êtes surpris, mes Freres? Vous ignorez donc que c'est un crime pour des Chrétiens, de n'avoir point de vertu? vous croyez donc que l'enfer n'est ouvert qu'aux adulteres, aux fornicateurs, aux injustes? Ah! si un disciple de Moïse vivant sous une loi encore imparfaite & charnelle, où les vertus qu'on exigeoit étoient moins sublimes, le détachement moins rigoureux, l'usage des sens moins sévère, est reprouvé pour avoir mené une vie molle, délicieuse, sans vice ni vertu; un membre

de Jeſus-Chriſt crucifié ; un enfant de la Loi nouvelle ; un diſciple de l'Evangile, où les vertus ordonées ſont ſi parfaites ; la violence ſi continuelle, les plaiſirs ſi interdits, les ſouffrances ſi néceſſaires ; où l'uſage des ſens eſt environné de tant de préceptes & de conſeils rigoureux ; où la Croix eſt le ſceau de ceux qui ſont prédeſtinés ; vous croiriez qu'il ſeroit traité plus favorablement en ne refuſant rien à ſes ſens, & s'abſtenant ſeulement, comme ce Riche, des excès crians, & des plaiſirs injuſtes & honteux ?

Mais, mes Freres, c'eſt une vérité du ſalut, qu'un Chrétien ne peut être prédeſtiné, que pour être rendu ici-bas conforme à l'image de Jeſus-Chriſt. Si vos mœurs ne ſont pas une expreſſion des ſiennes ; ſi le Pere ne trouve pas en vous la reſſemblance de ſon Fils ; ſi le membre porte des traits différens du Chef, & que ce ſoit une alliance monſtrueuſe de les unir enſemble ; vous ſerez rejetté, comme une image infidéle, comme une pierre de rebut qui n'a pas été taillée par la main de l'ouvrier, & qui ne peut entrer dans l'édifice, comme un membre difforme, & qu'on ne ſauroit aſſortir au reſte du corps.

Or, je vous demande, mes Freres, pour reſſembler à Jeſus-Chriſt, ſuffit-il de n'être ni fornicateur, ni impie, ni ſacrilège, ni injuſte ? Jeſus-Chriſt s'eſt-il contenté de ne faire tort à perſonne ; de ne point ſoulever les peuples ; de rendre à

Céſar

Céſar ce qui eſt dû à Céſar ; de n'être pas un buveur & un homme de bonne chére ; de ne pouvoir être repris par ſes ennemis même d'aucun péché groſſier ; en un mot, de n'avoir pas été un Samaritain, & un ennemi de la Loi ? a-t'il borné là toutes ſes vertus ? n'a-t'il pas été doux & humble de cœur ? n'a-t'il pas prié pour ſes ennemis ? a-t'il aimé le monde, lui qui l'a reprouvé ? s'eſt-il conformé au monde, lui qui n'étoit venu que pour le corriger, & pour le reprendre ? a-t'il crû que le ſalut fût pour le monde, lui qui n'a pas prié pour le monde ? a-t'il couru après les plaiſirs, lui qui les a maudits, & qui a déclaré que le monde ſe réjouiroit, mais que ſes diſciples ne prendroient aucune part à ſes vaines joyes, & ſeroient dans la triſteſſe ? a-t'il cherché les honneur & les diſtinctions humaines, lui qui n'a jamais cherché ſa gloire, mais la gloire de ſon Pere, & qui s'eſt caché lorſqu'on a voulu le faire Roi ? a-t'il mené une vie douce & agréable, lui qui a porté ſa croix, dès le premier inſtant de ſa vie mortelle, & qui a conſommé ſa courſe par la conſommation de ſes ſouffrances ? Voilà votre modèle ; ſoyez du monde, ſoyez ſolitaire ; à la Cour, ou dans le Cloître ; conſacré à Dieu, ou partagé entre le Seigneur & les ſoins du mariage, ſi vous ne portez pas l'image de Jeſus-Chriſt, vous êtes perdu.

Cependant vous ne craignez rien pour votre deſtinée, pourvû que vous viviez

dans une régularité que le monde approuve, & que la conſcience ne vous reproche pas de vice groſſier & criant : & il eſt ſi vrai que cet état ne vous laiſſe point d'allarmes ſur le ſalut, que lorſque nous vous propoſons d'imiter l'exemple de ceux qui après avoir mené une vie ſemblable à la vôtre, en ont connu le danger, ſe ſont retirés des plaiſirs & des diſſipations du monde, & leur ont fait ſuccéder la priére, la retraite, la mortification, la pratique des œuvres ſaintes ; vous répondez qu'il eſt dangereux de le prendre ſi haut ; vous vous croyez plus ſage en évitant ces prétendus excès, & vous ne voyez rien à changer à votre conduite. S. Auguſtin ſe plaignoit autrefois que certains payens de ſon tems, refuſoient de ſe convertir à la foi, parce qu'ils menoient une vie réglée ſelon le monde. Lorſqu'on les exhortoit, dit ce Pere, à paſſer du côté des Chrétiens : il eſt queſtion de bien vivre, répondoient-ils, *bene vivere opus eſt*. Que m'ordonnera Jeſus-Chriſt que vous me prêchez ? *quid mihi præcepturus eſt Chriſtus*: que je mene une vie exempte de blâme ? *ut bene vivam* ? Je la méne depuis longtems ; je ne fais tort à perſonne ; je ne ſouille pas le lit de mon prochain ; je ne lui ravis pas ſon bien par des voies injuſtes: *Jam bene vivo ; nullo adulterio contaminor, nullam rapinam facio.* Qu'eſt-il beſoin de changer, & d'embraſſer une Religion nouvelle? Si ma vie étoit criminelle, vous au-

riez raiſon de me propoſer une Loi qui régle les mœurs, & qui défend les excès : mais ſi, ſans la Loi de Jeſus-Chriſt, je les évite ; Jeſus-Chriſt ne m'eſt donc plus néceſſaire ? *Quid mihi neceſſarius eſt Chriſtus* ?

Voilà préciſément, mes Freres, la ſituation de ces Chrétiens voluptueux & indolens, de ces vertueux du ſiécle, de ces perſonnes irréprochables ſelon le monde, dont je parle. Lorſque nous les exhortons à une vie plus chrétienne, plus conforme aux maximes de l'Evangile, aux exemples des Saints & de Jeſus-Chriſt ; que nous leur annonçons qu'on ne peut pas être ſon diſciple ſans renoncer au monde & à ſes plaiſirs, comme nous l'avons promis ſur les fonts ſacrés ; ils nous répondent qu'il ne s'agit pas d'être de certains plaiſirs, ou de n'en être point ; d'aller ſe délaſſer à un ſpectacle, ou de s'en faire un ſcrupule ; de ſe conformer aux uſages ſur la dépenſe, ſur la parure, ſur le genre de vie, ou d'affecter d'être ſingulier ; qu'il s'agit de bien vivre : *Bene vivere opus eſt* : d'être bon citoyen, époux fidéle, maître généreux, juſte, déſintéreſſé, ſincère ; que voilà l'eſſentiel ; qu'avec ces vertus on ſe ſauve partout, & que tout ce qu'on met de plus dans la dévotion, n'eſt pas néceſſaire : *Jam bene vivo ; quid mihi neceſſarius eſt Chriſtus* ? *S. Aug. in Joan. 45.*

Mais écoutez ce qu'ajoûte ce Pere ſur le même ſujet dans un autre endroit : leur conduite eſt irréprochable ſelon le monde:

ils ſont hommes de probité, femmes régulières; ils honorent leurs parens, ils ne trompent pas leurs freres; ils ſont fidéles dans leurs promeſſes; ils ne font point d'injuſtice, mais ils ne ſont pas Chrétiens : *Chriſtiani non ſunt.* Pourquoi cela ? les Chrétiens ont crucifié leur chair avec ſes déſirs, & vous nourriſſez, & vous flâtez ſans ceſſe ces ennemis domeſtiques : les Chrétiens ne ſont pas de ce monde; & vous en êtes l'eſclave, le partiſan & l'apologiſte; les Chrétiens gémiſſent ſans ceſſe au fond du cœur ſur les périls des ſens, & des objets de la vanité qui les environnent; & vous les aimez : les Chrétiens ſe font une violence continuelle; & vous vivez dans une indolence, & dans une paix profonde avec vous-même : les Chrétiens ſont des voyageurs ſur la terre qui ne s'attachent point, & mépriſent même tout ce qui ſe trouve ſur leur route, & ſoupirent ſans ceſſe après leur patrie; & vous voudriez pouvoir établir ici-bas une cité permanente, & vous éterniſer dans cette vallée de larmes & de douleur : les Chrétiens rachetent le tems qui eſt court, & tous leurs jours ſont pleins devant le Seigneur; & toute votre vie n'eſt qu'un grand vuide, & l'inutilité en eſt même la portion la plus innocente : les Chrétiens regardent les richeſſes comme des embarras, les dignités comme des écueils, la grandeur comme le haut d'un précipice, les afflictions comme des graces, les proſ-

périts comme des malheurs, la figure du monde comme un ſonge; voyez-vous les choſes des mêmes yeux? en un mot les Chrétiens ſont ſpirituels; & vous êtes encore tout terreſtre : *Chriſtiani non ſunt.*

Ah! ſi pour être Chrétien, il ſuffiſoit de ne pas donner dans les excès, le paganiſme ne nous a-t'il pas fourni des hommes ſages, réglés, tempérans; des femmes fortes, d'une vertu auſtére, d'une conduite héroïque, attachés au devoir par des principes de gloire & d'honneur? & tout ce que nous voyons de plus vertueux dans le ſiécle, approche-t'il de la rigidité de ces anciens modèles? Ce ne ſont donc pas les déſordres évités qui font les Chrétiens, ce ſont les vertus de l'Evangile pratiquées: ce ne ſont pas des mœurs irréprochables aux yeux des hommes; c'eſt l'eſprit de Jeſus-Chriſt crucifié : ce ne ſont pas les qualités que le monde admire, l'honneur, la probité, la bonne foi, la généroſité, la droiture, la modération, l'humanité; c'eſt une foi vive, une conſcience pure, une charité non feinte : toute vie qui ne peut pas mériter le Ciel, eſt une vie de péché; toute vie qui n'eſt pas digne d'un Saint, eſt indigne d'un Chrétien : l'arbre qui n'a que des feuilles eſt frappé de malédiction, comme l'arbre mort & déraciné; & l'Evangile condamne aux mêmes ténébres éternelles & aux mêmes ſupplices, & le ſerviteur infidéle, & le ſerviteur inutile. Auſſi après vous avoir expoſé dans les

mœurs de notre Riche réprouvé, l'image d'une vie voluptueuſe & mondaine, exempte même de crime & de débauche, il faut dans ſa punition vous apprendre qu'elle en eſt la fin & la deſtinée.

II PARTIE. *OR il arriva*, continue Jeſus-Chriſt, *que ce pauvre mourut, & fut porté par les Anges dans le ſein d'Abraham : le riche mourut auſſi, & il fut enſeveli dans l'enfer.* Quel nouvel ordre de deſtinées, mes Freres ! Lazare meurt le premier ; car le Seigneur ſe hâte de viſiter ſes élus, & d'abréger leurs jours avec leurs ſouffrances : le riche lui ſurvit ; le Seigneur, au contraire, n'ouvre que lentement les portes de la mort aux pécheurs, pour les attendre plus longtems à pénitence : mais enfin le riche meurt ; car les grands biens nous attachent à la vie, mais ils ne nous rendent pas immortels : il eſt enſeveli ; *ſepultus* : circonſtance qu'on ne remarque pas dans la mort de Lazare : des honneurs funébres ſont ſans doute rendus à ſa mémoire ; la pompe & la vanité paroiſſent juſques ſur ſon tombeau : on réhauſſe par des monumens ſuperbes ſon néant & ſes cendres ; mais ſon ame toute ſeule précipitée ſous le poids de ſes iniquités, s'eſt déjà creuſé un lieu profond dans l'abîme éternel, *ſepultus eſt in inferno.* Lazare meurt ; ſon corps abandonné trouve à peine un peu de terre qui lui ſerve de ſépulture : ſa fin eſt ſans honneur devant les hommes, mais ſon ame glorieuſe eſt menée en triom-

phe par tous les esprits célestes dans le sein d'Abraham : *Factum est autem ut moreretur mendicus, & portaretur ab Angelis in sinum Abrahæ.* Le riche meurt : tout Jérusalem en parle : on loue ses vertus : on vante sa magnificence : ses amis le pleurent : ses proches, pour se consoler de sa perte, cherchent à éterniser sa mémoire par des titres & des inscriptions. Soins inutiles des hommes ! son nom même n'est pas venu jusqu'à nous : nous ne le connoissons que par ses malheurs : nous savons seulement de lui qu'il étoit riche, & qu'il est réprouvé : sa naissance, sa tribu, sa famille, tout cela est anéanti avec lui ; car les impies, dit l'Esprit-Saint, ont périt comme ceux qui n'ont jamais été : ils sont nés comme s'ils ne l'étoient pas : *Perierunt, quasi qui non fuerint ; & nati sunt, quasi non nati.* Eccli. 44. 9. Lazare meurt : on ignore même dans Jérusalem s'il a vécu : sa mort est obscure comme sa vie : le monde qui ne l'avoit pas même connu, n'a pas de peine à l'oublier ; mais son nom écrit dans le livre de vie, a mérité d'être conservé aussi dans nos Livres saints, & de retentir tous les jours dans ses chaînes chrétiennes : *Car le corps des Justes est enseveli dans la paix, & leur nom vivra dans tous les siécles.* Ibid. vi. 24. En un mot Lazare meurt, & il est porté par les Anges dans le sein d'Abraham ; le riche meurt, & il est enseveli dans l'enfer : voilà un partage qui ne changera plus. Insensés que nous sommes ! que nous importe dans quelle situation

la main de Dieu nous place pour l'inſtant rapide que nous paroiſſons ſur la terre ? pourquoi n'être pas plus occupés de ce que nous ſerons pour toujours dans l'éternité ? Or, mes Freres, continuons l'hiſtoire de notre Evangile, & examinons toutes les circonſtances du ſupplice que ſouffre cet infortuné dans le lieu des tourmens.

Premiérement, à peine ſe fut-il trouvé, dit Jeſus-Chriſt, dans le lieu de ſon ſupplice, qu'il leva les yeux en haut, & vit Abraham & Lazare dans ſon ſein, *elevans oculos*. Il commence d'abord par lever les yeux : quelle ſurpriſe ! c'eſt-à-dire, que pendant toute ſa vie, il ne les avoit pas ouverts une ſeule fois ſur le danger de ſon état ; c'eſt-à-dire, qu'il ne s'étoit même jamais aviſé de ſe défier que la voie où il marchoit, ſi sûre en apparence, & ſi approuvée du monde, pût le conduire à la perdition : car les pécheurs déclarés, les ames entiérement livrées au crime, ſentent bien que leur vie eſt une vie de reprobation, & ne ſe calment que dans l'eſpérance d'en ſortir un jour, & de mieux vivre ; mais ces ames indolentes, molles, voluptueuſes, dont je parle, qui ſe défendent des excès & des déſordres, elles meurent d'ordinaire ſans avoir sû qu'elles ont vécu coupables. Le Riche réprouvé voit de loin Lazare dans le ſein d'Abraham revêtu de gloire & d'immortalité : premiére circonſtance de ſon ſupplice. Ce mendiant couvert d'ulcéres, qu'il n'avoit

pas même daigné autrefois honorer d'un seul de ses regards, est dans le lieu de paix & de rafraîchissement, tandis que lui-même se sent dévoré par les ardeurs éternelles. Quel paralléle alors ! quels désirs de lui avoir ressemblé ! quelle secrette rage de ne lui ressembler pas ! il voit en même-tems toute l'étendue des biens qu'il a perdus, & les maux irréparables qu'il s'est préparés. Il regarde cette paix, cette sérénité, ces délices toujours nouvelles, dont jouit Lazare. Il retombe d'une maniére affreuse sur lui-même, & d'un coup d'œil s'offrent à lui tous ses malheurs. Plus déchiré par l'image toujours présente du bonheur dont il est déchû ; que par l'horreur des peines qu'il endure, le Ciel, dit un Pere, le brûle plus que l'enfer. *Chryſo.*

Oui, mes Freres, c'est ainsi que Dieu ouvrira pendant toute l'éternité, le sein de sa gloire ; qu'il dépliera les Cieux devant ces millions de réprouvés que sa vengeance aura précipités dans l'abîme ; & que là il exposera sans cesse à chaque damné, l'objet le plus propre à nourrir sa fureur & à augmenter ses peines.

Du fond de ce gouffre, vous leverez peut-être les yeux comme le reprouvé de notre Evangile, vous qui m'écoutez, & durant toute la durée des siécles, vous verrez dans le sein d'Abraham, ce pere sage & pieux, dont la foi & la piété vous avoient toujours paru une simplicité d'esprit & une foiblesse de l'âge : vous rappel-

lerez les derniéres inſtructions dont il tâcha de redreſſer vos mauvais penchans au lit de la mort, les marques de tendreſſe qu'il vous donna, les vœux mourans qu'il fit pour la conduite de votre vie, en ce dernier moment où ſa religion & ſon amour pour vous ſembloient ſe ranimer ; & vos diſſolutions, vos biens depuis diſſipés, vos affaires ruinées, votre malheur préſent, ne s'offriront à vous, qu'avec ſes remontrances paternelles, & les exemples de piété qu'il vous avoit donné.

Vous leverez encore les yeux, vous, qui dans un état de veuvage & de déſolation, vivez dans les délices, & êtes morte devant Dieu ; & du milieu des flammes, vous verrez éternellement dans le ſéjour de la gloire, cet époux avec qui vous ne formiez autrefois qu'un même cœur & une même ame, ſur les cendres duquel vous répandîtes tant de larmes, & qui touché de votre fidélité, vous laiſſa dépoſitaire de ſes biens & de ſes enfans comme de ſa tendreſſe ; & cet objet autrefois ſi cher, vous reprochera ſans ceſſe les infidélités que vous avez depuis faites à ſa mémoire, la honte de votre conduite, les biens qu'il vous avoit laiſſés pour conſoler votre affliction, employés à le dèshonorer, & ſes enfans même, lès gages précieux de ſon ſouvenir & de ſa tendreſſe, négligés & ſacrifiés à des amours injuſtes.

Oui, mes Freres, du milieu des flammes, ces enfans de colére verront dans le

sein d'Abraham, pendant tous les siécles, leurs freres, leurs amis, les proches, avec qui ils avoient vécu, jouir de la gloire des Saints, heureux par la possession du Dieu même qu'ils avoient servi. Ce spectacle tout seul sera la plus désespérante de leurs peines : ils sentiront qu'ils étoient nés pour le même bonheur ; que leur cœur étoit fait pour jouir du même Dieu ; car la présence d'un bien auquel on n'a jamais eu de droit, ou qu'on n'aime plus, touche moins des malheureux qui en sont privés ; mais ici un mouvement plus rapide que celui d'un trait décoché par une main puissante, portera le cœur vers le Dieu pour qui seul il étoit créé, & une main invisible le repoussera loin de lui : ils se sentiront éternellement déchirés, & par les efforts violens que tout leur être fera pour se réunir à leur Créateur, à leur fin, au centre de tous leurs désirs ; & par les chaînes de la justice divine, qui les en arrachera, & qui les liera aux flammes éternelles.

Le Dieu de gloire même, pour augmenter leur désespoir, se montrera à eux, plus grand, plus magnifique, s'il étoit possible, qu'il ne paroît à ses Elus. Il étalera à leurs yeux toute sa majesté, pour réveiller dans leur cœur tous les mouvemens les plus vifs d'un amour inséparable de leur être ; & sa clémence, sa bonté, sa munificence, les tourmentera plus cruellement, que sa fureur & sa justice. Nous ne sentons pas ici-bas, mes Freres, la violence de

l'amour naturel que notre ame a pour ſon Dieu ; parce que les faux biens qui nous environnent, & que nous prenons pour le bien véritable, ou l'occupent, ou la partagent : mais l'ame une fois ſéparée du corps, ah ! tous ces phatômes qui l'abuſoient, s'évanouiront : tous ces attachemens étrangers périront : elle ne pourra plus aimer que ſon Dieu, parce qu'elle ne connoîtra plus que lui d'aimable : tous ſes penchans, toutes ſes lumiéres, tous ſes déſirs, tous ſes mouvemens, tout ſon être ſe réunira dans ce ſeul amour : tout l'emportera, tout la précipitera, ſi je l'oſe dire, dans le ſein de ſon Dieu, & le poids de ſon iniquité la fera ſans ceſſe retomber ſur elle-même : éternellement forcée de prendre l'eſſor vers le Ciel ; éternellement repouſſée vers l'abîme, & plus malheureuſe de ne pouvoir ceſſer d'aimer, que de ſentir les effets terribles de la juſtice & de la vengeance de ce qu'elle aime.

Quelle affreuſe deſtinée ! le ſein de la gloire ſera toujours ouvert aux yeux de ces infortunés ; ſans ceſſe ils ſe diront à eux-mêmes : Voilà le Royaume qui nous étoit préparé ; voilà le ſort qui nous attendoit ; voilà les promeſſes qui nous étoient faites ; voilà le Seigneur ſeul aimable, ſeul puiſſant, ſeul miſéricordieux, ſeul immortel, pour qui nous étions créés ; nous y avons renoncé pour un ſonge, pour des plaiſirs qui n'ont duré qu'un inſtant. Eh ! quand nous n'aurions rien à ſouffrir dans ce

séjour d'horreur & de déſeſpoir, cette perte toute ſeule pourroit-elle être aſſez pleurée? Premiére circonſtance que nous rapporte Jeſus-Chriſt des tourmens du Riche réprouvé : il eſt malheureux par l'image toujours préſente de la félicité qu'il a perdue.

Mais il eſt encore malheureux par le ſouvenir des biens qu'il avoit reçus pendant ſa vie : ſeconde circonſtance de ſon ſupplice. Mon fils, lui dit Abraham, ſouvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie : *Fili, recordare, quia recepiſti bona in vita tua.* Or, quelle foule de penſées déſeſpérantes Abraham ne réveille-t'il pas dans ſon eſprit avec ce ſouvenir? l'avantage d'être deſcendu d'un peuple ſaint & d'une race bénie, mépriſé? les promeſſes faites à la poſtérité d'Abraham, inutiles pour lui; le temple, l'autel, les ſacrifices, la Loi, les inſtructions des Prophêtes, les exemples des Juſtes de la Synagogue, tout cela ſans fruit pour ſon ſalut; les biens même temporels dont il auroit pû ſe ſervir pour acheter une couronne immortelle, employés à flâter un corps deſtiné à brûler éternellement : *Recordare quia recepiſti bona in vita tua.* Ainſi l'ame réprouvée entendra pendant toute l'éternité au milieu de ces tourmens, cette voix amére : *Souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie.* Rappellez ces jours paſſés dans l'abondance; cette foule d'eſclaves attentifs à prévenir même vos ſouhaits : les diſtinctions publiques, qui vous avoient

fait paſſer des momens ſi doux & ſi agréables ; ces talens éclatans qui vous avoient attiré l'eſtime & l'admiration des peuples, *recordare* ; ſouvenez-vous-en. Quel ſupplice alors pour cette ame, que le paralléle de ce qu'elle avoit été avec ce qu'elle eſt! Plus l'image de ſa félicité paſſée ſera agréable, plus affreuſe ſera l'amertume de ſa condition préſente ; car telle eſt la deſtinée de l'adverſité, de nous groſſir & nous mettre ſans ceſſe ſous les yeux les plaiſirs de notre premiére ſituation, & les malheurs attachés à notre condition préſente.

Ce n'eſt pas aſſez ; on lui rappellera encore tous les biens de la grace dont elle a abuſé : *Recordare quia recepiſti bona.* Souvenez-vous que vous étiez enfant des Saints, & né au milieu d'un peuple fidéle : vous aviez reçu tous les ſecours d'une éducation chrétienne : je vous avois donné en partage une ame bonne, un cœur défendu par d'heureuſes inclinations : tous vos momens preſque avoient été marqués ou par quelque inſpiration ſecrette, ou par quelque événement public, qui vous rappelloit aux voies du ſalut : je vous avois fait naître dans des circonſtances ſi favorables à la piété ; je vous avois environné de tant d'obſtacles contre vos paſſions, de tant de facilités pour la vertu, qu'il vous en a plus coûté pour vous perdre, qu'il ne vous en eût coûté pour vous ſauver, *recordare* ; ſouvenez-vous-en : rappellez toutes les graces dont vous avez abuſé avec tant d'in-

gratitude, & combien il vous étoit aisé d'éviter le malheur où vous êtes tombée.

Ah ! c'est ici que l'ame réprouvée, repassant sur toutes les facilités de salut que la bonté de Dieu lui avoit ménagées, entre en fureur contre elle-même. Plus elle approfondit son aveuglement, plus son malheur l'aigrit & la dévore ; plus sa rage croît & augmente ; & la plus douce occupation de son désespoir, est de se haïr éternellement elle-même. O Dieu ! que vous êtes juste en punissant le pécheur, puisque vous le rendez lui-même l'instrument le plus affreux de son supplice ! Seconde circonstance des tourmens de notre infortuné : il est malheureux par le souvenir du passé.

Il est encore malheureux par les peines présentes qu'il endure : *Crucior in hac flamma* ; Je souffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme : troisiéme circonstance de son supplice ; la conformité de ses tourmens avec ses fautes. Des flammes éternelles s'attachent à sa langue voluptueuse ; une soif ardente le dévore ; il demande une goute d'eau, non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengeresse qui le brûle, & elle lui est refusée. Au lieu de la pourpre & du lin qui couvroient autrefois son corps, il est aujourd'hui environné d'un vêtement de feu ; en un mot, autant avoit-il été dans les plaisirs, autant lui rend-on de tourmens. Nous ne savons pas ce qu'il souffre, mes Freres ; & je ne prétends pas aussi vous l'expliquer, ni affoiblir

par des peintures vulgaires une image ſi effrayante : mais nous ſavons qu'il crie depuis deux mille ans du milieu des flammes: Je ſouffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme : *Crucior in hac flamma.* Nous ſavons qu'il ſouffre ce que l'œil n'a jamais vû, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que l'eſprit de l'homme ne peut comprendre : nous ſavons que des flammes éternelles allumées par la juſtice divine, ſont attachées à ſon corps ; & qu'il ſouffre tout ce que Dieu lui-même peut faire ſouffrir à un coupable qu'il eſt intéreſſé de punir : nous ſavons que dans le ſéjour de l'horreur & du déſeſpoir, la victime ſera ſalée avec un feu éternel, ſans ceſſe conſumée, & renaiſſant ſans ceſſe de ſes cendres : nous ſavons qu'un ver ſecret & dévorant, placé de la main de Dieu au milieu de ſon cœur, la déchirera durant tous les ſiécles : nous ſavons que ſes pleurs n'éteindront jamais les flammes qui la conſumeront, & que ne pouvant ſe dévorer elle-même, les grincemens de dents ſuppléeront à ce déſir affreux : nous ſavons que laſſée de blaſphémer en vain contre l'Auteur de ſon être, ſa langue deviendra la pâture de ſa propre fureur ; & que ſon corps, comme un tiſon noir & fumant, dit le Prophête, ſera le jouet des eſprits immondes, dont il avoit été l'azile ſur la terre : nous ſavons enfin, que dans l'ardeur de ſa peine, elle maudira éternellement le jour qui la vit naître, le ſein qui la porta ; qu'elle invo-

quera

quera la mort, & que la mort ne viendra point ; & que le désir d'un anéantissement éternel deviendra la plus douce de ses pensées ; nous le savons, & ce ne sont-là que les expressions des Livres saints.

Vous nous dites tous les jours, mes Freres, avec un air déplorable de sécurité, disoit autrefois S. Chrysostôme aux Grands de la Cour de Constantinople, pour vous calmer sur les terreurs d'un avenir, que vous voudriez voir quelqu'un revenu de l'autre vie, pour vous redire ce qui s'y passe. Eh bien, continuoit cet éloquent Evêque, contentez aujourd'hui votre curiosité ; écoutez cet infortuné que Jesus-Christ en rappelle, & qui vous raconte le détail affreux de ses malheurs & de sa destinée : c'est un prédicateur que l'enfer lui-même vous fournit. Quand nous vous parlons-nous, des tourmens de l'autre vie : hélas ! il faut adoucir nos expressions de peur de blesser votre fausse délicatesse : une vérité qui a épouvanté les Césars, converti les tyrans, changé l'univers, n'est presque plus destinée aujourd'hui, qu'à toucher les ames simples & vulgaires : ces images dans nos bouches sont écoutées avec dédain, & renvoyées au peuple. Mais ici vous devez en croire un infortuné, qui ne vous redit que sa propre infortune, & qui vous en dit plus par ses cris & par son désespoir, que par ses paroles. Vous écoutez avec tant d'attention ceux qui, revenus des Isles les plus éloignées, vous racontent les

Chrysost. Conf. 3. de Lapsu.

mœurs & les uſages des pays où vous n'irez jamais : pourquoi n'entendriez-vous pas avec plus d'intérêt un malheureux qui vient vous apprendre ce qui ſe paſſe dans un lieu d'où lui ſeul eſt revenu, & qui ſera peut-être votre demeure éternelle ?

Mais ſes ſouffrances ſont d'autant plus affreuſes, qu'on lui fait connoître qu'elles ne finiront point : quatriéme circonſtance de ſon ſupplice. De plus, lui répond Abraham, *Il y a un grand abîme entre vous & nous, de ſorte que ceux qui voudroient paſſer d'ici vers vous, ne le peuvent, comme on ne peut plus venir ici du lieu où vous êtes.*

Ainſi l'ame réprouvée perce dans toute la durée des ſiécles, & elle n'y voit point le terme de ſes malheurs : des peines qui doivent finir ne ſont jamais ſans conſolation, & l'eſpérance eſt une douce occupation pour les malheureux. Mais ici l'avenir eſt la plus affreuſe de ſes penſées : plus elle avance en eſprit dans ces eſpaces infinis qu'elle voit devant elle, plus il lui reſte de chemin à faire : l'éternité toute ſeule eſt la meſure de ſes tourmens. Elle voudroit pouvoir du moins ſe dérober la penſée de cet avenir terrible ; mais la juſtice de Dieu lui préſente ſans ceſſe cette affreuſe image, la force de l'enviſager, de l'examiner, de s'en occuper, d'en faire le plus cruel de ſes ſupplices : chaque inſtant eſt pour elle un tourment éternel, parce que chaque inſtant n'eſt que le commencement de ſes peines, & que chaque tourment eſt pour

elle, ſans eſpérance. Souffrir des tourmens affreux, ſouffrir une éternité à chaque moment, ſouffrir ſans reſſource, & recommencer tous les jours ſon ſupplice; telle eſt la deſtinée de l'ame malheureuſe. Je paſſe rapidement ſur toutes ces circonſtances: il eſt des vérités qu'il ſuffit d'avoir montrées, qui ſont elles-même de grandes ſources de réflexions, & qu'il faut laiſſer développer à ceux qui les écoutent.

Enfin, le déréglement de ſes freres qui vivoient encore, & auſquels l'exemple de ſa vie molle & voluptueuſe avoit paru un modéle à ſuivre, & par conſéquent été une occaſion de chute & de ſcandale, fait la derniére circonſtance de ſes peines; *Pere Abraham*, s'écrie-t'il, *envoyez du moins Lazare dans la maiſon de mon pere, afin qu'il avertiſſe les cinq freres que j'y ai laiſſés, de peur qu'ils ne viennent eux-mêmes dans ce lieu de tourment: car ſi quelqu'un ne reſſuſcite d'entre les morts, ils ne croiront pas.* Il ſouffre pour les péchés d'autrui: tous les crimes où ſes freres tombent encore, augmentent la fureur de ſes flammes, parce qu'ils ſont une ſuite de ſes ſcandales, & il demande leur converſion comme un adouciſſement à ſes peines.

Ah! mes Freres, combien croyez-vous qu'il y ait des ames réprouvées dans l'enfer, avec leſquelles vous avez vécu autrefois, & qui ſont tourmentées pour les fautes où vous tombez tous les jours encore? Peut-être que la perſonne infortunée, qui cor-

rompit la premiére votre innocence, crie actuellement dans le lieu de ſon ſupplice, & fait des inſtances de rage auprès de ſon Juge, afin qu'il lui ſoit permis de venir vous montrer ce ſpectre affreux, qui alluma autrefois dans votre ame encore pudique des déſirs impurs, dont la licence de vos mœurs n'a été depuis qu'une ſuite funeſte. Peut-être que cet impie qui vous avoit appris à douter de la foi de vos peres, & qui avoit gâté votre eſprit & votre cœur par des maximes d'irreligion & de libertinage, léve ſa voix dans le ſéjour de l'horreur & du déſeſpoir, & détrompé trop tard, demande de venir vous détromper lui-même, & adoucir ſes tourmens en corrigeant votre incrédulité. Peut-être que cet écrivain profane & laſcif, dont les œuvres fatales à la pudeur font tous les jours ſur votre innocence des impreſſions ſi dangereuſes, pouſſe dans les flammes des cris affreux, & ſollicite en vain que quelque compagnons de ſon ſupplice vienne vous informer des malheurs de ſa deſtinée. Peut-être que l'inventeur de ces ſpectacles criminels, où vous courez avec tant de fureur, ſentant croître la rigueur de ſes peines, à meſure que les fruits dangereux & irréparables de ſon art portent un nouveau poiſon dans vos ames, peut-être qu'il fait monter ſes rugiſſemens juſqu'au ſein d'Abraham, pour obtenir qu'il puiſſe lui-même, avec ſon cadavre hideux & dévoré des feux éternels, venir paroître

ſur ces théatres infâmes que ſa main éleva autrefois, & corriger par l'effroi de ce nouveau ſpectacle, le danger de ceux qui lui doivent leur naiſſance, & auſquels il doit lui-même ſon éternelle infortune.

Mais quelle réponſe fait-on du ſein d'Abraham à toutes ces ames réprouvées? que vous avez Moyſes & les Prophêtes, & de plus les préceptes de JESUS-CHRIST; & que ſi les vérités des Ecritures ne vous corrigent pas, en vain un mort reſſuſciteroit pour vous convertir, & que ce ſpectacle vous laiſſeroit encore incrédule. *Habent Moyſen & Prophetas. Si Moyſen & Prophetas non audiunt, neque ſi quis ex mortuis reſurrexit, credent.* Vous croyez qu'un miracle, qu'un mort reſſuſcité, qu'un Ange qui viendroit vous parler de la part de Dieu, vous feroit renoncer au monde & changer de vie; vous le dites tous les jours; vous vous trompez, mes Freres; vous trouveriez encore des raiſons de douter; votre cœur corrompu trouveroit encore des prétextes pour ſe défendre contre l'évidence de la vérité. Les miracles de Jeſus-Chriſt ne corrigeoient pas l'hypocriſie des Phariſiens, ni l'incrédulité des Saducéens: ils en devenoient plus inexcuſables; mais ils n'en étoient pas plus fidéles; le plus grand miracle de la Religion, c'eſt la ſublimité de ſa doctrine, c'eſt la ſainteté de ſa morale, c'eſt la magnificence & la divinité de nos Ecritures: ſi vous n'en êtes pas touché, éclairé, changé, tout le reſte

ſeroit inutile : *Habent Moyſen & Prophetas. Si Moyſen & Prophetas non audiunt, neque ſi quis ex mortuis reſurrexit, credent.*

Liſez-les donc ces Livres ſaints, mes Freres ; commencez par-là toutes vos journées, & par-là finiſſez-les toutes, puiſque c'eſt le ſeul expédient que nous propoſe aujourd'hui Jeſus-Chriſt, pour éviter la deſtinée du réprouvé de notre Evangile. Hélas ! mes Freres, ſi vous méditiez ces Livres divins, nous n'aurions pas beſoin de venir prouver qu'une vie mondaine, voluptueuſe, exempte même de déſordres, & une vie criminelle eſt digne de l'enfer : nous ne ſerions pas obligés de vous apprendre, que le Royaume du Ciel ſouffre violence ; que ne pas ſe renoncer ſans ceſſe ſoi-même, chercher ſa conſolation en ce monde, n'en pas uſer comme ſi l'on en uſoit point, ne vivre que pour ſon corps, c'eſt perdre ſon ame & n'être pas diſciple de Jeſus-Chriſt : ce ſont-là les vérités les plus ſimples & les plus familiéres de l'Evangile, les premiers fondemens de la doctrine du ſalut.

Et au fonds, dans quelqu'état d'opulence & de proſpérité que vous ſoyez né, comme notre Riche reprouvé, les jours de notre pélérinage ſont-ils aſſez longs, ou pour vous livrer tranquillement aux plaiſirs qui vous environnent, ou pour vous laiſſer allarmer par les devoirs pénibles qui vous aſſurent une meilleure deſtinée. Nous paroiſſons un inſtant ſur la

terre, & en un clin d'œil tout s'évanouit devant nous ; & nous rentrons dans les abîmes de l'éternité. Quelle impreſſion peuvent donc faire ſur nos cœurs des plaiſirs qui vont finir demain, & qui ne nous laiſſent rien de plus réel, que le regret d'en avoir joui ? Quoi ! ſi pendant une longue vie, vous ne deviez avoir d'agréable qu'un ſeul ſonge, & que tout le reſte de vos jours fût deſtiné à expier par des tourmens indicibles, le plaiſir de cette courte rêverie, votre ſort vous paroîtroit-il ſi digne d'envie ? Telle eſt cependant votre deſtinée, dit S. Chryſoſtôme, vous qui vivez dans les délices, & dans l'oubli de Dieu : vous reſſemblez à un homme qui ſonge qu'il eſt heureux, & qui après le plaiſir de cette courte rêverie, s'éveille au ſon d'une voix terrible, voit avec ſurpriſe, s'évanouir ce vain phantôme de félicité qui amuſoit ſes ſens aſſoupis, tout s'anéantit autour de lui, tout diſparoître à ſes yeux, & un abîme éternel s'ouvrir, où des flammes vengereſſes vont punir durant l'éternité, l'erreur fugitive d'un ſonge agréable. Méditez ces vérités ſaintes, mes Freres ; apprenez quelle eſt l'eſpérance & quels ſont les devoirs de votre vocation, afin que mépriſant tout ce qui doit paſſer, vous ne perdiez jamais de vûe les biens immuables.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'Enfant Prodigue.

Peregrè profectus est in regionem longinquam, & ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.

Il s'en alla dans un pays étranger fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès & en débauches. Luc. 15. 13.

A parabole du Prodigue pénitent, est un des traits de toute l'Ecriture des plus consolans pour les pécheurs; & comme je me propose aujourd'hui de vous en exposer toutes les circonstances, il me paroît nécessaire de vous en rapporter d'abord l'occasion.

Un grand nombre de publicains, & de gens

gens de mauvaise vie, touchés des paroles de grace & de salut qui sortoient de la bouche du Sauveur, avoient renoncé à leurs déréglemens, & paroissoient à sa suite parmi ses Disciples. Ce médecin céleste, qui n'étoit venu que pour ceux qui avoient besoin d'être guéris, honoroit leurs maisons de ses visites, leurs personnes de sa familiarité, leurs tables mêmes de sa présence. Tant de bonté ne tarda pas de scandaliser l'orgueil des Scribes & des Pharisiens (car la fausse piété est toujours cruelle :) ils trouvent à redire à l'étroite liaison qu'a Jesus-Christ avec des pécheurs; & ne manquent pas de chercher dans une ressemblance de mœurs, la raison de cette conduite; ils le décrient dans l'Esprit du peuple par l'endroit même qui auroit dû lui attirer davantage l'amour & le respect, & le font passer lui-même pour un pécheur, & pour un homme de bonne chere.

A des reproches que l'envie toute seule formoit, à une dureté si indigne de ceux qui se disoient les Pasteurs du troupeau, & dont la fonction principale étoit d'offrir des sacrifices pour les pécheurs, Jesus-Christ ne répond que par trois paraboles, qui toutes, renferment le même sens, & conduisent à la même vérité.

Tantôt il se représente sous l'image d'un Pasteur, qui laissa-là quatre-vingt-dix-neuf brebis, & court après une seule qui s'est égarée; tantôt sous la figure d'une femme, qui semble faire peu de cas des neuf piéces

d'argent qui lui reſtent, & cherche la dixiéme qu'elle a perdue, avec des ſoins & des inquiétudes que rien ne peut égaler : enfin, ſous le ſymbole d'un pere de famille, lequel ayant comme perdu le plus jeune de ſes fils, que la licence & les égaremens de l'âge avoient fait errer long-tems dans des contrées étrangeres, & tranſporté de joye à ſon retour, & lui donne des marques de tendreſſe qu'il n'avoit jamais données à ſon aîné, juſques-là demeuré fidéle. Le but de toutes ces paraboles eſt de faire comprendre aux Phariſiens que la converſion d'un ſeul pécheur cauſe plus de joye dans le ciel, que la perſévérance d'un très-grand nombre de Juſtes; & que les mêmes déſordres qui avoient irrité Dieu contre nous, excitent ſa clémence & ſa pitié, dès qu'il en voit un repentir ſincère dans nos cœurs.

Or, pour nous laiſſer dans cette derniere parabole une idée plus vive de ſa bonté envers les pécheurs, Jeſus-Chriſt nous y rapporte en détail les excès & les égaremens, où l'âge & les paſſions avoient jetté l'Enfant prodigue. Il nous le dépeint, lié des chaînes d'un vice honteux; & ſur tous les autres vices, il choiſit celui qui ſemble mettre de plus grands obſtacles à ſa grace, & laiſſer à l'ame criminelle moins d'eſpérance de retour.

Pour entrer donc aujourd'hui dans les intentions du Sauveur, & animer les pécheurs qui m'écoutent à une ſincère pénitence, par ces images vives & conſolantes

de la miſéricorde de Dieu, je vous expoſerai dans la premiére Partie de cette Homélie toutes les circonſtances des égarèmens du prodigue & vous y verrez juſqu'où va la force d'une paſſion honteuſe dans le pécheur qui s'égare. Dans la derniére, je vous ferai remarquer toutes les démarches du pere de famille en faveur de ſon fils retrouvé, & vous y admirerez avec conſolation, juſqu'où va la bonté de Dieu envers un pécheur qui revient.

L'excès de la paſſion dans les égaremens de l'enfant prodigue. L'excès de la miſericorde de Dieu dans les demarches du Pere de famille.

Purifiez mes lévres, ô mon Dieu; & tandis que je raconterai les excès d'un pécheur voluptueux, fourniſſez-moi des expreſſions, qui ne bleſſent pas une vertu, dont je viens aujourd'hui inſpirer l'amour à ceux qui m'écoutent: car le monde qui ne connoît plus de retenue ſur ce vice, en exige pourtant beaucoup de nous dans le langage qui le condamne. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

II. PARTIE.

LE vice dont j'entreprends aujourd'hui d'expoſer les ſuites funeſtes; ce vice ſi univerſellement répandu ſur la terre, & qui déſole avec tant de fureur l'héritage de Jeſus-Chriſt; ce vice dont la Religion chrétienne avoit purgé l'univers, & qui aujourd'hui a prevalu ſur la Religion même, eſt marqué à certains caractères propres que

je retrouve tous dans l'hiſtoire des égaremens de l'Enfant prodigue.

Premiérement, il n'eſt point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu; ſecondement, il n'eſt point de vice qui, après l'avoir éloigné de Dieu, lui laiſſe moins de reſſources pour revenir à lui; troiſiémement, il n'eſt point de vice qui rende le pécheur plus inſupportable à lui-même; enfin, il n'en eſt point qui le rende plus mépriſable aux yeux même des autres hommes. Remarquez, je vous prie, tous ces caractères dans l'hiſtoire du Pécheur de notre Evangile.

Le premier caractère du vice dont nous parlons, eſt de mettre comme un abîme entre Dieu & l'ame voluptueuſe, & de ne laiſſer preſque plus au pécheur d'eſpérance de retour. Voilà pourquoi le prodigue de notre Evangile s'en alla d'abord en un pays fort éloigné, & qui ne laiſſoit plus rien de commun entre lui & le pere de famille: *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam.* En effet, il ſemble que dans tous les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de foibles liens. Il eſt des vices qui reſpectent du moins la ſainteté du corps, & n'en fortifient pas les penchans déréglés: il en eſt d'autres qui ne répandent pas ſur l'eſprit de ſi profondes ténébres, & qui laiſſent du moins faire encore quelque uſage des lumiéres de la raiſon: enfin, il en eſt qui n'occupent pas le cœur à un tel point, qu'ils lui ôtent abſolument le goût de tout

ce qui pourroit le ramener à Dieu. Mais la paſſion honteuſe dont je parle, dèshonore le corps, éteint la raiſon, rend inſipides toutes les choſes du Ciel, & éleve un mur de ſéparation entre Dieu & le pécheur, qui ſemble ôter tout eſpoir de réunion : *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam.*

Et premiérement, elle dèshonore le corps du Chrétien ; elle profane le Temple de Dieu en nous ; elle fait ſervir à l'ignominie les membres de Jeſus-Chriſt ; elle ſouille une chair nourrie de ſon corps & de ſon ſang, conſacrée par la grace du batême ; une chair qui doit recevoir l'immortalité, & être conforme à la reſſemblance glorieuſe de Jeſus-Chriſt reſſuſcité ; une chair qui repoſera dans le lieu ſaint ; & dont les cendres attendront ſous l'autel de l'Agneau le jour de la révélation, mêlées avec les cendres des Vierges & des Martyrs ; une chair plus ſainte que ces Temples auguſtes, où la gloire du Seigneur repoſe ; plus digne d'être poſſédée avec honneur & avec reſpect, que les vaſes mêmes du Sanctuaire conſacrés par les myſtères terribles qu'ils renferment. Or, quelle barrière l'opprobre de ce vice ne met-il pas au retour de Dieu en nous ? un Dieu ſaint devant qui les Eſprits céleſtes mêmes ſont impurs, peut-il aſſez s'éloigner d'une chair couverte de honte & d'ignominie ? quand la créature ne ſeroit que cendre & pouſſiére, la ſainteté de Dieu

ſouffriroit toujours de s'abaiſſer juſqu'à elle : eh ! que peut donc ſe promettre le pécheur qui joint à ſon néant & à ſa baſſeſſe, les indignités d'un corps honteuſement dèshonoré ? *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam.*

En ſecond lieu, non-ſeulement ce vice dèshonore le corps, il éteint même dans l'ame toutes ſes lumiéres, & le pécheur n'eſt plus capable de ces réflexions ſalutaires qui ramenent ſouvent une ame infidéle. Le Prodigue de notre Evangile, déjà aveuglé par ſa paſſion, ne voit point le tort qu'il ſe fait en s'éloignant de la maiſon paternelle ; l'ingratitude dont il ſe rend coupable envers le pere de famille ; les dangers auſquels il s'expoſe en voulant être le ſeul arbître de ſa deſtinée ; les bienſéances mêmes qu'il viole en partant par un pays fort éloigné, ſans le conſeil & l'aveu de celui à qui il devoit du moins les ſentimens de reſpect & de déférence, que la nature toute ſeule inſpire. Il part, & ne voit plus que par les yeux de ſa paſſion : *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam.*

Tel eſt le caractère de cette paſſion infortunée. Elle répand un nuage épaix ſur la raiſon ; des hommes ſages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté & toute leur ſageſſe ; tous les principes de conduite ſont effacés en un inſtant. On ſe fait une nouvelle maniére de penſer, où toutes les idées communes ſont proſcrites ; ce n'eſt plus la lumiére & le

conſeil, c'eſt un penchant impétueux qui décide, & qui régle toutes les démarches : on oublie ce qu'on doit aux autres & ce qu'on ſe doit à ſoi-même. On s'aveugle ſur ſa fortune, ſur ſon devoir ſur ſa réputation, ſur ſes intérêts, ſur les bienſéances mêmes dont les autres paſſions ſont ſi jalouſes ; & tandis qu'on ſe donne en ſpectacle au public, ſeul on ne ſe voit pas ſoi-même. On s'aveugle ſur ſa fortune ; & Amnon perd la vie & la couronne pour n'avoir pû vaincre ſon injuſte foibleſſe. On s'aveugle ſur le devoir ; & l'emportée femme de Putiphar ne ſe ſouvient plus que Joſeph eſt un eſclave ; elle oublie ſa naiſſance, ſa gloire, ſa fierté, & ne voit plus dans cet Hébreu que l'objet de ſa paſſion honteuſe. On s'aveugle ſur la reconnoiſſance ; & David n'a plus d'yeux, ni pour la fidélité d'Urie, ni pour l'ingratitude dont il va ſe rendre coupable envers un Dieu, qui l'avoit tiré de la pouſſiére, pour le placer ſur le trône de Juda : depuis que ſon cœur eſt bleſſé, toutes ſes lumiéres ſont éteintes. On s'aveugle ſur les périls ; & le fils du Roi de Sichem ne voit plus la maiſon de ſon pere expoſée aux juſtes reſſentimens des enfans de Jacob ; il enléve Dina, & ne voit plus que ſa paſſion. On s'aveugle ſur les bienſéances ; & les deux vieillards de Suſanne ne ſont plus touchés, ni de la dignité de leur âge, ni de la gravité de leur caractère, ni du rang qu'ils tiennent en Iſraël ; emportés par leur dé-

plorable fragilité, ils n'en connoiſſent plus l'indécence, & ne rougiſſent pas de leur confuſion même. On s'aveugle ſur les diſcours publics ; & Hérodias ne rougit plus d'avoir tout un Royaume pour témoin de ſa honte & de ſa foibleſſe. Enfin, on s'aveugle ſur l'indignité même de l'objet qui nous captive ; & Samſon malgré l'expérience déjà faite de la perfidie de Dalila, ne laiſſe pas de lui confier encore ſon ſecret & ſa tendreſſe. C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que vous puniſſez les paſſions de la chair par les ténébres de l'eſprit ; que votre lumiére ne luit plus ſur les ames adultéres & corrompues, & que leur cœur inſenſé s'obſcurcit: *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam.*

Enfin, cette déplorable paſſion met dans le cœur un dégoût invincible pour les choſes du Ciel ; on n'eſt plus touché de rien. Laſſé de ſes propres miſéres, on voudroit bien quelquefois revenir à Dieu, & tout nous en éloigne ; & le cœur tout entier ſe révolte contre nous-mêmes ; & un dégoût affreux nous ſaiſit, & nous lie à nos propres foibleſſes ; & le cœur accoutumé à ne plus ſentir que des plaiſirs vifs & injuſtes, languit, & ne trouve en lui aucun ſentiment pour la piété.

Bien plus, tout ce qui n'eſt pas marqué par le caractère honteux de la volupté, n'intéreſſe plus. Les devoirs mêmes de la ſociété, les fonctions d'une charge, les bienſéances d'une dignité, les ſoins do-

meſtiques ; tout laſſe, tout devient inſipide, hors la paſſion. Baltazar n'eſt plus appliqué au gouvernement de ſes peuples, & ne ſait pas même que l'ennemi déjà à la porte de ſa Capitale, va lui enlever le lendemain la vie & la Couronne. Salomon eſt plus attentif à bâtir des Temples profanes aux Dieux des femmes étrangeres, qu'à ſoulager ſon peuple que ſes profuſions font gémir ſous le poids des charges publiques. Les enfans d'Héli négligent les fonctions du Sacerdoce. La femme de Babylone, toute plongée dans les délices, dit dans ſon cœur : je ne veux plus que me faire adorer ; il n'y aura plus ni ſoin, ni embarras, ni chagrins qui m'occupent : *Sedeo regina.... & luctum non videbo.* Ap. 18. La femme dont il eſt parlé dans les Proverbes, ne peut ſe ſouffrir dans l'enceinte d'une famille ; le ſérieux d'un domeſtique lui devient inſupportable : *Nec valens in domo conſiſtere pedibus ſuis.* De-là on ſe fait des occupations, qui toutes ne tendent qu'à nourrir la volupté, des ſpectacles profanes, des lectures pernicieuſes, des harmonies laſcives, des peintures obſcènes. Hérode ne trouve plus de plaiſir que dans les danſes & dans les feſtins. Salomon multiplie les concerts, & ſon palais retentit de toutes parts de chants de volupté & de réjouiſſance. Manaſsès met dans le Temple même du Seigneur les images de ſes infâmes plaiſirs. C'eſt le caractère de cette paſſion, de remplir le cœur tout entier ; on Prov. 31. 11.

ne peut plus s'occuper que d'elle ; on en eſt poſſédé, enivré ; on la retrouve partout ; tout en retrace les funeſtes images ; tout en réveille les injuſtes déſirs ; le monde, la ſolitude, la préſence, l'éloignement les objets les plus indifférens, les occupations les plus ſérieuſes, le Temple ſaint lui-même, les autels ſacrés, les myſtères terribles en rappellant le ſouvenir ; & tout devient impur, comme dit l'Apôtre, à celui qui eſt déjà impur lui-même : *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam.* Regardez derrière vous, ame infidéle ; rappellez ces premiers ſentimens de pudeur & de vertu avec leſquels vous étiez née, & voyez tout le chemin que vous avez fait dans la voie de l'iniquité, depuis le jour fatal que ce vice honteux ſouilla votre cœur ; & combien depuis vous vous êtes éloignée de votre Dieu : *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam.*

Mais s'il n'eſt point de vice qui éloigne plus une ame de Dieu, il n'en eſt point en ſecond lieu qui laiſſe moins de reſſources pour revenir à lui, quand une fois on s'en eſt éloigné : ſecond caractère de cette paſſion, & ſeconde circonſtance des égaremens du Prodigue. *Il diſſipa tout ſon bien en débauches*, dit Jeſus-Chriſt ; & après qu'il eut tout diſſipé, il arriva une grande famine en ce pays-là : *Diſſipavit ſubſtantiam ſuam vivendo luxuriosè.* Il diſſipa tous ſes biens ; les biens de la grace, les biens de la nature.

La perte de la grace eſt le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'ame ; mais celui-ci va plus loin : non-ſeulement il prive le pécheur de cette juſtice qui le rendoit agréable à Dieu ; il va tarir les dons de l'Eſprit-ſaint juſques dans leur ſource. La foi, ce fondement de tous les dons, cette baze de l'Etre Chrétien, ne tarde pas d'être renverſée dans le cœur du pécheur impudique. Il n'y a pas loin de la diſſolution à l'impiété. Pour ſe calmer ſur les ſuites d'une vie déréglée, on s'eſt bientôt perſuadé que tout meurt avec le corps : on a bientôt ſécoué le joug de la croyance commune ſi gênant pour la volupté ; on s'eſt bientôt fait des maximes dans le libertinage : on n'étoit d'abord diſſolu que par foibleſſe ; on le devient par réflexion & par principe les plaiſirs qui ſe font acheter par des remords, coûtent trop ; on veut jouir tranquillement de ſes crimes ; on cherche dans les livres les plus monſtrueux, & dans les ſociétés les plus impies, de quoi ſe raſſurer contre les préjugés de l'éducation ; on invente de nouvelles impiétés pour achever de s'endurcir : comme on ne ſe propoſe plus d'autre félicité que celle des bêtes, on n'attend plus auſſi d'autre fin au-delà du tombeau : & le même plaiſir qui corrompt le cœur, a bientôt corrompu juſqu'aux premiers principes de la foi : *Diſſipavit ſubſtantiam ſuam vivendo luxuriosè.*

Non-ſeulement les biens de la grace

ſont diſſipés, mais encore les biens de la nature. Vous aviez reçu en naiſſant une ame ſi pudique, un goût ſi tendre & ſi retenu ſur la pudeur, une délicateſſe ſi noble ſur la gloire; le ciel avoit pris plaiſir, ce ſemble, de vous former pour la vertu, & de mettre en vous mille reſſources & mille liens, pour vous attacher au devoir: & ces barrières heureuſes que la nature elle-même avoit oppoſées à vos déréglemens, une injuſte paſſion les a franchies: & cette pudeur que la naiſſance vous avoit donnée, n'eſt plus qu'une foibleſſe indigne que nul frein ne ſauroit arrêter: & tout le fruit que vous en avez retiré, a été d'aller plus loin, & de garder moins de meſures qu'un autre, dès que cette premiere digue a été ôtée: *Diſſipavit ſubſtantiam ſuam vivendo luxuriosè.*

Les biens de la nature. Vous étiez né doux, égal, acceſſible: vous aviez eu pour partage un cœur ſimple & ſincere; une candeur d'ame, une ſérénité d'humeur qui offroit mille diſpoſitions favorables à la ſincérité chrétienne, & à la paix d'une conſcience pure: & depuis que cette paſſion funeſte a corrompu votre cœur, depuis que ce feu impur eſt entré dans votre ame, on ne vous reconnoît plus; vous êtes ſemblable, dit ſaint Jude, à une mer toujours agitée des flots les plus violens; on vous trouve ſombre, bizarre, inquiet, diſſimulé; cette ſérenité qui venoit de l'innocence, eſt éteinte; cette égalité qui prenoit

ſa ſource dans le calme des paſſions, n'eſt plus qu'un fonds inépuiſable d'humeurs & de caprices ; cette candeur qui montroit votre ame toute entiére ne laiſſe plus voir que de penſées noires & cachées ; vous avez perdu tout ce qui vous rendoit aimable devant les hommes, & qui pouvoit vous rendre agréable aux yeux de Dieu, & l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même : *Diſſipavit ſubſtantiam ſuam vivendo luxuriosè.*

Enfin, les biens de la nature. Vous aviez reçu en naiſſant des talens heureux : votre jeuneſſe annonçoit de grandes eſpérances : on croyoit que vous alliez marcher ſur les traces de vos ancêtres, & faire revivre avec leur nom, leurs dignités & leur gloire : ces premieres lueurs de tout ce qui fait les grands hommes, formoient déjà mille préſages flâteurs, & ouvroient à vos proches des vûes éloignées d'élévation & de fortune & ces talens, la volupté les a engloutis ; & ces grandes eſpérances, un vice honteux les a enſevelies ; & cette gloire naiſſante a fini par la honte & par l'ignominie ; & cet eſprit ſi élevé, ſi capable des plus grandes choſes, vous l'avez abruti, vous l'avez employé au ſuccès de vos paſſions, & à rafiner ſur des plaiſirs infâmes ; vous qui avec des inclinations différentes, auriez pû ſervir l'Etat, devenir une des reſſources de la patrie ; que ſai-je ? honorer votre ſiécle, & embellir peut-être nos hiſtoires : & vous

voilà traînant au milieu de vos citoyens ; les reſtes d'un mérite éteint ; & ne retirant point d'autre fruit de tous les avantages que la nature avoit pris plaiſir de vous prodiguer, que de faire dire de vous : il auroit pû parvenir, s'il avoit sû ſe vaincre. O cité fidéle ! s'écrie un Prophête, née avec tant de droiture & d'équité ; comment êtes-vous devenue une effrontée ? la juſtice habitoit en vous, & il n'y a maintenant que des crimes ; la beauté de votre argent s'eſt changée en boue, & la force de votre vin a dégénéré en la foibleſſe de l'eau ; *Diſſipavit ſubſtantiam ſuam vivendo luxuriosè.*

Je ne parle pas ici des biens de la fortune qui viennent s'abîmer dans ce gouffre. Hélas ! ſi nous approfondiſſions l'hiſtoire des familles ; ſi nous allions juſqu'à la ſource de leur décadence ; ni nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms dont les tîtres & les biens ont paſſé en des mains étrangeres ; ſi nous remontions juſqu'à celui de leurs ancêtres, qui donna le premier branle à l'infortune de ſa poſtérité, nous en trouverions l'origine dans la paſſion dont je parle : nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue ſuite des malheurs qui ont affligé ſes deſcendans. Et ſans en chercher des exemples dans le tems qui nous ont précédés, combien de grands noms preſque tombés dans l'oubli, expient aujourd'hui à nos yeux les égaremens de ce vice ? Combien de maiſons à demi éteintes, voyent tous

les jours finir dans les débauches & dans la ſanté ruinée d'un emporté, toute l'eſpérance de leur poſtérité, & toute la gloire des tîtres, qu'une longue ſuite de ſiécles avoit amaſſés ſur leur tête, & qui avoient coûté tant de ſang & de travaux à la vertu de leurs ancêtres ? *Diſſipavit ſubſtantiam ſuam vivendo luxuriosè.* C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que vous puniſſez les pécheurs par leurs paſſions mêmes ; & que vous tracez dans la décadence des choſes humaines, & dans les malheurs & les révolutions ſenſibles des noms & des fortunes, les ſupplices éternels que vous préparez aux ames impures !

Mais en troiſiéme lieu, ce n'eſt pas ſeulement par la diſſipation des biens de la nature & de la grace que ce vice honteux devient le ſupplice du pécheur impudique ; c'eſt principalement par les troubles, les remords, les agitations qu'il laiſſe au fond de ſon ame : troiſiéme caractère du vice dont nous parlons, & troiſiéme circonſtance des égaremens du Prodigue. *Après qu'il eut tout diſſipé*, continue Jeſus-Chriſt, *il arriva une grande famine en ce pays-là, & il commença lui-même à tomber en néceſſité : Et ipſe cœpit egere.*

Voilà comme ce vice rend le pécheur inſupportable à lui-même, inſupportable par le fond d'inquiétude qu'il laiſſe dans la conſcience impure. Je ſais que le trouble intérieur eſt la peine de tout péché qui tue l'ame ; que le crime n'eſt jamais tranquille

& que la région de l'iniquité eſt toujours un triſte théâtre de la faim & de la plus affreuſe indigence. *Facta eſt fames valida in regione illa.* Mais il y a dans le vice dont je parle, je ne ſais quoi de ſi oppoſé à l'excellence de la raiſon, à la dignité de notre nature, qui fait que le pécheur ſe reproche ſans ceſſe à lui-même ſa propre foibleſſe & qu'il rougit en ſecret de ne pouvoir ſecouer le joug qui l'accable. Tel eſt le caractère de ce vice, de laiſſer dans le cœur un fond de triſteſſe qui le mine, qui le ſuit par-tout, qui répand une amertume ſecrette ſur tous ſes plaiſirs : le charme fuit & s'envole; la conſcience impure ne peut plus ſe fuir elle-même; on ſe laſſe de ſes troubles, & on n'a pas la force de les finir; on ſe dégoûte de ſoi-même, & on n'oſe changer; on voudroit pouvoir fuir ſon propre cœur, & on ſe retrouve par-tout; on envie la deſtinée de ces pécheurs endurcis qu'on voit tranquilles dans le crime, & on ne peut parvenir à cette affreuſe tranquillité; on eſſaye de ſecouer le joug de la foi, & on a d'abord plus d'horreur de cet eſſai, que du crime même : enfin, les plaiſirs que l'on goûte ne ſont que desinſtans rapides & fugitifs; les remords cruels forment comme l'état durable & le fond de toute la vie criminelle : *Et ipſe cœpit egere.*

Inſupportable, ſecondement, par les dégoûts, les jalouſies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les triſtes événemens inſéparables de cette paſſion; on a tout à craindre

craindre du côté de la réputation & de la gloire : il faut acheter le plaisir injuste au prix des mesures les plus genantes, où si une seule vient à manquer, tout est perdu : il faut soutenir les discours publics, & les murmures domestiques ; soutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui vous captive ; soutenir vos devoirs, vos bienséances, vos intérêts toujours incompatibles avec vos plaisirs ; se soutenir soi-même contre soi-même. Ah ! les commencemens de la passion n'offrent rien que de riant & d'agréable : les premiers pas que l'on fait dans la voie de l'iniquité, on ne marche que sur des fleurs : les premieres fureurs de ce vice sur-tout enivrent la raison, & ne lui laissent pas le loisir de sentir toute sa misére : les idées qu'on se fait alors de la passion sont encore nobles & flâteuses ; le langage répond aux idées ; on ne l'annonce mutuellement que par l'élevation des sentimens, la bonté du cœur, la discrétion, l'honneur, la bonne-foi, la distinction du mérite, la destinée des penchans : tout flâte encore alors la vanité. Mais les suites, dit l'Esprit de Dieu, en sont toujours ameres comme l'absinthe : mais la passion un peu refroidie ; mais le plaisir injuste approfondi ; mais les premiers égards affoiblis par la familiarité & le long usage ; mais la vanité détrompée par tout ce que la passion a de plus honteux : ah ! viennent les bruits désagréables, les murmures publics,

les diſſenſions domeſtiques, des affaires ruinées, des établiſſemens manqués, les ſoupçons, les jalouſies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs. Que vous reſte-t'il alors, ame infidéle, que des retours affreux ſur vous-même; qu'un poids d'amertume ſur votre cœur; qu'une honte ſecrette de votre foibleſſe; que des regrets de n'avoir pas ſuivi des conſeils plus ſages; que des réflexions triſtes ſur tout ce que vous pouviez vous promettre de repos, de gloire, de bonheur dans le devoir & dans l'innocence? & avez-vous pû réuſſir juſques ici à vous calmer, & à vous faire une conſcience tranquille dans le crime? *Et ipſe cœpit egere.*

Inſupportable, troiſiémement, par les nouveaux déſirs que ce vice allume ſans ceſſe dans le cœur: une paſſion naît des cendres d'une autre paſſion: un déſir ſatisfait, fait naître un nouveau déſir: on eſt dégoûté & on n'eſt pas raſſaſié. C'eſt le caractère de cette infortunée paſſion, dit l'Apôtre, d'être inſatiable: *Inſatiabilis delicti.* On ne ſait plus ſe preſcrire de bornes dans la honteuſe volupté; les emportemens les plus monſtrueux ne peuvent encore ſatisfaire la fureur d'une ame impure; la débauche la plus immodérée laiſſe encore quelque choſe à déſirer au déreglement des ſens; on cherche avidement de nouveaux crimes dans le crime même; on forme, comme le Prodigue, des déſirs plus honteux, & qui vont encore plus loin que

les actions mêmes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Toute sorte de joug révolte & devient insupportable : la seule gêne des réflexions inséparables de la condition humaine, déplaît & fatigue ; on va jusqu'à envier la condition des bêtes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci monducabant* ; on trouve leur sort plus heureux que celui de l'homme, parce qu'il ne traverse leur instinct brutal ; que l'honneur, le devoir, les réflexions, les bienséances ne troublent jamais leurs plaisirs ; & qu'un penchant aveugle est le seul devoir qui les conduit, & la seule loi qui les guide : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Mon Dieu ! & un souhait si impie si extravagant, si honteux à toute la nature, si sacrilége dans la bouche du Chrétien sur-tout, qui a l'honneur d'être membre de votre Fils, retentit tous les jours sur des théâtres infâmes, & embellit même les expressions d'une poësie lascive. O mon peuple ! dit le Seigneur, qui vous a donc énivré de ce vin de fornication ? qui a changé mon héritage en la retraite des esprits immondes, & livré Jérusalem à tous les excès des nations ?

Insupportable, en quatriéme lieu, si j'osois le dire ici, par les tristes suites du déréglement, qui font presque toujours expier dans un corps chargé de douleurs, la honte des passions du premier âge, traîner des jours languissans & malheureux,

& ſentir tous les momens de la vie l'uſage indigne qu'on en a fait : *Et ipſe cœpit egere.*

Enfin, il n'eſt pas de vice qui rende le pécheur plus vil & plus mépriſable aux yeux des autres hommes : derniére circonſtance des excès du Prodigue, & dernier caractère de cette paſſion. Il tomba dans un aviliſſement qu'on ne peut lire ſans horreur : il ſe mit au ſervice d'un des habitans du pays : il fut envoyé à ſa maiſon des champs pour y garder des pourceaux ; & là il eût ſouhaité de ſe raſſaſier des glands que ces ſales animaux mangeoient, & perſonne ne lui en donnoit. Quelles images ! & quelles ſont propres à peindre toute la honte & toute l'indignité du vice dont nous parlons !

Oui ; mes Freres, en vain le monde a donné des noms ſpécieux à cette paſſion honteuſe : en vain un uſage inſenſé & déplorable a taché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des ſpectacles, par la délicateſſe des ſentimens, & par tout l'art d'une poëſie laſcive : en vain des écrivains profanes proſtituent leurs plumes, leurs talens, à des apologies criminelles de ce vice : les louanges qu'on lui donne, n'ont rien de plus réel que les ſcenes elles-mêmes où on les débite. Sur des théâtres fabuleux, c'eſt la paſſion des Héros ; c'eſt la foibleſſe des grandes ames : au ſortir de-là, c'eſt-à-dire, dans la vérité & la réalité des choſes, dans la conduite ordinaire de la vie, c'eſt un aviliſſement

qui dèshonore l'homme & le Chrétien ; c'eſt une tâche qui flétrit les plus grandes actions, & qui jette un nuage ſur la plus belle vie du monde ; c'eſt une baſſeſſe qui loin de nous approcher des Héros, nous confond avec les bêtes. Et en effet, vous qui vous en faites, ce ſemble, honneur devant les hommes, voudriez-vous qu'on mît au grand jour toutes les foibleſſes ſecrettes, toutes les indignités, toutes les démarches, tous les ſentimens inſenſés, toutes les ſituations puériles où cette paſſion vous a conduit, que l'œil de Dieu a éclairées, & que ſa juſtice manifeſtera au jour de ſes vengeances ? ſeriez-vous fort content de vous-même, ſi cette partie de votre vie ſi cachée, ſi honteuſe, ſi différente de celle qui paroît aux yeux des hommes, étoit publiée ſur les toîts, auſſi connue que certaines actions d'éclat, qui vous ont peut-être attiré l'eſtime publique, & paſſoit avec elles juſqu'à la derniére poſtérité ? O homme ! Telle eſt votre deſtinée dans vos paſſions, de n'être jamais de bonne-foi avec vous-même. Non, mes Freres, le monde lui-même, ce monde ſi corrompu, reſpecte la pudeur ; il couvre d'une confuſion éternelle ceux qui s'en écartent ; il en fait le ſujet de ſes dériſions & de ces cenſures ; il leur fait ſentir, par des diſtinctions d'oubli & de mépris, l'indignité de leur conduite ; c'eſt-à-dire, que malgré le rang que vous tenez dans le monde, chacun vous dégrade dans ſon eſprit :

on vous dépouille de cette naiſſance, de ces tîtres, de cet éclat qui vous environne : on ne voit de vous que vous-même, c'eſt-à-dire, la honte de vos penchans : plus vous êtes élevé ; plus on vous rabaiſſe, plus vos foibleſſes paſſent de bouche en bouche, & peut-être de ſiécle en ſiécle dans les annales publiques ; & votre ignominie croît à proportion de votre gloire : *Secundùm gloriam ejus multiplicata eſt ignominia ejus.* Macc. 2. 1.42.

Mais l'ame déſordonnée ne ſent plus cette confuſion : elle ne ſait plus rougir, dit l'Eſprit-Saint ; la naiſſance, le caractère, la dignité, le ſexe, il n'eſt plus de frein pour une ame aſſervie à cette paſſion déplorable. Il fut ſe prêter aux ſuites de ſa deſtinée : mais on eſt d'un caractère ſacré ; n'importe : mais on eſt d'un rang où tout eſt remarqué ; on ne peut pas : mais on porte un habit qui annonce la vertu, & qui inſpire la retenue ; on ne ſe voit plus ſoi-même : mais on eſt d'un ſexe où le ſeul ſoupçon eſt une tâche, & où tout le mérite eſt attaché à la pudeur ; on s'en fait un de l'impudence ; mais le public en murmure ; la paſſion parle encore plus haut : mais un époux éclate, & cette diſſenſion domeſtique va bientôt devenir la nouvelle publique ; il n'y a plus dans le monde pour une perſonne prévenue de cette malheureuſe paſſion, que l'objet criminel qui l'inſpire ; tout le reſte de la terre n'eſt compté pour rien : tout ce qui ſe paſſe dans le reſ-

te du monde, on ne le voit plus : on ne voit plus, on ne vit plus que pour sa passion, & comme s'il n'y avoit sur la terre que l'objet infortuné tout seul qui l'allume. Ouvrez les yeux, ame infidéle! voyez tous les regards attentifs sur vous ; vos passions devenues la fable publique ; votre nom réveillant par-tout l'image de votre opprobre : voyez un instant le monde tel qu'il est à votre égard, & dans quelle situation vous êtes parmi les hommes ; *Et misit illum in villam ut pasceret porcos.*

Voilà, mes Freres, dans les égaremens du pécheur de notre parabole, les suites funestes d'un vice que S. Paul défendoit même autrefois aux Chrétiens de nommer, & dont nous ne devrions jamais à plus forte raison, venir vous entretenir dans le lieu saint, où l'Agneau sans tâche s'immole sans cesse, & dans ces chaires chrétiennes destinées à vous annoncer la Loi chaste du Seigneur, & les paroles de la vie éternelle.

Hélas ! dans ces tems heureux où la chasteté avoit encore ses martyrs ; où les tyrans croyoient punir plus rigoureusement les Vierges chrétiennes par la perte de cette vertu, que par la perte même de leur vie ; la chaire chrétienne n'étoit destinée qu'à faire des éloges de la pudeur. Les premiers Pasteurs, les Cypriens, les Ambroises, les Augustins n'étoient occupés qu'à encourager devant l'assemblée des Fidéles, les Vierges innocentes, en leur exposant l'excellence & les avantages de leur

état ; & dans les monumens précieux de leur zèle & de leur ſcience, qui ſont venus juſqu'à nous, nous y trouvons bien plus d'éloges de la ſainte virginité, que d'invectives contre les impudiques, les fornicateurs, les adultères, ſi rare alors parmi les Fidéles.

Mais aujourd'hui où ce vice a infecté tous les âges, tous les ſexes & toutes les conditions ; aujourd'hui où il a effacé du Chriſtianiſme ces premiers traits de pudeur, qui diſtinguoient nos peres, des nations corrompues & perverſes ; aujourd'hui enfin, où la licence publique & la force des exemples entreprend de lui ôter même ce qui lui reſte encore de honteux : ah ! il faut que nous levions la voix ; que nous ne rougiſſions plus de vous interdire ce que vous faites preſque gloire de vous permettre ; & que nous vous diſions avec la liberté ſainte de notre miniſtère, que ſi quelqu'un ſouille & profane le Temple de Dieu dans ſon propre corps, Dieu le perdra.

Telles ſont les amertumes, l'indignité, la ſervitude, l'opprobre, les fureurs & les troubles que cette paſſion traîne après elle-même dès cette vie. Je ne dis rien des ardeurs éternelles qui lui ſont deſtinées ; j'aime bien mieux vous en expoſer les remèdes que les châtimens, & vous montrer dans le retour du Prodigue vers le Pere de famille, les moyens, les motifs, & l'image de votre pénitence.

II. PARTIE.

CE ne seroit pas assez de vous avoir exposé dans les excès de l'Enfant prodigue, l'image des déréglemens & des malheurs d'un pécheur voluptueux; il faut vous proposer dans sa conversion le modéle & les consolations de sa pénitence. En effet, mes Freres, il trouve en revenant à la maison du Pere de famille, tout ce qu'il avoit perdu dans ses égaremens: son répentir répare toutes les suites de ses désordres; & les mêmes démarches qu'il avoit faites pour suivre des voies injustes, deviennent comme le modéle de celles qu'il fait pour en sortir. Suivons l'histoire de notre Evangile, & nous allons remarquer toutes ces circonstances.

Le premier caractère de sa passion déplorable avoit été de mettre comme un abîme entre lui & la grace, par les ténébres qu'elle avoit répandues sur son esprit, par un dégoût affreux des choses du Ciel, par l'asservissement des sens à l'empire de la volupté: *Peregrè profectus est in regionem longinquam.* Or, la premiére démarche de sa pénitence éloigne tous ces obstacles.

Premiérement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux où la passion l'avoit réduit; elle le fait rentrer en lui-même: *In se autem reversus.* Le charme qui le fascinoit, tombe tout d'un coup; il est effrayé de se retrouver lui-même tel qu'il est, couvert d'opprobre, confondu avec les plus vils animaux, partageant avec eux leurs

plaiſirs & leur nourriture : ah ! c'eſt alors que toutes les idées fauſſes & flâteuſes, ſous leſquelles il s'étoit juſques-là repréſenté la paſſion, s'évanouiſſent. Cette prétendue conſtance, cette bonté de cœur, cette nobleſſe de ſentimens, cette tendreſſe née avec nous, cette deſtinée des penchans, vaines expreſſions dont la corruption tâche de couvrir la honte du vice ; c'eſt alors que tout cela change de nom à ſes yeux : il n'y avoit plus qu'un emportement honteux ; que la dépravation d'un cœur livré par la juſtice de Dieu à ſes propres déſirs ; qu'un aviliſſement qui le couvre de confuſion : il ne ſe regarde plus que comme le rebut de ſon peuple, la honte de ſa religion, l'opprobre de l'humanité, un monſtre ſur qui le Pere céleſte ne devroit plus jetter les yeux que pour le frapper, & enſevelir dans l'abîme ſa perſonne & ſon ignominie : *In ſe autem reverſus.*

Et c'eſt ici où ce Pécheur, touché & déjà éclairé, rappelle avec des larmes de componction, qui commencent à couler de ſes yeux, cette premiére ſaiſon de ſa vie où il vivoit encore dans l'innocence, où élevé ſous les yeux du Pere de famille, il goûtoit encore les douceurs & l'abondance de ſa maiſon : il compare la candeur & la tranquillité de ſes premiéres mœurs, avec les chagrins & les amertumes des paſſions qui leur ont ſuccédé : il voit qu'il n'y a eu d'heureux dans toute ſa vie que ces premiéres années, où ſon cœur encore cal-

mé & innocent, n'avoit pas éprouvé les troubles & les inquiétudes cruelles des engagemens profanes ; que ſes joies alors étoient pures, ſes déſirs réglés & tranquilles, ſes mœurs ordonnées & douces ; que tous les malheurs ont fondu ſur lui avec les étincelles impures qui allumérent ſon cœur ; & que depuis ce moment fatal, ſes jours n'ont plus été marqués que par de noirs chagrins ; ſa vie toujours agitée & inquiéte ; ſes plaiſirs mêmes triſtes & ſombres : *In ſe autem reverſus.*

Mais, en ſecond lieu, ſi ſes ténébres ſe diſſipent, ſon dégoût affreux pour les choſes du Ciel ſe change en un ſaint déſir de la vertu & de la juſtice. *Combien de ſerviteurs dans la maiſon de mon pere ont du pain en obondance, & je ſuis ici à mourir de faim* ! Au lieu qu'autrefois la ſeule idée de la régle & de la vertu le faiſoit frémir ; la ſeule préſence des gens de bien le fatiguoit ; la ſeule vûe de la maiſon du Pere de famille lui étoit inſupportable ; il commence à envier la deſtinée de ſes ſerviteurs, de ces ames fidéles qui lui ſont attachées : il la compare à la ſienne ; leur abondance, à la faim qui le dévore ; la décence de leur ſituation, à l'opprobre de ſon état ; leur tranquillité, à ſes inquiétudes ; l'eſtime où ils vivent parmi les hommes, au mépris honteux où il eſt tombé. Plus il examine la condition des gens de bien, plus ſon état lui paroît inſupportable. Quoi ! ſe dit-il alors à lui-même, tandis que tant d'ames

fidéles jouiſſent des avantages de la maiſon paternelle, des ſecours de la religion, des conſolations ſecrettes de la grace, de l'eſtime même des hommes; qu'elles mangent le pain des enfans, & eſpérent de n'être pas exclues de l'héritage; je me vois ici en proie à des paſſions honteuſes, dégoûté, déchiré, tirannisé par mon propre cœur; vivant ſans conſolation, ſans honneur même devant les hommes! Eh! juſques à quand une injuſte foibleſſe prévaudra-t'elle ſur mon repos, ſur mes lumiéres, ſur mes véritables intérêts, & ſur ma deſtinée éternelle? *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo!*

Auſſi, mes Freres, notre heureux Pénitent veut à l'inſtant entrer dans la ſociété des Juſtes, & groſſir le nombre des ſerviteurs du Pere de famille: *Fac me ſicut unum de mercenariis tuis.* Il ne s'en tient pas à de ſimples ſouhaits d'imitation, comme on fait tous les jours dans le monde envers les perſonnes dont on eſt forcé de reſpecter la vertu. Il ne ſe contente pas de dire, qu'elles ont pris le bon parti; qu'il n'y a que cela de ſolide; qu'on eſt heureux quand on peut leur reſſembler; que tout le reſte eſt bien peu de choſe, & qu'on ne déſeſpére pas de ſuivre un jour leur exemple. Vains diſcours, ô mon Dieu! dont on s'abuſe ſoi-même, & qu'on ne tient que pour calmer les reproches ſecrets d'une conſcience criminelle!

Notre Prodigue touché ne renvoye pas à l'avenir : il ne loue pas la vertu dans la vaine eſpérance d'en ſuivre un jour les régles ſaintes ; il n'exagére pas les malheurs d'une vie criminelle, pour ſe perſuader à lui même qu'un jour il en ſortira : la véritable douleur parle moins, & agit plus promptement : il ſent que ce moment eſt pour lui le moment du ſalut. Combattu par ces agitations infinies, qui partagent le cœur ſur le point d'un changement ; par cette viſſitude de penſées qui ſe défendent & qui s'accuſent ; cherchant les ténébres & la ſolitude pour s'y entreteuir plus librement avec lui-même, laiſſant couler des torrens de larmes ſur ſon viſage, n'étant plus maître de ſa douleur, baiſſant les yeux de confuſion, & n'oſant plus les lever vers le Ciel, d'où il attend néanmoins ſon ſalut & ſa délivrance : Que tardai-je donc encore, dit-il d'une voix qui ne ſort plus qu'avec des ſoupirs ? qui me retient encore dans les liens honteux que je reſpecte ? Les plaiſirs ? ah ! depuis long-tems, il n'en eſt plus pour moi, & mes jours ne ſont plus qu'ennui & qu'amertume. Les engagemens profanes, & la conſtance mille fois promiſe ? mais mon cœur m'appartenoit-il pour le promettre, & de quelle fidélité vais-je me piquer envers des créatures, qui n'en ont jamais eu pour moi ? Le bruit que mon changement va faire dans le monde ? mais pourvû que Dieu l'approuve, qu'importe ce qu'en penſeront les hommes ? ne

faut-il pas que ma pénitence ait pour témoins tous ceux qui l'ont été de mes scandales ? & d'ailleurs que puis-je craindre du public après le mépris & la honte que m'ont attiré mes désordres ? L'incertitude du pardon ? ah ! j'ai un pere tendre & miséricordieux ; il ne demande que le retour de son enfant, & ma présence seule réveillera toute sa tendresse.

Je me leverai donc, *surgam :* je ferai un effort sur la honte qui me retient & sur ma propre foiblesse: j'irai dans sa maison sainte, où il est toujours prêt à recevoir & à écouter les pécheurs : *Ibo ad patrem.* Je suis un enfant ingrat, rebelle, dénaturé, indigne de porter son nom, il est vrai: mais il est encore mon pere : *Ibo ad patrem.* J'irai répandre à ses pieds toute l'amertume de mon ame ; & là, ne faisant plus parler que ma douleur, je lui dirai : *Mon pere, j'ai péché contre le Ciel & devant vous ;* contre le Ciel ; par le scandale & le déréglement public de ma conduite : contre le Ciel, par les discours d'impiété & de libertinage que je tenois, pour me calmer & m'affermir dans le crime : contre le Ciel, parce que comme un vil animal, je n'ai jamais levé les yeux en haut pour le regarder, & me souvenir que c'étoit-là ma patrie & mon origine : contre le Ciel, par l'abus honteux que j'ai fait de sa lumiére, & de tous les jours qui ont composé le cours de ma vie triste & criminelle : *Peccavi in Cælum.* Mais ce qui a paru de mes désordres à la face du soleil,

n'en eſt que le côté le plus ſupportable ; les crimes qui n'ont eu que vous ſeul pour témoin, ſont bien plus dignes de votre colére ; j'ai péché encore devant vous : *Peccavi in Cœlum & coram te* ; devant vous, par tant d'œuvres de ténébres, que votre œil inviſible a éclairées en ſecret : devant vous, par les circonſtances les plus honteuſes, & dont le ſeul ſouvenir me trouble & me confond : devant vous, par l'uſage indigne des dons & des talens dont vous m'aviez favoriſé : devant vous, enfin, par tant d'invitations ſecrettes toujours rejettées, vous qui m'aviez ſecouru dès mon enfance, & qui aviez été pour moi le meilleur de tous les peres ; j'ai été le plus ingrat & le plus dénaturé de tous les enfans : *Peccavi in Cœlum & coram te.*

Quel changement, & quel exemple plein de conſolation pour les pécheurs ! la grace abonde où le péché avoit abondé. Il ſemble, ô mon Dieu ! que vous voulez être particuliérement le Pere des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le Conſolateur des pénitens. Auſſi comme ſi tous les tîtres pompeux qui expriment votre grandeur & votre puiſſance, n'étoient pas dignes de vous, vous voulez qu'on vous appelle, *le Pere des miſéricordes & le Dieu de toute conſolation.* 2. Cor. 1. 3. Non, mon cher Auditeur, que l'abondance de vos iniquités n'allarme par votre confiance : le Médecin céleſte ſe plaît à guérir les maux les plus déſeſpérés : les plus grands pécheurs

ſont les plus dignes de ſa pitié & de ſa miſéricorde : ſans doute il n'a permis que vous tombaſſiez dans ce gouffre, & qu'il ne manquât plus rien à vos malheurs, que pour faire éclater davantage en vous les richeſſes & la puiſſance de ſa grace. Et n'eſt-il pas plus grand en effet, lorſqu'il retire Jonas du fond de l'abîme, que lorſqu'il ne fait que ſoutenir Pierre, qui commençoit ſeulement à enfoncer ſur les eaux ? Si vos péchés ſont montés au plus haut point, ah ! voilà peut être le moment de ſa grace : peut-être la miſéricorde de Dieu a marqué le premier ſignal de ſes faveurs par le dernier degré de vos crimes : tout ce qu'il y a de plus à craindre dans nos maux, c'eſt la défiance du remède. Mais ſi le pardon accordé par le Pere de famille à notre Prodigue ne vous touche pas aſſez, du moins que les conſolations qui accompagnent ſa pénitence, achevent de vaincre vos réſiſtances.

Oui, mes Freres, c'eſt ici la troiſieme circonſtances du retour de notre heureux Pénitent. Les fruits de l'iniquité avoient été pour lui amers comme de l'abſinthe ; les premiéres démarches de ſa pénitence ſont ſuivies de mille conſolations.

Premiérement, conſolation du côté des facilités qu'il trouve dans la ſainte entrepriſe de ſon changement. Le Pere de famille apperçoit ſon fils de loin ; & le voyant foible, exténué, agité, & hors d'état preſque de ſe ſoutenir : il court au-devant de lui. Il court, dit S. Ambroiſe ; il ſe hâte d'aller au-

devant pour le ſoutenir, de peur qu'il ne trouve ſur ſon chemin quelqu'oſtacle qui l'arrête : *Accurrit ne quis impediat.* Il faut ſi peu de choſes pour ébranler un pécheur dans ce commencement de ſa carriére: c'eſt un homme qui a été battu long-tems des flots & de l'orage, & qui en ſe relevant, voit encore tout tourner autour de lui, & eſt hors d'état de ſe ſoutenir, ſi une main ſecourable ne l'empêche de retomber. Une occaſion, un dégoût, un obſtacle, tout eſt capable alors d'éteindre dans une ame les premiéres opérations de la grace. Le démon même plus attentif alors que jamais à ne pas ſe laiſſer enlever des mains une proie qui lui échappe, répand mille nuages ſur l'eſprit, & n'offre à une ame touchée, que des difficultés inſurmontables dans ſa nouvelle entrepriſe : difficultés du côté du monde, qu'elle voudroit encore ménager; difficultés du côté de ſes prétentions & de ſes eſpérances humaines, qu'elle craint de perdre ou de reculer ; difficultés du côté de ſes liaiſons, de ſes proches, de ſes amis, de ſon rang, de ſa naiſſance, de ſes emplois, autant de phantômes que le démon réaliſe, qu'il groſſit, qu'il peint vivement dans l'imagination, qu'il préſente ſans ceſſe à l'ame timide & irréſolue ; de ſorte que ſuſpendue ſouvent entre ſes frayeurs & ſes bons déſirs, entre ſes réſolutions & ſes défiances, entre ſes anciennes erreurs & ſes nouvelles lumiéres, elle s'arrête quelquefois, elle délibére ; elle ſe décourage, elle

recule ; & après avoir supputé long-tems sa dépense & ses forces, selon le mot de l'Evangile, elle en demeure là, & ne jette pas même les premiers fondemens de l'édifice.

Mais que fait alors l'amour toujours attentif du Pere de famille ? Il court vers son enfant ; il se hâte de le soutenir ; il le rassure contre ses frayeurs & contre sa propre foiblesse ; il calme ses agitations ; il dissipe ses nuages : *Accurrit ne quis impediat.* Ce n'est pas assez : il rassemble mille circonstances qui lui facilitent toutes ses démarches ; il éloigne des occasions où sa foiblesse auroit pû échouer ; il renverse des projets qui l'auroient exposé à de nouveaux périls ; ils ménage des événement qui lui deviennent de nouvelles facilités de rompre ses chaînes : *Accurrit ne quis impediat ;* tout semble aider cette ame touchée, tout la soutient, tout la favorise ; ces montagnes qu'elle croyoit voir devant elle, & ne pouvoir jamais franchir, s'applanissent comme par un soudain enchantement ; ces impossibilités tant redoutées, s'évanouissent ; plus elle avance, plus les voies se dégagent ; & les obstacles eux-mêmes qui l'allarmoient, deviennent les facilités de sa pénitence : *Accurrit ne quis impediat.*

Secondement, consolation du côté des douceurs secrettes qu'on trouve dans les premiéres démarches d'une nouvelle vie. Le Pere de famille ne se contente pas de courir au-devant de son fils retrouvé ; il se

jette à ſon cou, il l'embraſſe, il le baiſe; ſon cœur peut à peine ſuffire à toute ſa tendreſſe paternelle; ſes faveurs ſont encore au-deſſous de ſa joie & de ſon amour: *Cecidit ſuper collum ejus, & oſculatus eſt eum.* Il retrouve ſon fils qu'il avoit perdu: *Perierat, & inventus eſt:* il le retrouve à la vérité, ſale, hideux, déchiré; mais ce qui devroit allumer ſes foudres, ne réveille que ſon amour: il ne voit en lui que ſes malheurs; il ne voit plus ſes crimes: *Perierat, & inventus eſt*: il n'a pas oublié que c'eſt ici un enfant ingrat & rebelle; mais c'eſt ce ſouvenir même qui le touche: il voit revivre un enfant qui étoit mort à ſes yeux; il recouvre ce qu'il avoit perdu. *Cecidit ſuper collum ejus, & oſculatus eſt eum.*; image tendre & conſolante de la joie que la converſion d'un ſeul pécheur cauſe dans le Ciel, & des conſolations ſecrettes que Dieu fait ſentir à une ame de ces premiéres démarches de ſon retour vers lui! *Cecidit ſuper collum ejus, & oſculatus eſt eum.* O clémence paternelle! ô ſource inépuiſable de bonté! ô miſéricorde de mon Dieu! que vous revient-il donc du ſalut de la créature?

Troiſiémement, conſolation du côté de la participation aux ſaints myſtères, dont on avoit ſi long-tems vécu privé par ſes déréglemens. Le Pere de famille fait tuer le veau gras; il appelle ſon fils retrouvé, à de feſtin céleſte; il le nourrit de la viande des Elûs: *Adducite vitulum ſaginatum; manducemus & epulemur.* On avoit vécu tant

d'années ſans Dieu, ſans religion, ſans eſpérance, éloignée de l'autel & des ſacrifices, exclu comme un anathême de l'aſſemblée ſainte, de la ſociété des Juſtes & de toutes les conſolations de la foi; qu'elle douceur de ſe retrouver aux pieds de l'autel ſaint avec ſes freres, nourri du même pain, ſoutenu de la même viande, attendant les mêmes promeſſes, ſecouru de leurs priéres, fortifié par leurs exemples, animé par l'harmonie des ſaints cantiques, qui accompagnent la ſolemnité & l'allégreſſe de ce divin banquet! *Et cùm veniret, audivit ſimphoniam & chorum.* Ame heureuſe! regrettez-vous alors les plaiſirs honteux dont la grace vient de vous dégoûter? voyez-vous encore dans le monde, où vous avez paſſé des jours ſi pleins d'amertume, quelque choſe qui puiſſe vous rappeller à lui, & qui vous paroiſſe digne de votre cœur? & un ſeul jour paſſé dans la maiſon du Seigneur aux pieds de l'autel ſaint, n'eſt-il pas plus conſolant pour vous, que les années entiéres paſſées dans les plaiſirs & dans les aſſemblées des pécheurs?

Enfin, la derniére circonſtances des égaremens du Prodigue avoit été le mépris & l'avilliſſement où il étoit tombé: l'honneur & la gloire font le dernier privilège de ſa pénitence. On le rétablit dans tous les droits dont il étoit déchu; on le revêt d'une robe de dignité & d'innocence; on met à ſon doigt une marque de puiſſance & d'autorité; on lui donne même la préférence

sur son aîné: c'est-à-dire, que la piété fait oublier ce que nos passions avoient, ou d'insensé ; ou de mépriſable ; ou, pour mieux dire, n'en rappelle le souvenir, que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont succédé : elle change en estime & en respect le mépris que nos vices nous avoient attiré ; elle nous rétablit dans tous les droits de notre naissance, de nos titres, de nos dignités, avilis par nos dissolutions ; elle nous tire de la boue & de l'obscurité de la débauche, pour nous rendre aux fonctions publiques ; elle nous sépare de la société basse & honteuse des hommes obscurs & dissolus, pour nous réunir aux hommes sages & illustres de notre rang & de notre état ; en un mot, au lieu que nous étions comme le Prodigue, l'opprobre du Ciel & de la terre, elle nous rend la joie des gens de bien, la consolation des Pasteurs, la gloire de la Religion, l'admiration même des mondains, un spectacle digne des Anges & des hommes.

Que faut-il donc encore, mon cher Auditeur, pour vous animer à suivre cet exemple ? Vous errez depuis long-tems comme le Prodigue, dans des contrées étrangéres, livré à la honte & à l'opprobre de vos passions : pourquoi refuseriez-vous de vous jetter dans le sein que le Pere céleste vous ouvre aujourd'hui avec tant de bonté ? Il vous a souffert durant les emportemens d'une jeunesse déréglée ; il se promettoit que ces premiers égaremens passés, l'âge,

l'expérience, ſa grace, rameneroient enfin votre cœur : ce tems eſt venu ; qu'attendez-vous encore pour revenir à lui ? Les premiers déſordres de votre vie pouvoient trouver leur excuſe dans la force des paſſions & de la licence de l'âge ; mais à l'heure qu'il eſt, qu'y a-t'il qui puiſſe vous excuſer ? Des années qui s'écoulent, la plus belle ſaiſon de votre vie qui vous échappe, la jeuneſſe éteinte, un viſage détruit, & vous annonçant tous les jours par ſon changement, qu'il eſt tems enfin de changer à votre tour. Le monde tous les jours moins agréable, parce que tous les jours vous lui plaiſez moins ; tout ce qui vous environne, ou vous ennuyant par un long uſage, ou vous faiſant entendre en s'éloignant peu à peu de vous, qu'il ne faut plus compter ſur un monde où vous ne ſervez plus que d'un appareil incommode, & qu'il eſt inſenſé de courir encore après ce qui vous fuit, & de vous obſtiner à fuir un Dieu qui court au-devant de vous : qu'attendez-vous encore ?

Et au fond, quelle vie malheureuſe menez-vous ? ſans foi, ſans religion, ſans la conſolation des Sacremens, ſans pouvoir vous adreſſer à Dieu dans vos priéres, ſans aucune joie véritable dans le cœur, laſſé des plaiſirs que vous pourſuivez, ennuyé d'un monde où vous ne traînez plus que le poids de vos dégoûts & de vos crimes ; qu'attendez-vous pour finir vos peines & vos malheurs avec vos déſordres ? Les Myſtères ſaints qui approchent ; le tems

de propiation où nous ſommes entrés ; toute l'Egliſe occupée de la converſion des pécheurs ; la voix de ſes Miniſtres qui vous exhortent de toutes parts à la pénitence : vous-même émû, ébranlé de tout cet appareil de Religion, qu'attendez-vous ? Porterez-vous juſqu'au feſtin Paſcal, juſqu'à la ſolemnité de la Réſurrection, vos impuretés & votre ignominie ? ſerez-vous un anathême au milieu de vos freres, ſéparé de l'autel & des ſacrifices, tandis qu'ils participeront tous à l'azyme ſacré, & qu'ils célébreront le jour du Seigneur ?

Quelle joie pour vous, mon cher Auditeur, ſi entrant aujourd'hui dans des ſentimens de componction ; ſi prenant au ſortir d'ici des meſures ſolides de pénitence ; ſi vous adreſſant à quelque homme de Dieu aux pieds duquel vous alliez mettre ce poids d'iniquité qui vous accable, nous vous voyons aſſis à la table du Pere céleſte aux jours ſolemnels que nous attendons ! Quelle joie, ſi nous lui entendons dire : *Mon fils étoit mort, & il eſt reſſuſcité ; il étoit perdu, & il eſt retrouvé !* Que de divines conſolations vont ſe répandre alors dans votre ame ! Les cantiques céleſtes des Eſprits qui ſont autour du Trône de Dieu, ſolemniſeront ce jour heureux : les Saints qui ſont ſur la terre en béniront les richeſſes de la miſéricorde divine : les hommes pécheurs eux-mêmes admireront votre changement, & ſeront ébranlés par l'exemple de votre pénitence. Puiſſiez-vous,

mon cher Auditeur, vous laiſſer toucher à des motifs ſi preſſans ; & vous, ô mon Dieu ! faire que mes ſouhaits ne ſoient pas vains ; écouter la préparation de mon cœur, & mes vœux ardens pour le ſalut de mes freres ; & répandre un eſprit de compoñction ſur les pécheurs qui m'écoutent, afin que revenus de leurs voies égarées, il vous trouvent prêt à les recevoir dans le ſein de votre gloire & de votre immortalité.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR

LE TROISIÉME DIMANCHE

DE CAREME.

Sur l'inconſtance dans les voies du Salut.

Et fiunt noviſſima hominis illius, pejora prioribus.

Et le dernier état de cet homme devient re que le premier. Luc. 11. 26.

A parabole de l'eſprit impur, qui retourne dans le corps de l'homme d'où on l'avoit chaſſé, & rend ſon dernier état pire que le premier, n'eſt, ſelon ſaint Chryſôme, qu'une prédiction enveloppée que fait Jeſus-Chriſt aux Juifs des malheurs qui alloient arriver à Jéruſalem. Sous ces traits myſtérieux, le Sauveur du monde prétend leur rappeller l'état dé-

plorable où les iniquités de leurs peres avoient tant de fois réduit cette ville ingrate, & l'excès de ſa miſéricorde toujours attentive à la délivrer ; & de-là il leur laiſſe conclure que Jéruſalem retombera ſi ſouvent dans ſes infidélités, qu'enfin le Seigneur va ſe retirer tout-à-fait d'elle, & que ſon dernier état deviendra pire que le premier : *fiunt noviſſima hominis illius, pejora prioribus.*

Ainſi, c'eſt comme s'il leur tenoit ce langage : Jéruſalem étoit poſſédée d'un démon, lorſqu'autrefois elle imitoit toutes les impiétés des notions, qu'elle multiplioit ſes autels, qu'elle oublioit le Seigneur qui l'avoit retirée de l'Egypte, & que les Princes eux-mêmes alloient ſacrifier ſur les hauts-lieux, & faiſoient mourir mes Prophêtes : cependant je ne l'abandonnai point en cet état ; je ſuſcitai d'autres Prophêtes mes ſerviteurs, qui lui annoncérent ma volonté ; je rompis les liens qui la retenoient captive à Babylone ; je lui rendis le temple & l'autel ſaint, & je chaſſai le démon impur, qui s'étoit emparé de mon héritage : mais puiſque ſes crimes recommencent ſans ceſſe, que toutes mes miſéricordes ſur elle ſe terminent à de nouvelles ingratitudes, & qu'après avoir fait mourir les autres Prophêtes, elle va encore combler la meſure de ſes péchés par le ſang du fils & de l'héritier, je vais la livrer auſſi à des calamités qu'elle n'avoit jamais éprouvées ;

ſes murs vont être démolis pour toujours ; ſon temple & ſon autel en qui elle mettoit ſa confiance, ne ſeront plus que de triſtes ruines : plus de Sacrifice, plus de Tabernacle, plus de Prêtre, plus de Prophête : *Univerſa arma ejus auferet in quibus confidedat, & ſpolia ejus diſtribuet* ; elle va devenir la proie d'un peuple incirconcis, qui ſe partagera ſes dépouilles, qui raſſemblera les aîgles profanes autour de ſon cadavre, qui la changera à jamais en une affreuſe ſolitude, & ſon dernier état deviendra de beaucoup pire que le premier : *Et fiunt noviſſima hominis illius, pejora prioribus.* Luc. 11.

Appliquons-nous, mes Freres, cette étonnante parabole : notre ame, comme l'infidéle Jéruſalem, a été ſouvent délivrée du démon, & ſouvent nous l'avons rappellé au-dedans de nous : mille fois nous nous ſommes repentis : autant de fois nous ſommes retombés : nous avons pleuré nos plaiſirs injuſtes ; & de nouveaux plaiſirs ont un moment après eſſuyé nos larmes ; dégoûtés du monde & de nous-mêmes, nous nous ſommes ſouvent retournés vers le Seigneur ; & le lendemain dégoûtés du Seigneur, le cœur que nous venions de lui rendre, nous l'avons encore redonné au monde, qui nous offroit de nouveaux charmes : nos mœurs juſques ici n'ont peut-être roulé que ſur ces triſtes alternatives de repentir & de crime. Tant de démarches de converſion, & tant de pas en arriére ; tant

de Sacremens, & tant de rechutes : ah ? craignons enfin que le Seigneur ne ſe retire tout-à-fait de nous ; & que notre dernier état ne devienne pire que le premier ! Pourquoi cela, mes Freres, c'eſt que toutes les reſſources de ſalut, utiles à la converſion des autres pécheurs, deviennent inutiles à l'ame inconſtante & légére ; c'eſt-à-dire, que l'inconſtance dans les voies de Dieu, eſt de tous les caractères, celui qui laiſſe le moins d'eſpérance de ſalut. Cette vérité eſt aſſez importante pour faire toute ſeule le ſujet de cette inſtruction.

I. REFLEX. QUOIQUE la grace ait des reſſources infinies pour ramener un cœur rebelle, & qu'elle change ſouvent les inclinations les plus oppoſées au devoir, en des préparations mêmes de pénitence ; néanmoins il eſt des ames, qui par leur propre caractère, offrent bien moins d'eſpérance de ſalut, & ſemblent ne laiſſer plus de voie à la grace pour les ramener à la vérité & à la juſtice.

Or tel eſt le caractère d'une ame légére & inconſtante, qui tantôt touchée de ſes miſéres, revient à Dieu ; tantôt oubliant Dieu, ſe laiſſe rentraîner à ſes miſéres ; tantôt ſe dégoûte du monde, tantôt de la vertu ; paroît aujourd'hui toute de zèle pour les devoirs, & demain plus vive que jamais pour les plaiſirs, & n'a de fixe qu'une variation éternelle de réſolutions, que ni la grace ni le péché ne ſauroit fixer. Etat aſſez ordinaire dans le monde,

où tout eſt plein de ces ames foibles & légéres, en qui la grace opére encore de ſaints déſirs, & des démarches même de ſalut; mais en qui les paſſions démentent bientôt ces démarches, & prévalent toujours ſur la grace.

En effet il eſt impoſſible, dit l'Apôtre que ceux qui ont été une fois éclairés; qui ont goûté le don du Ciel, & les vertus du ſiécle à venir; qui on été rendus participans de l'Eſprit Saint; & qui après cela ſont retombés; ſe renouvellent par la pénitence: c'eſt-à-dire, pour renfermer cette vérité dans les bornes de la foi & de la doctrine ſainte, & expliquer l'Apôtre par lui-même, que les reſſources ordinaires dont Dieu ſe ſert pour ramener les autres pécheurs, ſont, premiérement, les nouvelles lumiéres dont il les favoriſe: *ſemel ſunt illuminati*: ſecondement, le nouveau goût de la juſtice & de la vérité, qui accompagne toujours les commencemens de la pénitence: *guſtaverunt etiam donum Cœleſte*: troiſiémement enfin, la participation de l'Eſprit de Dieu dans les ſaints Myſtères, leſquels par la grace de la juſtification mettent, pour ainſi dire, le dernier ſçeau à la pénitence: *participes facti ſunt Spiritûs Sancti*. Or toutes ces reſſources deviennent inutiles à l'ame inconſtante dont je parle; de ſorte que l'Apôtre déſeſpérant preſque pour elle d'un retour conſtant & durable à la vertu, ſemble dire que ce retour eſt impoſſible; c'eſt-à-dire, ſi

[Hebr. 6. 4.

[Ibid.

Ibid.

difficile, qu'on ne voit preſque plus de reſſource pour les ames de ce caractère : établiſſons cette vérité.

La premiére reſſource utile pour ramener une ame de l'égarement, c'eſt la connoiſſance de la vérité : *ſemel ſunt illuminati.* Comme le monde entier eſt dans l'erreur & dans les ténébres ſur les devoirs de la foi ; que les maximes y ſont fauſſes, les préjugés injuſtes, les régles dangereuſes, les vérités même affoiblies & corrompues, & que l'aveuglement y fait toute la ſécurité des pécheurs ; le premier moyen que la grace employe pour la converſion d'une ame mondaine, c'eſt de lui montrer le monde & l'éternité tels qu'ils ſont en effet, & tels qu'elle ne les avoit jamais vûs. Alors le voile qu'elle avoit ſur les yeux tombe tout d'un coup ; de quelque côté que cette ame jette la vûe, elle voit ce qu'elle n'avoit jamais vû ; ſes devoirs, ſes eſpérances, ſes égaremens paſſés, ſes ſujets de craindre pour l'avenir, le vuide de toutes les créatures, l'abus de tous les plaiſirs, l'erreur de toutes les fortunes, le néant de tout ce qui n'eſt pas Dieu. Alors cette ame réveillée comme d'un profond ſommeil par l'éclat ſoudain de ces divines lumiéres, eſt ſurpriſe d'avoir ſi long-tems ignoré les ſeules vérités qu'il lui importoit de connoître ; eſt effrayée d'avoir juſques-là dormi ſur le bord du précipice ſans l'avoir ſû ; eſt humiliée de s'être toujours piquée de raiſon, de conduite, de

force d'esprit, de discernement, & d'en avoir manqué pour le seul point essentiel, & d'avoir pris si grossiérement le change sur ses intérêts éternels : & la nouveauté donnant comme une nouvelle force aux impressions que fait la vérité sur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux ; elle dit, comme Augustin : Je vous ai connue & aimée trop tard, ô Vérité ancienne & toujours nouvelle ! & réglant ses penchans, ses mœurs, ses devoirs, ses regrets sur ces nouvelles lumiéres, elle ne voit plus qu'avec mépris les erreurs qui l'avoient autrefois si tristement abusée. Ainsi rappellez-vous tous les jours des voies de l'égarement, ô mon Dieu ! des ames heureuses ; & en ouvrant tout d'un coup leurs yeux à cette lumiére qui fait connoître la vérité, vous ouvrez leur cœur à l'attrait qui la fait aimer.

Mais cette ressource de salut si infaillible pour les autres pécheurs, n'est plus d'aucun usage pour vous, qui tant de fois éclairé & tant de fois infidéle, si souvent détrompé des erreurs & des abus du monde, & si souvent rendu à leur séduction, n'avez presque plus rien à espérer de ces divines lumiéres. Car quelle impression pourront faire désormais sur vous les vérités de la foi montrées ? que vous découvriront-elles que vous n'ayez déjà vû ? Vous avez vû clair, & dans la vanité de toutes les choses humaines, & dans les grandes vérités de l'éternité ; ce ne seront plus là pour

vous de nouvelles lumiéres ; vous n'en ſerez plus ébloui, frappé, renverſé ; & du moins elles ont perdu à votre égard la ſurpriſe & l'attrait de la nouveauté ſi heureux pour les autres pécheurs. La premiére fois que les Iſraëlites dans le déſert virent durant la nuit la colonne lumineuſe qui devoit les précéder, nouveauté du eſpectacle les frappa ; ils craignirent la Majeſté de Dieu qui ſe rendoit viſible au milieu d'eux; la ſurpriſe, la terreur, l'admiration, le reſpect, les rendit dociles aux ordres de Moyſe : mais quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures ; cette lumiére céleſte eut beau reparoître, ce ne fut plus pour eux qu'un ſpectacle ordinaire qui ne fit plus d'impreſſion ; & ne changea rien à leurs mœurs.

Dans cette figure, mon cher Auditeur ; liſez l'hiſtoire de vos malheurs. La premiére fois que Dieu vous montra ſa lumiére, & qu'il vous éclaira ſur les miſéres & ſur les plaies de votre ame, effrayé de votre état, vous fîtes des efforts pour en ſortir ; frappé des nouvelles lumiéres qui vous découvroient ce que vous n'aviez pas encore vû, vous rompîtes à l'inſtant avec un certain monde, & avec ce que vos paſſions avoient de plus groſſier & de plus marqué vous fûtes quelque-tems fidéle à la grace, & à la vérité qui s'étoit montrée à vous : mais depuis, rentraîné par votre foibleſſe, vous avez fait à la vérité de nouveaux efforts pour rompre des chaînes ſi promte-

ment

ment renouées; mais si vous vous en souvenez, ces efforts ont été plus languissans; votre componction a été moins vive; déjà familiarisé avec les vérités les plus terribles, l'horreur de votre état a fait moins d'impression sur votre cœur; & cette démarche de pénitence ne vous a pas mené si loin, & a eu encore moins de suite que la premiere; de sorte que depuis, toujours éclairé & toujours infidéle; toujours rappellé par la vérité, toujours rentraîné par vos injustes penchans; votre vie n'a plus été qu'une triste vicissitude de lumieres & de ténébres; un état où la vérité ne se montre que pour s'éclipser l'instant qui suit; & où elle ne reparoît encore, que pour céder encore aux passions qui viennent substituer à sa place l'erreur & le mensonge.

Ame infidéle! quelle ressource peut-il donc vous rester encore dans la connoissance de la vérité? que vous apprendra-t'elle de nouveau? que le monde est un abus? ah! vous l'avez dit vous-même mille fois dans vos momens de pénitence; que les plaisirs ne laissent qu'une satiété & un vuide affreux dans le cœur? vous vous l'êtes avoué à vous-même autant de fois qu'il vous est arrivé d'en goûter les fausses douceurs: qu'il est affreux de sacrifier une éternité toute entiére à un instant d'ivresse & de volupté; c'est la premiere réflexion qui vous a toujours frappé au sortir même du crime; qu'un clin d'œil peut décider de notre vie? que la pénitence dans ce

dernier moment n'eſt plus, ou qu'un déſeſpoir ſans confiance, ou qu'une frayeur ſans mérite; & qu'enfin on meurt tel qu'on a vécu? c'eſt de l'impreſſion de cette vérité que vous ſont venus tous ces intervalles de repentir qui ont partagé toute votre vie.

Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre? de quelles lumiéres peut-il encore vous favoriſer, que vous n'ayez mille fois & ſuivies & abandonnées? quelle vérité peut-il encore vous montrer, que vous n'ayez déjà & goûtée & mépriſée, & ſur laquelle vous ne vous ſoyez & allarmé & calmé preſque dans le méme inſtant? Il peut encore vous éclairer, je le ſais; mais ce ſera plutôt pour vous une nouvelle occaſion de réſiſter à la vérité, qu'un nouvel attrait pour la ſuivre: vous vous êtes familiariſé & avec elle & avec vos paſſions; vous avez reconcilié dans votre cœur la lumiére & les ténébres; vous vous êtes accoûtumé à ſoutenir la vûe des maximes ſaintes, & celle de vos foibleſſes injuſtes. Ah! plût à Dieu, dit un Apôtre, que vous fuſſiez encore dans les ténébres de votre premiere ignorance! plût à Dieu que la lumiere du ciel n'eût jamais lui ſur vous, & qu'aveuglé juſqu'ici par l'emportement des paſſions, vous n'euſſiez jamais connu la vérité! Pourquoi vous avons-nous nous-même ouvert les yeux dans ces chaires chrétiennes ſur la honte de vos paſſions, & ſur les vérités de la vie éternelle? pourquoi avons nous diſſipé vos ténébres, & porté

la lumiere jusques dans votre cœur par la force de la parole sainte ? Nous avons rendu, sans le vouloir, vos maux pires & désespérés: notre ministère si heureux encore envers tant de pécheurs, vous est devenu désormais inutile : nous ne sommes plus pour vous qu'un airain sonnant: en vous développant *la Loi de Dieu qui convertit les ames*, nous vous avons ôté la ressource de salut, & le moyen de conversion que nous venions vous offrir : *Melius erat illis non cognoscere viam justitiæ, quàm post agnitionem retrorsùm converti.* Les Juifs, de retour de la captivité, ignorant tous le Livre de la Loi, perdu pour eux depuis longtems, & tombé presque dans l'oubli, fondent en larmes à la premiere lecture que leur en fait le pieux Esdras ; ils se frappent la poitrine ; ils renvoyent les femmes étrangères ; ils reviennent des égaremens où les avoit jetté le commerce des nations ; ils réglent leurs mœurs sur la Loi : telle est la premiere force de la vérité montrée. Mais la lecture journaliére de cette même Loi déjà connue, les endurcit dans la suite, loin de les corriger : les pécheurs les plus éclairés sont d'ordinaire les plus incorrigibles : nous n'avons plus rien à leur dire de nouveau pour les ramener ; ils savent tout ; ils parlent plus éloquemment que nous des abus du monde & de la nécessité du salut ; nos instructions ne sont plus pour eux que des redites qui les ennuyent ; ils ne rappellent les premieres im-

Ps. 18 3.

2. Petr. 2. 21.

preſſions que fit ſur eux la vérité, & qui furent bien-tôt effacées, que pour s'en faire un rempart contre la vérité même ; ils ſont bien moins ſenſibles à des terreurs qu'ils ont pû déjà vaincre & étouffer. Ce ſont des cœurs aguerris, ſi j'oſe parler ainſi, contre Dieu même ; ils repouſſent les armes de la lumiére, avec les armes de la lumiére même ; la connoiſſance du péril les rend, ce ſemble, plus tranquilles ; & comptant toujours qu'il leur ſera auſſi aiſé d'aimer un jour la vérité, qu'il leur eſt aiſé de la connoître, ils ſe livrent ſans remords à leurs paſſions, & vont paroître devant Dieu, chargés non-ſeulement de leurs crimes, mais encore de la vérité qui devoit les délivrer, & qui va les condamner. Non, mes Freres, tout eſt à craindre quand on n'a plus rien de nouveau à connoître ſur les voies du ſalut, & qu'on n'a pas encore commencé d'y entrer. Premiére reſſource de ſalut inutile à l'ame inconſtante, la connoiſſance de la vérité : *Impoſſibile eſt eos qui ſemel ſunt illuminati, & prolapſi ſunt, rurſus renovari ad pœnitentiam.* *Heb. 6. 6.*

II. REFLEX. UNE ſeconde reſſource de ſalut favorable aux autres pécheurs, c'eſt un nouveau goût, qui accompagne toujours les commencemens de la juſtice : *Guſtaverunt etiam donum cœleſte* ; une conſolation ſenſible que la grace répand ſur les premieres démarches d'un changement de vie ; une

douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu de ſes paſſions & de ſes remords ; une joie qui ſort du fond de la conſcience déchargée enfin du poids qui l'accabloit, & qui n'avoit pas encore goûté la paix & la tranquillité de l'innocence. Oui, mes Freres, rien n'eſt plus doux que ces premiers ſentimens qu'a le cœur de ſon retour & de ſa délivrance ; que ce premier témoignage que la conſcience ſe rend à elle-même de ſa paix & de ſa sûreté ; que ces premiers momens où nos chaînes enfin tombées, nous commençons à reſpirer, & à jouir d'une douce & ſainte liberté. Vous avez briſé mes liens, Seigneur, diſoit un Roi pénitent dans ces premiers momens de ſa délivrance : *Dirupiſti vincula mea* : auſſi dans l'excès de la joie & du ſaint plaiſir qui me tranſporte, votre calice n'a plus rien d'amer pour moi ; les devoirs les plus pénibles de votre Loi ſainte, loin de me paroître onéreux, ſont toute ma conſolation & mes plus cheres délices : *Calicem ſalutaris accipiam* : les diſcours des hommes, au lieu d'ébranler ma réſolution, animent ma foi, & ne me paroiſſent plus que des diſcours vains & puériles : *Ego dixi in exceſſu meo, Omnis homo mendax.* O Seigneur! qu'il eſt conſolant d'être au nombre de vos ſerviteurs ! & qu'il me paroît bien plus glorieux de compter parmi ſes ancêtres une ſeule ame qui ait sû vous plaire, qu'une longue ſuite de princes & de conquérans ! *Ego ſervus tuus, & filius ancillæ tuæ.*

Pſ. 11. 5. 7. *Ibid.* 4. *Ibid.* ℣. 2. *Ibid.* ℣. 7.

Tels ſont les premiers attraits de la grace, & ce qu'elle peut d'abord ſur un cœur pas encore accoûtumé à la force & à la douceur de ſes divines impreſſions. Mais vous qui les avez tant de fois éprouvées, & qui avez dit ſi ſouvent à Dieu dans ces premieres agitations d'un cœur touché : Seigneur ! le monde au fond ne m'a jamais plû ; les plaiſirs même, dans le tems que je les pourſuivois avec plus de fureur, m'ont toujours laiſſé vuide, triſte, inquiet ; & il eſt vrai que les conſolations ſeules que j'ai trouvées dans la fidélité à votre Loi ſainte, ont mis une joie véritable au fond de mon ame : *Conſolationes tuæ lætificaverunt animam meam* : vous qui paſſez ſans ceſſe du goût de la vertu, au goût du monde & des plaiſirs, ame inconſtante & légère, que pourra vous offrir de doux & de conſolant, une nouvelle & ſainte vie, que vous n'ayez déjà mille fois goûté ? Un ſeul ſentiment tendre de ſalut, triomphe ſouvent de la dureté d'une ame juſques-là inſenſible: mais pour vous, vous vous êtes fait un cœur accoûtumé à ſentir, à ſoupirer, à gémir, & après cela à retomber : vous avez une de ces ames tendres, nées avec quelques ſentimens de religion, qui ſont touchées de tout, & qui ne le ſont jamais comme il faut: ce n'eſt pas l'endurciſſement qui vous damnera ; c'eſt une ſenſibilité de conſcience, qui vous amuſe & qui ne vous corrige point : ce n'eſt pas un cœur ſec & incapable de s'attendrir ; c'eſt un carac-

Pſ. 93. 19.

tère susceptible des premieres impressions; & qui laissant au monde le même empire qu'a J. C. sur votre cœur, fait que vous n'êtes plus propre ni à l'un ni à l'autre.

Ah! si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs insensibles, un coup de la grace pourroit du moins le frapper, le briser, l'amollir: mais vous avez un cœur tout de cire, dit le Prophête, sur lequel les dernieres impressions sont toujours les plus vives: facile à émouvoir; difficile à fixer: vif dans un moment de grace; plus vif encore dans un moment de plaisir: ne trouvant que Dieu seul aimable dans vos sentimens de componction; n'ayant plus de goût que pour le monde, dès que ces sentimens sont effacés. A peine avez-vous chassé l'esprit impur de votre ame, dit notre Evangile, que loin de goûter la paix de ce nouvel état, vous n'y trouvez plus de repos: *Quærens requiem & non invenit.* Il semble que tout va vous manquer avec le monde que vous venez de quitter; votre cœur, désoccupé de ses passions, ne peut plus suffire à lui-même; toute votre vie n'est plus qu'un grand vuide que vous ne sauriez soutenir; vous cherchez par-tout dans vos nouvelles mœurs de quoi remplacer les plaisirs qui possédoient votre cœur, & rien ne vous en dédommage: *Quærens requiem & non invenit.* Vous voudriez, ce semble, trouver dans la vertu le même goût, la même vivacité, les mêmes amusemens, l'ivresse elle-même du crime: vous

vous tournez de tous les côtés pour placer un cœur qui vous embarraſſe, & qui vous eſt à charge; & ne trouvant rien, vous vous ennuyez de votre liberté : *Quærens requiem & non invenit.* Et alors vous vous dites à vous-même en ſecret, continue l'Evangile: Je retournerai dans la maiſon d'où j'étois ſorti; je rentrerai dans mes premieres voies : *Revertar in domum meam unde exivi* : j'eſſayerai ſi les plaiſirs, dont j'étois ſi fort dégoûté, ne m'offriront pas cette fois-ci de nouveaux charmes : & en voilà juſqu'à ce qu'un nouveau dégoût vous rappelle encore de l'ivreſſe des paſſions, pour vous faire encore rentrer dans les voies de la juſtice.

Ah! mon cher Auditeur, ſi vous ſaviez quel eſt le danger de votre état, & combien il y a peu à eſpérer pour votre ſalut, vous frémiriez. Je ne veux pas ici vous jetter dans de vaines terreurs; mais je vous dis, en tremblant moi-même, que les converſions des ames qui vous reſſemblent ſont très-rares; l'arrêt de Jeſus-Chriſt là-deſſus eſt déciſif & terrible : *Celui*, dit-il, *qui après avoir mis la main à la charuë regarde derriere lui, n'eſt pas propre au Royaume de Dieu* : *Non eſt aptus regno Dei.* Jeſus-Chriſt ne dit pas : Il perd le droit qu'il avoit au Royaume de Dieu; il ſe met en danger d'en être exclu pour toujours : non; mais il n'eſt pas propre au Royaume de Dieu; *Non eſt aptus regno Dei;* c'eſt-à-dire, ſes inclinations, ſon fond, le ca-

ractère particulier de ſon eſprit & de ſon cœur, le rend inhabile au ſalut. Quand on dit qu'un homme n'eſt point propre aux ſciences, à l'épée, à la robe; c'eſt-à-dire, qu'il a apporté en naiſſant des défauts incompatibles avec les fonctions de ces états, & que certainement il n'y réuſſiroit pas; & voilà ce que dit Jeſus-Chriſt de l'ame inconſtante par rapport au ſalut; que de tous les caractères, il n'en eſt pas de moins propre au Royaume de Dieu: *Non eſt aptus regno Dei.*

Ah! un impudique peut-être touché; & David fit pénitence de ſon adultère: un impie peut être frappé de Dieu, & ſentir le poids de la majeſté qu'il avoit blaſphémée; & Manaſſès dans les chaînes, adore le Dieu de ſes peres dont il avoit renverſé les autels: un Publicain peut renoncer à ſes injuſtices; & Zachée après avoir reſtitué ce qu'il avoit ravi, répand libéralement ſon propre bien dans le ſein des pauvres: une ame proſtituée aux plaiſirs & aux paſſions les plus honteuſes, peut-être tout d'un coup éclairée; & la Péchereſſe aux pieds de Jeſus-Chriſt, pleure des péchés que ſon amour efface encore plus heureuſement que ſes larmes. Mais un Achab, qui averti par Elie, tantôt ſe couvre de cendre & de cilice, puis retourne à ſes idoles; & revient encore, & au Prophête & à ſes faux dieux: mais un Sédécias, qui touché des remontrances de Jérémie, l'envoye chercher en ſecret, le conſulte ſur

la volonté du Seigneur, & au ſortir de-là retombe dans ſon aveuglement, fait jetter le Prophête dans une foſſe, & le rappelle enſuite pour le conſulter encore, & l'outrager encore le lendemain : mais cette Reine d'Iſraël, qui dans ſon affliction, prend des ornemens modeſtes pour aller conſulter l'homme de Dieu ; paroît reſpecter la puiſſance & la majeſté du Dieu véritable en la perſonne de ſon Prophête ; & de retour à Samarie, ſacrifie à ſes veaux d'or comme auparavant ; ah ! on ne lit nulle part qu'ils ayent fait pénitence, & les Livres ſaints nous les repréſentent partout comme des Princes reprouvés & haïs de Dieu. D'où vient cela ? c'eſt que l'inconſtance & la légéreté, eſt de tous les caractères le moins propre au Royaume de Dieu : *Non eſt aptus regno Dei.*

D'où vient cela ? c'eſt que la piété chrétienne ſuppoſe un eſprit mûr, capable d'une réſolution, qui ſait prendre ſon parti, & qui, la droite voie une fois connue, y entre, & ne s'en détourne pas aiſément, elle ſuppoſe une ame forte, qui ſait être au-deſſus d'un dégoût, d'un obſtacle, d'un péril, de ſa propre foibleſſe ; une ame ſenſée, qui ne ſe conduit, ni par goût, ni par ſentimens, mais par des régles de foi & de prudence. D'où vient cela ? c'eſt que pour former une ame chrétienne, il faut quelque choſe de grand, d'élevé, de ſolide, & qui ſoit au-deſſus des préjugés & des foibleſſes vulgaires : c'eſt que la Religion elle

même n'eſt qu'une lumiére & une raiſon divine, la perfection de la raiſon humaine: c'eſt que la vertu nous eſt toujours repréſentée dans les Livres ſaints ſous l'idée de la ſageſſe; le Juſte, ſous celle d'un homme ſenſé & prudent, qui éprouve tout, qui juge ſainement de tout, qui prend des meſures ſolides, & ne commence pas à bâtir pour laiſſer-là l'édifice imparfait: c'eſt que dans le monde même, un eſprit frivole & léger n'eſt capable de rien, & que tout ce qu'il entreprend, on le compte déjà pour échoué: c'eſt en un mot que l'inconſtance eſt de tous les caractères le moins propre au Royaume de Dieu: *Non eſt aptus regno Dei.*

Or, vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légéreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables & qui s'ennuye bien-tôt d'un même parti: elles ne viennent que d'une incertitude & d'une inconſtance de cœur qui ne peut pas répondre de ſoi-même pour l'inſtant qui ſuit; qui ne met la raiſon à rien; qui ſur toutes choſes ne conſulte & ne ſuit que le goût, & n'a rien de fixe que ſes variations éternelles.

Je ne parle pas ici de votre conduite extérieure, & telle qu'elle paroît aux yeux des hommes; l'orgueil qui vous tient lieu de raiſon, fait peut-être que les mœurs au-dehors paroiſſent égales & uniformes; que vous évitez ces extrêmités & ces inconſtances d'éclat, qui d'une piété extrê-

me font paſſer une ame inſenſée & légére, à un égarement encore plus exceſſif; & accoûtument les yeux du public à cenſurer, tantôt les excès de ſa vertu, & tantôt ceux de ſes vices. Vous ne donnez pas de ces ſpectacles à la dériſion des hommes : mais jugez de vous-même, par ce que vous êtes devant Dieu ; par votre conduite intérieure ; par vos ſentimens ſecrets; par cette légéreté de cœur, qui fait que le premier objet décide toujours de vous-même ; par ces promeſſes tant de fois renouvellées, autant de fois violées ; par ces démarches de pénitence, ſi facilement commencées & ſi facilement retractées. Vous êtes la plus légère & la plus inconſtante de toutes les ames ; le cœur le plus incertain & le plus variable : vous êtes une de ces nuées ſans eau, dit un Apôtre, que les vents agitent à leur gré, un de ces aſtres errans, qui n'ont jamais de route aſſurée ; une mer inconſtante & orageuſe, qui après avoir jetté les cadavres hors de ſon ſein, s'enfle encore, & va les reprendre ſur les mêmes bords où elle venoit de les laiſſer : *Fluctus feri maris deſpumantes ſuas cónfuſiones* : c'eſt-à-dire, que vous pouvez avoir des qualités propres au monde; mais que vous n'êtes point propre au Royaume de Dieu : *Non eſt aptus regno Dei.* Seconde reſſource de ſalut inutile à l'ame inconſtante, le goût de la vérité : *Impoſſibile eſt eos qui guſtaverunt donum cœleſte, & prolapſi ſunt, rursùs renovari ad pœnitentiam.*

Ep. Jud. 13.

III. REFLEX.

MAIS ce qu'il y a ici de plus terrible, & de plus capable d'allarmer les ames dont je parle, c'eſt en dernier lieu, que la reſſource des Sacremens, ſi utile aux autres pécheurs, devient un écueil à l'ame inconſtante : *Participes facti ſunt Spiritûs ſancti.*

Un écueil, premierement par l'uſage toujours inutile de ces divins remèdes. Car une ame qui a vécu long-tems éloignée de l'autel, & caché durant pluſieurs années dans le tréſor de ſon cœur ſes iniquités anciennes & nouvelles, ſans venir les découvrir au Tribunal ſacré, porte en venant enfin ſe jetter aux pieds d'un homme de Dieu, des terreurs & des agitations de pénitence qu'elle n'avoit pas encore ſenties. La majeſté du lieu, la ſainte ſévérité du Juge, l'importance du remède, la honte ſeule & la confuſion de ſes crimes ; tout cela fait ſur ſon cœur des impreſſions ſi nouvelles & ſi profondes, qu'il n'eſt pas aiſé de les effacer, Mais pour vous vous ne portez plus au Tribunal qu'une ame familiariſée avec ſa confuſion : le récit de vos foibleſſes, tant de fois répété, ne fait preſque plus d'impreſſion ſur votre cœur : les plaïes les plus honteuſes ne ſont plus pour vous que des redites familieres qui ne vous frappent plus. Vous allez au Tribunal, raſſuré contre vous-même : vous ne rougiſſez plus de vos aveus ; & comme la honte qui découvre les miſéres de votre

conſcience n'eſt preſque plus ſenſible, la douleur auſſi qui les déteſte, n'a jamais de ſuite.

Secondement, un écueil, par la diſſimulation inſéparable des rechûtes. On traîne le poids de ſes crimes de tribunal en tribunal : à chaque nouvelle chûte, on cherche un nouveau Confeſſeur, pour s'épargner la honte qui accompagneroit l'aveu de mêmes foibleſſes : on lui laiſſe ignorer toutes les inconſtances paſſées ; & on fait gémir les Miniſtres de Jeſus-Chriſt, qu'on n'eſt venu, ce ſemble, inſtruire de ſes honteuſes fragilités, que pour leur laiſſer plus de loiſir, en les abandonnant enſuite ; de s'en affliger, & d'en répandre des larmes devant Dieu.

Troiſiémement, un écueil, par le ſacrilége inévitable, dans les rechûtes. Car ſe repentir ſans ceſſe, & retomber ſans ceſſe ; ne venir ſe purifier, que pour ſe ſouiller encore ; ne dire, j'ai péché, que pour pécher de nouveau : ce n'eſt pas être un pénitent, dit un Pere ; c'eſt être un moqueur, & un profanateur des choſes ſaintes.

Je ſais que la grace du Sacrement ne fixe pas l'inſtabilité du cœur humain, n'établit pas l'homme dans un état conſtant & invariable de juſtice ; & je ne prétens pas dire abſolument qu'on ait profané le Sacrement, dès qu'on redevient pécheur après avoir été pénitent. Hélas ! il faudroit pour cela ne pas connoître la miſérable condition de la nature humaine, & ignorer même ſa

propre foibleſſe. Mais je dis que lorſqu'on eſt ſorti véritablement juſtifié des pieds du Prêtre, ſi l'on eſt aſſez malheureux que de retomber, les rechûtes du moins ne ſont pas ſi promptes; il faut que le tems & les occaſions ayent inſenſiblement affoibli la grace; que mille infidélités ſecrettes ayent peu-à-peu préparé l'ame à une nouvelle chûte; que des périls mille fois mépriſés, nous ayent pouſſé, comme par autant de démarches inſenſibles, vers le moment fatal qui nous a vû retomber: on ne paſſe pas un inſtant d'un état de juſtice à un état de péché.

L'ouvrage de la converſion n'eſt pas l'ouvrage d'un moment: c'eſt un ouvrage difficile; il faut que des larmes abondantes, de longues prieres, de violences douloureuſes, des œuvres perſévérantes nous y établiſſent. Or on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avoit acquis qu'avec des peines & des travaux infinis, ce qui étoit le pris des larmes, des violences, des confuſions, des déchiremens de tout le cœur: quand il en a tant coûté pour ſe relever, on ne retombe pas ſi aiſément; les difficultés d'une véritable converſion, en ſont, pour ainſi dire, la sûreté.

L'ouvrrge de la converſion, eſt un ouvrage ſolide: elle forme en nous une nouvelle créature; elle change nos penchans; elle nous donne un cœur nouveau; elle bâtit le nouvel édifice ſur le roc. Or le premier mouvement ne renverſe pas ce

qui devoit tenir contre les vents & les orages, & défier la durée même des siécles ; ce qui s'écroule en un instant, n'étoit bâti que sur le sable mouvant, rien n'étoit changé, quand la vertu nous trouve aussi foibles que nous l'avions été dans le crime.

L'ouvrage de la conversion est un ouvrage sérieux : on délibere long-tems avant que de faire cette grande démarche ; on se la refuse long-tems à soi-même ; on balance, on recule, on n'ose commencer ; on veut, & on ne veut plus ; on s'épuise en réflexions sur les obstacles & sur les suites ; les incertitudes & les lenteurs ne finissent pas. Or une entreprise si long-tems méditée, on ne l'abandonne pas le même jour presque qu'on venoit de la finir.

C'est-à-dire, que lorsque l'on sort absous devant Dieu du tribunal, on en sort changé : & cependant au sortir de-là, vous vous retrouvez toujours le même ; on voit dans les mêmes circonstances les mêmes chûtes : la présence d'un objet triomphoit de votre foiblesse ; elle en triomphe encore une complaisance vous rendoit infidéle au devoir ; elle vous le rend encore : on ne voit pas que vous évitiez ces entretiens, ces lieux, ces plaisirs qui sont pourtant de toutes vos confessions ; vous n'en cultivez pas moins des liaisons toujours fatales à votre innocence ; vous n'en rabattez rien d'un jeu, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie ; vous n'en retranchez rien à des profusions dont des créanciers

créanciers ; des domeſtiques, & les pauvres eux-mêmes ſouffrent : rien à un ſommeil où dans la molleſſe d'un lit, & dans l'oiſiveté de vos penſées, vous laiſſez repoſer votre eſprit ſur des images toujours dangereuſes à votre ame ; rien à une vie inutile qui vous damne : on ne voit ni précaution pour l'avenir, ni meſures pour ſatisfaire au paſſé : les jeûnes, les veilles, les larmes, les macérations, & tout cet appareil de la pénitence, vous ne le connoiſſez même pas : la priere, le recueillement, la retraite, & tous ces ſecours ſi néceſſaire à la piété, vous les négligez : en un mot vous êtes encore le même, & le pénitent en vous reſſemble parfaitement au pécheur : ah ! ce n'eſt donc pas ledo igt de Dieu qui avoit chaſſé le démon de votre ame. Lorſque vous avez guéri une ame, ô mon Dieu ! il paroît que votre main toute-puiſſante s'en eſt mêlée : vos miracles & les transformations de votre grace ſont durables, & ne reſſemblent point à ces preſtiges des impoſteurs, qui s'évanouiſſent & échappent à la vûe un moment après qu'on venoit de les voir paroître.

Auſſi les Saints ont tous regardé la pénitence de ces ames infidéles, comme des dériſions publiques des Sacremens, & des outrages faits à la ſainteté de nos myſtères. On les éloignoit de l'autel ſacré ; on les regardoit comme des animaux immondes, cent fois revenus à leurs vomiſſemens, &

devant leſquels il ne falloit plus jetter les choſes ſaintes : on ſe défioit même d'une pénitence, qui avoit pû être ſuivie d'une ſeconde infidélité. Jugez, mon cher Auditeur, ce que les Saints auroient penſé des vôtres, & ce que l'Egliſe en penſe encore aujourd'hui : jugez des plaintes que vous faites quelquefois contre les Miniſtres de la pénitence, leſquels vous retrouvant toujours retombant dans les mêmes égaremens, toujours renouvellant & vos promeſſes & vos rechûtes, noſent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jetter le Saint aux chiens.

Je ſais que nous ne devons pas aggraver le joug ; qu'on ne décrie & ne dèshonore pas moins la religion, lorſqu'on ajoute un ſeul iota à la loi par un excès de ſévérité, que lorſqu'on l'en retranche par une lâcheté criminelle ; & qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs par une vaine oſtentation de zèle & de rigueur, des prétextes de s'éloigner des choſes ſaintes. Mais auſſi faut-il confier à l'inſtant le ſang de J. C. à des profanes qui l'ont mille fois ſouillé ? faut-il ajouter foi à des promeſſes ſi ſouvent violées ? faut-il accorder à la perſévérance dans l'occaſion & dans l'habitude du crime, c'eſt-à-dire, à tous les ſignes les moins équivoques de l'impénitence, les graces qu'on ne peut accorder qu'à un ſincère repentir ? Ne devons-nous pas, comme le Prophête Eliſée, ſavoir arrêter l'huile de la grace, & ſuſpendre

la vertu des Sacremens, lorsqu'on ne nous présente que des vases pleins, je veux dire, des cœurs toujours prévenus des mêmes passions ?

Eh ! que ferions-nous, en vous accordant un pardon que Dieu vous refuse, que multiplier vos crimes, & vous charger d'une nouvelle malédiction ? Ah ! plût au ciel, ame infidéle qui m'écoutez, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconstances honteuses, & que vos fragilités tant de fois confessées, & autant de fois renouvellées, n'eussent pas rencontré un azile dans l'indulgence même du sanctuaire ! On ne vous verroit plus dans les mêmes foiblesses & dans les mêmes miséres, depuis tant d'années que vous venez vous en accuser : vous ne seriez plus couverte de cette lépre, que vous avez presque portée dès l'enfance ; si comme la sœur de Moyse, vous aviez trouvé un Législateur sage & sévère, qui sans avoir égard au rang que vous tenez dans votre peuple, sans acquiescer à la chair & au sang, vous eût séparée du tabernacle saint, & du camp du Seigneur, jusqu'à ce que votre humiliation & votre douleur vous eussent disposée à recevoir la guérison, & à venir présenter vos offrandes avec le reste des Fidéles. Une seule confession faite à un Ministre saint & éclairé, vous auroit renouvellée ; & vous voilà encore la même, après tant de Sacremens & de démarches inutiles de pénitence !

Mais, que dis-je, la même? non-seulement tous vos crimes passés, tant de fois inutilement confessés, subsistent encore, mais vous êtes de plus coupable d'une infinité de Sacremens mille fois profanés: vous avez ajoûté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, parce que vous ne vous en êtes jamais répenti comme il faut; vous y avez, dis-je, ajoûté la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges. Mais il eût donc mieux valu, me direz-vous, demeurer endurci dans mon habitude, & ne faire jamais d'effort pour en sortir? C'est-à-dire, que pour éviter d'être profanateur, vous voulez devenir impie. Ah! sans doute, il eût mieux valu demeurer pécheur, que venir profaner le sang de Jesus-Christ. Mais n'aviez-vous point d'autre moyen d'éviter le sacrilége? ne pouviez-vous pas vous disposer par une sincére pénitence à approcher dignement de l'autel? est-ce une alternative inévitable, ou d'abuser des choses saintes, ou de s'en éloigner? Ah? ce ne sont pas ces remèdes divins qu'il faut fuir; ce sont les passions qu'il faut vaincre: ce n'est pas en sécouant le joug, qu'il faut éviter les profanations; c'est en usant avec piété des graces de l'Eglise! Ce n'est pas en disant avec l'impie: Puisque la loi m'est une occasion de chûte, pourquoi me blâme-t'on lorsque je ne l'observe pas? Mais c'est en disant avec une ame touchée: J'ai lavé mes pieds, comment les salirois-je encore?

vous avez brisé mes liens, ô mon Dieu ! on ne me verra plus en resserrer les funestes nœuds : vous avez chassé le démon impur de mon ame, qui devoit être le temple de l'Esprit saint; ah ! je ne me permettrai plus qu'il y entre, de peur qu'il n'y habite pour toujours, & que mon dernier état ne devienne pire que le premier.

Je dis pire : car quelle ressource de salut peut-il vous rester encore ? La connoissance de la vérité? personne n'en est plus instruit, & ne la connoît mieux que vous. Le goût de la piété, & les sentimens de la grace ? jamais cœur n'y fut plus sensible que le vôtre. Le secours des Sacremens ? mais ces divins remèdes eux-mêmes sont devenus vos maux les plus désespérés, & vos plus grands crimes. Grand Dieu ! vous seul connoissez ceux qui vous appartiennent, & vous les avez marqués sur le front d'un sçeau ineffaçable de salut ; c'est un secret éternel sur lequel l'homme ne peut jetter les yeux sans témérité : mais quand vous tirerez un jour le voile, trouverons-nous dans ce nombre beaucoup de ces ames légeres dont je parle ! Derniere ressource de salut inutile à l'ame inconstante, la ressource des Sacremens : *Impossibile est eos qui participes facti sunt Spiritûs sancti, & prolapsi sunt, rursùs renovari ad pœnitentiam.*

J'avois donc raison de vous dire, mes Freres, que de tous les caractères, l'inconstance dans les voies du salut, étoit

le moins propre au royaume de Dieu. Il eſt des reſſources pour les autres pécheurs; pour celui-ci, il n'en eſt plus, ou du moins il n'en paroît plus : il faut ſortir, pour en trouver, des voies ordinaires de la Providence ſur le ſalut des hommes. Cependant le pécheur inconſtant eſt de tous les pécheurs le moins frappé du danger de ſon état : les ſentimens de religion, qui le conduiſent de tems en tems au tribunal & à l'autel ſaint, l'endorment & le raſſurent. Le libertinage de tant de pécheurs endurcis, qui vivent comme des impies ſans Dieu, ſans culte, ſans Sacremens, donner à ſes yeux un nouveau mérite à la différence de ſa conduite ; il ſait bon gré de n'en être pas encore venu à ce point d'endurciſſement & d'irréligion ; il s'applaudit de conſerver encore du moins dans ſes foibleſſes, & dans ſes inconſtances éternelles, la force de recourir de tems en tems au remède; il ſe dit tout-bas à lui-même, comme le Phariſien : *Je ne ſuis pas fait comme les autres hommes.* Ce paralléle nourrit & flâte en ſecret ſa ſécurité : il ſe croit plus religieux; & il ne voit pas que la profanation des choſes ſaintes, eſt la ſeule marque de religion qui lui reſte encore.

Luc. 18. 11.

Mais ce n'eſt pas tout ; ces vains dehors mêmes, ces foibles reſtes ne ſe ſoutiennent pas long-tems, & diſparoiſſent enfin : on peut flotter quelques années entre les Sacremens & les rechûtes ; cet abus des choſes ſaintes méne toujours à l'endurciſſe-

ment : Dieu, si long-tems méprisé, méprise à son tour ; le cœur se lasse de ses inconstances : comme les vérités à force d'être connues ne font plus d'impression ; que le goût de la vertu, pour avoir été trop souvent senti, est émoussé ; que les Sacremens ne sont plus qu'une gêne inutile & incommode, on s'en épargne la cérémonie ; on trouve plus doux de se reposer dans le désordre ; tous les efforts qu'on a faits pour en sortir, qui n'ayant jamais été sincères, ont toujours été sans succès, nous dégoûtent d'en faire de nouveaux, nous accoûtument à nous laisser aller tranquillement à nous-mêmes : comme les démarches qu'on faisoit pour le salut étoient d'autant plus pénibles, qu'elles n'étoient ni soutenues ni adoucies par un repentir véritable, on ne demande pas mieux que de les cesser & d'en être quitte. Ainsi l'inconstance elle-même nous conduit à ce funeste repos ; les inspirations cessent ; les remords s'appaisent ; la conscience se calme ; les alternatives de vice & de vertu finissent enfin, par un état fixe & tranquille de crime ; les esprits impurs rentrent en plus grand nombre dans l'ame, & y établissent enfin une demeure constante & perpétuelle : *Et ingressi habitant ibi.*

Et c'est alors que le retour est comme désepéré, & l'iniquité consommée. Vous étiez touché autrefois à l'approche de la solemnité pascale ; vous ne l'êtes plus, les discours de piété vous trouvoient encore

ſenſible ; ils n'excitent plus que vos dégoûts ou vos cenſures : le ſeul ſpectacle d'un homme de bien réveilloit en vous des déſirs ſecrets de vertu ; vous ſerez le premier à parler avec dériſion de la ſainteté de ſes exemples : vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété ; vous faiſiez encore de tems en tems certaines prieres à Dieu pour lui demander qu'il vous délivrât de vos miſéres : mais depuis que le Seigneur s'eſt retiré de vous, ah ! vous vivrez ſans joug & ſans régle ; vous entaſſerez monſtre ſur monſtre ; pas le plus petit retour ſur vous-même ; plus d'autre trouble que ceux qui naîtront de vos paſſions traverſées ; plus d'autre crainte, que de manquer d'occaſion de plaiſir & de crime ; plus d'autre viciſſitude dans le cœur, que la naiſſance de quelque nouvelle paſſion ; plus de ſentiment, que pour la volupté ; plus de dégoût, que pour la piété & la juſtice.

Eh ! ne voyons-nous pas auſſi tous les jours qu'il n'eſt pas de pécheurs plus extrêmes dans leurs déſordres, que ceux, qui après avoir ſuivi quelque-tems le parti de la vertu, ſe rengagent dans les plaiſirs, & ſe rendent au monde qu'ils avoient abandonné. Il ſemble que Dieu, indigné de leur apoſtaſie, maudit ces ames inconſtantes & légeres : qu'il les frappe d'aveuglement, les livre à un ſens réprouvé & à toute la corruption de leurs déſirs : ce ne ſont plus des pécheurs ordinaires ; ce ſont

des

des monstres, sans foi, sans pudeur, sans aucun frein qui les retienne ; & leur dernier état devient infiniment pire que le premier. Le monde ne nous fournit que trop tous les jours de ces tristes spectacles ; & l'inconstance des pécheurs dans les voies de la piété, & leur retour plus vif & plus extrême qu'auparavant dans le vice, ne lui donne que trop d'occasions de faire des dérisions injustes de la piété même. Non, mes Freres, la vertu, ne dégénére jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le ciel, lorsqu'elle venoit à se corrompre sur la terre, dit l'Ecriture, elle n'étoit plus qu'un amas de vers & de pourriture : *Scatere cœpit vermibus, atque computruit.* Tel est le sort d'une ame, qui élevée jusques dans le ciel par une conversion sincère, en retombe encore, pour ainsi dire, & vient de nouveau se corrompre sur la terre ; ce n'est plus qu'un spectacle d'horreur ; elle n'exhale plus qu'une odeur de mort ; ses scandales répandent par-tout l'infection du vice ; & il n'est pas de corruption, dit un Prophête, pire que la sienne : *Corrumpetur putredine pessimâ.* *Exod.* 16. 20. *Mith.* 2. 10.

Vivez-vous donc encore, mon cher Auditeur, dans ces alternatives de grace & de péché ? déclarez-vous enfin ; c'est assez balancer entre le ciel & la terre, comme le disoit autrefois un Prophête à des pécheurs semblables à vous : *Usquequo claudicatis in duas partes* ? Si Baal est votre Dieu, adorez-le tout seul, à la bonne heure ; mais si le Sei- 3. *Reg.* 18. 21.

gneur eſt le Dieu véritable, n'adorez plus
Ibid. que lui ſeul : *Si Dominus eſt Deus, ſequimini eum ; ſi autem Baal, ſequimini illum.* Pourquoi ces efforts pour revenir au Seigneur, & ces foibleſſes qui vous en ſéparent ? pourquoi ces viciſſitudes puériles & éternelles, de crime & de vertu ? pourquoi ces plaiſirs & ces larmes ? Ah ! ou eſſuyez vos larmes pour toujours, & recevez votre conſolation en ce monde; ou n'y cherchez plus d'autres conſolations, ni d'autres plaiſirs, que ceux de la grace & de l'innocence. Fixez-vous enfin; je ne parle ici que pour l'intérêt propre de votre repos. Quelle vie pénible que ces révolutions perpétuelles de crime & de répentir ! vous le ſavez. Eternellement combattu, & par ces troubles ſecrets qui vous rappellent à l'innocence, & par ces penchans infortunés qui vous rentraînent dans le vice : toujours occupé, ou à pleurer vos foibleſſes, ou à ſurmonter vos remords : jamais heureux ; ſoit dans le crime, où vous ne trouvez point de paix ; ſoit dans la vertu, où vous ne pouvez vous faire une ſituation durable. Ayez donc pitié de votre ame : fixez-vous enfin : établiſſez une paix ſolide dans votre conſcience : mettez à profit ces derniers traits de miſéricorde que la bonté de Dieu laiſſe encore tomber ſur votre cœur. Peut-être touchez-vous à cette derniere inconſtance, qui va terminer par l'endurciſſement toutes les inégalités de votre vie ; & que comme un arbre plus d'une

fois mort & déraciné, ſelon l'expreſſion d'un Apôtre, vous allez reſter pour toujours ſur le côté que vous tomberez : fixez donc dans le devoir toutes les agitations de votre ame ; afin que fondé & enraciné dans la charité vous ne ſoyez plus un de ces hommes temporels, dont parle JESUS-CHRIST, qui ne croyent en lui que pour un peu de tems ; & que vous puiſſiez un jour aller recevoir dans le ciel la couronne du ſalut & de l'immortalité, promiſe à ceux qui auront perſévéré juſqu'à la fin.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA TROISIEME SEMAINE DE CARÊME.

Sur le petit nombre des Elus.

Multi Leprosi erant in Israël sub Elisæo Propheta : & nemo eorum mundatus est, nisi Naaman Syrus.

Il y avoit beaucoup de lépreux en Israël du tems du Prophête Elisée, & aucun d'eux ne fut guéri que le seul Naaman le Syrien. Luc. 4. 27.

VOUS nous demandez tous les jours, mes Freres, s'il est vrai que le chemin du ciel soit si difficile ; & si le nombre de ceux qui se sauvent est aussi petit que nous le disons. A une question si souvent proposée, & encore plus souvent éclaircie, JESUS-CHRIST vous répond aujourd'hui,

qu'il y avoit beaucoup de Veuves en Israël affligées de la famine; & que la seule Veuve de Sarepta mérita d'être secourue par le Prophête Elie : que le nombre des lépreux étoit grand en Israël du tems du Prophête Elisée ; & que cependant Naaman tout seul fut guéri par l'homme de Dieu.

Pour moi, mes Freres, si je venois ici vous allarmer plutôt que vous instruire, il me suffiroit de vous exposer simplement ce qu'on lit de plus terrible dans les livres saints sur cette grande vérité ; & parcourant de siécle en siécle l'histoire des Justes, vous montrer que dans tous les tems, les Elus ont été fort rares. La famille de Noé, seule sur la terre sauvée de l'inondation générale ; Abraham, seul discerné de tout le reste des hommes, & devenu le dépositaire de l'Alliance ; Josué & Caleb, seuls de six cent mille Hébreux, introduits dans la terre de promesse ; un Job, seul juste dans la terre de Hus ; Loth, dans Sodome ; les trois enfans Juifs dans Babylone.

A des figures si effrayantes auroient succédé les expressions des Prophêtes : vous auriez vû dans Isaïe les Elus aussi rares que ces grapes de raisin qu'on trouve encore après la vendange, & qui ont échappé à la diligence du vendangeur ; aussi rares que ces épis qui restent par hazard après la moisson, que la faulx du moissonneur a épargnés.

L'Evangile auroit encore ajoûté de nouveau traits à la terreur de ces images : je

vous aurois parlé de deux voies, dont l'une eſt étroite, rude, & la voie d'un très-petit nombre; l'autre, large, ſpacieuſe, ſemée de fleurs, & qui eſt comme la voie publique de tous les hommes: enfin, en vous faiſant remarquer que par-tout dans les Livres ſaints, la multitude eſt toujours le parti des réprouvés; & que les Élus, comparés au reſte des hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe preſque à la vûe; je vous aurois laiſſé, ſur votre ſalut, dans des allarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la foi, & à l'eſpérance de ſa vocation.

Mais que ferois-je en bornant tout le fruit de cette inſtruction, à vous prouver ſeulement que très-peu de perſonnes ſe ſauvent? hélas! je découvrirois le danger, ſans apprendre à l'éviter; je vous montrerois avec le Prophête, le glaive de la colère de Dieu levé ſur vos têtes, & je ne vous aiderois pas à vous dérober au coup qui vous menace; je troublerois les conſciences, & je n'inſtruirois pas les pécheurs.

Mon deſſein donc aujourd'hui, eſt de chercher dans nos mœurs les raiſons de ce petit nombre. Comme chacun ſe flâte qu'il n'en ſera pas exclus, il importe d'examiner ſi ſa confiance eſt bien fondée. Je veux, en vous marquant les cauſes qui rendent le ſalut ſi rare, non pas vous faire conclure en général que peu ſeront ſauvés,

mais vous réduire à vous demander à vous-même, si vivant comme vous vivez, vous pouvez espérer de l'être : qui suis-je ? que fais-je pour le ciel ? & quelles peuvent être mes espérances éternelles ?

Je ne me propose point d'autre ordre dans une matiére aussi importante. Quelles sont les causes qui rendent le salut si rare ? Je vais en marquer trois principales, & voilà le seul plan de ce discours : l'art & les recherches seroient ici mal placées. Appliquez-vous, qui que vous soyez : le sujet ne sauroit être plus digne de votre attention, puisqu'il s'agit d'apprendre quelles peuvent être les espérances de votre destinée éternelle. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

PEU de gens se sauvent, parce qu'on ne peut comprendre dans ce nombre que deux sortes de personnes, ou celles qui ont été assez heureuses pour conserver leur innocence pure & entiere; ou celles qui, après l'avoir perdue, l'ont retrouvée dans les travaux de la pénitence : premiére cause. Il n'y a que ces deux voies de salut ; & le Ciel n'est ouvert, ou qu'aux innocens, ou qu'aux pénitens. Or, de quel côté êtes-vous ? êtes-vous innocent ? êtes-vous pénitent ? Rien de souillé n'entrera dans le Royaume de Dieu : il faut donc y porter, ou une innocence conservée, ou une innocence recouvrée. Or, mourir innocent est un privilège où peu d'ames peuvent aspirer : vivre pénitent est une grace que les

adouciſſemens de la diſcipline, & le relâchement de nos mœurs rendent preſque encore plus rare.

En effet, qui peut prétendre aujourd'hui au ſalut par un tître d'innocence? Ou ſont ces ames pures en qui le péché n'ait jamais habité, & qui ayent conſervé juſqu'à la fin le tréſor ſacré de la premiére grace que l'Egliſe leur avoit confiée dans le baptême, & que JESUS-CHRIST leur demandera au jour terrible des vengeances.

Dans ces tems heureux où toute l'Egliſe n'étoit encore qu'une aſſemblée de Saints, il étoit rare de trouver des Fidéles, qui après avoir reçu les dons de l'Eſprit-Saint, & confeſſé JESUS-CHRIST dans le Sacrement qui nous régénére, retombaſſent dans le déréglement de leurs premieres mœurs. Ananie & Saphire furent les ſeuls prévaricateurs de l'Egliſe de Jéruſalem: celle de Corinthe ne vit qu'un inceſtueux: la pénitence canonique étoit alors un remède rare; & à peine, parmi ces vrais Iſraëlites, ſe trouvoit-il un ſeul lépreux qu'on fût obligé de l'éloigner de l'autel ſaint, & de ſéparer de la communion de ſes freres.

Mais depuis, la foi s'affoibliſſant en commençant à s'éteindre, le nombre des Juſtes diminuant à meſure que celui des Fidéles augmentoit, le progrès de l'Evangile a ce ſemble arrété celui de la piété; & le monde entier devenu Chrétien, a porté enfin avec lui dans l'Egliſe, ſa corruption & ſes maximes. Hélas! nous nous

égarons presque tous dès le sein de nos meres: le premier usage que nous faisons de notre cœur est un crime: nos premiers penchans sont des passions; & notre raison ne se développe & ne croît, que sur les débris de notre innocence. La terre, dit un Prophête, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; tous ont violé les loix, changé les ordonnances, rompu l'alliance qui devoit durer éternellement; tous opérent l'iniquité, & à peine s'en trouve-t'il un seul qui fasse le bien. L'injustice, la calomnie, le mensonge, la perfidie, l'adultére, les crimes les plus noirs ont inondé la terre: *Mendacium, & furtum; & adulterium inundaverunt.* Le frere dresse des embuches au frere; le pere est séparé de ses enfans; l'époux de son épouse. Il n'est point de lien qu'un vil intérêt ne divise. La bonne foi n'est plus que la vertu des simples. Les haines sont éternelles; les réconciliations sont des feintes; & jamais on ne regarde un ennemi comme un frere. On se déchire, on se dévore les uns les autres; les assemblées ne sont plus que des censures publiques; la vertu la plus entiére n'est plus à couvert de la contradiction des langues. Les jeux sont devenus, ou des trafics, ou des fraudes, ou des fureurs. Les repas, ces liens innocens de la société, des excès dont on n'oseroit parler; les plaisirs publics, des écoles de lubricité: notre siécle voit des horreurs que nos peres ne connoissoient même pas. La ville est une

Oſée, 4. 2.

Ninive pécheresse; la Cour est le centre de toutes les passions humaines ; & la vertu autorisée par l'exemple du Souverain, honorée de sa bienveillance, animée par ses bienfaits, y rend le crime plus circonspect, mais ne l'y rend pas peut-être plus rare. Tous les états, toutes les conditions ont corrompu leur voie. Les pauvres murmurent contre la main qui les frappe ; les riches oublient l'auteur de leur abondance; les Grands ne semblent être nés que pour eux-mêmes ; & la licence paroît le seul privilège de leur élévation. Le sel même de la terre s'est affadi ; les lampes de Jacob se sont éteintes ; les pierres du Sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques, & le Prêtre est devenu semblable au peuple. O Dieu ! est-ce donc-là votre Eglise & l'assemblée des Saints ? est-ce là cet héritage si chéri, cette vigne bien aimée, l'objet de vos soins & de vos tendresses? & qu'offroit de plus coupable à vos yeux Jérusalem, lorsque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle ?

Voilà donc déjà une voie de salut fermée presqu'à tous les hommes ; tous se sont égarés. Qui que vous soyez qui m'écoutez ici, il a été un tems où le péché régnoit en vous : l'âge a peut-être calmé vos passions ; mais quelle a été votre jeunesse ; des infirmités habituelles vous ont peut-être dégoûté du monde ; mais quel usage faisiez-vous avant cela de la santé ? un coup de la grace a peut-être changé

votre cœur ; mais tout le tems qui a précédé ce changement, ne priez-vous pas ſans ceſſe le Seigneur qu'il l'efface de ſon ſouvenir ?

Mais à quoi m'amuſai-je ? Nous ſommes tous pécheurs, ô mon Dieu ! & vous nous connoiſſez ; ce que nous voyons même de nos égaremens, n'en eſt peut-être à vos yeux que l'endroit le plus ſupportable ; & du côté de l'innocence, chacun de nous convient aſſez qu'il n'a plus rien à prétendre au ſalut. Il ne reſte donc plus qu'une reſſource ; c'eſt la pénitence. Après le naufrage, diſent les Saints, c'eſt la planche heureuſe, qui ſeule peut encore nous mener au port ; il n'y a plus d'autre voie de ſalut pour nous. Qui que vous ſoyez qui avez été pécheur, prince, ſujet, grand, peuple, la pénitence ſeule peut vous ſauver.

Or, ſouffrez que je vous demande, où ſont les pénitens parmi nous ? où ſont-ils ? forment-ils dans l'Egliſe un peuple nombreux ? Vous en trouverez plus, diſoit autrefois un Pere, qui ne ſoient jamais tombés, que vous n'en trouverez qui, après leur chûte, ſe ſoient relevés par une véritable pénitence ; cette parole eſt terrible. Mais je veux que ce ſoit-là une de ces expreſſions qu'il ne faut pas trop preſſer, quoique les paroles des Saints ſoient toujours reſpectables. Ne portons pas les choſes ſi loin ; la vérité eſt aſſez terrible, ſans y ajouter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons ſeulement

ſi du côté de la pénitence, nous ſommes en droit la plûpart de prétendre au ſalut.

Qu'eſt-ce qu'un pénitent ? Un pénitent, diſoit autrefois Tertullien, eſt un Fidéle qui ſent tous les momens de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre & d'oublier autrefois ſon Dieu ; qui a ſans ceſſe ſon péché devant les yeux ; qui en retrouve par-tout le ſouvenir & les triſtes images : un pénitent, c'eſt un homme chargé des intérêts de la juſtice de Dieu contre lui-même ; qui s'interdit les plaiſirs les plus innocens, parce qu'il s'en eſt permis de criminels ; qui ne ſouffre les plus néceſſaires qu'avec peine ; qui ne regarde plus ſon corps que comme un ennemi qu'il faut affoiblir ; comme un rebelle quil faut châtier ; comme un coupable à qui déſormais il faut preſque tout refuſer ; comme un vaſe ſouillé qu'il faut purifier ; comme un débiteur infidéle, dont il faut exiger juſqu'au dernier denier : un pénitent, c'eſt un criminel, qui s'enviſage comme un homme deſtiné à la mort, parce qu'il ne mérite plus de vivre ; ſes mœurs par conſéquent, ſa parure, ſes plaiſirs mêmes, doivent avoir je ne ſais quoi de triſte & d'auſtère, & il ne doit plus vivre que pour ſouffrir : un pénitent ne voit dans la perte de ſes biens & de ſa ſanté, que la privation des faveurs dont il a abuſé ; dans les humiliations qui lui arrivent, que la peine de ſon péché ; dans les douleurs qui le déchirent, que le commencement des ſup-

plices qu'il a mérités ; dans les calamités publiques qui affligent ſes freres, que le châtiment peut-être de ſes crimes particuliers : voilà ce que c'eſt qu'un pénitent. Mais je vous demande encore, où ſont parmi nous les pénitens de ce caractère ? où ſont-ils ?

Ah ! les ſiécles de nos peres en voyoient encore aux portes de nos Temples c'étoient des pécheurs moins coupables que nous ſans doute, de tout rang, de tout âge, de tout état ; proſternés devant le veſtibule du Temple ; couverts de cendre & de cilice ; conjurant leurs freres qui entroient dans la maiſon du Seigneur, d'obtenir de ſa clémence le pardon de leurs fautes ; exclus de la participation à l'autel, & de l'aſſiſtance même aux Myſtères ſacrés ; paſſant les années entiéres dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prieres, & dans des épreuves ſi laborieuſes, que les pécheurs les plus ſcandaleux ne voudroient pas les ſoutenir aujourd'hui un ſeul jour ; privés non-ſeulement des plaiſirs publics, mais encore des douceurs de la ſociété, de la communication avec leurs freres, de la joie commune des ſolemnités ; vivant comme des anathèmes, ſéparés de l'aſſemble ſainte ; dépouillés même pour un tems de toutes les marques de leur grandeur ſelon le ſiécle ; & n'ayant plus d'autre conſolation, que celle de leurs larmes & de leur pénitence.

Tels étoient autrefois les pénitens dans

l'Egliſe : ſi l'on y voyoit encore des pécheurs, le ſpectacle de leur pénitence édifioit bien plus l'aſſemblée des Fidéles, que leurs chûtes ne l'avoient ſcandaliſée ; c'étoient de ces fautes heureuſes, qui devenoient plus utiles que l'innocence même. Je ſais qu'une ſage diſpenſation a obligé l'Egliſe de ſe relâcher des épreuves publiques de la pénitence ; & ſi j'en rappelle ici l'hiſtoire, ce n'eſt pas pour blâmer la prudence des Paſteurs qui en ont aboli l'uſage, mais pour déplorer la corruption générale des Fidéles qui les y a forcés. Les changemens des mœurs & des ſiécles, entraînent néceſſairement avec eux les variations de la diſcipline. La police extérieure fondée ſur les loix des hommes, a pû changer ; la loi de la pénitence établie ſur l'Evangile & ſur la parole de Dieu, eſt toujours la même. Les degrés publics de la pénitence ne ſubſiſtent plus, il eſt vrai, mais les rigueurs & l'eſprit de la pénitence ſont encore les mêmes, & ne ſauroient jamais preſcrire. On peut ſatisfaire à l'Egliſe ſans ſubir les peines publiques qu'elle impoſoit autrefois : on ne peut ſatisfaire à Dieu ſans lui en offrir de particuliéres, qui les égalent & qui en ſoient une juſte compenſation.

Or, regardez autour de vous : je ne dis pas que vous jugiez vos freres ; mais examinez quelles ſont les mœurs de tous ceux qui vous environnent : je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont

ſecoué le joug, & qui ne gardent plus de meſures pour le crime ; je ne parle que de ceux qui vous reſſemblent, qui ſont dans des mœurs communes, & dont la vie n'offre rien de ſcandaleux ni de criant : ils ſont pécheurs ; ils en conviendroient : vous n'êtes pas innocent ; & vous en convenez vous-même : or, ſont-ils pénitens ? & l'êtes-vous ? L'âge, les emplois, des ſoins plus ſérieux vous ont fait peut-être revenir des emportemens d'une premiere jeuneſſe : peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaiſir de répandre ſur vos paſſions ; les perfidies, les bruits déſagréables, une fortune reculée, la ſanté ruinée, des affaires en décadence, tout cela a refroidi & retenu les penchans déréglés de votre cœur : le crime vous a dégoûté du crime même ; les paſſions d'elles-mêmes ſe ſont peu à peu éteintes ; le tems & la ſeule inconſtance du cœur a rompu vos liens ; cependant, dégoûté des créatures, vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu : vous êtes devenu plus prudent, plus régulier, ſelon le monde, plus homme de probité, plus exact à remplir vos devoirs publics & particuliers ; mais vous n'êtes pas pénitent : vous avez ceſſé vos déſordres ; mais vous ne les avez pas expiés ; mais vous ne vous êtes pas converti ; mais ce grand coup qui change le cœur, & qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore ſenti.

Cependant cet état ſi dangereux n'a rien

qui vous allarme : des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une ſincére pénitence, ni par conſéquent remis devant Dieu, ſont à vos yeux comme s'ils n'étoient plus ; & vous mourrez tranquille avec une impénitence d'autant plus dangereuſe, que vous mourrez ſans la connoître : ce n'eſt pas ici une ſimple expreſſion, & un mouvement de zèle : rien n'eſt plus réel & plus exactement vrai ; c'eſt la ſituation de preſque tous les hommes, & même des plus ſages & des plus approuvés dans le monde : les premiéres mœurs ſont toujours licencieuſes ; l'âge, les dégoûts, un établiſſement fixent le cœur, retirent du déſordre, réconcilient même avec les ſaints Myſtères : mais où ſont ceux qui ſe convertiſſent ? où ſont ceux qui expient leurs crimes par des larmes & des macérations ? où ſont ceux qui, après avoir commencé comme des pécheurs, finiſſent comme des pénitens ? où ſont-ils ? je vous le demande.

Montrez-moi ſeulement dans vos mœurs des traces légeres de pénitence. Quoi ? les loix de l'Egliſe ? mais elles ne regardent plus les perſonnes d'un certain rang, & l'uſage en a preſque fait des devoirs obſcurs & populaires. Quoi ? les ſoins de la fortune ? les inquiétudes de la faveur & de la proſpérité ? les fatigues du ſervice ? les dégoûts & les gênes de la Cour ? les aſſujettiſſemens des emplois & des bienſéances ? mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus ; que Dieu

vous

vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui ; que votre ambition, votre orgueil, votre cupidité vous déchargeaſſent d'une obligation qu'elles-mêmes vous impoſent ? vous êtes pénitent du monde, mais vous ne l'êtes pas de Jeſus-Chriſt. Quoi enfin ? les infirmités dont Dieu vous afflige ? les ennemis qu'il vous ſuſcite ? les diſgraces & les pertes qu'il vous ménage ? mais recevez-vous ces coups avec ſoumiſſion ſeulement ? & loin d'y trouver des occaſions de pénitence, n'en faites-vous pas la matiere de nouveaux crimes ? mais quand vous ſeriez fidéles ſur tous ces points, ſeriez-vous pénitent ? Ce ſont les obligations d'une ame innocente, de recevoir avec ſoumiſſion les coups dont Dieu la frappe ; de remplir avec courage les devoirs pénibles de ſon état ; d'être fidéle aux loix de l'Egliſe : mais vous, qui êtes pécheurs, ne devez-vous rien au-delà ? Et cependant vous prétendez au ſalut ; mais ſur quel titre ? Dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conſcience rendroit témoignage contre vous-même : vouloir nous perſuader que vous êtes pénitent, vous n'oſeriez, & vous vous condamneriez par votre propre bouche : ſur quoi donc pouvez-vous compter, ô homme qui vivez ſi tranquille : *Ubi eſt ergo gloriatio tua* ? Rom. 3. 27.

Et ce qu'il y a ici de terrible, c'eſt qu'en cela vous ne faites que ſuivre le torrent : vos mœurs ſont les mœurs de preſ-

que tous les hommes. Vous en connoiſſez peut-être de plus coupables que vous ? (car je ſuppoſe qu'il vous reſte encore des ſentimens de religion, & quelque ſoin de votre ſalut ;) mais de véritables pénitens en connoiſſez-vous ? il faut les aller chercher dans les cloîtres & dans les ſolitudes : vous comptez à peine parmi les perſonnes de votre rang & de votre état, un petit nombre d'ames dont les mœurs plus auſtères que celles du commun, s'attirent les regards, & peut-être auſſi la cenſure du public ; tout le reſte marche dans la même voie. Je vois que chacun ſe raſſure ſur ſon voiſin ; que les enfans ſuccédent là-deſſus à la fauſſe ſécurité de leurs peres ; que nul ne vit innocent ; que nul ne meurt pénitent : je le vois, & je m'écrie : O Dieu ! ſi vous ne nous avez pas trompé ; ſi tout ce que vous nous avez dit ſur la voie qui conduit à la vie, doit s'accomplir juſqu'à un point ; ſi le nombre de ceux qu'il faudroit perdre, ne vous fait rien rabattre de la ſévérité de vos loix, où va donc ſe rendre cette multitude infinie de créatures qui diſparoiſſent tous les jours à nos yeux ? où ſont nos amis, nos proches, nos maîtres, nos ſujets qui nous ont précédés ? & quelle eſt leur deſtinée dans la région éternelle des morts ? que ſerons-nous un jour nous-mêmes ?

Lorſqu'autrefois un Prophète ſe plaignoit au Seigneur, que tous avoient abandonné ſon alliance dans Iſraël, il répondit

qu'il s'étoit encore réservé sept mille hommes qui n'avoient pas fléchi le genou devant Baal : c'est tout ce qu'un Royaume entier renfermoit alors d'ames pures & fidéles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu ! consoler les gémissemens de vos serviteurs par la même assurance ? Je sais que votre œil discerne encore des Justes au milieu de nous ; que le Sacerdoce a encore ses Phinées ; la magistrature ses Samuels ; l'épée ses Josués, la Cour ses Daniels, ses Esthers & ses Davids ; car le monde ne subsiste que pour vos Elus, & tout seroit détruit si leur nombre étoit accompli : mais ces restes heureux des enfans d'Israël qui se sauveront, que sont-ils, comparés aux grains de sable de la mer ; je veux dire à cette multitude infinie qui se damne.

Venez nous demander après cela, mes Freres, s'il est vrai que peu seront sauvés. Vous l'avez dit, ô mon Dieu ! & par-là c'est une vérité qui demeure éternellement. Mais quand Dieu ne l'auroit pas dit, je ne voudrois en second lieu, que voir un instant ce qui se passe parmi les hommes ; les loix sur lesquelles ils se gouvernent, les maximes qui sont devenues les régles de la multitude ; & c'est ici la seconde cause de la rareté des Elus, qui n'est proprement qu'un développement de la premiere ; la force des coûtumes & des usages.

II. PARTIE.

PEU de gens ſe ſauvent, parce que les maximes les plus univerſellement reçues dans tous les états, & ſur leſquelles roulent les mœurs de la multitude, ſont des maximes incompatibles avec le ſalut : ſur l'uſage des biens, ſur l'amour de la gloire, ſur la modération chrétienne, ſur les devoirs des charges & des conditions, ſur le détail des œuvres preſcrites, les régles reçues, approuvées, autoriſées dans le monde, contrediſent celles de l'Evangile; & dès-là elles ne peuvent que conduire à la mort.

Je n'entrerai pas ici dans un détail trop vaſte pour un diſcours, & trop peu ſérieux même pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas que c'eſt un uſage établi dans le monde qu'on peut meſurer ſa dépenſe pour ſon bien & ſur ſon rang ; & que pourvû que ce ſoit du patrimoine de ſes péres, on peut s'en faire honneur, ne mettre point de bornes à ſon luxe, & ne conſulter dans ſes profuſions, que ſon orgueil & ſes caprices. Mais la modération chrétienne a ſes régles ; mais vous n'êtes pas le maître abſolu de vos biens, & tandis ſurtout que mille malheureux ſouffrent, tout ce que vous employez au-delà des beſoins & des bienſéances de votre état, eſt une inhumanité & un vol que vous faites aux pauvres. Ce ſont-là, dit-on, des raffinemens de dévotion ; & en matiere de dépenſe & de profuſion, rien n'eſt blâma-

ble & exceſſif ſelon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune & altérer les affaires.

Je ne vous dis pas que c'eſt un uſage reçu, que l'ordre de la naiſſance, ou les intérêts de la fortune décident toujours de nos deſtinées, & réglent le choix du ſiécle, ou de l'Egliſe; de la retraite, ou du mariage. Mais la vocation du Ciel, ô mon Dieu! prend-elle ſa ſource dans les loix humaines d'une naiſſance charnelle? On ne peut pas tout établir dans le monde, & il ſeroit triſte de voir prendre à des enfans des partis peu dignes de leur rang & de leur naiſſance.

Je ne vous dis pas que l'uſage veut que les jeunes perſonnes du ſexe, qu'on éleve pour le monde, ſoient inſtruites de bonne heure de tous les ars propres à réuſſir & à plaire, & exercées avec ſoin dans une ſcience funeſte, ſur laquelle nos cœurs ne naiſſent que trop inſtruits. Mais l'éducation chrétienne eſt une éducation de retraite, de pudeur, de modeſtie, de haine du monde. On a beau dire; il faut vivre comme on vit: & des meres, d'ailleurs chrétiennes & timorées, ne s'aviſent pas même d'entrer en ſcrupule ſur cet article.

Ainſi vous êtes jeune encore, c'eſt la ſaiſon des plaiſirs: il ne ſeroit pas juſte de vous interdire à cet âge, ce que tous les autres ſe ſont permis: des années plus mûres aménéront des mœurs plus ſérieuſes.

Vous êtes né avec un nom; il faut par-

venir à force d'intrigues, de baſſeſſes, de dépenſe, faire votre idole de votre fortune: l'ambition, ſi condamnée par les régles de la foi, n'eſt plus qu'un ſentiment digne de votre nom & de votre naiſſance.

Vous êtes d'un ſexe & d'un rang qui vous met dans les bienſéances du monde; vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part: il faut vous trouver aux réjouiſſances publiques, aux lieux où celles de votre rang & de votre âge s'aſſemblent, être des mêmes plaiſirs, paſſer les jours dans les mêmes inutilités, vous expoſer aux mêmes périls; ce ſont des manieres reçues, & vous n'êtes pas pour les réformer. Voilà la doctrine du monde.

Or, ſouffrez que je vous demande ici, qui vous raſſure de ces voies? quelle eſt la régle qui les juſtifie dans votre eſprit? qui vous autoriſe, vous à ce faſte, qui ne convient ni au titre que vous avez reçu dans votre baptême, ni peut-être à ceux que vous tenez de vos ancêtres? vous, à ces plaiſirs publics, que vous ne croyez innocens, que parce que votre ame trop familiariſée avec le crime, n'en ſent plus les dangereuſes impreſſions? vous, à ce jeu éternel, qui eſt devenu la plus importante occupation de votre vie? vous, à vous diſpenſer de toutes les loix de l'Egliſe; à mener une vie molle, ſenſuelle, ſans vertu, ſans ſouffrance, ſans aucun exercice pénible de religion? vous, à ſolliciter le poids formidable des honneurs du Sanc-

maire, qu'il ſuffit d'avoir deſiré pour en être indigne devant Dieu ? vous, à vivre comme un étranger au milieu de votre propre maiſon ; à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domeſtiques qui dépend de vous; à ignorer par grandeur s'ils croyent au Dieu que vous adorez, & s'ils rempliſſent les devoirs de la religion que vous profeſſez ? Qui vous autoriſe à des maximes ſi peu chrétiennes? Eſt-ce l'Evangile de JESUS-CHRIST ? eſt-ce la doctrine des Saints ? ſont-ce les loix de l'Egliſe ? car il faut une régle pour être en sûreté; quelle eſt la vôtre ? l'uſage ; voilà tout ce que vous avez à nous oppoſer. On ne voit perſonne autour de ſoi qui ne ſe conduiſe ſur les mêmes régles ; entrant dans le monde, on y a trouvé des mœurs établies ; nos peres avoient auſſi vécu, & c'eſt d'eux que nous les tenons ; les plus ſenſés du ſiécle s'y conforment ; on n'eſt pas plus ſage tout ſeul que tous les hommes enſemble ; il faut s'en tenir à ce qui s'eſt toujours pratiqué, & ne vouloir pas être tout ſeul de ſon côté.

Voilà ce qui vous raſſure contre toutes les terreurs de la Religion : perſonne ne remonte juſqu'à la Loi ; l'exemple public eſt le ſeul garant de nos mœurs ; on ne fait pas attention que les loix des peuples ſont vaines, comme dit l'Eſprit Saint : *Quia leges populorum vanæ ſunt* ; que JESUS-CHRIST nous a laiſſé des régles auſquelles ni les tems, ni les ſiécles, ni les mœurs ne

Jerem. 10. 3.

ſauroient jamais rien changer ; que le Ciel & la terre paſſeront ; que les mœurs & les uſages changeront ; mais que ces régles divines ſeront toujours les mêmes.

On ſe contente de regarder autour de ſoi : on ne penſe pas ce qu'on appelle aujourd'hui uſage, étoient des ſingularités monſtrueuſes avant que les mœurs des Chrétiens euſſent dégénéré ; & que ſi la corruption a depuis gagné, les déréglemens, pour avoir perdu leur ſingularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice : on ne voit pas que nous ſerons jugés ſur l'Evangile, & non ſur l'uſage ; ſur les exemples des Saints, & non ſur les opinions des hommes ; que les coûtumes qui ne ſe ſont établies parmi les Fidéles qu'avec l'affoibliſſement de la Foi, ſont des abus dont il faut gémir, & non des modèles à ſuivre, qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs ; que l'exemple commun qui les autoriſe, prouve ſeulement que la vertu eſt rare, mais non pas que le déſordre eſt permis ; en un mot, que la piété & la vie chrétienne ſont trop amères à la nature, pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez-nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres ; c'eſt juſtement pour cela que vous vous damnez. Quoi ! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendra le ſeul motif de votre confiance ? Quelle eſt dans l'Ecriture la voie qui conduit à la mort ? n'eſt-

ce

ce pas celle où marche le grand nombre ? Quel eſt le parti des réprouvés ? n'eſt-ce pas la multitude ? Vous ne faites que ce que font les autres ? mais ainſi périrent du tems de Noé tous ceux qui furent enſevelis ſous les eaux du déluge, du tems de Nabucodonoſor, tous ceux qui ſe proſternérent devant la ſtatue ſacrilége ; du tems d'Elie, tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal ; du tems d'Eléaſar, tous ceux qui abandonnérent la Loi de leurs peres. Vous ne faites que ce que font les autres ? mais c'eſt ce que l'Ecriture vous défend : *Ne vous conformez point à ce ſiécle corrompu*, nous dit-elle : or, le ſiécle corrompu n'eſt pas le petit nombre de Juſtes que vous n'imitez point ; c'eſt la multitude que vous ſuivez. Vous ne faites que ce que font les autres ? vous aurez donc le même ſort qu'eux. Or, malheur à toi, s'écrioit autrefois ſaint Auguſtin, torrent fatal des coûtumes humaines ! ne ſuſpendras-tu jamais ton cours ; entraîneras-tu juſqu'à la fin les enfans d'Adam dans l'abîme immenſe & terrible ? *Væ tibi, flumen moris humani ! quouſque volves Evæ filios in mare magnum & formidoloſum* ?

Rom. 12. 2.

S. Aug. in conf. l. 1. n. 6.

Au lieu de ſe dire à ſoi-même : Quelles ſont mes eſpérances ? Il y a dans l'Egliſe, deux voies ; l'une large, où paſſe preſque tout le monde, & qui aboutit à la mort ; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, & qui conduit à la vie : de quel côté ſuis-je ? mes mœurs, ſont-ce les

mœurs ordinaires de ceux de mon rang ; de mon âge, de mon état ? ſuis-je avec le grand nombre ? je ne ſuis donc pas dans la bonne voie ; je me perds ; le grand nombre dans chaque état n'eſt pas le parti de ceux qui ſe ſauvent. Loin de raiſonner de la ſorte, on ſe dit à ſoi-même : Je ne ſuis pas de pire condition que les autres ; ceux de mon rang & de mon âge vivent ainſi ; pourquoi ne vivrois-je pas comme eux ? Pourquoi, mon cher Auditeur ? pour cela même : la vie commune ne ſauroit être une vie chrétienne ; les Saints ont été dans tous les ſiécles des hommes ſinguliers ; ils ont eu leurs mœurs à part ; & ils n'ont été ſaints, que parce qu'ils n'ont pas reſſemblé au reſte des hommes.

L'uſage avoit prévalu au ſiécle d'Eſdras, qu'on s'alliât, malgré la défenſe, avec des femmes étrangéres ; l'abus étoit univerſel ; les Prêtres & le peuple n'en faiſoient plus de ſcrupule. Mais que fit ce ſaint reſtaurateur de la Loi ? ſuivit-il l'exemple de ſes freres ? crut-il qu'une tranſgreſſion commune fût devenuë plus légitime ? Il en appella de l'abus à la régle : il pris le Livre de la Loi entre les mains ; il l'expliqua au peuple conſterné, & corrigea l'uſage par la vérité.

Suivez de ſiécle en ſiécle l'hiſtoire des Juſtes, & voyez ſi Loth ſe conformoit aux voies de Sodome, & ſi rien ne le diſtinguoit de ſes citoyens ; ſi Abraham vivoit comme ceux de ſon ſiécle ; ſi Job étoit

ſemblable aux autres Princes de ſa nation ; ſi Eſther, dans la Cour d'Aſſuérus, ſe conduiſoit comme les autres femmes de ce Prince ; s'il y avoit beaucoup de veuves à Béthulie & dans Iſraël, qui reſſemblaſſent à Judith ; ſi parmi les enfans de la captivité, il n'eſt pas dit de Tobie ſeul, qui n'imitoit pas la conduite de ſes freres, & qu'il fuyoit même le danger de leur ſociété & de leur commerce : voyez ſi dans ces ſiécles heureux, où les Chrétiens étoient encore ſaints, ils ne brilloient pas comme des aſtres au milieu des nations corrompues, & s'ils ne ſervoient pas de ſpectacle aux Anges & aux hommes, par la ſingularité de leurs mœurs ; ſi les Payens ne leur reprochoient pas leur retraite, leur éloignement des Théâtres, des cirques, & des autres plaiſirs publics ; s'ils ne ſe plaignoient pas que les Chrétiens affectoient de ſe diſtinguer ſur toutes choſes de leurs citoyens; former comme un peuple à part au milieu de leur peuple ; d'avoir leurs loix & leurs uſages particuliers ; & ſi dès-là qu'un homme avoit paſſé du côté des Chrétiens, ils ne le comptoient pas comme un homme perdu pour leurs plaiſirs, pour leurs aſſemblées & pour leurs coûtumes : enfin, voyez ſi dans tous les ſiécles, les Saints dont la vie & les actions ſont venues juſqu'à nous, ont reſſemblé au reſte des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce ſont-là des ſingularités & des exceptions plutôt que des régles que tout le monde ſoit obli-

gé de ſuivre : ce ſont des exceptions, il eſt vrai ; mais c'eſt que la régle générale eſt de ſe perdre ; c'eſt qu'une ame fidéle au milieu du monde, eſt toujours une ſingularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'eſt pas obligé de ſuivre ces exemples. Mais eſt-ce que la ſainteté n'eſt pas la vocation générale de tous les Fidéles ? eſt-ce que pour être ſauvé, il ne faut pas être Saint ? eſt-ce que le Ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns, & rien du tout aux autres ? eſt-ce que vous avez un autre Evangile à ſuivre, d'autres devoirs à remplir, & d'autres promeſſes à eſpérer que les Saints ? Ah ! puiſqu'il y avoit une voie plus commode pour arriver au ſalut, pieux Fidéles qui jouiſſez dans le Ciel d'un Royaume que vous n'avez emporté que par la violence, & qui a été le prix de votre ſang & de vos travaux, pourquoi nous laiſſiez-vous des exemples ſi dangereux & ſi inutiles ? pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, déſagréable, & tout propre à rebuter notre foibleſſe, puiſqu'il y en avoit un autre plus doux & plus battu, que vous auriez pû nous montrer pour nous encourager & nous attirer, en nous facilitant notre carriére ? Grand Dieu ! que les hommes conſultent peu la raiſon dans l'affaire de leur ſalut éternel !

Raſſurez-vous après cela ſur la multitude, comme ſi le grand nombre pouvoit rendre le crime impuni, & que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent

comme vous. Mais que ſont tous les hommes enſemble devant Dieu ? La multitude des coupables l'empêcha-t'elle d'exterminer toute chair au tems du déluge ; de faire deſcendre le feu du Ciel ſur cinq villes infâmes ; d'engloutir Pharaon & toute ſon armée ſous les eaux ; de frapper de mort tous les murmurateurs dans le déſert ? Ah ! les Rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parce que la punition devient impoſſible, ou du moins dangereuſe, dès que la faute eſt trop générale. Mais Dieu qui ſecoue les impies de deſſus la terre, dit Job, comme on ſecoue la pouſſiére qui s'eſt attachée au vêtement ; Dieu, devant qui les peuples & les nations ſont comme ſi elles n'étoient pas, il ne compte pas les coupables, il ne regarde que les crimes ; & tout ce que peut préſumer la foible créature des complices de ſa tranſgreſſion, c'eſt de les avoir pour compagnons de ſon infortune.

Mais ſi peu de gens ſe ſauvent, parce que les maximes les plus univerſellement reçues, ſont des maximes de péché ; peu de gens ſe ſauvent, parce que les maximes & les obligations les plus univerſellement ignorées ou rejettées, ſont les plus indiſpenſables au ſalut. Derniére réflexion qui n'eſt encore que la preuve & l'éclairciſſement des précédentes.

QUels ſont les engagemens de la vocation ſainte à laquelle nous avons été tous III. PARTIE.

appellés ? les promeſſes ſolemnelles du batême. Qu'avons-nous promis au batême ? de renoncer au monde, à la chair, à ſatan & à ſes œuvres ; voilà nos vœux, voilà l'état du Chrétien, voilà les conditions eſſentielles du traité ſaint conclu entre Dieu & nous, par lequel la vie éternelle nous a été promiſe. Ces vérités paroiſſent familiéres & deſtinées au ſimple peuple ; mais c'eſt un abus : il n'en eſt pas de plus ſublimes, & il n'en eſt pas auſſi de plus ignorées : c'eſt à la cour des Rois, c'eſt aux Grands de la terre, qu'il faut ſans ceſſe les annoncer : *Regibus & Principipus terræ* Hélas ! ils ſont des enfans de lumiére pour les affaires du ſiécle ; & les premiers principes de la morale chrétienne leur ſont quelquefois plus inconnus qu'aux ames ſimples & vulgaires : ils auroient beſoin de lait, & ils exigent de nous une nourriture ſolide, & que nous parlions le langage de la ſageſſe, comme ſi nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premiérement renoncé au monde dans votre batême : c'eſt une promeſſe que vous avez faite à Dieu à la face des autels ſaints ; l'Egliſe en a été le garant & la dépoſitaire ; & vous n'avez été admis au nombre des Fidéles, & marqué du ſçeau ineffaçable du ſalut, que ſur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde, ni tout ce que le monde aime. Si vous euſſiez répondu alors ſur les fonts ſacrés, ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde ſi noir &

ſi pernicieux que nous le diſons ; qu'au fond on peut l'aimer innocemment ; qu'on ne le décrie tant dans la chaire, que parce qu'on ne le connoît pas ; & que puiſque vous avez à vivre dans le monde ; vous voulez vivre comme le monde ; ſi vous euſſiez ainſi répondu, ah ! l'Egliſe eut refuſé de vous recevoir dans ſon ſein ; de vous aſſocier à l'eſpérance des Chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde : elle vous eût conſeillé d'aller vivre parmi ces infidéles qui ne connoiſſent pas Jeſus-Chriſt ; & où le Prince du monde ſe faiſant adorer, il eſt permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi dans les premiers tems, ceux des Catéchuménes qui ne pouvoient encore ſe réſoudre de renoncer au monde & à ſes plaiſirs, différoient leur batême juſqu'à la mort, n'oſoient venir contracter aux pieds des autels dans le Sacrement qui nous régénére, des engagemens dont ils connoiſſoient l'étendue & la ſainteté, & auſquels ils ne ſe ſentoient pas encore en état de ſatisfaire. Vous êtes donc obligé, par le plus ſaint de tous les ſermens, de haïr le monde, c'eſt-à-dire, de ne pas vous conformer à lui : ſi vous l'aimez, ſi vous ſuivez ſes plaiſirs & ſes uſages, non-ſeulement vous êtes ennemi de Dieu, comme dit S. Jean, mais de plus vous renoncez à la foi donnée dans le batême ; vous abjurez l'Evangile de Jeſus-Chriſt ; vous êtes un apoſtat dans la Religion, & foulez aux pieds les vœux les plus ſaints &

les plus irrévocables que l'homme puiſſe faire.

Or, quel eſt ce monde que vous devez hair? je n'aurois qu'à vous répondre que c'eſt celui que vous aimez; vous ne vous tromperez jamais à cette marque. Ce monde, c'eſt une ſociété de pécheurs dont les déſirs, les craintes, les eſpérances, les ſoins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que ſur les biens ou ſur les maux de cette vie: ce monde, c'eſt un aſſemblage de gens, qui regardent la terre comme leur patrie; le ſiécle à venir, comme un exil; les promeſſes de la foi, comme un ſonge; la mort, comme le plus grand de tous les malheurs: ce monde, c'eſt un Royaume temporel, où l'on ne connoît pas Jeſus-Chriſt; où ceux qui le connoiſſent, ne le glorifient pas comme leur Seigneur, le haiſſent dans ſes maximes, le mépriſent dans ſes ſerviteurs, le perſécutent dans ſes œuvres, le négligent ou l'outragent dans ſes Sacremens & dans ſon culte: enfin ce monde, pour laiſſer à ce mot une idée plus marquée, c'eſt le grand nombre. Voilà ce monde que vous devez éviter, hair, combattre par vos exemples, être ravi qu'il vous haiſſe à ſon tour; qu'il contrediſe vos mœurs par les ſiennes: c'eſt ce monde qui doit être pour vous un crucifié, c'eſt-à-dire, un anathême & un objet d'horreur, & à qui vous devez vous-même paroître tel.

Or, eſt-ce-là votre ſituation par rapport

au monde ? Ses plaiſirs vous ſont-ils à charge ? ſes ſcandales affligent-ils votre foi ? y gémiſſez-vous ſur la durée de votre pélerinage ? n'avez-vous plus rien de commun avec le monde ? N'en êtes-vous pas vous-même un des principaux acteurs, ſes loix ne ſont-elles pas les vôtres ? ſes maximes, vos maximes ? ce qu'il condamne, ne le condamnez-vous pas ? n'approuvez-vous pas ce qu'il approuve ? & quand vous reſteriez ſeul ſur la terre, ne peut-on pas dire que ce monde corrompu revivroit en vous, & que vous en laiſſeriez un modéle à vos deſcendans ? Et quand je dis, vous, je m'adreſſe preſqu'à tous les hommes. Où ſont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaiſirs, aux uſages, aux maximes, aux eſpérances du monde ? tous l'ont promis ; qui le tient ? On voit bien des gens qui ſe plaignent du monde ? qui l'accuſent d'injuſtice, d'ingratitude, de caprice ; qui ſe déchaînent contre lui ; qui parlent vivement de ſes abus & de ſes erreurs ; mais en le décriant, ils l'aiment, ils le ſuivent, ils ne peuvent ſe paſſer de lui : en ſe plaignant de ſes injuſtices, ils ſont piqués, ils ne ſont pas déſabuſés ; ils ſentent ſes mauvais traitemens, ils ne connoiſſent pas ſes dangers ; ils le cenſurent, mais où ſont ceux qui le haiſſent ? Et de-là jugez ſi bien des gens peuvent prétendre au ſalut.

En ſecond lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre batême ; c'eſt-à-dire, vous vous êtes engagé à ne pas vivre ſelon

les ſens, à regarder l'indolence même & la molleſſe comme un crime, à ne pas flâter les déſirs corrompus de votre chair, à la châtier, à la dompter, à la crucifier. Ce n'eſt pas ici une perfection, c'eſt un vœu, c'eſt le premier de tous vos devoirs, c'eſt le caractère le plus inſéparable de la foi: or, où ſont les Chrétiens qui là-deſſus ſoient plus fidéles que vous?

Enfin, vous avez dit anathême à ſatan & à ſes œuvres. Et quelles ſont ſes œuvres? celles qui compoſent preſque le fil, & comme toute la ſuite de votre vie; les pompes, les jeux, les plaiſirs, les ſpectacles; le menſonge dont il eſt le pere, l'orgueil dont il eſt le modèle, les jalouſies & les contentions dont il eſt l'artiſan. Mais je vous demande, où ſont ceux qui n'ont pas levé l'anathême qu'ils avoient prononcé là-deſſus contre ſatan?

Et de-là, pour le dire ici en paſſant, voilà bien des queſtions réſolues. Vous nous demandez ſans ceſſe ſi les ſpectacles & les autres plaiſirs publics ſont innocens pour des Chrétiens? Je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vous faire. Sont-ce des œuvres de ſatan? ou des œuvres de Jeſus-Chriſt? car dans la Religion il n'eſt point de milieu. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des délaſſemens & des plaiſirs qu'on peut appeller indifférens; mais les plaiſirs les plus indifférens que la Religion permet, & que la foibleſſe de la nature rend même néceſſaires, appartiennent, en un ſens, à Jeſus-Chriſt, par la

facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus saints & plus sérieux : tout ce que nous faisons, que nous pleurions, que nous nous réjouissions, il doit être d'une telle nature que nous puissions du moins le rapporter à Jesus-Christ, & le faire pour sa gloire.

Or, sur ce principe le plus inconteſtable, le plus universellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jesus-Christ les plaisirs des théâtres ? Jesus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de délassemens ? & avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire & le désir de lui plaire ? Quoi ? les spectacles, tels que nous les voyons aujourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent sur le théâtre, que par les scènes impures ou passionnées qu'elles débitent, les spectacles seroient des œuvres de Jesus-Christ ? Jesus-Christ animeroit une bouche d'où sortent des airs profanes & lascifs ? Jesus-Christ formeroit lui-même les sons d'une voix qui corrompt les cœurs ? Jesus-Christ paroîtroit sur les théâtres en la personne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infâmes, même selon les loix des hommes ? Mais ces blasphêmes me font horreur ; Jesus-Christ présideroit à des assemblées de péché, où tout ce qu'on entend anéantit

ſa doctrine ; où le poiſon entre par tous les ſens dans l'ame, où tout l'art ſe réduit à inſpirer, à réveiller, à juſtifier les paſſions qu'il condamne ? Or, ſi ce ne ſont pas des œuvres de Jeſus-Chriſt dans le ſens déjà expliqué, c'eſt-à-dire, des œuvres qui puiſſent du moins être rapportées à Jeſus-Chriſt, ce ſont donc des œuvres de Satan, dit Tertullien ? *Nihil enim non diaboli eſt, quidquid non Dei eſt..... hoc ergo erit pompa diaboli.* Donc tout Chrétien doit s'en abſtenir ; donc il viole les vœux de ſon batême lorſqu'il y participe ; donc de quelqu'innocence dont il puiſſe ſe flâter, en reportant de ces lieux ſon cœur exempt d'impreſſion, il en ſort ſouillé; puiſque par ſa ſeule préſence, il a participé aux œuvres de ſatan auſquelles il avoit renoncé dans ſon batême, & violé les promeſſes les plus ſacrées qu'il avoit faites à Jeſus-Chriſt & à ſon Egliſe.

Voilà les vœux de notre Batême, mes Freres : ce ne ſont point ici des conſeils & des pratiques pieuſes, je vous l'ai déjà dit ; ce ſont nos obligations les plus eſſentielles : il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les obſervant ; il s'agit d'être Chrétien ou de ne l'être pas. Cependant qui les obſerve ? qui les connoît ſeulement ? qui s'aviſe de venir s'accuſer au Tribunal d'y avoir été infidéle ? On eſt ſouvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confeſſion ; & après une vie toute mondaine, on n'a preſque

rien à dire au Prêtre. Hélas! mes Freres, ſi vous ſaviez à quoi vous engage le tître de Chrétien que vous portez: ſi vous compreniez la ſainteté de votre état; le détachement de toutes les créatures, qu'il vous impoſe; la haine du monde, de vous-même, & de tout ce qui n'eſt pas Dieu, qu'il vous ordonne; la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des ſens; en un mot, la conformité avec Jeſus-Chriſt crucifié, qu'il exige de vous: ſi vous le compreniez; ſi vous faiſiez attention que devant aimer Dieu de tout votre cœur & de toutes vos forces, un ſeul déſir qui ne peut ſe rapporter à lui vous ſouille; ſi vous le compreniez vous vous trouveriez un monſtre devant ſes yeux. Quoi? diriez-vous, des obligations ſi ſaintes, & des mœurs ſi profanes? une vigilance ſi continuelle, & une vie ſi peu attentive & ſi diſſipée? un amour de Dieu ſi pur, ſi plein, ſi univerſel, & un cœur toujours en proie à mille affections, ou étrangéres, ou criminelle, Si cela eſt ainſi, ô mon Dieu! qui pourra donc ſe ſauver? *Qui poterit ſalvus eſſe?* peu de gens, mon cher Auditeur: ce ne ſera pas vous, du moins ſi vous ne changez; ce ne ſeront pas ceux qui vous reſſemblent; ce ne ſera pas la multitude. *Matth.* 19. 25.

Qui pourra ſe ſauver? Voulez vous le ſavoir? ce ſeront ceux qui opérent leur ſalut avec tremblement; qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra ſe ſauver?

cette Femme chrétienne, qui renfermée dans l'enceinte de ſes devoirs domeſtiques, éleve ſes enfans dans la foi & dans la piété ; laiſſe au Seigneur la déciſion de leur deſtinée ; ne partage ſon cœur qu'entre Jeſus-Chriſt & ſon époux ; eſt ornée de pudeur & de modeſtie ; ne s'aſſied pas dans les aſſemblées de vanité ; ne ſe fait point une loi des uſages inſenſés du monde ; mais corrige les uſages par la Loi de Dieu, & donne du crédit à la vertu par ſon rang & par ſes exemples.

Qui pourra ſe ſauver ? ce Fidéle, qui dans le relâchement de ces derniers tems, imite les premiéres mœurs des Chrétiens ; qui a les mains innocentes & le cœur pur : vigilant, *qui n'a pas reçu ſon ame en vain*, Pſ. 23. 4. mais qui, au milieu même des périls du grand monde, s'applique ſans ceſſe à la purifier : juſte, *qui ne jure pas frauduleuſement à ſon prochain*, Ibid. & ne doit pas à des voies douteuſes l'innocent accroiſſement de ſa fortune : généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, & ne nuit à ſes concurrens que par ſon mérite : ſincére, qui ne ſacrifie pas la vérité à un vil intérêt, & ne fait point plaire en trahiſſant ſa conſcience : charitable, qui fait de ſa maiſon & de ſon crédit, l'azile de ſes freres, de ſa perſonne, la conſolation des affligés ; de ſon bien, le bien des pauvres : ſoumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la proſpérité.

Qui pourra ſe ſauver ? vous, mon cher

Auditeur, ſi vous voulez ſuivre ces exemples, voilà les gens qui ſe ſauveront. Or, ces gens-là ne forment pas aſſurément le plus grand nombre; donc tandis que vous vivrez comme la multitude, il eſt de foi que vous ne devez pas prétendre au ſalut: car ſi en vivant ainſi vous pouviez vous ſauver, tous les hommes preſque ſe ſauveroient; puiſqu'à un petit nombre d'impies près qui ſe livrent à des excès monſtrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites: or, que tous les hommes preſque ſe ſauvent, la foi nous défend de le croire: il eſt donc de foi, que vous ne devez rien prétendre au ſalut, tandis que vous ne pourrez vous ſauver ſi le grand nombre ne ſe ſauve.

Voilà des vérités qui font trembler; & ce ne ſont pas ici de ces vérités vagues qui ſe diſent à tous les hommes, & que nul ne prend pour ſoi, & ne ſe dit à ſoi-même; il n'eſt peut-être perſonne ici qui ne puiſſe dire de ſoi: Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état; je ſuis perdu, ſi je meurs dans cette voïe. Or, quoi de plus propre à effrayer une ame à qui il reſte encore quelque ſoin de ſon ſalut? Cependant c'eſt la multitude qui ne tremble point; il n'eſt qu'un petit nombre des Juſtes, qui opérent à l'écart leur ſalut avec crainte; tout le reſte eſt calme. On ſait en général que le grand nombre ſe damne; mais on ſe flâte qu'après avoir vécu avec la multi-

rude, on en ſera diſcerné à la mort : chacun ſe met dans le cas d'une exception chimérique ; chacun augure favorablement pour ſoi.

Et c'eſt pour cela que je m'arrête à vous, mes Freres, qui êtes ici aſſemblés : je ne parle plus du reſte des hommes ; je vous regarde comme ſi vous êtiez ſeuls ſur la terre : & voici la penſée qui m'occupe & qui m'épouvante. Je ſuppoſe que c'eſt ici votre derniére heure & la fin de l'univers ; que les Cieux vont s'ouvrir ſur vos têtes, Jeſus-Chriſt paroître dans ſa gloire au milieu de ce Temple, & que vous n'y êtes aſſemblés que pour l'attendre, & comme des criminels tremblans, à qui l'on va prononcer, ou une ſentence de grace, ou un arrêt de mort éternelle : car vous avez beau vous flâter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui ; tous ces déſirs de changement qui vous amuſent, vous amuſeront juſqu'au lit de la mort ; c'eſt l'expérience de tous les ſiécles ; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, ſera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; & ſur ce que vous ſeriez, ſi l'on venoit vous juger dans le moment, vous pouvez preſque décider de ce qui vous arrivera au ſortir de la vie.

Or, je vous demande, & je vous le demande frappé de terreur, ne ſéparant pas en ce point mon ſort du vôtre, & me mettant dans la même diſpoſition où je ſouhaite

ſouhaite que vous entriez ; je vous demande donc : ſi Jeſus-Chriſt paroiſſoit dans ce Temple, au milieu de cette aſſemblée, la plus auguſte de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible diſcernement des boucs & des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous ſommes ici fut placé à la droite ? croyez-vous que les choſes du moins fuſſent égales ? croyez-vous qu'il s'y trouvât ſeulement dix Juſtes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes toutes entiéres ? Je vous le demande, vous l'ignorez, & je l'ignore moi-même. Vous ſeul, ô mon Dieu, connoiſſez ceux qui vous appartiennent ; mais ſi nous ne connoiſſons pas ceux qui lui appartiennent, nous ſavons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui ſont les Fidéles ici aſſemblés ? les titres & les dignités ne doivent être comptés pour rien ; vous en ſerez dépouillés devant Jeſus-Chriſt : qui ſont-ils ? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas ſe convertir ; encore plus qui le voudroient, mais qui différent leur converſion ; pluſieurs autres qui ne ſe convertiſſent jamais que pour retomber ; enfin un grand nombre qui croyent n'avoir pas beſoin de converſion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre ſortes de pécheurs de cette aſſemblée ſainte ; car ils en ſeront retranchés au grand jour : paroiſſez maintenant, Juſtes ; où êtes-vous ? reſte d'Iſrael, paſſez à la droite, froment

de Jesus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu ! où sont vos Elus ? & que reste-t'il pour votre partage ?

Mes Freres, notre perte est presque assurée, & nous n'y pensons pas. Quand même dans cette terrible séparation, qui se fera un jour, il ne devroit y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, & qu'une voix du Ciel viendroit nous en assurer dans ce Temple, sans le désigner ; qui de nous ne craindroit d'être le malheureux ? qui de nous ne retomberoit d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment ? qui de nous saisi de frayeur ne demanderoit pas à Jesus-Christ, comme autrefois les Apôtres, Seigneur, ne seroit-ce pas moi ? *Numquid ego sum, Domine ?* *Matth. 26. 22.* & si l'on laissoit quelque délai, qui ne se mettroit en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes & les gémissemens d'une sincére pénitence ?

Sommes-nous sages, mes chers Auditeurs ? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent, il ne se trouvera pas dix Justes ; peut-être s'en trouvera-t'il encore moins. Que sai-je ? ô mon Dieu ! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugemens & de votre justice ; peut-être ne s'en trouvera-t'il qu'un seul ; & ce danger ne vous touche point, mon cher Auditeur ? & vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra ? vous qui avez moins sujet de le croire que

tout autre ; vous ſur qui ſeul la ſentence de mort devroit tomber, quand elle ne tomberoit que ſur un ſeul des pécheurs qui m'écoutent.

Grand Dieu ! que l'on connoît peu dans le monde les terreurs de votre Loi ! les Juſtes de tous les ſiécles ont ſéché de frayeur, en méditant la ſévérité & la profondeur de vos jugemens ſur la deſtinée des hommes : on a vû de Saints Solitaires, après une vie entiére de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer au lit de la mort dans des erreurs qu'on ne pouvoit preſque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre & auſtère, demander ſans ceſſe d'une voix mourante à leurs freres : Croyez-vous que le Seigneur me faſſe miſéricorde ? & être preſque ſur le point de tomber dans le déſeſpoir, ſi votre préſence, ô mon Dieu ! n'eût à l'inſtant appaiſé l'orage, & commandé encore une fois aux vents & à la mer de ſe calmer : & aujourd'hui après une vie commune, mondaine, ſenſuelle, profane, chacun meurt tranquille ; & le Miniſtre de Jeſus-Chriſt appellé, eſt obligé de nourrir la fauſſe paix du mourant, de ne lui parler que des tréſors infinis des miſéricordes divines, & de l'aider, pour ainſi dire, à ſe ſéduire lui-même. O Dieu ! que prépare donc aux enfans d'Adam la ſévérité de votre juſtice ?

Mais que conclure de ces grandes vérités ? qu'il faut déſeſpérer de ſon ſalut ? à

Dieu ne plaiſe ; il n'y a que l'impie qui, pour ſe calmer ſur ſes déſordres ; tâche ici de conclure en ſecret que tous les hommes périront comme lui : ce ne doit pas être là le fruit de ce diſcours ; mais de vous détromper de cette erreur ſi univerſelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, & que l'uſage eſt une voie sûre ; mais de vous convaincre que pour ſe ſauver il faut ſe diſtinguer des autres, être ſingulier, vivre à part au milieu du monde, & ne pas reſſembler à la foule.

Lorſque les Juifs emmenés en ſervitude, furent ſur le point de quitter la Judée & de partir pour Babylone, le Prophête Jérémie, à qui le Seigneur avoit ordonné de ne pas abandonner Jéruſalem, leur parla de la ſorte : Enfans d'Iſraël, lorſque vous ſerez arrivés à Babylone, vous verrez les habitans de ce pais-là qui porteront ſur leurs épaules des dieux d'or & d'argent ; tout le peuple ſe proſterna devant eux pour les adorer ; mais pour vous alors, loin de vous laiſſer entraîner à l'impiété de ces exemples, dites en ſecret : C'eſt vous ſeul, Seigneur, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine.*

Baruch. 6. 5.

Souffrez que je finiſſe en vous adreſſant les mêmes paroles. Au ſortir de ce Temple & de cette autre ſainte Sion, vous allez rentrer dans Babylone : vous allez revoir ces idoles d'or & d'argent, devant leſquelles tous les hommes ſe proſternent ; vous allez retrouver le vains objets des paſſions

humaines, les biens, la gloire, les plaiſirs qui ſont les dieux de ce monde, & que preſque tous les hommes adorent; vous verrez ces abus que tout le monde ſe permet, ces erreurs que l'uſage autoriſe, ces déſordres dont une coûtume impie a preſque fait des loix. Alors, mon cher Auditeur, ſi vous voulez être du petit nombre des vrais Iſraëlites, dites dans le ſecret de votre cœur: C'eſt vous ſeul, ô mon Dieu! qu'il faut adorer: *Te oportet adorari, Domine*; je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connoît pas: je n'aurai jamais d'autre Loi que votre Loi ſainte: les dieux que cette multitude inſenſée adore, ne ſont pas des dieux; ils ſont l'ouvrage de la main des hommes, ils périront avec eux: vous ſeul êtes l'immortel, ô mon Dieu! & vous ſeul méritez qu'on vous adore! *Te oportet adorari, Domine.* Les coûtumes de Babylone n'ont rien de commun avec les ſaintes Loix de Jéruſalem; je vous adorerai avec ce petit nombre d'enfans d'Abraham, qui compoſent encore votre peuple au milieu d'une nation infidéle; je tournerai avec eux tous mes déſirs vers la ſainte Sion: on traitera de foibleſſe la ſingularité de mes mœurs; mais heureuſe foibleſſe, Seigneur, qui me donnera la force de réſiſter au torrent & à la ſéduction des exemples! & vous ſerez mon Dieu, au milieu de Babylone, comme vous le ſerez un jour dans la ſainte Jéruſalem: *Te oportet adorari, Domine.* Ah! la

tems de la captivité finira enfin ; vous vous souviendrez d'Abraham & de David, vous délivrerez votre peuple ; vous nous transporterez dans la sainte Cité ; & alors vous régnerez seul sur Israël, & sur les nations qui ne vous connoissent pas : alors tout étant détruit, tous les empires, tous les sceptres, tous les monumens de l'orgueil humain étant anéantis, & vous seul demeurant éternellement, on connoîtra que vous seul devez être adoré : *Te oportet adorari, Domine.*

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours : vivez à part ; pensez sans cesse que le grand nombre se damne ; ne comptez pour rien les usages, si la Loi de Dieu ne les autorise ; & souvenez-vous que les Saints ont été dans tous les siécles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingué des pécheurs sur la terre, vous en serez séparés glorieusement dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA TROISIEME SEMAINE DE CARÊME.

Sur le mêlange des bons & des méchans.

Si peccaverit in te frater tuus, vade, & corripe eum inter & ipsum solum : si te audierit, lucratus eris fratrem tuum.

Si votre frere vous a offensé, allez, & reprenez-le en particulier : s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frere. Matth. 18. 15.

UN des devoirs les plus essentiels & les plus ignorés de la vie chrétienne, c'est l'usage que nous devons faire des vices ou des vertus des hommes au milieu desquels nous sommes obligés de vivre. Aussi la sagesse de Dieu n'a per-

mis le mêlange de l'ivraie & du bon grain, des bons & des méchans dans l'Egliſe ; que pour ménager aux uns & aux autres des moyens de converſion, ou des occaſions de mérite : & lorſque les ſerviteurs du Pere de famille, touchés des ſcandales qui dèshonorent ſon Royaume, lui demandent qu'il leur permette d'aller arracher l'ivraie que l'homme ennemi a ſurſemée dans ce champ divin, il condamne leur zèle, & leur fait entendre que ce mêlange, qui paroît ſi injurieux à ſa gloire, a neanmoins ſes raiſons & ſes uſages dans l'ordre adorable de ſa Providence.

Cependant ce mêlange établi pour corriger le vice & pour purifier & éprouver la vertu, ſéduit ou décourage celle-ci, & ne fournit que des cenſures à l'autre : ce mêlange ſi utile à tous, eſt devenu pernicieux à tous ; & encore aujourd'hui, dit Saint Auguſtin, les Juſtes ſouffrent avec peine les pécheurs, les pécheurs ne peuvent pas même ſupporter la préſence des Juſtes, & ils ſont à charge les uns aux autres : *Oneri enim ſibi ſunt.* Il importe donc de développer les raiſons éternelles & les utilités de cette conduite de Dieu ſur ſon Egliſe ; & cette matiére paroît d'autant plus importante, que tous les autres devoirs de la vie chrétienne ſemblent s'y rapporter. En effet, le vice & la vertu ſe trouvant toujours néceſſairement mêlés ſur la terre, rien n'eſt plus digne d'être éclai-

ci

ci, que les régles de la foi, qui apprennent aux pécheurs quelle utilité ils doivent retirer de la société des Juſtes avec leſquels ils vivent; & aux Juſtes, celle, qui doit leur revenir du commerce des pécheurs, inévitable pour eux ſur la terre.

Or, pour établir ces vérités ſur une doctrine ſolide, il n'y a qu'à remonter juſqu'au premier deſſein de la Providence, & expoſer quelles ont pû être les raiſons éternelles de ſa ſageſſe dans le mêlange des bons & des méchans ſur la terre. En voici deux principales; & d'elles nous allons tirer toutes les régles que nous devons preſcrire.

Les bons, dans les deſſeins de Dieu, doivent ſervir, ou au ſalut, où à la condamnation des méchans, c'eſt la premiére.

Les méchans ſont ſoufferts pour l'inſtruction, ou pour le mérite des Juſtes: c'eſt la derniére.

De l'expoſition de ces deux principes vont naître toutes les grandes vérités que renferme cette matiére, & qui réglent, ou la conduite des pécheurs envers les gens de bien, ou les diſpoſitions des gens de bien à l'égard des pécheurs. Implorons, &c. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

NE ſemble-t'il pas, mes Freres, qu'il eût été plus glorieux à Jeſus-Chriſt de s'être formé ſur la terre une Egliſe uniquement compoſé d'Elus, ſans tache dans les mœurs comme dans la foi, & l'image naturelle & anticipée de la Jéruſalem céleſte,

& de cette Egliſe des premiers nés dont les noms ſont écrits dans le Ciel? un champ arroſé de ſon ſang divin, devroit-il encore produire l'ivraie avec le bon grain? un bercail dont il eſt le paſteur, peut-il renfermer des animaux immondes confondus avec les brebis? un corps dont il eſt le chef, peut-il encore ſouffrir des membres qui ſervent à l'ignominie? & l'Egliſe ne ſeroit-elle pas plus digne de ſon Epoux, ſi refuſant ici-bas aux pécheurs les ſignes extérieurs de la paix & de l'unité, elle ne reconnoiſſoit pour ſiens ſur la terre, que ceux qui lui appartiendront dans le Ciel?

Il eſt vrai, mes Freres, que les Juſtes en forment ici bas la partie la plus eſſentielle & la plus inſéparable: c'eſt eux proprement qui la repréſentent toute devant Jeſus-Chriſt; c'eſt eux qui ſont le principal lien de ſon union avec elle; c'eſt à eux qu'elle doit le mérite de ſes priéres, le fruit de ſes Sacremens, la vertu de ſa parole; c'eſt pour eux enfin qu'elle ſubſiſte encore; & toutes choſes ſeroient conſommées, ſi leur nombre étoit accompli.

Cependant, quoique les pécheurs ne ſoient que comme les taches de ce corps divin, ils ne lui appartiennent pas moins: l'Egliſe les regarde comme ſes enfans; elle les ſouffre comme ſes membres, gâtés à la vérité, mais qui tiennent encore au reſte du corps, non-ſeulement par les ſymboles extérieurs des Sacremens & de l'unité, mais encore par les liens intérieurs de la foi &

de la grace, & qui peuvent même trouver dans leur ſociété avec les Juſtes, ou mille reſſources heureuſes de ſalut qui leur manqueroient, s'ils vivoient ſéparés d'eux comme des anathêmes, ou un ſujet terrible de condamnation qui juſtifiera la ſévérité des jugemens de Dieu à leur égard.

Je dis premiérement mille reſſources heureuſes de ſalut, puiſqu'ils trouvent dans leur mélange avec les Juſtes, les ſecours des inſtructions, des exemples & des priéres, c'eſt-à-dire, les moyens les plus efficaces de leur converſion.

Le ſecours des inſtructions eſt la premiére utilité que les pécheurs retirent de la ſociété des gens de bien; & ces inſtructions ſont d'autant plus d'effet ſur les ames les plus mondaines, que la vérité, l'autorité, la charité en ſont les caractéres inſéparables.

La vérité. Les Juſtes ont l'œil trop ſimple & les lévres trop innocentes, pour louer le pécheur dans les déſirs de ſon cœur; ils ignorent ce langage éternel de feinte, d'adulation, d'intérêt, dont les hommes ſe ſervent pour ſe ſéduire les uns les autres; ils appellent avec une noble ſimplicité le bien un bien, & le mal un mal; ils ſavent qu'ils ne ſont redevables qu'à la vérité; que le Chrétien en eſt un témoin public; qu'il ſeroit honteux de ſacrifier à de légeres complaiſances, ou à un vil intérêt, une vérité à laquelle tant de Fidéles ont autrefois ſacrifié leur propre vie; qu'ils

ont dans le Ciel le témoin inviſible de leurs penſées ; qu'on peut bien cacher aux hommes les baſſes diſſimulations d'un cœur double, mais qu'on ne peut les cacher au Scrutateur des cœurs ; & que la Religion toute ſeule forme des hommes véritables & ſincéres. Ainſi ils aiment trop leurs freres pour les tromper ; ils ſont trop touchés de leur égarement pour y applaudir ; ils deſirent trop vivement leur ſalut pour devenir par des conſeils flâteurs, les complices de leur perte : ils peuvent bien ſe taire, car il n'eſt pas toujours tems de parler ; mais ils ne ſauroient parler que pour rendre gloire à la vérité ; & le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces baſſes adulations qui l'admirent, ni ces adouciſſent artificieux qui le juſtifient.

Vous apprenez de leur bouche, vous ſur-tout que votre rang & votre naiſſance éleve au-deſſus des autres hommes ; vous apprenez ce que cette foule d'adulateurs, qui vous environne ; vous laiſſe ignorer. Eux ſeuls vous parlent dans la ſincérité de Dieu, parce qu'eux ſeuls ne cherchent pas à vous plaire, mais à vous gagner à Jeſus-Chriſt : eux ſeuls oſent vous contredire, & prendre le parti de la vérité contre vous-même ; parce qu'eux ſeuls ne craignent pas de ſe rendre moins agréables, pourvû qu'ils ſe rendent plus utiles : eux ſeuls n'étudient pas vos penchans pour y accommoder lâchement leurs ſuffrages, mais ils étudient vos devoirs pour y ramener vos penchans ;

parce qu'eux ſeuls aiment plus votre perſonne, que votre élevation ; & ſont plus touchés de votre ſalut, que de vos bienfaits. Tout le reſte des hommes, ou vous ſéduit, ou ſe tait, ou vous flâte. Plus même vous êtes élevé, plus vos paſſions vous ſont cachées ſous l'artifice des louanges ; moins la vérité vous approche ; plus on ſe déguiſe à vos yeux pour vous déguiſer vous-même aux vôtres ; plus vous êtes à plaindre, parce que tout ce qui vous environne, n'eſt attentif qu'à vous ſurprendre, qu'à vous inſpirer ſes paſſions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres : c'eſt le malheur des Cours, & la triſte deſtinée des Grands. L'innocent plaiſir de la ſincérité, ſans lequel il n'eſt plus rien de doux dans le commerce des hommes, vous eſt refuſé, vous n'avez plus d'ami, parce qu'il eſt trop utile de l'être ; vous vivez au milieu des hommes que vous ne connoiſſez pas, qui mettent tous le maſque en vous approchant, & dont vous ne voyez jamais que l'art & la ſurface : les Juſtes ſeuls ſe montrent à vous tels qu'ils ſont : & en eux ſeuls, vous retrouvez la vérité qui vous fuit, & que votre puiſſance qui vous donne tout, vous ôte elle-même & vous cache. Voyez comme tandis que tous les Officiers de l'armée d'Holopherne lui promettent la conquête de Bethulie, & que tout flâte ſon orgueil & ſon ambition, Achior tout ſeul oſe parler ſans artifice, prendre les intérêts du Dieu de Juda, & faire ſouvenir ce chef orgueilleux, que

toutes ſes forces viendront échouer contre cette ville, comme les flots de la mer contre un grain de ſable, ſi le Seigneur lui-même daigne la garder & la défendre. Auſſi un ſaint Roi de Juda comptoit autrefois comme un des plus grands avantages de ſon régne, de voir aſſis auprès de lui des hommes juſtes & fidéles, parmi toutes les faveurs qu'il avoit recues du Dieu de ſes peres, ce n'étoient pas ſes victoires & ſes proſpérités, dont il étoit le plus touché, c'étoit la vertu & la juſtice des ſujets qui préſidoient à ſes conſeils, & qui environnoient ſon trône : & la piété des Nathans & des Chuſaïs, lui parut une marque plus ſenſible de la protection du Seigneur ſur lui, que la conquête de Jéruſalem, & les dépouilles des nations ennemies de ſa gloire : *Miſericordiam & judicium cantabo tibi, Domine.... Oculi mei ad fideles terræ : ut ſedeant mecum : ambulans in via immaculata, hic mihi miniſtrabat.* Un homme juſte eſt un preſent du Ciel ; & les Grands ſurtout ne ſauroient trop honorer la vertu, parce que la puiſſance ne peut leur donner que des ſujets, & que la vertu toute ſeule leur donne des amis fidéles & ſincéres.

Pſal. 100. 3. 6.

Mais non-ſeulement les Juſtes ſeuls conſervent encore la vérité parmi les hommes, leurs paroles tirent même d'une certaine autorité que la vertu ſeule donne, un poids & une force qui ne ſe trouve pas dans les diſcours des hommes ordinaires. En effet, le pécheur, quelque élevé

qu'il ſoit, perd par ſes égaremens le droit de reprendre ceux qui s'égarent : ces vices affoibliſſent ſes inſtructions : les foibleſſes de ſa conduite décrient l'utilité de ſes conſeils, & les mœurs ne laiſſent plus de crédit à ſes paroles. Mais le Juſte peut avec confiance condamner dans les autres, ce qu'il a commencé par s'interdire à lui-même : ſes inſtructions ne rougiſſent pas de ſa conduite : ſon innocence rend ſes cenſures reſpectables, & tout ce qu'il dit trouve dans ſes mœurs une nouvelle autorité dont on ne peut ſe défendre. Auſſi nous donnons ; comme ſans y penſer, aux véritables Juſtes, une eſpèce d'empire ſur nous-mêmes. Quelque élevés que nous ſoyions d'ailleurs, la vertu ſe forme comme un Tribunal à part, auquel nous ſoumettons avec plaiſir notre élevation & notre puiſſance ; & il ſemble que les Juſtes, qui jugeront un jour les Anges, ont droit d'être dès à préſent les Juſtes des hommes.

Un Jean-Baptiſte accompagné de ſa ſeule vertu, devient le cenſeur d'une Cour voluptueuſe ; & Hérode ne peut s'empêcher de craindre ſes cenſures, & de reſpecter ſa vertu. Un Michée s'oppoſe ſeul aux vains projets de deux Rois & de deux armées ; & tout eſt ébranlé à la ſeule voix de l'homme de Dieu. Un Prophête inconnu, vient de la part de Dieu reprocher au Roi d'Iſraël aſſemblé à Bethel avec tout ſon peuple pour ſacrifier à Baal, l'im-

piété des ſacrifices ; & les myſtères profanes ſont ſuſpendues. Elie tout ſeul vient au milieu de Samarie menacer Achab de la vengeance divine ; & le Prince tremblant s'humilie, & conjure le Prophête d'obtenir ſa grace auprès du Seigneur. Enfin, un Samuel armé de la ſeule dignité de ſon âge & de ſon miniſtère, vient reprocher à Saul, vainqueur d'Amalec & encore environné de ſes troupes victorieuſes, ſon ingratitude & ſa déſobéiſſance ; & ce Prince ſi intrépide devant ſes ennemis, ſent toute ſa fierté tomber devant le Prophête, & met tout en uſage pour l'appaiſer. O ſainte autorité de la vertu ! qu'elle porte avec éclat les caractères auguſtes de ſa céleſte origine !

Il eſt vrai, mes Freres, qu'à cette autorité inſéparable de la vertu, les Juſtes ajoûtent les ſaints artifices & les ſages circonſpections d'une charité tendre & prudente. Ils ont appris qu'il faut reprendre à tems & à contre-tems, il eſt vrai ; mais ils ſavent auſſi que ſi tout leur eſt permis, tout n'eſt pas expédient ; que les plaies qui ſont dans le cœur demandent de grandes précautions, & qu'il faut lui faire aimer les remèdes, ſi l'on veut qu'ils ſoient utiles : ils ſavent que la vérité ne doit d'ordinaire ſes victoires qu'aux ménagemens de la prudence & de la charité qui les lui préparent ; qu'il y a un tems de gémir en ſecret, & un tems de parler ; que la même charité qui hait le péché, tolere le pé-

cheur pour le corriger; & que la vertu n'a d'autorité, qu'autant qu'elle a de discrétion & de prudence.

Ainsi la vertu est aimable lors même qu'elle reprend : ce n'est pas la connoître de se la représenter sous l'idée d'un zèle amer & imprudent, qui condamne sans indulgence, & qui corrige sans discernement : la charité n'est ni téméraire ni inhumaine; elle sait choisir ses momens, & ménager ses conseils; elle sait se rendre utile sans se rendre odieuse; & quand on aime sincérement, la douceur & les précautions sont naturelles : si ces caractères manquent, ce n'est plus la charité qui reprend & qui édifie, c'est l'humeur qui censure & qui scandalise : la charité est douce & prudente, & l'humeur est toujours piquante & téméraire. Nathan ne vient pas reprocher aigrement à David le scandale de sa conduite : il s'insinue avant que de reprendre; il fait aimer la vérité avant de la dire; il fait hair le crime avant de blâmer le coupable; & par les ménagemens innocens d'une parabole ingénieuse, il trouve le secret de corriger le vice sans offenser le pécheur, & de faire prononcer David contre lui-même.

Un ami saint & vertueux, & qui joint à la vertu cette douceur tendre & cette discrétion que la charité inspire, ne trouve presque point de cœur, quelque livré qu'il soit aux passions, insensible à ses sages remontrances. Car ce n'est pas ici un Anacoréte austére, qui par les suites de sa

profeſſion, ne pouvant vous tenir que des diſcours ſaints, vous trouve moins diſpoſé à l'écouter ; c'eſt un Juſte de votre état, de votre âge, de votre rang, le complice peut-être autrefois de vos plaiſirs & de vos débauches, qui vous fait ſentir le vuide des amuſemens dont il a été lui-même l'adorateur inſenſé ; qui vous inſpire l'horreur d'un monde dont il a été lui-même autrefois follement enchanté ; qui vous exhorte à un genre de vie ſage & Chrétien, qu'il a lui-même autrefois décrié ; qui vous promet, dans la pratique de la vertu, des douceurs, & une paix du cœur, qu'il a lui-même cru autrefois puérile & chimerique : tout ce qu'il dit, tire une nouvelle force de cette reſſemblance ; il vous ébranle ; il vous enléve preſque malgré vous à vous-même ; & la ſimplicité de ſes diſcours eſt mille fois plus puiſſante pour perſuader, que toute l'éloquence des chaires chrétiennes.

J'en appelle ici à vous-même ; combien de fois, dans le tems que vous ſuiviez avec plus de fureur les égaremens du monde & des paſſions, un ami Chrétien a rappellé l'ivreſſe de votre cœur aux lumiéres d'une raiſon plus tranquille, vous a fait convenir de l'injuſtice de vos voies, des amertumes ſecrettes de votre état, de l'abus du monde & de la vanité de ſes eſpérances, & a laiſſé au fond de votre ame un trait de lumiére & de vérité, qui depuis ne s'eſt jamais effacé, & vous a toujours rappellé

en ſecret à la vertu & à l'innocence ? Auguſtin ſentit ſes irréſolutions s'affermir dans les entretiens d'Ambroiſe ; Alipe, ſa foibleſſe ſe ranimer dans la ſainte familiarité d'Auguſtin. Non, la vérité ſemble avoir un nouveau droit ſur nos cœurs, quand elle eſt aidée des perſuaſſions douces & ſincéres d'une tendreſſe chrétienne.

Et ici je ne puis m'empêcher de le dire à vous, mes Freres, que la grace a retirés des égaremens du monde. Souvent, contens, ce ſemble, d'avoir échappé vous-mêmes au naufrage, vous voyez périr vos freres ſans douleur ; vous auriez honte de leur tendre la main. Vos nouvelles mœurs n'ont pas éloigné de vous les amis que le monde & les plaiſirs vous avoient donnés ; vous conſervez encore avec eux ces liaiſons de ſoins, de tendreſſe, de confiance, que la piété ne condamne pas, mais qu'elle rend ſeulement plus ſincéres & plus chrétiennes ; cependant vous les laiſſez perdre ſans les avertir ſous prétexte d'éviter l'indiſcrétion, & ce zèle importun qui rend ſa piété odieuſe, vous manquez aux régles de la charité & aux devoirs d'une amitié ſainte. Il n'eſt jamais queſtion de ſalut entre vos amis & vous ; vous affectez même, par une fauſſe délicateſſe, d'éviter ces ſortes d'entretiens : vous ſouffrez qu'ils vous parlent de leurs plaiſirs, de la folie de leurs amuſemens, & de la vanité de leurs eſpérances ; & vous vous obſervez pour ne pas leur parler du bonheur & des avanta-

ges, d'une vie chrétienne, & des richeſſes de la miſéricorde de Dieu ſur les pécheurs qui veulent revenir à lui. Mais qu'eſt-ce qu'une liaiſon dont le Seigneur n'eſt pas le principe, dont la charité n'eſt pas le nœud, dont le ſalut n'eſt pas le fruit!

Déjà c'eſt une erreur, de croire qu'il n'y ait pas ici une obligation de conſcience: l'Évangile vous preſcrit aujourd'hui d'aller même chercher votre frere, & de lui donner en particulier des avis tendres & charitables: d'ailleurs il vous eſt ordonné, à vous qui êtes convertis, comme autrefois à Pierre, de rappeller & de ſoutenir vos freres. Mais quand la Religion ne vous en feroit pas un devoir, pouvez-vous voir des hommes que l'eſpérance d'une même vocation vous unit, & que les liens de l'amitié doivent vous rendre encore plus chers: pouvez-vous les voir ennemis de Jeſus-Chriſt, eſclaves du démon, deſtinés par le déreglement de leur vie, à des malheurs éternels, ſans oſer leur dire quelquefois que vous les plaignez? ſans profiter de quelques-uns de ces momens heureux où ils viennent vous confier leurs chagrins & leurs dégoûts, pour leur apprendre à chercher en Dieu ſeul une paix que le monde ne peut donner; pour placer à propos une ſeule parole de ſalut; pour leur dire avec ces témoignages touchans de tendreſſe, dont le cœur a tant de peine à ſe défendre, ce qu'autrefois Auguſtin, déjà converti, di-

ſoit à un de ſes amis qu'il vouloit retirer de l'égarement : Eſt-ce que nous aurons des deſtinées ſi différentes dans l'avenir, tandis que nous n'avons ici-bas qu'un même cœur ? les nœuds de notre amitié ſont donc fragiles & périſſables, puiſque la charité, qui ſeule demeure éternellement, n'en eſt pas le lien commun : la mort va donc nous ſéparer à jamais ; car c'eſt dans le Seigneur tout ſeul que l'union des cœurs peut être immortelle : vous n'êtes donc qu'un ami temporel, & une haine éternelle ſuccédera à cette amitié rapide & paſſagére qui nous unit ſur la terre. Mais que ſont les liaiſons les plus tendres que la piété n'a pas formées ? & peut-on aimer un ſeul moment ce qu'on ne doit pas aimer toujours ?

Mais ce qui donne en ſecond lieu une nouvelle force aux inſtructions des Juſtes, c'eſt qu'elles ſont ſoutenues de leurs exemples : ſecond moyen de ſalut que leur ſociété fournit aux pécheurs. Et certes, mon cher Auditeur, ſi vous viviez au milieu d'un monde où Dieu ne fut pas connu ; ſi tous les hommes vous reſſembloient & que vos yeux ne rencontraſſent de toutes parts que des exemples de diſſolution, la vertu inconnue ne vous paroîtroit jamais déſirable ; le crime ſeroit toujours tranquille, parce que ſon oppoſition avec la piété n'en troubleroit jamais les fauſſes douceurs ; vous ne ſentiriez jamais s'élever au-dedans de vous ces troubles ſecrets qui vous reprochent votre propre foibleſſe ; &

vous croiriez la vie chrétienne impoſſible, parce que vous la verriez ſans exemple. Mais dans quelque ſituation que la Providence vous ait fait naître, vous trouvez des Juſtes de votre âge & de votre état, qui obſervent la Loi du Seigneur, & qui marchent devant lui dans la ſainteté & dans l'innocence; leur exemple ſeul eſt une voix puiſſante qui vous parle ſans ceſſe au fond du cœur, & qui vous rappelle malgré vous à la vérité & à la Juſtice. Nous vous annonçons la piété du haut de ces chaires chrétiennes; mais leur exemple vous la perſuade: nous vous montrons la voie de loin; mais ils y marchent à vos yeux pour vous frayer le chemin & vous animer à les ſuivre: nous vous preſcrivons les régles; ils vous fourniſſent le modèle. Auſſi combien de fois, mon cher Auditeur, touché des exemples d'un Juſte de votre rang & de votre état, vous êtes vous reproché à vous-même les penchans infortunés qui ne vous permettoient pas de lui reſſembler? combien de fois le ſouvenir de ſon innocence vous a couvert de confuſion, arraché des ſoupirs à votre foibleſſe, & fait balancer quelque-tems entre le devoir & la paſſion? combien de fois ſa préſence ſeule a réveillé en vous des déſirs de ſalut, & vous a fait promettre en ſecret à vous-même, qu'un jour vous marcheriez ſur ſes traces, Non, mes Freres, nous ne voyons point de converſion dans le monde, qui n'ait trouvé ſa ſource & ſon motif dans les exem-

ples des gens de bien: je ne parle pas même ici du mérite de leurs œuvres ; l'union de la foi, & la ſociété d'un même eſprit, établit entr'eux & vous une eſpèce de commerce ſaint, qui vous rend propres les fruits immortels de leurs vertus : le tréſor qu'ils amaſſent, la meſure ſurabondante qu'ils comblent par des violences qui vont au-delà de leurs dettes, ſont des biens qui vous appartiennent, & que vous pouvez offrir au Seigneur comme vos propres juſtices. Ce n'eſt pas que des ſatisfactions étrangeres puiſſent ſuffire pour effacer des offenſes qui vous ſont propres ; il faut que les mêmes membres qui ont ſervi à l'iniquité, ſervent à la juſtice, & que le péché ſe repare où il a été commis : mais les œuvres des Juſtes offrent ſans ceſſe au Seigneur, ou le prix de votre converſion, ou l'heureux ſupplément de votre pénitence. Cependant le monde, toujours ingénieux à s'ôter à lui-même les reſſources de ſalut que la bonté de Dieu lui ménage, ne ſemble attentif qu'à obſcurcir l'éclat, ou diminuer le mérite des œuvres des gens de bien : il attaque la ſainteté des motifs, quand les dehors ſont à couvert de la malignité de ſes cenſures. Les courtiſans du Roi Sédécias accuſoient les larmes & les triſtes prédictions de Jérémie ſur la ruine prochaine de Jéruſalem, d'un ſecret déſir de plaire au Roi de Babylone qui aſſiégeoit cette ville infortunée. Il ſemble, ô mon Dieu, que vous ne ſoyez pas aſſez

aimable pour être ſervi dans la ſeule vue de vous-même ; & que vos promeſſes toutes ſeules ne ſoient pas capables de dédommager vos ſerviteurs des peines qu'ils endurent : il faut que le monde cherche toujours dans les plus ſaintes démarches de leur piété, d'autres deſſeins que celui de vous honorer, & un autre intérêt que celui de vous plaire. Mais que faites-vous, mes Freres, en diminuant par des ſoupçons téméraires, le mérite des œuvres des Juſtes ? vous diminuez les reſſources heureuſes de votre ſalut : vous vous ôtez à vous-mêmes les motifs les plus conſolans de votre eſpérance : ce ſont vos propres vertus, que vous dèshonorez, & vos cenſures inſenſées retombent ſur vous-mêmes.

Enfin les Juſtes ſervent encore à votre ſalut par leurs gémiſſemens & par leurs priéres ; & c'eſt dans ce dernier avantage, que vous allez connoître combien la vertu eſt reſpectable dans ceux qui la pratiquent.

Jac. 5. 16. *La priére continuelle du Juſte*, dit un Apôtre, *eſt d'un grand poids auprès du Seigneur*. Oui, mes Freres, Si Dieu jette encore des regards de miſéricorde ſur la terre, s'il répand encore ſes faveurs ſur les Empires & ſur les Royaumes, ce ſont les priéres & les gémiſſemens ſecrets des gens de bien, qui nous les attirent ; ce ſont ceux qui compoſent cette partie pure de l'Egliſe, qui n'a point d'autre voix pour demander que celle du Chriſt, dont les clameurs

clameurs ont toujours accès auprès du Pere ; c'eſt-là cette colombe qui gémit ſans ceſſe, & ne gémit jamais en vain ; c'eſt par eux que toutes les graces ſe répandent dans l'Egliſe ; c'eſt à eux que les ſiécles doivent les Princes religieux, les Paſteurs fidéles, la paix des Egliſes, les victoires de la foi, ces hommes célébres par leurs lumiéres que Dieu ſuſcite dans les beſoins de ſon Egliſe, pour s'oppoſer aux entrepriſes de l'erreur, au relâchement des mœurs, aux affoibliſſemens de la diſcipline : que dirai-je encore ? c'eſt à eux que le monde doit les reſſources ineſpérées dans les calamités publiques, la tranquillité des peuples, le bonheur des ſiécles ; tout vient de-là ; car tout ſe fait pour les Elus. Nous en faiſons honneur, nous, qui ne jugeons que par les ſens, à la ſageſſe des Souverains, à la puiſſance ou à l'habileté de ceux qui gouvernent : mais ſi nous voyions les événemens dans leurs cauſes, nous les trouverions dans les gémiſſemens ſecrets des gens de bien ; dans les priéres quelquefois d'une ame ſimple & obſcure, qui, cachée aux yeux des hommes, décide bien plus auprès de Dieu des événemens publics, que les Céſars & leurs Miniſtres, qui paroiſſent à la tête des affaires, & qui ſemblent tenir entre leurs mains la deſtinée des peuples & des Empires.

Comparez, diſoit autrefois Tertullien aux Payens, les malheurs paſſés de l'Em-

pire à la tranquillité dont il jouit aujourd'hui ; d'où vient ce changement ? n'eſt-ce pas depuis que Dieu a donné des Chrétiens au monde ? *Ex quo Chriſtianos à Deo orbis accepit.* C'eſt depuis que l'Evangile a montré à la terre des hommes juſtes, qui offrent au Seigneur des priéres ferventes pour les Princes & pour les Rois, que les Céſars ſont plus heureux, l'Empire plus floriſſant, les peuples plus tranquilles : c'eſt nous ſeuls qui levant des mains pures au Ciel, le fléchiſſons par nos clameurs ; & cependant lorſque nous en avons obtenu des graces pour la terre, Jupiter en a tout l'honneur dans votre eſprit : *Et cùm miſericordiam extorſerimus, Jupiter honoratur.* Quel don, mes Freres, la miſéricorde de Dieu fait à la terre, lorſqu'elle s'y forme un Elu ! quel tréſor pour un peuple, pour un Empire, pour le monde entier ! quelle reſſource pour les hommes d'avoir encore au milieu d'eux des ſerviteurs de JESUS-CHRIST !

Vous regardez quelquefois, mes Freres, la vertu comme une foibleſſe ; & la piété des Juſtes ne trouve ſouvent auprès de vous que des dériſions & des cenſures. Mais quand les gens de bien ne ſeroient pas ſi utiles à la terre ; quand ce ne ſeroit pas eux qui maintiennent encore parmi nous les reſtes de la ſûreté publique, la bonne foi dans le commerce, le ſecret dans les conſeils, la fidélité dans les affaires, la religion dans les promeſſes, l'inté-

grité dans les ſoins publics, l'amour des peuples dans l'autorité ; qu'y a-t'il de plus grand & de plus reſpectable dans le monde, que la vertu ?

Mais elle eſt rare, dites-vous ; je le veux ; & c'eſt en cela même qu'elle eſt plus digne de vos hommages. Mais enfin laiſſons-là les diſcours puériles du libertinage ; il eſt encore ſur la terre des ames pures & fidéles ; vous en connoiſſez dans votre rang & dans votre état, auſquelles vous ne pouvez refuſer le titre reſpectable de la vertu : or, c'eſt par là en dernier lieu, que les bons ſervent à la condamnation des méchans ; ils ôtent à l'iniquité toutes ſes excuſes. Car que pourrez-vous répondre devant le Tribunal de Jeſus-Chriſt, que leur exemple, ou n'affoibliſſe ou ne confonde ? Direz-vous que vous n'avez fait que ſuivre des uſages établis, & qu'il eût fallu ſe retirer dans les déſerts pour s'en diſpenſer ? mais les Juſtes, qui ſont parmi vous, s'y conforment-ils ? vous excuſerez-vous ſur les ſuites inſéparables d'une naiſſance illuſtre ? vous en connoiſſez qui, avec un nom encore plus diſtingué que le vôtre, en ſanctifient l'éclat, & trouvent le ſecret de le faire ſervir au ſalut. Quoi ? la vivacité de l'âge ? la délicateſſe du ſexe ? on vous en montre tous les jours, qui dans une jeuneſſe floriſſante, & avec tous les talens propres au monde, regardent tous ces vains avantages comme de la boue, & n'ont de penſée que pour le Ciel. Quoi ?

la diſſipation des emplois ? vous en voyez chargés des mêmes ſoins que vous, & qui cependant font du ſalut la principale affaire. Votre goût pour le plaiſir ? l'amour du plaiſir eſt le premier penchant de tous les hommes ; & il eſt des Juſtes en qui il eſt encore plus violent, & qui ſont nés avec des diſpoſitions moins favorables à la vertu que vous. Vos afflictions ? il y a des gens de bien malheureux. Votre proſpérité ? il s'en trouve qui ſe ſanctifient dans l'abondance. Votre ſanté ? on vous en montrera qui dans un corps infirme, portent une ame remplie d'une force divine.

Tournez-vous de tous les côtés ; autant de Juſtes, autant de témoins qui dépoſent contre vous : placez-vous en telle ſituation qu'il vous plaira ; encore aujourd'hui les femmes mondaines ont des Eſthers pour modéle ; les filles chrétiennes, des Rébeccas ; les hommes de guerre, des Joſués ; les courtiſans, des Néhémias ; ceux qui ſont aſſis ſur le trône, des Joſias & des Davids ; les affligés, des Jobs ; les infirmes, des Timothées ; ceux qui ſentent l'aiguillon de la chair, des Pauls : chaque ſituation a ſes Saints ; chaque âge à ſes exemples ; chaque état fournit ſes modéles. C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que s'acompliſſent ſur les hommes vos deſſeins de juſtice & de miſéricorde ; & que ſi vous vous ſervez des Juſtes, pour corriger ou pour confondre les pécheurs, vous vous ſervez auſſi des pécheurs pour affermir la foi, ou pour éprouver la vertu des Juſtes.

LE corps des Juſtes, dit Saint Auguſtin, répandu par tout le monde, trouve ſon accroiſſement & ſon utilité dans les chûtes & dans les erreurs mêmes de ceux qui s'égarent : *Omnibus errantibus utitur ad proſectus ſuos* ; & les livres ſaints ne ſemblent attribuer au Seigneur tous les maux & tous les déſordres de la Cité, que parce que ſa Providence les permet pour les faire ſervir au ſalut de ceux qui lui appartiennent.

Car remarquez, je vous prie, mes Freres ; que la négligence, le dégoût, l'oubli des graces, ſont les écueils les plus ordinaires de la vertu des Juſtes ; & que le mélange des méchans ſert en premier lieu à leur inſtruction, en les préſervant de ces écueils, & leur fourniſſant des leçons continuelles de vigilance, de fidélité & de reconnoiſſance.

De vigilance: En effet, les commencemens de la converſion & de la piété des Juſtes ; ſont toujours timides & défians : le cœur inſtruit alors par le ſouvenir encore tout nouveau de ſes chûtes paſſées, veille ſur ſa propre foibleſſe, frémit à la ſeule préſence des objets qui lui en retracent les funeſtes images : tout l'allarme, tout l'avertit, tout le rappelle à lui-même : à peine à demi eſſuyé du naufrage, il ne marche ſur les eaux qu'en tremblant comme Pierre, & le moindre mouvement lui montre le ſein de l'abîme prêt à l'engloutir.

Mais ces pieuſes frayeurs, ſi néceſſaires

à la vertu, ne ſe calment que trop dans les ſuites : à meſure que le ſouvenir de nos chûtes s'éloigne, le ſentiment de notre fragilité s'affoiblit : les jours déjà paſſés dans la piété, ſemblent nous répondre de ceux qui ſuivent, les frayeurs ceſſent ; les précautions ſe négligent ; &, comme le Roi Ezéchias, depuis qu'on a triomphé de Sennachérib, & délivré Jéruſalem des ennemis qui avoient juré ſa perte, on en introduit d'autres dans la Cité ſainte, & on ne craint plus même d'expoſer avec complaiſance à leurs yeux, des tréſors qui ne ſont en ſûreté, que lorſqu'ils ſont inconnus.

Or, contre un affoibliſſement ſi dangereux, rien n'eſt plus utile aux Juſtes que le mêlange des méchans : ils liſent ſans ceſſe dans les chûtes de leurs freres, les raiſons de leur vigilance : ils voyent dans une ſource commune les mêmes foibleſſes à craindre, & que l'uſage tout ſeul d'une foi toujours attentive, fait le diſcernement ; ils apprennent dans l'hiſtoire des malheurs d'autrui, quels ſont les degrés qui conduiſent inſenſiblement au crime ; que les commencemens en ſont toujours légers ; que pour peu qu'on accorde à l'ennemi, les avantages qu'il en tire ſont funeſtes à l'ame ; & qu'il eſt plus à craindre lorſqu'il inſpire des adouciſſemens, que lors même qu'il propoſe des crimes : ils voyent que parmi ceux qui tombent à leurs yeux, il en eſt pluſieurs qui ont été autrefois plus fervens qu'eux dans les voies de

Dieu, & qui s'attendoient encore moins qu'eux à déchoir par des chûtes honteuſes de cet état de ferveur & de juſtice. Ainſi ils apprennent tous les jours dans les égaremens de leurs freres, qu'il n'y a de sûreté pour la vertu, que dans la vigilance; & qu'il n'y a jamais loin entre l'affoibliſſement & la chûte.

Le mélange des pécheurs ſoutient donc la vigilance des Juſtes contre la tentation du relâchement, mais il affermit encore leur fidélité contre celle du dégoût. Et certes, ſi cachés au ſiécle, ils vivoient tous ſéparés des pécheurs; peut-être que dans ces momens où le cœur aride retombe ſous ſon propre poids, où l'on ſe laſſe de ſoi-même, où nul goût ſenſible ne ſoutient plus la vertu; peut-être qu'alors ils pourroient ſe promettre dans le monde des plaiſirs plus doux que ceux de la piété, & une deſtinée plus heureuſe. Mais la ſeule préſence des pécheurs diſſipe cette illuſion: le Juſte n'a pas beſoin de ſa foi pour ſe détromper ſur leur fauſſe félicité; il n'a qu'à ouvrir les yeux; il cherche des heureux dans le monde, & il n'en trouve point; il voit par-tout des agitations qu'on appelle plaiſirs, & il ne voit nulle part de bonheur; il conſulte les mondains eux-mêmes, & ils dépoſent tous contre le monde & ſa prétendue félicité; il trouve parmi les pécheurs mille fois plus d'ennui, plus de dégoût pour la vie mondaine, qu'il n'en a jamais éprouvé pour la vertu; il voit

que leurs passions font tout leurs malheurs & tous leurs chagrins, & que le cœur de l'homme de bien qui en est exemt, ne sauroit jamais avoir d'autre peine, que de ne pas sentir assez vivement son bonheur. Ainsi le mélange des pécheurs affermit la fidélité des Justes contre la tentation du dégoût: mais de plus, il réveille leur reconnoissance, & le défend contre la tentation de l'oubli des graces.

Troisième maniére dont le mélange des méchans contribue à l'instruction des Justes. Ils voyent que le Seigneur laisse périr dans le monde une infinité de pécheurs moins coupables qu'eux; nés avec un fonds de droiture, d'équité, de bonté, de pudeur même; incapables de rien de noir, d'inique, d'inhumain, qui aiment la vertu, qui reverent les Justes, & qui ne trouvent que dans les molles foiblesses d'un cœur fragile, plus digne de la miséricorde que de la colére divine, l'écueil de leur innocence; tandis qu'eux-mêmes, après des excès monstrueux, & qui ne pouvoient partir que d'un cœur profondément mauvais & corrompu, ont été choisis, arrachés au crime, & appellés à la connoissance de la vérité: ces objets toujours présens font sentir chaque instant au Juste, le prix inestimable du bienfait qui a changé son cœur. Ce n'est pas assez; il connoît même des pécheurs qui gémissent sous le poids de leurs chaînes, qui désirent leur délivrance, qui flottent toute leur vie entre

entre les désirs de la vertu & la tyrannie des passions, & qui cependant n'arrivent jamais au salut; soit parce qu'ils le désirent trop foiblement; soit parce que le Seigneur est maître de ses dons, & qu'il a pitié de qui bon lui semble : il les connoît, & il se souvient que le Seigneur vint au-devant de lui pour le retirer du désordre, lorsque loin de l'attendre & de l'appeller, il fuyoit encore sa présence; & il se souvient que lorsqu'il avoit encore les armes à la main contre sa gloire, & sans avoir apporté à la pénitence d'autre préparation que ses crimes, une lumiére céleste le frappa soudain une main invisible rompit tout d'un coup ses chaînes; le maître des cœurs lui en donna un nouveau.

Mais le fruit de sa reconnoissance est un fonds de douceur, de tolérance, de charité pour ses freres qui s'égarent. Car souvent les gens de bien n'ont pour les pécheurs qu'un œil de mépris & de dureté; loin d'être touchés de leur malheur, & de demander à Dieu qu'il les convertisse, ils font souvent consister toute leur vertu, ou à les fuir, comme des objets contagieux; ou à les plaindre, comme si leur malheur étoit sans ressource; ou à les censurer, comme si la charité toujours inexorable envers le vice, n'étoit jamais indulgente pour le pécheur.

Mais qui êtes-vous pour prescrire ainsi des bornes à la miséricorde divine, & désespérer du salut de votre frere? Si la gra-

ce a pû triompher de toute la corruption de votre cœur, il n'eſt plus rien que vous ne deviez attendre d'elle pour les autres : le prodige de votre converſion doit vous préparer à voir ſans ſurpriſe les changemens les moins attendus. Que ſavez-vous ſi ceux qui vous paroiſſent aujourd'hui les ennemis de la vertu ; qui s'oppoſent au zèle & aux bonnes intentions des gens de bien ; qui font de leur autorité un azile aux déſordres publics, ne ſeront pas un jour à la tête de toutes les œuvres ſaintes, les protecteurs de la piété, les reſſources de la miſéricorde, les appuis du zèle & de la vérité ? Qui ſe ſeroit jamais défié que Manaſsès, qui avoit introduit l'abomination dans le lieu ſaint, & effacé juſqu'aux traces du culte du Seigneur dans Jéruſalem, dût devenir un jour le reſtaurateur du Temple & des ſacrifices, & le protecteur du miniſtère des enfans d'Aaron ? Je vais plus loin ; que ſavez-vous ſi ce pécheur que vous regardez avec tant d'horreur, ne ſera pas appellé, ſi vous ne ſerez pas rejetté ? s'il ne ſe relevera pas, & ſi vous qui êtes debout ne tomberez pas pour ne plus vous relever ? On n'eût pas cru ſans doute, que la péchereſſe de la Cité dût devenir l'amante la plus illuſtre de Jeſus-Chriſt ; & que Judas, qui étoit ſon Diſciple & le vicaire de ſon amour, dût mourir traître & déſeſpéré. Le Seigneur ne tient-il pas entre ſes mains les cœurs de tous les hommes ? Adorez ſes

conſeils éternels ſur leurs deſtinées ; & reſpectez toujours dans les pécheurs, ou les droits de la grace ſe réſerve ſur leur volonté pour les ſanctifier, ou l'uſage qu'elle en peut faire, non-ſeulement pour l'inſtruction, mais encore pour l'épreuve & pour le mérite des Juſtes.

En effet premiérement, quand les pécheurs ne feroient que donner un nouveau prix à la fidélité du Juſte par la ſéduction de leurs exemples, ce ſeroit toujours une gloire immortelle pour la vertu de pouvoir y réſiſter. Car outre qu'on a beſoin de force pour ſe défendre des exemples qu'on a ſans ceſſe devant les yeux, lors ſur-tout qu'ils favoriſent les inclinations corrompues de la nature ; ce ſont des exemples que l'amitié, le ſang, l'intérêt, la complaiſance, le reſpect, rendent encore plus puiſſans, & plus propres à ſéduire le Juſte ; ce ſont ſes maîtres, ſes amis, ſes proches, ſes protecteurs, dont il a à ſe défendre ; il faut qu'il puiſſe les aimer, les reſpecter, les cultiver, leur plaire, & qu'il ait le courage de ne pas les imiter : il faut que leurs volontés ſoient pour lui des loix, & que leurs actions ne ſoient pas des modèles. Enfin, des exemples autoriſés par la multitude : ce ſont les mœurs communes, qu'il faut éviter ; les uſages établis, qu'il ne faut pas ſuivre : il faut avoir la force d'être ſingulier, & de ſoutenir avec dignité le ridicule que le monde attache à la ſingularité : il faut oſer condamner tout ſeul par

ſa conduite ce qu'il y a de plus autoriſé parmi les hommes ; paſſer pour un eſprit foible & frappé, & ne compter pour rien leurs jugemens comme leurs exemples. C'eſt ici que la fidélité du Juſte honore la grandeur du Maître qu'il ſert, & qu'il devient au milieu du monde un ſpectacle digne des Anges & de Dieu même.

Mais non-ſeulement les exemples des pécheurs donnent un nouveau prix à la fidélité du Juſte, leur malignité ménage encore à ſa vertu mille épreuves glorieuſes. Car, mes Freres, ſi la vertu n'étoit contredite, opprimée, perſécutée, les Juſtes pourroient avoir le mérite de l'innocence, mais ils n'auroient pas celui de la fidélité. Si leur piété ne trouvoit ici-bas que des applaudiſſemens & des hommages, la voie ſeroit trop agréable pour être sûre. Si tout applaudiſſoit à la vertu, la vertu ſe détruiroit bientôt elle-même ; ce calme dangereux l'endormiroit ; ces faveurs humaines l'amolliroient ; ces ſuffrages publics, ou en corromproient le principe, ou deviendroient bientôt le dédommagement ſecret de ſes peines. Son régne n'eſt pas de ce monde : les contradictions la ſoutiennent ; les tempêtes l'affermiſſent : les perſécutions l'éprouvent ; les tribulations la purifient.

Or, voilà l'utilité, dit Saint Auguſtin, que la ſageſſe de Dieu ſait tirer de la malice des pécheurs. Il les ſouffre ; que dis-je ? il les favoriſe même à un point que ſes ſerviteurs ſont quelquefois ſcandaliſés avec le

Prophête de la prospérité des impies. Aussi la puissance, l'Empire, l'autorité semblent être presque toujours ici-bas leur partage; il semble qu'une main invisible ne les éleve, ne les protége, ne les fait croître, qu'afin qu'ils deviennent plus propres à accomplir les desseins éternels de la Providence sur les Justes : ce sont des instrumens de justice destinés à exercer leur foi : inutiles à eux-mêmes, ils servent du moins par les ménagemens adorables de celui qui sait tirer le bien du mal, au salut de leurs freres. C'est ainsi que tout & les impies mêmes, coopérent au bien des Elus : en les opprimant, ils font éclater leur patience; en les chargeant de dérisions & d'opprobres, ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité; en les traitant de séducteurs & d'hypocrites, ils épargnent à leur piété la tentation des applaudissemens & des louanges; en les dépouillant de leurs biens, ils purifient leur détachement; en suscitant des obstacles & des contradictions à leur vertu; ils couronnent leur persévérance; & la fureur des tyrans a fait autrefois plus de Saints, que le zèle même des Apôtres.

Et c'est ici, mes Freres, vous qui servez le Seigneur, & qui marchez dans la voie de ses commandemens, c'est ici où vous ne faites pas toujours usage de votre foi. Vous voudriez que la piété fût toujours protégée, favorisée, préférée même ici-bas dans la distribution des graces & des honneurs, au vice : vous ne regardez pas assez

les pécheurs qui mépriſent ou qui oppriment la vertu, vous ne les regardez pas aſſez dans la main de Dieu, & dans l'ordre de ſa providence. Vous ſouhaiteriez que l'orgueil des impies fut humilié, & que le Seigneur ſoufflât ſur ce coloſſe de grandeur & de puiſſance qui les éleve, & dont ils ſe ſervent pour affliger les ſiens; vous voyez avec douleur les premiéres places occupées ſouvent par les protecteurs du vice, & les contempteurs de la vertu: vous deſireriez, ce ſemble, que la piété reçut ici-bas ſa recompenſe; & qu'au lieu des croix & des tribulations qui doivent être ſon partage, elle jouit des honneurs, de la puiſſance, des diſtinctions, qui ne lui ont pas été promiſes ſur la terre. Mais vous n'appercevez pas que vos déſirs injuſtes ôtent à la ſageſſe de Dieu le principal moyen de ſalut qu'elle a préparé dans tous les ſiécles à ſes ſerviteurs, & que pour ménager un vain triomphe à la vertu, vous lui ôtez l'occaſion & le mérite de ſes véritables victoires.

En effet, outre que la malice des pécheurs éprouve & purifie la foi des Juſtes, leurs ſcandales & leurs déréglemens les affligent, & arrachent à leur piété des gémiſſemens de zèle & de compaſſion, qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur: dernier avantage que le mêlange des méchans ménage aux gens de bien.

Témoins de la corruption génerale, & de ce déluge des crimes dont le monde ſemble être inondé, ils ſéchent de douleur comme

le Prophête : ils ſe ſentent déchirés par les plus vives impreſſions de l'Eſprit de Dieu, comme Paul à la vûe des déſordres & des impiétés d'Athènes : *Incitabatur ſpiritus ejus in ipſo* : ils veulent ſe laiſſer mourir de triſteſſe comme Elie au pied de la montagne, ſpectateur des prévarications d'Iſraël: ils demandent, comme Jérémie, une fontaine de larmes pour pleurer ſur les excès & ſur les iniquités de leur peuple : ils ſouhaitent comme Moyſe, d'être effacé du livre des vivans pour n'être plus témoins de l'incrédulité de leurs freres : ils déſirent comme Daniel, la fin de la captivité, la délivrance du peuple de Dieu l'avénement du régne éternel. Act. 17. 16.

Voilà le fruit qui revient à la piété des Juſtes, des déréglemens & des ſcandales dont ils ſont témoins. Et certes, mes Freres, quand on a de la foi, & qu'on eſt touché de la gloire de Dieu qu'on ſert & qu'on aime, peut-on voir ce qui ſe paſſe dans le monde d'un œil ſec, tranquille, indifférent ? Les maximes de Jeſus-Chriſt anéanties, ſes myſtères dèshonorés, ſes ſerviteurs mépriſés, ſes promeſſes oubliées ; la terreur même de ſes menaces affoiblie par les blaſphêmes de l'incrédulité ; les haines éternelles, les vengeances honorables, les infidélités dans le mariage devenues le ſujet, non pas de l'horreur, mais de la riſée publique, & des chanſons ſatyriques & profanes ; les vices autoriſés, les théâtres impurs devenus les plaiſirs publics des Chrétiens, & l'art

d'inſpirer les paſſions les plus honteuſes, placé parmi les arts qui ſont utiles aux peuples glorieux aux Royaumes, & qui ſont dreſſer des ſtatues à leurs inventeurs.

Eh ! vous vous perſuadez quelquefois, vous, mes Freres, qui vivez dans la piété en ménageant encore le monde, que le commerce du monde & de ſes plaiſirs, pourvû qu'on s'en tienne à certaines bornes, n'eſt pas interdit à la vertu, & que les gens de bien doivent plus ſe diſtinguer des mondains par les diſpoſitions du cœur, que par les mœurs extérieures, & la ſuite trop rigoureuſe de leurs aſſemblées & de leurs plaiſirs. Mais ſi les intérêts de Jeſus-Chriſt vous touchent, pouvez-vous être capable de quelque joie au milieu du monde ? Eh ! qu'y verrez-vous qui ne doive vous percer le cœur de la plus vive douleur ? Pourrez-vous ſourire à une impiété ; ouvrir les oreilles aux médiſances les plus atroces ; applaudir au langage profane des paſſions ; louer les projets frivoles & inſenſés de la vanité ; devenir l'approbateur des préjugés & des uſages ? Pourrez-vous voir crucifier ſous vos yeux le Seigneur Jeſus, & prendre part à la joie de ſes ennemis, ſi vous n'en prenez point à leur crime ? Pourrez-vous enfin voir tous les amateurs du monde courir en danſant comme des inſenſés, un bandeau ſur les yeux, au précipice ; & vous faire d'un ſpectacle ſi affligeant, un objet capable d'amuſer votre loiſir, ou d'eſſayer vos ennuis ?

Je dis bien plus ; pourriez-vous y retenir vos larmes ? Quelle contrainte ! quelle situation pénible que le commerce des mondains, pour une ame qui aime son Dieu, lors même que l'ordre & le devoir l'y engagent ! Vous cherchez le monde pour vous délasser ? Mais vous devriez l'éviter pour vous épargner les momens les plus amers d'une sainte tristesse : c'est au sortir du monde que vous devriez avoir besoin de délassement ; que votre esprit fatigué de tant d'images affligeantes, devroit aller se consoler aux pieds de Jesus-Christ. Ah ! si vous pouvez, je ne dis pas trouver encore quelque plaisir au milieu du monde ; mais le voir encore sans douleur, sans gémir en secret sur les jugemens de colére que Dieu y exerce sur les hommes ; peut-être ne haïssez-vous pas des abus qui vous laissent si tranquille ; peut-être portez-vous encore dans le cœur les mêmes passions, qui dans les autres n'ont rien qui vous allarme.

Passez au milieu de Jérusalem, disoit autrefois le Seigneur à l'Ange exterminateur; marquez sur le front, & épargnez les hommes qui gémissent & qui sont affligés des iniquités qui se commettent au milieu d'elle. *Transi per mediam Jerusalem, & notabis signum super frontes virorum qui ingemunt & mœrent ob iniquitates quæ fiunt in medio ejus* : c'est le caractère le plus essentiel des Justes : c'est la marque décisive à laquelle on les reconnoît. Tout le reste des habitans de Jérusalem est livré à la fureur du

Ezech. 9. 4.

glaive & de la vengeance céleſte : ce petit nombre tout ſeul de Juſtes qui gémiſſent, eſt épargné & marqué du ſçeau de ſalut : le Seigneur ne reconnoît pour ſiens que ces ames touchées du zèle de ſa gloire, qui répandent ſans ceſſe devant lui l'amertume de leur cœur ſur les iniquités de ſon peuple, & qui lui diſent tous les jours avec un Prophête ; regardez, Seigneur, du haut de la demeure de votre
Iſ. 63. 15. 16. 17. 19. gloire, & voyez : *Attende, Domine, de cælo ; & vide de habitaculo ſancto gloriæ tuæ.* Où eſt votre zèle ? où eſt la force de votre bras ? ou du moins, que ſont devenus les entrailles de vos miſéricordes anciennes ſur votre peuple ? *Ubi eſt zelus tuus, fortitudo tua ? multitudo viſcerum tuorum* ? Car malgré nos iniquités, vous êtes encore notre Pere ; & Abraham, dont nous faiſons gloire d'être les enfans, & tous les ſaints Protecteurs de cet Empire, en qui nous pourrions mettre notre confiance, ſemblent nous avoir abandonnés, ſi vous ne jettez ſur nous quelque regard propice : *Tu enim Pater noſter, & Abraham neſcivit nos.* Pourquoi, Seigneur, avez-vous ſouffert que nous nous égaraſſions de vos voies ſaintes ? *Quare errare non feciſti, Domine, de viis tuis* ? Pourquoi avez-vous laiſſé endurcir notre cœur, afin que nous ne vous craigniſſions plus ? *Quare induraſti cor noſtrum, ne timeremus te* ; Ah ! revenez enfin à nous, Seigneur, à cauſe des ſerviteurs que vous vous réſervez encore

parmi les tribus de votre héritage : ſi nos infidélités allument dans vos mains la foudre prête à nous frapper encore, que la foi & la piété de tant d'ames ſaintes que vous voyez encore au milieu de nous, vous déſarment : *Convertere propter ſervos tuos, tribus hæreditatis tuæ.* Oui, Seigneur, toute la gloire de Juda eſt éteinte : ce Royaume autrefois ſi illuſtre par la foi de nos peres, par la piété de ſes Souverains, par le ſang de tant de Martyrs, & par la ſainteté & la ſcience de vos Miniſtres, imite toutes les mœurs des nations corrompues & perverſes: l'incrédulité s'y éleve inſenſiblement ſur les débris de votre culte : nous aurions encore beſoin que votre miſéricorde nous ſuſcitât de ces hommes Apoſtoliques qui les premiers vinrent annoncer la foi à nos ancêtres encore aſſis dans les ténébres de la mort & de l'idolâtrie ; & nous ſommes preſque redevenus tels que nous étions avant que vous fuſſiez notre Seigneur, & que votre ſaint nom fût invoqué parmi nous : *Facti ſumus quaſi in principio, cùm non dominareris noſtri, neque invocaretur nomen tuum ſuper nos.*

Tele ſont les gémiſſemens de la foi, & l'uſage que les gens de bien doivent faire du mélange des méchans avec leſquels ils vivent. Et pour vous, mes Freres, qui êtes encore l'ivraie de ce champ divin, regardez les Juſtes qui ſont parmi vous comme les plus heureuſes reſſources de votre ſalut : reſpectez-les, ſi vous ne pouvez pas

les imiter encore : liez-vous avec eux ; ſi vous ne pouvez encore les ſuivre : déſirez de leur reſſembler, ſi vous ne pouvez encore obtenir de votre foibleſſe que des déſirs : favoriſez leurs œuvres ſaintes, ſi vous ne pouvez encore rien entreprendre pour vous-même ; & par votre reſpect pour la vertu, tâchez d'en mériter le don précieux de celui auprès de qui nul ſentiment de foi & de piété ne demeure ſans réompenſe.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDI

DE LA TROISIEME SEMAINE

DE CAREME.

Du véritable Culte.

Populus hic labiis me honorat ; cor autem eorum longè eſt à me.

Ce peuple m'honore des lévres ; & ſon cœur eſt loin de moi. Matth. 15. 8.

VOICI, mes Freres, la nouvelle Alliance, c'eſt-à-dire, la Religion du cœur établie ; le culte ſpirituel élevé ſur les ruines de la ſuperſtition & de l'hypocriſie ; l'obéiſſance & la miſéricorde préférées aux offrandes & aux victimes ; l'eſprit qui vivifie, oppoſé à la lettre qui tue ; la chair qui ne ſert de rien, rejettée ; la piété qui eſt utile à tout, annoncée ; en un mot, les traditions humaines, les doctrines nouvelles,

les erreurs populaires, la religion des ſens, ou condamnée dans ſes abus, ou réglée dans ſes uſages.

Je ſais que l'héréſie trouva, le ſiécle paſſé, dans ces paroles de mon texte des occaſions d'erreur, & des prétextes de calomnie : elle accuſa l'Egliſe d'avoir ſuccédé en ce point aux erreurs de la Synagogue. L'inſtitution ſainte de nos Sacremens ; les honneurs rendus aux Saints & à Marie ; les abſtinences & les veilles ; la décoration des Temples & des Autels ; l'appareil extérieur & reſpectable du culte ; les pratiques les plus univerſelles & les plus anciennes ; celles dont l'origine cachée dans des tems reculés, fait de l'ignorance même où l'on eſt de leur établiſſement, la preuve la plus déciſive de leur ſainteté : tout cela ne fut plus dans la bouche du ſchiſme, que des Traditions humaines contraires à la Loi de Dieu ; & les abus où l'ignorance & la ſuperſtition avoient conduit les ſimples aux ſiécles précédens, nous furent imputés comme la croyance commune & la foi de toutes les Egliſes.

Vous avez depuis, ô mon Dieu, réparé les ruines de votre maiſon : vous avez raſſemblé les diſperſions d'Iſraël. La terre heureuſe que nous habitons, n'a plus que le même langage ; le mur funeſte de ſéparation eſt détruit, & votre Sanctuaire voit dans ſon enceinte, Samarie & Jéruſalem ne former plus comme autrefois qu'un même Peuple aux pieds de vos Autels ! C'eſt

à vous maintenant, Seigneur, à changer le dedans, à ramener les cœurs, à éclairer des esprits qui peut-être n'ont plié que sous le bras de l'homme; afin que non-seulement il n'y ait plus qu'un bercail & qu'un Pasteur, mais même qu'un cœur & qu'une ame dans votre Eglise.

Mais à nos priéres, mes Freres, il faut joindre vos exemples: vos mœurs doivent achever de désabuser nos Freres revenus à nous, encore plus que nos instructions: & comment voulez-vous que nous leur inspirions du respect pour les saintes pratiques du culte, tandis que vous les autoriserez à les mépriser, en les méprisant vous-mêmes, ou à les regarder comme des superstitions par l'abus que vous en ferez.

Dans le dessein donc que je me suis proposé de vous entretenir sur une matière si utile, c'est-à-dire, de vous expliquer les régles de la piété chrétienne, & l'esprit du véritable culte; je veux combattre deux erreurs opposées, & qui me paroissent ici également dangereuses. Il est des Fidéles parmi nous, qui se font honneur de mépriser toutes les pratiques extérieures de piété, qui les traitent de dévotions populaires, & nous disent sans cesse que Dieu ne regarde que le cœur, & que tout le reste est inutile; premiere erreur qu'il importe de combattre. Il en est d'autres, qui négligeant l'essentiel de la Loi, mettent en ces vains dehors toute leur Religion & toute leur confiance; seconde erreur sur laquelle je

tacherai de vous inſtruire. Ne rejettez pas les pratiques extérieures du culte & de la piété ; ce ſeroit un orgueil & une ſingularité blamable, & vous n'adoreriez pas le Seigneur en vérité : ne comptez pas ſur cet extérieur, juſqu'à croire, que ſans vous appliquer à purifier votre cœur, & à régler vos mœurs, cet extérieur tout ſeul ſuffira pour vous rendre agréables à Dieu ; ce ſeroit l'erreur des Phariſiens, & vous n'adoreriez pas le Seigneur en eſprit. Ne mépriſez pas l'extérieur du culte & de la piété ; n'en abuſez pas : voilà tout le deſſein de ce Diſcours. Implorons les lumiéres, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. JE ſuppoſe d'abord, mes Freres, que le véritable culte, ſi nous le conſidérons en lui-même, & ſans aucun rapport à l'état préſent de l'homme, eſt purement intérieur, & ſe conſomme tout entier dans le cœur. Adorer l'Etre ſouverain, contempler ſes divines perfections, s'unir à lui par les ſaints mouvemens d'un amour pur & parfait, la louange, la bénédiction, l'action de graces, c'eſt toute la religion des Eſprits bienheureux ; c'eſt celle des Juſtes qui nous ont précédés avec le ſigne de la foi ; c'eût été la religion de l'homme innocent, dit ſaint Auguſtin, ſi, déchu de cet état de juſtice où il avoit été d'abord créé, on ne l'eût pas condamné à ramper ſur la terre, & à ne pouvoir plus s'élever à ſon Créateur, que par le miniſtère des mêmes

mêmes créatures qui l'en avoient éloigné.

Succeſſeurs de ſon infidélité, nous le ſommes de ſa peine; enfans d'un pere charnel, nous naiſſons charnels comme lui: notre ame enveloppée dans les ſens, ne peut preſque plus ſe paſſer de leur miniſtère; il faut à notre Culte des objets ſenſibles qui aident notre foi, qui réveillent notre amour, qui nourriſſent notre eſpérance, qui facilitent notre attention, qui ſanctifient l'uſage de nos ſens, qui nous uniſſent même à nos freres: telle eſt la Religion de la terre; ce ſont des ſymboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent, qui nous purifient, qui nous réuniſſent. Abel offrit des ſacrifices; Enos invoqua le nom du Seigneur avec l'appareil des cérémonies ſenſibles; les Patriarches dreſſerent des Autels: la Loi vit multiplier à l'infini ſes pratiques & ſes obſervances: l'Egliſe plus ſpirituelle en eut moins, mais elle en eut: un Dieu même manifeſté en chair y devint viſible, pour s'inſinuer à la faveur de nos ſens, juſques dans nos cœurs: & ce myſtère continué ſur nos autels ſous des ſignes myſtiques, doit ſervir juſqu'à la conſommation des ſiécles, & d'exercice & de conſolation à notre foi.

Les hommes ne peuvent donc ſe paſſer d'un Culte extérieur, qui les réuniſſe, qui les diſcerne des infidéles & des erraus, qui édifie même leurs freres, qui ſoit une confeſſion publique de leur foi: voilà pourquoi Jeſus-Chriſt a raſſemblé ſes Diſci-

ples ſous un Chef & ſous des Paſteurs viſibles ; les a unis entr'eux par la participation extérieure des mêmes ſacremens, les a aſſujettis aux mêmes ſignes ſenſibles, & a donné à ſon Egliſe un caractère éclatant de viſibilité, auquel on ne peut ſe méprendre, & qui lui a toujours ſervi de rempart contre toutes les Sectes & les eſprits d'erreur, qui dans tous les tems ont voulu s'élever contr'elle.

Cependant, ce n'eſt pas l'héréſie ſeule, qui a prétendu borner tout le Culte à l'intérieur, & regarder toutes les pratiques ſenſibles comme des ſuperſtitions populaires, ou des dévotions inutiles. On peut dire que cette orgueilleuſe erreur a regné de tout tems dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété eſt dans le cœur ; qu'on peut être homme de bien ; juſte, ſincère, humain, généreux, ſans lever l'étendart, ſans courir à toutes les dévotions, ſans ſe faire un monſtre d'un vain diſcernement de viandes dont la ſanté peut ſouffrir, parce que ce n'eſt pas ce qui entre par la bouche qui ſouille l'homme, mais ce qui ſort du cœur, ſans une exactitude puérile ſur certaines pratiques que les Cloîtres, plutôt que les Apôtres, ont introduites dans la Religion : & que les devoirs du Chriſtianiſme ſont plus ſpirituels, plus ſublimes, plus dignes de la raiſon, que tout ce détail de dévotion, auquel on aſſujettit les ſimples : c'eſt-à-dire, que la ſageſſe du monde oppoſe trois prétextes pour autori-

ser une si dangereuse illusion ; l'inutilité de l'extérieur, la foible simplicité de l'extérieur, l'abus de l'extérieur. Combattons ces prétextes, & établissons l'utilité, la sagesse, & le véritable usage du Culte extérieur.

Vous nous opposez en premier lieu, que l'essentiel de la dévotion est dans le cœur, & que tous ces dehors sont inutiles. Mais je pourrois vous demander d'abord : En banniſſant cet extérieur que vous croyez si inutile, êtes-vous du moins fidéle à cet essentiel auquel vous vous retranchez ? En mépriſant tout ce que vous croyez de surcroît dans la Religion, accompliſſez-vous du moins tout ce dont la Loi de Dieu vous fait un devoir indiſpensable ? En croyant qu'il ſuffit de donner le cœur à Dieu, le lui donnez-vous du moins, tandis que tous les dehors sont encore au monde ? j'en appelle ici à votre conſcience. Glorifiez-vous Dieu dans votre corps, & ne le faites-vous pas servir à des paſſions injuſtes ? Rempliſſez-vous tous vos devoirs de pere, d'époux, de maître, d'homme public, de Chrétien ? N'avez-vous rien à vous reprocher ſur l'uſage de vos biens, ſur les fonctions de vos Charges, ſur la nature de vos affaires, ſur le bon ordre de vos familles ? Portez-vous un cœur libre de toute haine, de toute jalouſie, de toute animoſité envers vos freres ? leur innocence, leur réputation, leur fortune ne perd-elle jamais rien par vos intrigues, ou par vos diſcours ? Préférez-vous Dieu à tout ; à vos intérêts, à votre

fortune, à vos plaiſirs, à vos penchans; & la perte de tout ne vous paroît elle rien à l'égal de lui déplaire? Vous renoncez-vous ſans ceſſe vous-même? vivez-vous de la foi? Ne comptez-vous pour rien tout ce qui paſſe? Regardez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu? Gemiſſez-vous ſur les égaremens de vos mœurs paſſées? Portez-vous un cœur pénitent, humilié, briſé ſous un extérieur encore mondain? Avez-vous horreur de la ſeule apparence du mal? en fuyez-vous les occaſions? En cherchez-vous les remèdes? Voilà cet eſſentiel que vous nous vantez tant; y êtes-vous fidéle? Non, mes Freres, il n'eſt que les ames livrées au monde & à ſes amuſemens, qui nous rediſent ſans ceſſe qu'il ſuffit de donner le cœur à Dieu, & que c'eſt-là l'eſſentiel. C'eſt que comme il eſt viſible qu'elles ne lui donnent pas les dehors, il faut, pour ſe calmer, qu'elles tâchent de ſe perſuader que les dehors ne ſont pas néceſſaires, & qu'elles ſe retranchent ſur le cœur, qui ne nous eſt jamais connu à nous-mêmes, & ſur lequel il eſt bien plus aiſé à chacun de ſe méprendre.

Mais, mes Freres, quand le cœur eſt enfin réglé, & qu'on a donné ſincérement à Dieu ſon amour & ſes affections: ah! on ne s'aviſe guéres de lui diſputer les dehors & la profeſſion extérieure des ſentimens de ſalut qu'il nous inſpire. C'eſt le ſacrifice du cœur & des paſſions qui coûte, & qui fait la grande difficulté de la vertu.

Ainſi quand une fois on en eſt venu là, tout le reſte ne coûte plus rien, tout s'applanit, tout devient facile : tous les attachemens extérieurs n'ayant plus de racine dans le cœur, tombent d'eux-mêmes, & ne tiennent plus à rien. Auſſi on voit bien tous les jours des perſonnes dans le monde, leſquelles avec un cœur encore mondain & déréglé, font des œuvres extérieures de piété, rempliſſent des devoirs publics de miſéricorde, ſoutiennent des œuvres ſaintes. Les ames mêmes les plus mondaines, & les plus engagées dans les paſſions, mêlent d'ordinaire à leurs plaiſirs, & à leurs foibleſſes honteuſes, quelques œuvres extérieures de religion & de miſéricorde, pour ſe calmer dans une vie toute criminelle, ou pour s'en diminuer à elles-mêmes l'horreur & l'infamie : mais on n'en voit point, qui, après avoir donné ſincérement leur cœur à Dieu, rompu tous les attachemens des paſſions, & éloigné toutes les occaſions du crime, ne donnent aucune marque extérieure de leur changement, perſévérent dans les mêmes liaiſons, les mêmes plaiſirs, les mêmes inutilités, le même éloignement des choſes ſaintes, & des devoirs extérieurs de la piété, ne changent rien au dehors, & bornent toute leur converſion à un changement chimérique qui ne paroît point, tandis que tout ce qui paroit eſt encore le même. Ah ! il en coûteroit trop pour ne pas donner des témoignages extérieurs de reſpect au Dieu qu'on aime & qu'on ado-

re ; on ſe reprocheroit de n'avoir pas aſſez d'empreſſement pour tout ce qui tend à l'honorer ; à peine la Religion fournit-elle aſſez de moyens & de pratiques, pour ſatisfaire à l'amour d'un cœur fidéle. En un mot, on peut bien avec un cœur encore mondain remplir quelques devoirs extérieurs de piété ; mais quand le cœur eſt une fois chrétien, on ne ſauroit plus ſe les interdire.

D'ailleurs, la même Loi qui nous oblige de croire de cœur, nous ordonne de confeſſer de bouche, & de donner des marques publiques & éclatantes de notre foi & de notre piété. Premiérement, pour rendre gloire au Seigneur, à qui nous appartenons, & reconnoître devant tous les hommes, que lui-ſeul mérite nos adorations & nos hommages. Secondement, pour ne pas cacher par une ingratitude criminelle les faveurs ſecrettes dont il nous a comblés, & porter tous les témoins de ſes miſéricordes ſur nous à joindre leurs actions de graces aux nôtres. Troiſiémement, pour ne pas retenir la vérité dans l'injuſtice par une timidité indigne de la grandeur du Maître que nous ſervons, & injurieuſe à la bonté du Dieu qui nous a éclairés. Quatriémement, pour édifier nos freres, & les animer à la vertu par nos exemples. Cinquiémement, pour encourager les foibles, & les ſoutenir par notre fermeté contre les diſcours inſenſés du monde, & les dériſions publiques, qu'on y fait de la vertu. Sixiémement, pour réparer nos ſcandales,

& devenir une odeur de vie, comme nous avions été une odeur de mort. Septiémement, pour consoler les Justes, & les porter par le spectacle de notre changement, à bénir les richesses de la miséricorde divine. Que dirai-je enfin ? pour confondre les impies & les ennemis de la Religion, & les forcer de convenir en secret, qu'il y a encore de la vertu sur la terre.

Voilà cet extérieur que vous croyez si inutile. Cependant, c'est ainsi que les Justes de tous les tems ont opéré leur salut, en se discernant du monde par leurs mœurs, par leurs maximes, par la décence & la modestie des parures, par la fuite des plaisirs publics, par un saint empressement pour tous les devoirs extérieurs du culte & de la piété. Vous-même, qui paroissez faire si peu de cas des dehors de la vertu, vous les exigez pourtant des serviteurs de Dieu ; & dès qu'ils imitent les mœurs & les manières du monde, & qu'ils n'ont rien au-dehors qui les distingue des autres hommes, vous devenez le premier censeur de leur piété : vous dites qu'on les canonise à bon marché ; qu'il est aisé de servir Dieu & de gagner le Ciel à ce prix-là ; & que vous seriez bientôt un grand Saint, s'il n'en falloit pas davantage ; & dès-là vous tombez en contradiction avec vous-même, & vous vous confondez par votre propre bouche.

Mais voici un nouveau prétexte que la fausse sagesse du monde oppose à l'extérieur du culte & de la piété ; on y trouve de la

ſimplicité & de la foibleſſe. La fréquentation reguliére des Sacremens, les devoirs de la Paroiſſe, les priéres communes & domeſtiques, la viſite des lieux de miſéricorde, le zéle pour les entrepriſes de piété, certaine régularité dans la parure, l'aſſiſtance journaliére aux Myſtères ſaints, la ſanctification des jours ſolemnels, le reſpect pour les loix de l'Egliſe, l'exactitude à obſerver certaines pratiques ſaintes : tout cela, on veut que ce ſoit la Religion du peuple : on n'y trouve pas aſſez d'élévation & de force : on voudroit une religion qui fît des Philoſophes & non pas des Fidéles : on dit qu'il faut laiſſer ces petites dévotions à un tel & à une telle, dont l'eſprit n'eſt pas capable d'aller plus haut, & on croit faire honneur à ſa raiſon en dèshonorant la Religion même.

Mais, mon cher Auditeur, vous qui nous tenez ce langage ; le déréglement de vos mœurs, & la baſſeſſe de vos paſſions ne dément-elle pas un peu cette prétendue élévation, & cette force qui vous fait tant regarder les pratiques extérieures de piété comme le partage des ames foibles & vulgaires ? C'eſt ici qu'il faudroit ſe piquer de raiſon, d'élévation, de grandeur & de force. Je vous trouve tous les défauts des ames les plus baſſes & les plus viles ; emporté juſqu'à l'éclat, vindicatif juſqu'à la fureur, vain juſqu'à la puérilité, envieux juſqu'à la foibleſſe, voluptueux juſqu'à la diſſolution : je vous trouve une

ame

ame toute de boüe, qu'un plaiſir entraîne, qu'une affection abbat, qu'un vil intérêt corrompt, qu'une lueur de proſpérité tranſporte, que le ſeul inſtinct des ſens guide comme les animaux ſans raiſon ; je ne vois en vous rien de grand, rien d'élevé, rien de digne de la force & de la ſublimité de la raiſon ; & il vous ſied bien après cela de nous venir dire, qu'il faut laiſſer aux eſprits foibles & aux ames vulgaires, tout ce détail de dévotion extérieure.

La véritable force & la ſeule élévation de l'eſprit & du cœur, mes Freres, conſiſte à maîtriſer ſes paſſions, à n'être pas eſclave de ſes ſens & de ſes déſirs, à ne pas ſe laiſſer conduire par les caprices de l'humeur & les inégalités de l'imagination ; à étouffer un reſſentiment ; une ſecrette jalouſie, à ſe mettre au-deſſus des événemens & des diſgraces, voilà ce qui fait les grandes ames, les eſprits forts & élévés ; & voilà où en ſont les Juſtes que vous mépriſez tant, que vous regardez comme des eſprits foibles & vulgaires. Ce ſont des ames fortes qui pardonnent les injures les plus ſenſibles ; qui prient pour ceux qui les calomnient & qui les perſécutent ; qui ne ſentent les mouvemens des paſſions, que pour avoir plus de mérite en les réprimant: qui ne ſe laiſſent pas corrompre par un vil intérêt ; qui ne ſavent pas ſacrifier le devoir, la vérité, la conſcience à la fortune ; qui rompent généreuſement les liens les plus tendres & les plus chers, dès que la foi

leur en a découvert le danger ; qui se disputent les plaisirs les plus innocens ; qui sont des héros contre tout ce qui a l'apparence du mal ; mais qui dans la Religion sont simples, humbles, dociles ; & font gloire de leur docilité, & de leur simplicité prétendue. Prudent pour le mal, & simple pour le bien, vous au contraire, vous êtes plus foible que les ames les plus viles & les plus vulgaires, quand il s'agit de modérer vos passions : votre raison, votre élévation, la force de votre esprit, votre prétendue philosophie, tout cela vous abandonne : vous n'êtes plus qu'un enfant, que le jouet des passions les plus basses & les plus puériles, qu'un foible roseau que les vents agitent à leur gré ; mais sur les devoirs de la Religion, vous vous piquez de singularité, d'élévation, & de force : c'est-à-dire, vous voulez être fort contre Dieu, & vous êtes foible contre vous-même.

D'ailleurs, vous regardez les saints usages que la foi de tous les siécles, que la piété de tous les Justes, que les régles de la Religion rendent si respectables ; vous les regardez comme des pratiques populaires, & trop peu sérieuses pour des hommes d'un certain caractère : mais qu'y a-t'il dans vos occupations, les plus grandes, les plus sérieuses, les plus éclatantes même selon le monde qui soit plus digne de l'homme & du Chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété, accomplies avec un esprit de foi & de religion ! Quoi ! les soins

de la fortune ? ces baſſeſſes pour parvenir, dont votre orgueil frémit en ſecret ? ces lâchetés pour détruire un concurrent & vous élever ſur ſes ruines ? cet art éternel de paroître tout ce qu'on veut, & de n'être jamais ce qu'on paroît ? ce théâtre puérile où il faut toujours jouer un perſonnage emprunté? ces complaiſances & ces adulations fades pour des maîtres & des protecteurs, que vous ne croyez dignes que du dernier mépris ? Voilà le beau & le grand de la vie de la Cour : or êtes-vous dans ces occaſions plus content de vous-même, de votre raiſon : de la force & de la prétendue ſupériorité de votre eſprit ? tout cela vous paroît-il plus grand & plus ſérieux que les exercices les plus familiers d'une piété ſimple & craintive ? Grand Dieu ! eſt-ce aux amateurs du monde à reprocher à vos Serviteurs la baſſeſſe & la ſimplicité de leurs occupations, eux dont toute la vie n'eſt qu'une révolution éternelle de puérilités, de feintes, de foibleſſes, de perfidies, de démarches rampantes, auſquelles il leur a plû de donner des noms honorables ! Que ſont même devant vous les entrepriſes les plus éclatantes des Princes & des Conquérans, que les travaux d'une araignée, comme dit votre Prophête, que le ſouffle le plus léger diſſipe ? & les œuvres les plus populaires de la Religion qui tendent à nous honorer, n'ont-elles pas quelque choſe de plus grand, de plus réel, de plus glorieux à la créature, que les Royaumes

du monde & toute leur gloire ? Un David danſant devant votre Arche ſainte ; pour ſolemniſer le jour heureux de ſa tranſlation, & confondu avec le reſte de ſon peuple par les hommages les plus ſimples & les plus vulgaires de la piété, n'étoit-il pas plus grand à vos yeux, que David de retour de ſes victoires & de ſes conquêtes ? & l'orgueilleuſe Michol qui traita ſa piété, de ſimplicité & de foibleſſe, ne fut-elle pas couverte de l'opprobre d'une éternelle ſtérilité ? La foi ne donne-t'elle pas du prix à tout ? & tout ce qu'on fait pour vous n'eſt-il pas grand, puiſqu'il eſt digne de l'immortalité ?

Ce qui nous abuſe, mes Freres, c'eſt que nous avons une grande idée du monde, de ſes vanités, de ſes pompes, de ſes honneurs, de ſes occupations ; & que nous ne voyons pas des mêmes yeux les devoirs de la Religion. Mais une ame fidéle que la foi place dans un point d'élévation, d'où le monde entier & toutes ſes grandeurs ne lui paroiſſent plus qu'une atôme ; elle regarde tout ce qui ſe paſſe ici-bas, ces grands événemens qui ſemblent ébranler l'Univers, ces révolutions qui remuenttant de paſſions différentes parmi les hommes, ces victoires célébrées par tant de bouches, & qui changent la deſtinée de tant de Peuples elle les regarde comme des changemens de ſcène, qui ne ſurprennent & n'amuſent des ſpectateurs oiſeux & trompés, que parce qu'ils ne voyent pas le foible artifice, & le

reſſort puérile & ſecret qui les fait mouvoir, & qui en cache le mépriſable myſtère : elle regarde les Princes, les Souverains, ces ames illuſtres qui font la deſtinée des Peuples & des Royaumes, & auſquels elle rend pourtant l'obéiſſance & le reſpect dûs au caractère ſacré dont ils ſont revêtus; elle les regarde, dès qu'ils oublient Dieu de qui ils tiennent la puiſſance & l'autorité, comme ces Rois que les enfans établiſſent entr'eux, & dont les ſceptres, les couronnes, la majeſté, l'Empire imaginaire, n'ont rien de plus réel & de plus ſérieux aux yeux de Dieu que les puérilités de ce bas âge. Voilà comme l'eſprit de Dieu & l'eſprit du monde jugent différemment ; comme les Juſtes trouvent vain & puérile ce qui vous paroît ſi grand & ſi merveilleux, & comme vous traitez de médiocrité & de petiteſſe, ce qui leur paroît uniquement digne de la grandeur & de l'excellence de l'homme.

Et quand je dis les Juſtes, ne croyez pas, mes Freres, que je me borne à ceux qui vivent parmi nous, & dont vous mépriſez ſi fort la fidélité extérieure, comme la ſuite d'un caractère foible & borné : je parle des Juſtes de tous les ſiécles, des plus grands hommes que la Religion ait eû, des premiers diſciples de la Foi ; de ces Héros de la grace, que les Payens eux-mêmes étoient forcés de reſpecter, & qui ont pouſſé plus loin la grandeur d'ame, l'élévation, la véritable ſageſſe, que toute

la Philoſophie de Rome ou d'Athènes.

Oui, mes Freres, ces hommes ſi généreux au milieu des tourmens, ſi intrépides devant les tyrans, ſi inſenſibles à la perte des biens, des honneurs, de la vie, étoient des hommes ſimples, religieux, fervens; un Docteur & un Prophête répondoient parmi eux comme l'idiot aux bénédictions communes; un Paul & un Barnabé, ces hommes qu'on prenoit pour des Dieux, alloient rendre leurs vœux dans le Temple, comme le ſimple peuple; les grands Apôtres eux-mêmes plein de cet eſprit qui eſt le Seigneur des ſciences & la ſource des lumiéres, venoient à l'heure ordinaire adorer avec le reſte des Juifs; & pour être ſpirituel, il ne falloit pas alors avoir une autre foi que le peuple.

Non, mes Freres, plus je remonte vers la ſource, plus je trouve de ſimplicité dans le Culte: vous y voyez une piété tendre, brûlante, unanime, qui cherchoit à ſe répandre ſur des pratiques ſenſibles; & à ſe conſoler par ces marques mutuelles de foi, & de religion: les Fidéles aſſemblés offroient tous enſemble au Seigneur un Sacrifice de louange dans des hymnes & des cantiques ſpirituels: ils célébroient avec une ſainte ferveur ces repas communs de charité, qui précédoient les ſaints Myſtéres, & où dans la ſimplicité de la foi, chacun mangeoit avec action de graces, ils ſe donnoient le baiſer de paix, en ſoupirant après cette paix inaltérable, qu'ils

n'attendoient pas dans le monde, & cette union éternelle que la charité devoit conſommer dans le Ciel : ils lavoient les pieds de ceux qui évangeliſoient les biens véritables, & les arroſoient de leurs larmes : ils traverſoient les Royaumes & les Provinces, pour avoir la conſolation de s'entretenir avec un Diſciple qui eût vû Jeſus-Chriſt : ils recevoient dans leurs maiſons les hommes Apoſtoliques comme des Anges de Dieu, & leur offroient des effuſions ſincères de leur charité : leurs familles étoient des Egliſes domeſtiques, où les fonctions les plus communes devenoient des actes de Religion : des priéres pures & ſimples, mais pleines de foi ; des mœurs innocentes ; des enfans inſtruits à connoître, à adorer le Dieu du Ciel & de la terre, à eſpérer en Jeſus-Chriſt, & à le confeſſer généreuſement devant les tyrans ; un détail de candeur, de fidélité, de crainte du Seigneur ; voilà les voies les plus ſublimes, & tous les rafinemens de leur piété. Cependant ces hommes ſimples, c'étoient les fondateurs de la foi, les témoins la plûpart de la Réſurrection de J. C. les premiers Martyrs de l'Egliſe, des hommes à qui l'Eſprit-Saint n'avoit pas été donné, ce ſemble, avec meſure, & qui, outre la charité, avoient encore reçu la plénitude des dons miraculeux.

Les ſiécles ſuivans ne changerent rien à cet eſprit : on y vit les Fidéles s'aſſembler ſur les tombeaux des Martyrs, & y porter

avec ſimplicité leurs vœux & leurs offrandes. Quel reſpect n'avoient-ils pas pour les lieux teints de leur ſang, & où ces généreux Confeſſeurs de la foi avoient conſommé leur ſacrifice? Quel pieux empreſſement pour conſerver les reſtes précieux de leurs corps, qui avoient échappé à la fureur des tyrans? Que dirai-je du bon zèle & de la piété de nos peres dans des tems plus avancés? Que de Temples ſomptueux le reſpect pour Marie n'éleva-t'il pas dans nos villes? que de dons & de richeſſes conſacrées à la majeſté du Culte! que de pieux établiſſemens pour aider à la foi des Chrétiens! que des voyages entrepris pour aller honorer les lieux ſaints, & reſpecter les traces encore vivantes des Myſtères & des Miracles du Sauveur! Peut-être étoit-on allé trop loin, car je ne prétens pas tout juſtifier. Mais que ſais-je, ô mon Dieu! ſi ces pieux excès de zèle & de ſimplicité, ne vous honoroient pas davantage que tous les vains rafinemens de notre ſiécle? du moins s'il y avoit des abus, ils ne déchiroient pas votre Egliſe comme le ſchiſme funeſte qui a voulu les réformer; qui ſous prétexte de nous donner une Religion plus pure, a mis des erreurs à la place des abus qui s'étoient gliſſés, a renverſé le fondement de la foi en voulant ôter les adorations ſuperflues de l'édifice, a ſubſtitué à l'excès de la crédulité un eſprit de révolte & d'indépendance, qui ne connoît plus le joug, & qui n'ayant

plus de régle que l'orgueil de ſes propres lumiéres, a vû multiplier ſes égaremens avec ſes diſciples, & a enfanté preſque autant d'inventeurs de nouvelles Sectes, qu'elle a eu de Docteurs de menſonge.

Mais nous avons beau dire, ajoûtez-vous : il n'eſt que trop vrai qu'encore aujourd'hui une infinité de gens abuſent de tout cet extérieur de dévotion : c'eſt un voile dont on ſe ſert pour cacher plus sûrement ce qu'on a grand intérêt de dérober aux yeux du public ; & on connoît bien des perſonnes à qui on ſeroit bien fâché de reſſembler ſur la probité, ſur la ſincérité, ſur l'équité, ſur le déſintéreſſement, ſur l'humanité, & peut-être auſſi ſur la régularité, & qui cependant courent à toutes les dévotions, fréquentent les Sacremens, s'impoſent beaucoup de pratiques de piété, & ſont preſque de toutes les bonnes œuvres.

A cela je n'ai qu'à vous répondre en un mot, que c'eſt ce qu'il faut éviter, comme nous le dirons plus au long dans la ſuite de ce diſcours ; que les abus de la piété ne doivent jamais retomber ſur la piété même ; que l'uſage injuſte qu'on en fait tous les jours prouve ſeulement, que la corruption des hommes abuſe des choſes les plus ſaintes ; qu'ainſi vous devez y apporter des diſpoſitions plus pures, des motifs plus Chrétiens, accompagner ces pieux dehors d'une vie ſainte, d'une conſcience ſans reproche, d'une fidélité invio-

lable à tous vos devoirs ; qu'au fonds, mépriſer la vertu, parce qu'il ſe trouve des perſonnes qui en abuſent, c'eſt tomber dans une illuſion plus dangereuſe que celle que l'on blâme, & que la meilleure maniére de condamner les abus, c'eſt de montrer dans ſes exemples le véritable uſage des choſes dont on abuſe.

Non, mes Freres, ce n'eſt pas que je veuille autoriſer ici ce que je dois condamner dans la ſuite de ce diſcours ; mais je ne voudrois pas que le zèle contre les abus de la vertu, fût une ſatyre éternelle de la vertu même : je voudrois qu'en laiſſant le jugement des cœurs à Dieu, on reſpectât des dehors qui lui rendent hommage. Hélas ! le monde eſt déjà rempli de tant d'incrédules & de libertins ; il y a aujourd'hui tant de ces impies qui attaquent par des diſcours de blaſphêmes, non-ſeulement les pieuſes pratiques du Culte, mais encore la doctrine de la Foi, & la vérité de nos plus redoutables Myſtères, qu'il nous importe de reſpecter ce qu'on pourroit croire qu'un excès de piété a ajoûté à l'extérieur de la Religion, pourvû que la Religion elle-même n'en ſoit pas bleſſée : c'eſt un reſte de ce goût ancien, & de cette ſimplicité innocente, qu'il eſt à propos de maintenir : il faut le conſidérer comme une maniére de réparation publique, que la religion des Peuples fait à la grandeur de la foi contre les blaſphêmes des impies qui la dèshonorent ; & être ſo-

bre à blâmer les abus, de peur d'autoriſer le libertinage.

Il eſt vrai que ce n'eſt pas la différence des hommages extérieurs qui diſcerne devant Dieu les bons d'avec les méchans. Les vierges folles & les vierges ſages étoient toutes parées de même, portoient dans les mains les mêmes lampes, couroient au même feſtin ; c'étoit l'huile de la charité qui les diſcernoit : & voilà la voie excellente que je vais vous montrer. Après avoir établi l'utilité des pratiques extérieures contre ceux qui les mépriſent, il faut en combattre l'abus contre ceux qui font conſiſter en ces dehors toute la piété chrétienne.

II. PARTIE.

CE que ſaint Paul diſoit autrefois des obſervance de la Loi de Moyſe, nous pouvons le dire aujourd'hui des pratiques extérieures de la piété : elles ſont utiles, elles ſont ſaintes, elles ſont juſtes : *mandatum quidem bonum, & ſanctum, & juſtum* ; mais l'abus qu'on en fait, change en occaſion de péché, ce qui n'avoit été d'abord établi que pour faciliter le ſalut. Elles ſont utiles, *mandatum quidem bonum ;* & on les rend vaines en ne les accompagnant pas de cet eſprit de foi & d'amour ſans lequel la chair ne ſert de rien : elles ſont ſaintes, *mandatum quidem ſanctum* ; & l'on en fait des obſtacles de ſalut par l'orgueil & la vaine confiance qu'elles nous inſpirent : enfin elles ſont juſ-

Rom. 7. 12.

tes, *mandatum quidem juſtum*; & on bleſſe la juſtice, en les préférant ſouvent aux obligations les plus eſſentielles.

En premier lieu, les pratiques extérieures de la piété ſont utiles; *mandatum quidem bonum*; & on les rend infructueuſes, en ne les accompagnant pas de cet eſprit de foi & d'amour ſans lequel la chair ne ſert de rien.

En effet, mes Freres, tout le Culte extérieur ſe rapporte au renouvellement du cœur comme à ſa fin principale. Toute action de piété qui ne tend pas à établir le régne de Dieu au-dedans de nous, eſt vaine: toute pratique ſainte qui ſubſiſte toujours avec nos paſſions; qui laiſſe toujours dans notre cœur l'amour du monde & de ſes plaiſirs criminels; qui ne touche point à nos haines, à nos jalouſies, à notre ambition, à nos attachemens, à notre pareſſe, eſt plutôt une dériſion de la vertu, qu'une vertu même. Nous ne ſommes devant Dieu que ce que nous ſommes par notre cœur & par nos affections: il ne voit de nous que notre amour: il veut être l'objet de tous nos déſirs, la fin de toutes nos actions, le principe de toutes nos affections, l'inclination dominante de notre ame: tout ce qui ne prend pas ſa ſource dans ces diſpoſitions; tout ce qui ne doit pas nous y affermir ou nous y conduire, quelque éclat qu'il puiſſe avoir devant les hommes, n'eſt rien devant lui, n'eſt qu'un airain ſonnant, & une cymbale vuide & retentiſſante.

Toute la Religion en ce ſens eſt dans le cœur : Dieu ne s'eſt manifeſté aux hommes : il n'a formé une Egliſe viſible ſur la terre ; il n'a établi la majeſté de ſes cérémonies, la vertu de ſes Sacremens, la magnificence de ſes Autels, la variété de ſes pratiques, & tout l'appareil de ſon Culte, que pour conduire les hommes aux devoirs intérieurs de l'amour & de l'action de graces, & pour ſe former un Peuple ſaint, pur, innocent, ſpirituel, qui pût le glorifier dans tous les ſiécles.

Voilà la fin de tout culte établi de Dieu, & de tous les deſſeins de ſa ſageſſe ſur les hommes. Toute religion qui ſe borneroit à de purs dehors, & qui ne regleroit pas le cœur & les affections, ſeroit indigne de l'Etre ſuprême ; ne lui rendroit pas la principale gloire & le ſeul hommage qu'il deſire, & devroit être confondue avec ces vaines religions du Paganiſme, dont les hommes furent les inventeurs, qui n'impoſoient à la ſuperſtition des Peuples que des hommages publics, & des cérémonies bizarres, qui ne régloient point l'intérieur, & laiſſoient au cœur toute ſa corruption, parce qu'elles ne pouvoient, ni la guérir, ni même la connoître.

Cependant, mes Freres, on peut dire que c'eſt ici l'abus le plus univerſel, & la playe la plus déplorable de l'Egliſe. Hélas ! toute la gloire de la fille du Roi, eſt, pour ainſi dire, en dehors : jamais la monture ne fut ſi belle ; jamais les dehors du

Culte plus ſolemnels : jamais les Temples plus pompeux, les Sacremens plus fréquentés, les Sacrifices plus communs, les œuvres de miſéricorde plus recherchées : jamais tant d'extérieur de dévotion, & jamais peut-être moins de piété, & jamais les véritables Chrétiens ne furent plus rares.

Vous comprenez bien que je ne prétends pas ici juſtifier les vains diſcours du monde, & les préjugés du libertinage contre la vertu que j'ai déjà confondus dans la premiére partie de ce diſcours. L'impie veut que tous les dehors de la piété cachent un cœur double & corrompu, & que toute vertu ſoit une feinte & une hypocriſie, parce que l'impie juge de tous les hommes par lui-même, & ne peut ſe perſuader qu'il y ait encore de la probité, de l'innocence & de la vérité ſur la terre. Laiſſons-le jouir de cette affreuſe conſolation, & ſe raſſurer contre l'horreur que lui inſpireroit l'état monſtrueux de ſon ame, s'il ne croyoit voir par-tout des monſtres qui lui reſſemblent.

Rendons plus de juſtice aux hommes, mes Freres, & jugeons-en à notre tour par nous mêmes : ce n'eſt pas l'hypocriſie & la duplicité qui fait la grande plaïe de la Religion. Ce vice eſt trop noir & trop lâche pour être le vice du grand nombre ; & nous ſerions conſolés ſi nous pouvions compter qu'il n'y a pas plus d'impies parmi nous que d'hypocrites.

Ce n'eſt donc pas l'hypocriſie, & cette

feinte indigne qui a recours aux pratiques extérieures de la vertu pour cacher ſes crimes, que je me propoſe ici de combattre : c'eſt au contraire l'erreur de la bonne foi & l'excès de confiance que la plûpart des ames mondaines mettent en ces devoirs extérieurs ; leſquelles ne comptant pour rien ; la converſion du cœur & le changement de vie, vivant toujours dans les mêmes déſordres, ſont plus tranquilles dans cet état, parce qu'elles y mêlent quelques œuvres de piété, & ſe flâtent d'une compenſation qui dèshonore la piété même ; & qui leur faiſant perdre tout le mérite de ces œuvres, leur laiſſe toujours toute l'impénitence ; & toute l'énormité de leurs crimes. Or voilà une illuſion univerſellement répandue dans le monde.

Ainſi on ſoulage des malheureux ; on eſt touché de leur infortune ; on fait des aumônes réglées auſquelles on ne manque point : rien de plus louable ſans doute, & de plus recommandé dans les Livres ſaints que la miſéricorde ; mais on croit que tout eſt fait quand on a rempli ce devoir ; mais après cela on vit avec moins de ſcrupule dans des habitudes criminelles, dans des engagemens profanes, dans des haines invétérées ; on eſt abîmé dans le monde & dans la diſſipation : ah ! Dieu n'a que faire de vos biens : mais il demande votre cœur ; & votre argent périra donc avec vous. Ainſi on ſoutient des entrepriſes de piété ; on favoriſe les gens de

bien ; on s'érige en protecteur d'une Maiſon ſainte ; on orne des Temples & des Autels : mais l'ambition eſt toujours démeſurée ; mais l'envie ronge toujours le cœur ; mais les déſirs de plaire ſont toujours les mêmes ; mais la licence des entretiens n'a rien de plus innocent & de plus pudique ; mais en décorant les Temples, on ſe croit diſpenſé d'orner ſon ame, qui eſt le Temple du Dieu vivant, des dons de la grace & de la ſainteté : ah ! le Seigneur rejette vos préſens : vos dons profanent ſes Autels ; & c'eſt comme ſi vous embelliſſiez un Temple d'Idoles. Ainſi on aſſiſte réguliérement aux Myſtères ſaints : on ſe fait un point de ne pas manquer à un ſalut : il n'eſt point de ſolemnité qui ne vous voie approcher de l'Autel pour participer aux choſes ſaintes ; mais il n'en eſt point qui voie finir nos paſſions criminelles ; mais la vie va toujours même train ; mais les devoirs domeſtiques n'en ſont pas mieux remplis ; mais les plaiſirs n'y perdent rien ; mais l'on n'en eſt pas moins entêté de la parure, de la fortune, des amuſemens : ah ! vous participez donc à la table de Satan & non à celle de Jeſus-Chriſt ; & tout ce que vous avez par-deſſus l'impie qui vit éloigné de l'Autel, c'eſt la profanation des choſes ſaintes. Ainſi, dès que la main du Seigneur s'appeſantit ſur nos enfans, ſur nos protecteurs ou ſur nos proches, & que la mort paroît les ménacer, on a recours aux priéres des gens de bien ; on les voue à

tous

tous les lieux célébres par les prodiges que Dieu y opére par l'entremiſe de ſes Saints ; il n'eſt preſque point de Temple ni d'Autel où ne s'offrent des ſacrifices pour le retour d'une ſanté ſi chére : on redouble les largeſſes : on multiplie les interceſſions : & l'on ne penſe point à fléchir le Seigneur par un changement de vie, où il vouloit nous conduire par cette affliction : on lui offre des victimes étrangeres, & on ne lui offre pas les gémiſſemens d'un cœur touché ; on met tout en œuvre pour l'appaiſer, excepté le renouvellement des mœurs & une vie plus chrétienne, la ſeule choſe capable de déſarmer ſa colère : ah ! il regarde donc avec dédain les vœux quon lui offre pour vous ; & ſa bonté s'irrite que vous lui faſſiez demander des graces pour autrui, tandis que vous vous réſervez le privilège de pouvoir l'outrager encore vous-même. Que dirai-je enfin ? on porte ſur ſon corps des marques pieuſes de reſpect envers Marie : on a une ſenſibilité de dévotion pour tout ce qui regarde ſon culte : on récite chaque jour avec une exactitude ſcrupuleuſe certaines priéres ſaintes que l'Egliſe lui a conſacrées ; & ſous ces dehors religieux, on porte avec plus de ſécurité un cœur toujours profane & corrompu : on court aux lieux où on l'honore, & au ſortir de-là on ſe croit plus autoriſé de retourner à ceux où on l'offenſe : ah ! vous déshonorez donc ſes autels, puiſque vous les regardez comme les aziles de votre impé-

nitence & de vos crimes ! vous profanez donc ces ſymboles de dévotion envers elle, que vous portez ſur votre corps, puiſque vous croyez qu'ils promettent l'impunité à vos déſordres ! & on peut lui mettre dans la bouche à votre égard ce reproche terrible que le Seigneur dans ſon Prophête faiſoit autrefois à des Prêtres, leſquels ſous la ſainteté de leurs vêtemens, & les marques auguſtes du Sacerdoce, cachoient un cœur profane & ſouillé : Je m'éleverai au jour de mes vengeances contre ces ſerviteurs infidéles de mes autels : je leur arracherai ces ſignes inutiles de mon Culte, qui cachoient un cœur plein d'iniquité & de ſouillure ; & je délivrerai mon lin & ma laine qui couvroient leur ignominie.

Oſée. 2. 3. *Convertar, & liberabo lanam meam & linum quæ operiebant ignominiam ejus.*

C'eſt-à-dire, vous êtes un phantôme de Chrétien : vous avez l'apparence de la piété, mais vous n'en avez pas le fonds & la vertu : vous êtes ce ſépulcre blanchi & pompeux, où paroiſſent au-dehors des ornemens ſaints, les figures de la foi, de la religion, de la juſtice, de la miſéricorde ; qui en font la vaine décoration, mais qui, au-dedans, eſt plein d'infection & de pourriture : vous reſſemblez à cet autel du Tabernacle, dont il eſt parlé dans l'Ecriture ; il étoit revêtu d'or pur, les dehors en étoient brillans, mais le dedans étoit vuide, & il n'étoit pas ſolide, dit l'Eſprit de Dieu : *Non erat ſolidum, ſed intùs va-*

Exod. 38. 7.

cuum. En vain vous immolez deſſus des victimes ; ce ſont des ſacrifices de boucs & des taureaux, des dons & des offrandes, des victimes étrangéres dont le Seigneur n'a pas beſoin : vos paſſions n'y paroiſſent jamais immolées devant la ſainteté de Dieu ; il n'y voit que de vaines apparences, & le dedans eſt toujours vuide de foi & de piété : *Non erat ſolidum, ſed intùs vacuum.*

Mais, mes Freres, comptons-nous pour beaucoup nous-mêmes les apparences d'amitié que le cœur dément ? les faux empreſſemens de ceux qui ne nous aiment pas, & que nous connoiſſons même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup, & ne nous ſont-ils pas à charge ? Nous n'eſtimons dans les hommes que les ſentimens intimes & réels qu'ils ont pour nous : nous paſſons même ſur l'irrégularité des maniéres, pourvû que nous ſoyons aſſurés du fonds : la vie même de la Cour nous accoûtume à ne faire pas grand cas des dehors, & des démonſtrations extérieures d'amitié, à être en garde contre tous ces ſemblans ſi communs & ſi peu ſincéres ; & parmi tous ceux qui nous parlent le même langage, à ne compter que ſur un petit nombre d'amis véritables, dont nous ſavons que le cœur répond à tout le reſte. Nous voulons qu'on nous aime nous, mes Freres : nous ne comptons pour rien les dehors ; nous ne nous payons que du cœur ; nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de ſincérité ; & croyons-nous

que Dieu, qui s'appelle un Dieu jaloux, ſoit moins ſenſible & moins délicat que l'homme ? croyons-nous que Dieu, qui s'appelle le Dieu du cœur, ſe paye d'un vain extérieur & de ſimples bienſéances ? croyons-nous que Dieu qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant, nous quitte pour quelques vains hommages que la bouche lui rend, & que le cœur lui refuſe ? croyons-nous que Dieu ſoit de pire condition que l'homme, qu'il ne mérite pas d'être aimé, ou qui ne ſente pas le faux de nos adorations & de nos hommages ?

Mon Dieu ! les hommes ſont réels & ſi vrais dans leurs plaiſirs & dans leurs paſſions, dans leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animoſités, dans leurs jalouſies ! c'eſt-là que le cœur va toujours plus loin que l'action extérieure : ils ne ſont faux que dans la Religion ; c'eſt-à-dire, ils donnent à la figure du monde la vérité & la réalité de leurs affections, & ils n'en donnent que la figure à la vérité de votre Loi, & à la réalité de vos promeſſes.

Cependant la vaine confiance eſt le caractère des ames dont je parle ; & c'eſt ici le ſecond abus des pratiques extérieures : elles ſont ſaintes, *mandatum quidem ſanctum* ; & elles deviennent des obſtacles de ſalut pour la fauſſe ſécurité qu'elles nous inſpirent.

Oui, mes Freres, le déſordre peut conduire au repentir : le libertinage des mœurs ne ſe ſoutient que par une ivreſſe qui ne

dure pas : le cri de la conſcience ne tarde pas de ſe faire entendre : on ne trouve au-dedans de ſoi pour ſe raſſurer, que l'injuſtice ou l'infamie du déréglement, ou ces maximes monſtrueuſes qui promettent à l'impie un anéantiſſement éternel, & qu'on a plus de peine à ſoutenir elles-mêmes que le crime ſur lequel elles veulent nous calmer. Mais les pratiques extérieures de Religion raſſurent la conſcience : elles font trouver au pécheur une reſſource au-dedans de lui-même : les aumônes, les Sacremens, les œuvres de miſéricorde, la dévotion envers la mere de Dieu, le culte des Saints, forment une eſpèce de nuage ſur l'ame : on ſe pardonne plus facilement des fragilités & des chûtes qui paroiſſent compenſées par des œuvres ſaintes : on ne craint point cet endurciſſement & cet abandon de Dieu où tombent d'ordinaire les pécheurs invétérés, parce qu'on ſe trouve encore ſenſible à certains devoirs extérieurs de la Religion : on ne s'apperçoit pas que cette ſenſibilité eſt un artifice du démon, qui, comme l'endurciſſement, conduit à l'impénitence : ſi la grace quelquefois plus forte nous réveille & nous trouble ſur la honte de nos déſordres, on oppoſe à ces remords naiſſans cet amas d'œuvres mortes & inutiles : ce ſont des ſignes de paix qui diſſipent à l'inſtant nos allarmes : on s'endort ſur ces triſtes débris de Religion, comme s'ils pouvoient nous ſauver du naufrage ; & on ſe fait des dehors de la piété, un rempart contre la piété même.

Ainſi on taxe ſon jeu & ſes plaiſirs pour les pauvres : on les fait entrer en ſociété de ſon gain ; & la fureur du jeu, ſi oppoſée au ſérieux & à la dignité de la vie chrétienne, n'a plus rien de criminel à nos yeux, depuis qu'on a trouvé le ſecret de mettre les pauvres de moitié dans cette paſſion effrénée. Ainſi on ouvre ſa maiſon à des ſerviteurs de Dieu : on cultive leur amitié : on conſerve avec eux des liaiſons d'eſtime & de confiance : on les intéreſſe à demander à Dieu notre converſion ; & on eſt bien plus tranquille ſur ſes crimes, depuis qu'on a chargé des gens de bien d'obtenir pour nous la grace de la pénitence. Ainſi enfin on conſacre certains jours à la ſéparation & à la retraite : on s'enferme dans une Maiſon ſainte, plutôt pour jouir quelques momens plus à loiſir de la pareſſe, que pour fuir les plaiſirs : on favoriſe tout ce qui peut être utile au bien : on ſe choiſit un guide fameux & éclairé : on paroît plus ſouvent aux pieds du Tribunal ſacré : on eſt de toutes les aſſemblées de piété : on s'interdit même certains abus publics dont on ne faiſoit pas autrefois de ſcrupule on paſſe dans le monde pour avoir pris le parti de la vertu : cependant hors les grands crimes dont on eſt ſorti, tout le reſte eſt encore le même ; le cœur toujours plein de jalouſies, d'antipathies, de déſirs d'élévation & de faveur ; les entretiens également aſſaiſonnés d'amertu-

me, de satyre, de malignité envers nos freres : la vie pas moins tiéde, sensuelle, oisive, inutile ; les soins du corps & de la figure pas moins vifs & empressés ; l'humeur & la hauteur dans un domestique point adoucies ; la sensibilité pour le plus léger mépris ou pour un simple oubli, pas moins excessive. Malgré tout cela on se rassure, parce qu'on se voit environné de tous les signes de la piété ; qu'on a pris tous les moyens extérieurs d'assurer son salut, & qu'on n'a oublié que celui de se changer soi-même.

Non, mes Freres, la confiance qui prend sa source dans les œuvres extérieures de la piété, met le cœur dans une fausse tranquillité, dont on ne revient guères : c'est par-là que le peuple Juif, fidéle observateur des pratiques extérieures, persévera jusqu'à la fin dans son aveuglement. Aussi les Prophêtes que le Seigneur lui suscitoit de siécle en siécle, bornoient presque tout leur ministère à les détromper de cette erreur dangereuse. Ne comptez pas, leur disoient-ils, sur les victimes & sur les offrandes que vous venez présenter à l'Autel : ne vous confiez pas sur la multitude de vos œuvres & de vos observances légales : ce que le Seigneur demande de vous, c'est un cœur pur, c'est une pénitence sincère, c'est la cessation de vos crimes, c'est un amour sincère de ses commandemens, c'est une vie sainte & innocente,

c'eſt de déchirer vos cœurs & non vos vêtemens, c'eſt d'ôter le mal qui eſt au milieu de vous. Cependant ces dehors religieux nourriſſoient toujours leur injuſte confiance. Quand ils étoient ouvertement tombés dans l'idolâtrie, & qu'oubliant tout-à-fait le Dieu de leurs peres, ils avoient élevé au milieu d'eux des Autels étrangers, les Prophêtes alors les rappelloient facilement de leurs égaremens : ils leur faiſoient répandre des larmes de componction & de pénitence, & Jéruſalem ſe couvroit de cendre & de cilice : en un mot, quand ils étoient devenus idolâtres & ennemis déclarés du Seigneur, il n'étoit pas impoſſible d'en faire des pénitens. Mais tandis qu'ils perſévéroient dans la fidélité extérieure aux obſervances de la Loi : ah ! les Prophêtes avoient beau leur reprocher leurs injuſtices, leurs fornications & leurs ſouillures ; le Temple du Seigneur les raſſuroit toujours : les ſacrifices, les offrandes, les obſervances dont ils s'acquittoient ſcrupuleuſement, ôtoient aux vérités terribles qu'on leur annonçoit de la part de Dieu, toute leur terreur & toute leur force. Les grands pécheurs, les impies, les Publicains ſe convertiſſent ; les Phariſiens, les demi Chrétiens, les ames en même-tems religieuſes & mondaines qui allient les devoirs extérieurs de la piété avec les plaiſirs, les maximes, les paſſions, les abus du monde, ne ſe convertiſſent

vertiſſent jamais, & meurent ſans compoñction, comme elles avoient vécu ſans défiance : ſemblables à ces ſoldats, dont il eſt parlé dans l'hiſtoire des Maccabées, leſquels ſous les enſeignes de Judas, combattoient, ce ſemble, pour la cauſe du Seigneur, & portoient en apparence les armes pour ſa gloire ; mais ayant été défaits & mis à mort, on trouva cachées ſous leurs tuniques, dit l'Ecriture, des marques d'idolâtrie, & on découvrit que ſous une fidélité extérieure à la religion de leurs peres, ils avoient toujours porté toutes les abominations des nations infidéles : *Invenerùnt ſub tunicis interfectorum de donariis idolorum, à quibus lex prohibebat Judæos.* Et telle eſt la deſtinée des ames dont je parle : elles combattent ſous les étendards de la piété ; elles paroiſſent même confondues par un extérieur de Religion avec les véritables zélateurs de la Loi : elles croyent pouvoir allier la pratique extérieure de ſes obſervances avec des reſtes d'idolâtrie : dans cette fauſſes ſécurité, elles affrontent la mort avec confiance ; mais le combat fini, & le jour déciſif arrivé, toutes ces vaines œuvres diſparoîtront, & on découvrira ſous ces dehors religieux des Idoles cachées, c'eſt-à-dire, mille paſſions injuſtes, qui devant Dieu les avoient toujours confondues avec les ames mondaines & infidéles. *Invenerunt ſub tunicis in-*

2. Mach. 12. 4.

rerfectorum de donaris idolorum, à quibus lex prohibebat Judæos.

Hélas ! mes Freres, un ennemi des Chrétiens leur reprochoit autrefois, que les préceptes de l'Evangile étoient à la vérité admirables : que rien n'approchoit de la perfection & de la ſublimité des maximes de Jeſus-Chriſt ; mais qu'elles étoient ſi peu à la portée de la foibleſſe humaine, qu'il ne croyoit pas que perſonne pût les accomplir : *Veſtra in Evangelio præcepta, ita mirabilia magnaque ſcio, ut eis parere putem poſſe neminem.* Mais, mes Freres, qu'auroient les maximes de Jeſus-Chriſt de ſi impraticable à la foibleſſe humaine, ſelon l'expreſſion outrée de ce Payen, ſi elles ne régloient que les dehors? qu'en coûteroit-il en effet, d'être fidéle à certaines pratiques pour honorer Marie, de répandre des l'argeſſes, de protéger la piété, d'orner des Temples & des Autels, de ſe mettre ſous la protection d'un Saint, & d'avoir une dévotion particuliére pour les lieux qui lui ſont dédiés ? Ce qui coûte, c'eſt de mortifier un déſir, c'eſt de rompre une paſſion, c'eſt de déraciner une habitude, c'eſt de refondre un naturel trop vif pour le plaiſir. Ce qui coûte, c'eſt de s'arracher à une occaſion où le cœur nous entraîne ; c'eſt de haïr le monde qui nous rit, & qui nous recherche ; c'eſt d'aimer ceux qui nous haiſſent ; c'eſt de cacher les défauts, & de dire du bien de ceux qui nous calomnient;

c'eſt d'être détaché de tout, lors même qu'on poſſéde tout. Voilà proprement la vie chrétienne, & voilà ce qui coûte : voilà ce qui faiſoit tant admirer aux Payens la ſainteté, l'élévation, la ſageſſe de la morale de Jeſus-Chriſt : voilà ce qui leur en faiſoit ſi fort redouter, dit ſaint Leon, la ſainte ſévérité. Mais les œuvres extérieures ſouvent ſont des fruits de l'amour propre, loin de l'affoiblir & de le combattre ; voilà pourquoi, non-ſeulement on borne là toute piété, mais on les préfére même aux devoirs les plus eſſentiels.

Dernier abus des pratiques extérieures : elles ſont juſtes, *Mandatum quidem juſtum* ; & on bleſſe la juſtice en leur donnant la préférence ſur les obligations les plus indiſpenſables. Abus aſſez ordinaire dans la vertu, où l'on voit tant de perſonnes zèlées, pour les œuvres de ſurcroît, & tranquilles ſur l'oubli continuel de leurs obligations les plus eſſentielles.

Ainſi, ſouvent on eſt de toutes les bonnes œuvres, & l'on manque à celles que Dieu demande de nous ; aux fonctions d'une charge, aux obligations principales de ſon état, à ces devoirs, obſcurs & domeſtiques, où rien ne dédommage l'amour-propre, & où l'on n'eſt animé à remplir le devoir, que par l'amour du devoir même. Ainſi on ſe preſcrit des aumônes qui flâtent la vanité ; & on ſe calme ſur des reſtitutions infinies que la Loi de Dieu

nous preſcrit : on fait des libéralités à des Maiſons ſaintes ; & l'on ne peut ſe réſoudre à payer ſes dettes : on prie lorſque le devoir obligeroit d'agir ; on agit lorſque nos beſoins devroient nous engager à prier : on régle les affaires de la veuve & de l'orphelin ; & vos propres affaires dépériſſent, & vous préparez à des enfans malheureux, ou a des créanciers fruſtrés, les fruits amers de votre injuſte charité : on prend une inſpection ſur des Maiſons ſaintes ; & l'on ne veille point ſur l'éducation de ſes enfans, & ſur la conduite de ſes domeſtiques : on réconcilie les cœurs aigris & aliénés ; on rétablit la paix & la bonne intelligence dans les familles, & l'on entretient la diviſion dans la ſienne propre par ſon humeur ; & pour ne rien rabattre de ſes aigreurs & de ſes caprices, on aliéne le cœur & l'eſprit d'un époux, & on le précipite dans des amours étrangéres : on s'abaiſſe juſqu'aux miniſtères les plus vils envers les membres affligés de Jeſus-Chriſt ; & l'on ne voudroit pas faire une avance légére de réconciliation envers un ennemi, pour ménager ſa foibleſſe & le gagner au Seigneur : on s'impoſe une multitude de priéres ſaintes ; & de la même bouche dont on vient de bénir le Seigneur, dit ſaint Cyprien, on déchire ſes freres ; & nous faiſons ſentir par-là, ſelon l'expreſſion d'un Apôtre, que *notre Religion eſt vaine, & que nous nous ſéduiſons nous-mêmes.*

Jac. 1. 26.

Que dirai-je enfin ? on eſt peut-être de toutes les aſſemblées de dévotion ; & l'on ne vient pas entendre la voix du Paſteur que l'Egliſe ordonne de ſuivre & d'écouter. Oui, mes Freres, la voix du Paſteur a une grace & une vertu particuliere pour ſes brebis : il parle avec l'autorité & avec la tendreſſe d'un pere : les vérités les plus ſimples dans ſa bouche, tirent de la grace de ſon miniſtère une bénédiction que nous ne ſaurions donner aux nôtres : nous ſommes des étrangers, il eſt le Paſteur : nous entrons dans ſes travaux ; mais c'eſt à lui que la vigne appartient : l'aſſiſtance à votre Paroiſſe eſt un devoir confirmé par la pratique de tous les ſiécles, par les Loix de l'Egliſe, par la doctrine des Saints, par l'exemple des gens de bien, par l'unité du miniſtère : c'eſt là proprement l'aſſemblée des Fidéles : c'eſt le corps autour du quel les aigles doivent ſe réunir : c'eſt-là où eſt la ſource des Sacremens, l'autorité de la doctrine, la régle du culte, le lien commun de la foi : c'eſt la Maiſon de Priére où vous devez venir confeſſer la foi que vous y avez reçue ſur les Fonts ſacrés, & ſoupirer après l'immortalité que vos cendres y attendront : c'eſt une manière de ſchiſme, de déſobéiſſance, de ſéparation du corps des Fidéles, de s'en abſenter : & cependant on aura du goût pour aller ſe recueillir dans une Maiſon ſainte, où la ſingularité & la diſtinction flâte & ſoutient ; & on n'en aura point pour ce devoir eſſen-

tiel, parce que le mêlange du commun des Fidéles qui devroit le rendre plus ſolemnel & plus conſolant, l'a rendu ou incommode ou mépriſable.

Voici donc la régle, mes Freres : Tout ce qui combat une obligation eſſentielle, ne peut être une œuvre de la foi & de la piété. Jeſus-Chriſt n'eſt pas diviſé contre lui-même : la charité ne détruit pas ce que la juſtice édifie : commencez par le devoir : tout ce que vous ne bâtirez pas ſur ce fondement, ne ſera qu'un amas de ruines, d'œuvres mortes, de pailles deſtinées au feu : Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point : la piété ſincére & véritable, n'eſt que la fidélité aux obligations de ſon état : quand ces devoirs ſeront remplis, faites-vous-en, à la bonne heure, de ſurcroît ; mais ne préférez pas l'acceſſoire au principal, vos caprices à la loi de Dieu, & la perfection chimérique de la piété à la piété elle-même. On a beau dire ; tel eſt le goût bizarre de l'homme ; le joug du devoir n'a rien qui flâte l'orgueil : c'eſt un joug forcé & étranger qu'on ne s'eſt pas impoſé ſoi-même ; qui n'offre que le devoir tout ſeul, toujours triſte & dégoûtant, & ſous lequel l'amour-propre a de la peine à plier : mais les œuvres de notre choix, nous nous y prétons avec complaiſance ; c'eſt un joug de notre façon, qui ne nous bleſſe jamais, & ce qu'il pourroit avoir de pénible, eſt toujours adouci, ou par le goût qui nous

y porte, ou par le plaiſir ſecret que l'on ſent de l'avoir ſoi-même choiſi.

Evitez donc également, mes Freres; les deux écueils marqués dans ce diſcours : en voilà le fruit. La vertu prudente & ſolide tient toujours un milieu juſte & équitable : c'eſt l'humeur toute ſeule, qui aime les extrêmités. N'ajoûtons rien du nôtre à la Religion : elle eſt pleine d'une raiſon ſublime, pourvû que nous la laiſſons telle qu'elle eſt; mais dès que nous voulons y mêler nos goûts & nos idées, ce n'eſt plus, ou qu'une philoſophie ſéche & orgueilleuſe, qui donne tout à la raiſon, & qui ne fournit rien de tendre pour le cœur; ou qu'un zèle ſuperſtitieux & bizarre, que la ſeine raiſon mépriſe, & que la foi déſavoue & condamne. Rendons par une vie ſoutenue, & par l'équité de toute notre conduite, la vertu reſpectable à ceux mêmes qui ne l'aiment pas : montrons au monde, en mettant chaque choſe à ſa place dans nos actions, que la piété n'eſt pas une humeur ou une foibleſſe; mais la régle de tous les devoirs, l'ordre de la ſociété, le bon ſens de la raiſon, & la ſeule ſageſſe où l'homme doit aſpirer ſur la terre. Entrons dans l'élévation des maximes de la Religion, & dans toute la dignité de ſes préceptes : & forçons les ennemis de la vertu de convenir, que la piété toute ſeule fait annoblir le cœur, éléver les ſentimens, former des ames grandes & généreuſes; & que rien n'eſt ſi petit & ſi pué-

rile, qu'une ame que les paſſions guident & dominent. Mettons la vertu en honneur, en lui laiſſant tout ce qu'elle a de divin & d'aimable, ſa douceur, ſon équité, ſa nobleſſe, ſa ſageſſe, ſon égalité, ſon déſintéreſſement, ſon élevation : le monde, tout injuſte qu'il eſt, ſeroit bientôt réconcilié avec la piété, ſi nous en avions une fois ſéparé nos foibleſſes. C'eſt ainſi que nous ferons bénir le nom du Seigneur par ceux qui ne le connoiſſent pas, & que nous pourrons eſpérer de les voir un jour réunis avec nous dans la bienheureuſe immortalité.

Ainſi ſoit-il.

ANALYSES
DES SERMONS
contenus dans ce Volume.

LE II. DIM. DE CARÊME.

Sur le Danger des prospérités temporelles.

DIVISION. I. *Parce que dans la prospérité les chutes sont presque inévitables.* II. *Parce que la pénitence y est presque impossible.*

I. PARTIE. *Les chutes sont presque inévitables dans la prospérité.*

1°. Par l'impression qu'elle fait sur le cœur pour le corrompre. Une ame chrétienne doit vivre étrangére sur la terre ; & si elle se plaît dans son exil, elle n'est plus digne de l'héritage. Or, cette disposition si essentielle à la foi s'efface par la premiére impression que la prospérité fait sur le cœur, qui est une impression d'attachement à la terre : on comprend comment une ame af-

fligée peut vivre étrangére en ce monde ; il ne lui en coûte pas beaucoup de retirer ſes affections d'un monde qui a retiré d'elle ſes faveurs : mais ces ſentimens que tout inſpire dans l'affliction, tout les efface dans la proſpérité ; comment ſe déplaire dans un lieu où tout nous rit ? Or, en quoi conſiſte le crime de cette diſpoſition, le voici ; c'eſt que dès-lors, dit ſaint Auguſtin, ſi vos déſirs régloient votre deſtinée, vous vous immortaliſeriez ſur la terre, & vous regarderiez comme une grace de pouvoir vivre éternellement éloigné de Dieu dans l'uſage des biens & des plaiſirs ſenſibles, c'eſt-à-dire, que le monde vous tiendroit la place de Dieu. Cette diſpoſition eſt ſi cachée au fond du cœur, qu'on ne s'en apperçoit pas ſoi-même : cependant elle eſt le reſſort qui donne le mouvement à toutes vos œuvres ; elle établit par conſéquent votre cœur dans un état de péché, qui ſouvent n'eſt jamais connu, jamais expié, & par une ſuite néceſſaire, jamais remis. Cette premiere impreſſion que la proſpérité fait ſur le cœur, eſt ſuivie d'une ſeconde, c'eſt l'amour exceſſif de nous-mêmes. La foi nous apprend que nous devons nous haïr nous-mêmes, autrement nous ſommes injuſtes : or, dans la proſpérité, toute la vie eſt une recherche éternelle de ſoi-même ; de-là tout ce qui plaît, tout ce qui flâte, tout ce qui nourrit la vie des ſens, devient un beſoin dont on ne peut plus ſe paſſer ; de-là les loix les plus ſaintes de l'Egliſe ne

ſont plus comptées pour rien, dès qu'il faudroit prendre ſur ſoi pour les obſerver; on diroit que tout eſt fait pour vous, & tout ce qui vous environne n'eſt attentif qu'à s'accommoder à vos déſirs, & à les juſtifier. Enfin l'élévement du cœur eſt la troiſiéme impreſſion que la proſpérité fait ſur le cœur. Je ne parle pas de cet orgueil groſſier qui faiſoit dire à un Prince de Babylone: J'éléverai mon trône, & je ſerai ſemblable au Très-haut; je parle d'un ſentiment plus à portée du cœur de l'homme, & preſque inſéparable de la grandeur: c'eſt un certain ſentiment avantageux de ſoi-même, qui accoûtume l'ame à ſe regarder comme élévée au-deſſus de tous ceux que ſon rang & ſa proſpérité laiſſent au-deſſous d'elle; c'eſt cette ſecrette erreur de vanité qui fait que l'on confond ſa fortune avec ſoi-même, & qui groſſit l'idée que l'on a de ſoi, & y ajoûtant celle de tous ſes avantages humains. Tout fortifie ce ſentiment dans les Grands; leurs vices ſont applaudis, & tout s'empreſſe à leur perſuader qu'ils ſont paîtris d'une autre boue que les autres hommes: il n'eſt pas juſqu'aux miniſtres de la vérité qui ne ſe croyent obligés de donner aux plus légéres vertus des Grands, des éloges que la religion déſavoue.

2°. Les facilités que la proſpérité fournit aux paſſions, lorſque le cœur eſt déjà corrompu, ſont encore bien plus à craindre. Car premiérement, l'attachement aux choſes d'ici-bas, fait naître ces déſirs infinis &

inſatiables dont parle l'Apôtre. Dès que vous regardez la terre comme votre patrie, vous ne cherchez plus qu'à y occuper une plus grande place, & vous voudriez ſeul l'occuper toute entiére : les dignités que votre opulence vous permet d'acquérir vous conviennent toujours, & les dignités de l'Egliſe ne vous paroiſſent plus devoir ſervir qu'à l'établiſſement de vos enfans. Secondement, de l'attachement à ſon propre corps, ſeconde impreſſion de la proſpérité, naiſſent toutes ces paſſions d'ignominie qui dèshonorent le temple de Dieu en nous. Qui ne ſait que la proſpérité fraye mille voies à ce vice honteux ? Où naiſſent les paſſions exécrables, que dans les palais des grands ? Liſez les Ecritures : de-là vient la chûte de David, les égaremens inſenſés de Salomon. De plus une vertu commune ſuffit pour éloigner de chercher les occaſions du déſordre ; mais la vertu même des Saints ne ſuffit pas pour nous défendre des occaſions qui nous cherchent : or elles naiſſent ces occaſions ſous les pas des grands & des heureux du monde. Troiſiémement, de l'orgueil, derniére impreſſion de la proſpérité, naiſſent les déſirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les vengeances : toutes paſſions que la proſpérité favoriſe.

Quel fruit tirer de ces vérités ? c'eſt de comprendre que pour poſſéder tout ce qui peut ſervir à la félicité de nos ſens, il ne nous eſt pas plus permis pour cela de les

ſatisfaire ; c'eſt de penſer ſouvent que tout ce qui nous éléve qu'aux yeux des hommes, n'ajoûte rien en effet à ce que nous ſommes devant Dieu ; c'eſt de reconnoître que toute la gloire de la terre peut enivrer le cœur pour un moment, mais ne ſauroit le remplir ; que nous ſommes nés pour le Ciel ; que ce n'eſt pas l'élévation, mais l'innocence du cœur qui fait le véritable bien de l'homme ſur la terre.

II. PARTIE. *La pénitence eſt preſque impoſſible dans l'état de la proſpérité.*

1°. Parce que les graces ſpéciales y ſont plus rares : liſez les Ecritures ; partout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les ſimples & les petits, & il regarde de loin ceux que leur naiſſance & leur orgueil élévent au-deſſus des autres. Ce n'eſt pas qu'en Dieu il y ait acception de perſonnes ; la grace chrétienne embraſſe tous les états, & la ſainteté de tant de Rois prouve qu'on peut être encore plus riche des biens de la grace que de ceux de la fortune. Mais premiérement, l'ordre de la Providence ſemble demander qu'il y ait une eſpéce de compenſation dans cette inégalité de fortunes & de conditions répandues parmi les hommes : or le ſecret de cette divine compenſation conſiſte, en ce que les richeſſes de la grace ſont comme l'héritage du pauvre & de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des richeſſes de la terre, comme de ſa recompenſe & de ſon partage. Secondement, les graces ſont moins abondantes

dans la proſpérité, parce que les faveurs temporelles ſont des récompenſes vaines, dit ſaint Augnſtin, que la juſtice de Dieu accorde à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir plus de droit de les exclure à jamais des promeſſes de la grace. Enfin les graces ſont moins abondantes dans la proſpérité; parce que ſouvent cet état n'eſt pas celui que Dieu vous avoit préparé dans ſa miſéricorde, & qu'il n'a permis que vous y fuſſiez placé, que pour punir la dépravation de vos deſirs; de-là Dieu vous livre à tous les périls d'un état où il ne vous a placé qu'en punition de la cupidité qui vous l'a fait ſouhaiter.

2°. La proſpérité eſt un obſtacle à la pénitence, parce qu'elle met dans le cœur des oppoſitions infinies aux graces de converſion que Dieu pourroit accorder aux grands & aux heureux du monde. Premiérement, parce que le moyen le plus efficace dont Dieu ſe ſert pour ramener un pécheur à lui, c'eſt l'inſtruction & le zèle des Miniſtres de la pénitence qui lui parlent dans toute la ſincérité de Dieu: or d'une part il eſt difficile que la préſence ſeule des grands n'affoibliſſe la vérité dans la bouche des Miniſtres mêmes, & d'une autre part la docilité & la ſoumiſſion ſont bien rares chez les grands.

3°. La grace de la pénitence trouve encore des obſtacles plus inſurmontables au-dehors & dans les ſuites de la proſpérité. Un cœur heureux par l'abondance, ne

cherche plus rien hors de lui, & rien ne réveille ſon amour pour le bien véritable; il faut à la grace des pertes, des dégoûts, des afflictions; elle ne peut preſque rien ſur les ames heureuſes. De plus, comment faire pénitence ſans vous engager en des réparations infinies? quelle multitude infinie de crime que les grands autoriſent ou qu'ils n'empêchent pas! Enfin que d'obſtacles extérieurs par la difficulté d'embraſſer les vertus inſéparables de la pénitence: la retraite, la priére, la mortification des ſens, l'humilité, le renoncement à tout! La proſpérité vous avoit applani tous les chemins du crime; elle vous ferme toutes les voies de la pénitence. Auſſi la pénitence des grands eſt d'ordinaire bien imparfaite. Les premiers efforts qu'ils font pour ſortir de leur égarement, reçoivent les éloges dûs à une vertu conſommée: mais devant Dieu, où les tîtres n'ajoûtent rien à nos œuvres, qu'eſt-ce que l'élévation ajoûte aux démarches de la pénitence? c'eſt que laiſſant plus de crimes à réparer, elle en exige de plus ſévéres, & même beaucoup plus extérieures & plus éclatantes.

LE LUNDI DE LA II. SEMAINE.

Sur l'Impénitence finale.

DIVISION. *Si vous différez votre converſion juſqu'à la mort, vous mourrez dans votre péché.* I. *parce que vous ne ſerez plus en état alors de chercher Dieu & de retourner à lui.* II. *parce que, ſuppoſé même que vous ſoyez en état de le chercher, & que vous faſſiez des efforts pour retourner à lui; vos efforts ſeront inutiles, & vous ne le trouverez pas.*

I. PARTIE. *Vous ne ſerez plus en état alors de chercher Dieu.*

1°. Le tems vous manquera: Dieu ne vous a pas promis ce tems, & il le refuſe tous les jours à des pécheur moins coupables que vous. Qui vous a dit que votre mort viendra lentement, & qu'elle ne fondra pas inopinément ſur vous; combien d'exemples en avez vous vûs! & Dieu ne vous ménage-t'il pas ces ſpectacles effrayans pour vous avertir peut-être que votre fin ſera ſemblable? Quel eſt donc votre aveuglement de faire déprendre votre ſalut éternel, de la choſe du monde dont vous pouvez le moins répondre! Mais quand ces terrible accidens ne tomberoient pas ſur vous, & qu'ils ſeroient plus rares qu'ils ne ſont, le plus grand nombre n'eſt-il pas de ceux

ceux qui ſont ſurpris ? & n'arrive-t'il pas communément que le dernier moment qui termine nos jours, n'eſt jamais le dernier dans nos eſprits ?

2°. Je veux que le tems vous ſoit accordé, & que les Miniſtres du Seigneur ayent le tems de venir vous dire comme un Prophéte au Roi de Juda : *Reglez votre maiſon, car vous mourez* : en ſerez-vous plus capable de chercher Jeſus-Chriſt ? Vous voulez qu'avec une raiſon qui déjà s'enveloppe, une mémoire qui ſe confond, un cœur qui s'éteint, un pécheur puiſſe ſonder & éclaircir tous les abîmes de ſa conſcience ! Grand Dieu ! un pécheur en cet état, loin de vous fléchir, peut-il encore vous connoître & vous adorer ? Jugez-en vous-même, vous que la main du Seigneur a déjà conduit juſqu'aux portes du tombeau : quel uſage faiſiez-vous de votre raiſon ? & quel fruit avez vous retiré du bienfait qui prolongea vos jours ?

3°. Je veux que la bonté de Dieu ménage alors quelques intervalles libres à un mourant : quel uſage en fait-on ? Les affaires, les dernières diſpoſitions enlévent ces momens, & on laiſſe à des intervalles moins heureux les ſoins de la conſcience. Alors le Miniſtre eſt appellé : encore faut-il que le mourant ne le connoiſſe preſque plus, afin qu'il le voye approcher ſans effroi-

4°. Je veux que juſqu'au dernier ſoupir vous conſerviez la raiſon auſſi entiére que vous l'avez aujourd'hui : ne comptez-vous

pour rien les obſtacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur ? Quoi ! après une vie entiére de débauche, vous croyez que des paſſions nourries depuis l'enfance & qui ſont devenues comme votre fond, tomberont, s'évanouiront en un inſtant ! Vous croyez qu'un homme qui n'a eu dans ſa vie que le déſir d'amaſſer de grands biens par toutes ſortes de voies, conviendra en un moment que tous ces gains ont été criminels ; qu'un impie qui a mille fois profané la ſainteté de la Religion par des dériſions ſacriléges, deviendra fidéle & religieux au lit de la mort ! &c. Vous nous en avertiſſez, Seigneur, dans les Livres ſaints ; leur fin ſera ſemblable à leurs œuvres ! *quorum finis erit ſecundùm opera ipſorum.* Vous avez vécu impudique, vous mourez impudique ; vous avez vécu ambitieux, vous mourrez ſans que l'amour du monde & de ſes vains honneurs meure dans votre cœur ; en un mot, *vous mourrez dans votre péché.* Opérez donc le bien tandis que Dieu vous en laiſſe le tems ; n'apportez pas à la mort des déſirs, mais des fruits de pénitence.

II. PARTIE. C'eſt une vérité du ſalut, que le Seigneur met des bornes à ſa patience ; & que comme il a établi un tems pour ſe ſouvenir du pécheur, il en a auſſi marqué un autre pour l'oublier, je ſais que tout le tems de la vie préſente eſt un tems de propitiation, & qu'à quelque heure que le pécheur ſe convertiſſe à Dieu, Dieu ſe

convertit à lui ; mais je ſais auſſi que chaque grace dont vous abuſez, peut-être la derniére de votre vie.

Cette vérité ſi terrible ſuppoſée, tirons-en premierement une conſéquence qui ne l'eſt pas moins : ſi l'Ecriture de toutes parts nous annonce que Dieu ſe retire quelquefois d'une ame infidéle ; que pourrez-vous vous promettre au dernier moment, vous qui agité de remords cruels, avez pouſſé l'impénitence & l'ingratitude juſqu'au jour de ſa colére ? Où ſeroit donc là cette juſtice qui inſulte aux larmes de l'impie mourant ?

2°. La nature de la grace que vous vous promettez alors, ne vous permettroit pas de l'attendre : cette grace qui conſomme la ſanctification d'une ame, cette grace de la perſévérance finale, c'eſt la grace des Elus & le dernier trait de la bienveillance de Dieu ſur une ame. Dieu ne doit, à la rigueur, cette faveur ineſtimable à perſonne ; elle manque quelquefois à ceux-mêmes qui ont marché long-tems dans la juſtice ; & vous préſumez que le plus ſignalé de tous les bienfaits ſera le prix de la plus ingrate de toutes les vies ! Se peut-il qu'un eſpoir ſi inſenſé abuſe preſque tous les hommes ?

3°. Quand Dieu accorderoit quelquefois cette grande miſéricorde à une ame qui auroit juſques-là différé de ſe convertir, je dis qu'il ne l'accordera jamais à vous qui ne différez votre converſion, que parce que

vous vous y attendez. Ne vous flâtez pas d'un faux eſpoir que Dieu tiendra alors à votre égard une conduite particuliére ; cette eſpérance même que vous avez eue en ſa miſéricorde, & qui a ſervi à vous entretenir dans vos déſordres, ſera alors le plus grand de tous vos crimes. Les hommes ſe conſolent dans la perte qu'ils font de leurs proches & de leurs amis, par les projets de converſion qu'ils leur ont vû ſouvent concevoir ; & c'eſt préciſément ce qui me fait trembler pour eux.

4°. Ce n'eſt pas qu'un ſeul inſtant de pénitence véritable, ne puiſſe effacer en un moment les crimes d'une vie entiére ; mais Dieu rejette la pénitence du pécheur mourant, parce qu'elle eſt fauſſe. Car premiérement elle n'eſt pas libre ; c'eſt ordinairement l'effet de la dure néceſſité où il ſe voit réduit, plutôt que le fruit de la grace & d'un véritable repentir ; ſi Dieu prolongeoit ſes jours, ne prolongeroit-il pas auſſi ſes crimes ? Secondement, ſa douleur ne part que d'une crainte toute naturelle ; lui ſeul eſt l'objet de ſa douleur, la fin de ſes ſupplications, le motif de ſa pénitence ; ſes larmes ſont les larmes d'Eſaü & d'Antiochus, des larmes ſtériles & réprouvées : ainſi le pécheur élevera alors ſa voix vers le Ciel, & le Dieu juſte ſe rira de ſes clameurs ; il pleurera, & Dieu inſultera à ſes larmes. En vain dans ces derniers momens après n'avoir cherché toute ſa vie que des Miniſtres complaiſans & pris au hazard,

appellera t'il auprès de lui quelqu'homme de Dieu, le plus éclairé, le plus reſpecté par ſes talens; en vain ce Miniſtre l'exhortera-t'il à mettre en Dieu toute ſon eſpérance, & diminuera-t'il à ſes yeux l'horreur de ſes crimes pour ne pas le jetter dans le déſeſpoir; le Miniſtre lui-même ne parlera qu'en tremblant, parce qu'il ſait que le Seigneur a ſon poids & ſa meſure, & qu'il ne convient pas à l'homme d'en rabattre.

Derniére réflexion: qu'eſt-ce que le pécheur peut ſouhaiter pour lui de plus favorable à la mort, que d'avoir le tems & d'être en état de chercher Jeſus-Chriſt, & de le chercher en effet? & cependant que lui permet Jeſus-Chriſt d'eſpérer dans ſes recherches mêmes, s'il les renvoye juſques-là? *Vous me chercherez & vous mourrez dans votre péché.* Après cela calmez-vous durant votre vie ſur vos déſordres. Je ne veux point mettre les bornes à la miſéricorde de Dieu; mais ce que je ſais, c'eſt que les Sacremens du ſalut appliqués alors ſur un pécheur, conſomment peut-être ſa réprobation, & que la derniére des graces de l'Egliſe, eſt ſouvent le dernier de ſes ſacriléges. C'eſt une vérité de foi que le nombre de ceux qui ſe ſauvent eſt petit; & cependant ſi les marques de repentir que donnent les pécheurs au lit de la mort ſuffiſoient pour le ſalut, il n'y auroit preſque point de pécheur qui ne fût ſauvé. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il faut

faire pénitence tandis que Dieu nous en donne le tems; & qu'au lit de la mort, où vous ne ſerez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas.

****

LE MARDI DE LA II. SEMAINE.

Sur le Reſpect humain.

DIVISION. I. *Le crime du Reſpect humain.* II. *Sa folie.* III. *Son injuſtice.*

I. PARTIE. L'ennemi du ſalut dreſſe deux piéges à la foibleſſe de l'homme : l'un de ſéduction, en l'attirant par de fauſſes eſpérances ; l'autre de crainte, en le décourageant par des frayeurs inſenſées : or la connoiſſance du monde ſuffit preſque ſeule pour nous défendre de la premiere illuſion, qui nous y promet une félicité imaginaire ; mais le long uſage du monde, loin de guerir la crainte de ſes jugemens, ne ſert qu'à nous rendre plus timides. Pour combattre cette crainte, je dis qu'elle outrage Dieu.

1°. Dans ſa grandeur. En effet, la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en paralléle avec un monde mépriſable : or ici rappellés, d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre par la crainte des hommes, vous lui dites dans la diſpoſition de votre cœur : Je vous ſervirois dès ce

moment, ſi le monde qui ne vous aime & ne vous ſert pas, ne permettoit de vous ſervir & de vous aimer. Cette impiété fait horreur, & c'eſt pourtant vous qui êtes l'impie.

2°. Le reſpect humain eſt injurieux à la vérité des promeſſes de Dieu. Car lorſque vous vous ſerez déclaré pour Jeſus-Chriſt croyez-vous qu'il ne ſaura pas affermir votre cœur contre le déchaînement & la bizarrerie des cenſures humaines ? croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumiéres de la grace, vous n'écouterez pas avec une ſainte fierté des diſcours où vous ne verrez plus que les triſtes égaremens d'une raiſon que Dieu abandonne ? Plus touché de la folie des hommes que de leurs mépris, vous prierez Dieu d'avoir piété de leur aveuglement, & de leur manifeſter les vérités éternelles de ſa juſtice. Je n'en dis pas aſſez : croyez-vous que dans ces premiers momens de grace & d'un véritable changement de cœur, une ame pénétrée de componction & des attraits d'une grace ſi divine, puiſſe être touchée de quelque autre choſe que de ſon Dieu, & du bonheur de le ſervir ? Répondez ici, ames juſtes qui m'écoutez, & confondez la foibleſſe du pécheur timide, qui ne peut comprendre que Dieu ſache plus ſe faire aimer, que le monde ne peut ſe faire craindre.

Mais quoi ! ne peut-on pas ſe donner à Dieu & commencer une vie nouvelle,

ſans ſe donner en ſpectacle au monde, par un changement trop éclatant? Ainſi, au rapport de Saint Auguſtin, s'abuſoit le célébre Victorin, ſi connu dans Rome par ſa ſageſſe & ſon éloquence; il ſe perſuadoit que Dieu ne regarde que le cœur, & n'en demande pas davantage. Mais ſans vous dire que c'eſt outrager la grandeur de Dieu que vous affecteriez de méconnoître devant les hommes; que c'eſt être ingrat envers la grace qui vous touche & vous dégoûte du monde & des paſſions; qu'il eſt indigne d'un cœur noble & généreux de trahir ainſi vos ſentimens: je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à perſuader au monde que vous approuvez encore ſes abus & ſes maximes; & qu'à vous mettre à couvert de la réputation de ſerviteur de Jeſus-Chriſt, eſt une diſſimulation criminelle, & moins digne d'excuſe que le déréglement ouvert & déclaré. Prenez-y garde: la vie licencieuſe d'un pécheur lui attire plus de cenſeurs de ſa conduite, que d'imitateurs de ſes excès; mais les abus du monde autoriſés par une vie d'ailleurs réguliére & mêlée d'actions pieuſes, forment une ſéduction preſque inévitable: plus vous vous permettez ces abus en évitant les grands déſordres, plus vous perſuadez à vos freres que le monde n'eſt pas incompatible avec le ſalut; plus vous nous préparez des Auditeurs incrédules, lorſque nous leur annonçons qu'on ne peut ſervir deux maîtres; plus vous multipliez

dans

dans l'Egliſe les fauſſes pénitences, en devenant le modéle de mille pécheurs touchés qui ne ſe figurent dans la vertu, rien au-delà de ce que vous faites. N'étoit-ce pas que vos déréglemens euſſent été autrefois un ſcandale à vos freres? faut-il encore qu'aujourd'hui votre fauſſe vertu leur devienne funeſte?

II. PARTIE. Tout pécheur eſt inſenſé, parce que tout pécheur préfére un plaiſir d'un inſtant à des promeſſes éternelles: néanmoins nos paſſions forment ſouvent des erreurs, qui, quoique oppoſées aux régles, peuvent du moins s'excuſer par les apparences de l'équité & de la ſageſſe. Le reſpect humain n'eſt pas de ce nombre; l'extravagance y paroît ſi à découvert, qu'elle ne laiſſe pas de lieu à la mépriſe.

1°. Conſidérez-le en lui-même. Car placez vous en quelque ſituation qu'il vous plaira; ſoyez homme de bien, ſoyez homme de plaiſir, choiſiſſez de la Cour ou de la retraite; vivez en philoſophe ou en libertin, & voyez ſi vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre conduite. Or puiſque dans aucune circonſtance de la vie, vous ne ſauriez éviter la bizarrerie des jugemens humains; pourquoi la craindriez vous dans la piété ſeulement? Si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la vie, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du ſalut?

Je vais plus loin, & je dis : quand même, en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait le monde entier le cenſeur de votre conduite ; eh ! qu'importent les jugemens des hommes à celui qui a ſu mettre ſon Dieu dans ſes intérêts ? qu'a de commun leur eſtime, ou leur mépris, avec votre deſtinée éternelle ?

Mais non, je me trompe : les cenſures des hommes ſont toujours la récompenſe de la vertu, & le préſage le plus certain du ſalut ; une vertu du goût des pécheurs me ſeroit ſuſpecte ; la grandeur du Juſte en ce monde ne peut être vue par des yeux de chair ; cachée ſous de viles apparences, l'orgueil humain n'y voit rien que de mépriſable. Mais cet homme aujourd'hui obſcur & mépriſé, ſe démêlera un jour de la foule ; & environné de gloire & d'immortalité, il offrira aux amateurs du monde un ſpectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoutera à leur ſurpriſe le déſeſpoir affreux d'une deſtinée bien différente.

2°. Le reſpect humain inſenſé en lui-même, l'eſt encore plus dans les circonſtances qui l'accompagnent. Et premiérement, ſi vous êtes déſabuſé du monde, pourquoi comptez-vous pour quelque choſe ſes jugemens ? Secondement, vous avez joui juſqu'ici injuſtement de l'eſtime des hommes ; vous ſeul ſavez juſqu'où la meſure de vos foibleſſes & de vos crimes eſt montée en la préſence de Dieu, & de ces foibleſſes, qui expoſées aux regards publics,

vous auroient couvert d'une ignominie éternelle : cependant le monde vous a loué ; il a vû en vous mille vertus, & ces vertus ſans la piété étoient de vains titres, vous le ſavez ; eh ! ne faut-il pas que Dieu ſoit vengé ; & que le monde refuſe injuſtement, à une vertu aujourd'hui véritable, les louanges qu'il a autrefois injuſtement données à nos vices & à vos fauſſes vertus. Troiſiémement, pourquoi craindriez-vous dans les voies du ſalut, ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celles du crime ? Vous ne comptiez pour rien les diſcours des hommes, lorſque vous vous livriez à des excès honteux ; & vous ne commenceriez à les craindre que depuis que vous avez dû apprendre à les mépriſer ? C'eſt donc pour le Seigneur tout ſeul qu'on eſt timide ; le crime va la tête levée, la vertu rougit & ſe cache. Après tout, que pourra tant dire le monde ? que vous êtes inconſtant, que vous êtes inſenſé, que vous ne vous ſoutiendrez pas ; que vous ne quittez le monde, que parce que le monde vous quitte ; que vous avez vos vûes, que vous n'êtes plus bon à rien ? Mais à quoi doivent aboutir ces diſcours ? qu'à vous faire mieux connoître le monde, à vous le rendre plus mépriſable, & à vous ſervir d'une inſtruction qui doit vous rendre plus vigilant, plus occupé de vos devoirs, & plus reconnoiſſant de la grace que vous avez reçue. Enfin je vous demande, qui les tient ces diſcours ? & d'où partent ces

cenſures ? ce n'eſt ni des gens de bien, ni même d'entre les plus ſages des mondains, devant qui la vertu a toujours ſon prix ; ce n'eſt que d'un petit nombre d'eſprits frivoles & licencieux, qui ſe ſont une miſérable vanité d'attaquer la vertu, tandis que dans le ſecret ils lui rendent hommage.

III. PARTIE. Le reſpect humain eſt injuſte. Pourquoi, parce que 1°. ce monde qui ne connoît pas Dieu ; ce monde qui appelle le mal un bien, & le bien un mal ; ce monde, tout monde qu'il eſt, reſpecte encore la vertu, envie quelquefois le bonheur de la vertu, cherche ſouvent un azile & une conſolation auprès des ſectateurs de la vertu, rend même des honneurs publics à la vertu : eh ! pourquoi donc craindriez-vous de paroître ſerviteur de Jeſus-Chriſt, devant des pécheurs qui ſouhaiteroient de venir ſemblables à vous ?

2°. Peut-être vous faites vous honneur devant le monde de certains talens ou d'avantages humains, par leſquels vous croyez mériter ſon eſtime ; vous vous trompez, & peut-être vous donne-t'il du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flâtez de lui plaire : devenez homme de bien ; la piété ne fait point de jaloux, & le monde qui n'aſpire point à ce genre de mérite, ne vous en diſputera pas la réputation ; peut-être portera-t'il même ſon eſtime pour vous trop loin, & qu'au lieu d'attirer ſes cenſures, vous n'aurez qu'à

gémir en ſecret de l'excès & de l'injuſtice de ſes louanges.

3°. Ce qui eſt encore de plus honorable pour la vertu, c'eſt que le monde ne cherche & ne trouve d'ordinaire de conſolation, que dans la fidélité & dans la droiture de ceux qui la pratiquent.

4°. Et c'eſt de-là que viennent en dernier lieu les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu : on y voit tous les jours des perſonnes d'une deſtinée obſcure, mais annoblies des dons de la grace, s'y attirer des égards & des diſtinctions que la naiſſance & les dignités ne donnent point. Prenez garde ſeulement de ne rien mêler de foible & d'humain à la piété; ne portez pas à la vertu les reſtes de l'humeur, des paſſions & des foibleſſes humaines : car voilà ce qui attire d'ordinaire de la part du monde des dériſions & des cenſures. Après cela ſi vous avez quelque choſe à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légeres démarches de converſion, les éloges d'une parfaite pénitence ; craignez que ces louanges ne vous faſſent oublier vos misères, tremblez que l'eſtime injuſte des hommes ne ſoit une punition de Dieu ſur vous, lequel accorde peut-être cette récompenſe à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir à loiſir l'orgueil ſecret qui les corrompt.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étoient pas ; agiſſez ſous les yeux de Dieu ſeul, & laiſſez entre ſes mains les intérêts de la vertu.

LE MERCREDI DE LA II. SEMAINE.

Sur la Vocation.

DIVISION. I *La rareté d'une Vocation véritable*, II. *Les périls d'une fauſſe vocation.*

I, PARTIE. La ſainteté eſt la vocation générale de tous les Fidéles ; mais la voie pour arriver à la ſainteté, n'eſt pas la même pour tous les hommes ; & nous ne marchons sûrement dans cette voie, que lorſque la main de Dieu nous y a fait entrer. La raiſon & la foi nous défendent également de penſer que le Seigneur, après nous avoir appellés à la lumiére de l'Evangile, n'ait plus voulu ſe mêler, pour ainſi dire, de notre ſort ; il n'eſt que trop certain néanmoins que la voie que nous choiſiſſons la plûpart, n'eſt point celle qui Dieu nous a d'abord choiſie.

1°. Les paſſions & les préjugés rendent la mépriſe très commune. Souvent le choix d'un état n'eſt qu'une impreſſion portée dès l'enfance ; & avant que nous ſachions ce que nous ſommes, nous arrêtons ce que nous devons être pour toujours. Si l'on attend un âge plus avancé pour ſe choiſir un état, les attentions n'en ſont pas pour cela plus ſérieuſes : une dignité qu'on eſpére dans l'Egliſe engage au miniſtère ; la mort d'un aîné fait quitter l'état Eccléſiaſtique : un dépit, une liaiſon d'amité dé-

cide de notre deſtinée : comment ne vous pas méprendre, en uſant de ſi peu de précautions ? Voilà ce qui rendra un pere de famille inexcuſable devant Dieu, lui, qui a dû inſtruire ſes enfans ſur l'importance de ce choix d'un état.

2°. Seconde ſource de nos mépriſes : ce choix qui dépend uniquement des deſſeins de Dieu ſur nous, c'eſt l'ordre de la nature qui ſeul d'ordinaire en décide ; on n'attend d'autre marque de vocation, que le rang de la naiſſance ou la ſituation de la fortune. J'avoue que quelquefois Dieu employe ces ſignes humains pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous deſtine ; Mais cette régle n'eſt ni sûre. ni univerſelle ; chaque état demande des talens particuliers, & ces talens ne ſont pas toujours attachés à un certain rang dans les familles.

3°. Troiſiéme ſource de nos mépriſes dans le choix d'un état de vie : c'eſt que l'on n'examine pas qu'elle eſt la voie que la religion & la raiſon veulent que nous choiſiſſions, & qui eu égard au caractère de nos penchans & de nos foibleſſes, nous fournira plus de moyens de ſalut. Je ne dis pas que tous les hommes ſe retirent dans les ſolitudes, & renoncent aux emplois & aux profeſſions publiques qui font l'ordre & l'harmonie de la ſociété : le ſilence, la retraite, l'auſtérité même des cloîtres, n'eſt pas l'état le plus sûr pour tous les hommes : ce n'eſt pas l'état, c'eſt

la vocation de Dieu, qui fait toute notre sûreté. Mais ce que je veux dire, c'eſt que l'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il ſeroit inſenſé de donner la préférence au ſentier qu'on choiſit, par ce qu'il peut offrir de plus brillant, plutôt que par les ſecours que nous y trouverons de fournir heureuſement & ſaintement la carriére : or ſur ce principe, que de vocations défectueuſes ! Quels motifs font ſuivre à l'un le parti des armes, à l'autre celui de la robe, à celui-là le parti de l'Egliſe? la cupidité ſeule fait la diverſité de nos deſtinées ; & Dieu que nous n'avons pas conſulté dans notre choix, en punira peut-être le déréglement, en y favoriſant les paſſions qui nous l'ont inſpiré.

4°. Si ce n'eſt pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état, ce n'eſt pas auſſi un reſpect humain qui force le goût & les inclinations les plus innocentes, qui ne pouvoient venir que du maître même de la nature : derniére ſource de nos mépriſes. Comme de ce choix dépend tout le repos & le bonheur de notre vie, les déterminations où le reſpect & la crainte de ceux de qui nous dépendons ont plus de part que nos propres penchans, traînent toujours après elles le repentir & l'amertume ; cependant ce reſpect humain préſide preſque toujours à la déciſion de nos deſtinées, & perſonne preſque ne prend dans ſon propre cœur, le choix qu'il fait de ſon état. De là tant de mécontentemens

dans tous les états, tant de troubles dans les familles ; tant de révoltes, d'ennuis, & d'amertumes dans les cloîtres ; chacun ſe plaint de ſa condition & envie celle d'autrui, & nul n'eſt heureux dans le monde, parce que nul preſque n'y eſt à ſa place.

II. PARTIE. De toutes les circonſtances de la vie, le choix d'un état eſt celle où la mépriſe eſt plus à craindre, ſoit que vous la regardiez :

1°. Du côté de Dieu, dont elle uſurpe les droits. En effet en nous donnant la liberté, Dieu ne s'eſt pas départi des droits qu'il avoit ſur nous, & c'eſt à lui ſeul à diſpoſer de nous, ſelon les vûes qu'il s'eſt propoſées en nous formant. Mais quand ſa ſouveraineté ne lui donneroit pas ce droit ſur ſa créature, ſa ſageſſe devroit l'établir ſeul arbitre de nos deſtinées : pourquoi ? parce que Dieu ſeul nous connoît ; lui ſeul peut juger des rapports divers de vice & de vertu, que les ſituations infinies où il pourroit nous placer, ont avec les qualités naturelles de notre ame ; & par conſéquent nous ne pouvons que nous égarer, ſi nous ſortons des mains de la ſageſſe de Dieu, pour nous choiſir à nous-mêmes un état, puiſque nous ne nous connoiſſons pas aſſez nous-mêmes, pour décider ſur ce qui nous convient.

2°. Si la mépriſe dans le choix d'un état de vie eſt ſi fort à craindre, c'eſt principalement du côté des ſecours & des grace

dont elle nous prive. Comme tous les états ont leurs dangers & leurs difficultés particulieres, il leur faut à tous des ſecours propres pour vaincre ces obſtacles & pour éviter ces périls : or pour participer à ces graces particuliéres, il faut que Dieu lui-même nous y ait appellés : autrement il ne peut vous regarder que comme un ſerviteur téméraire, qui eſt hors de ſon devoir, & n'a nul droit à ſes bontés. Hélas ! ſi tant d'ames périſſent tous les jours avec les graces mêmes attachées à leur état, ſi la foibleſſe de l'homme ne peut ſe ſoutenir ſouvent dans les voies où la main de Dieu même la guide, fera-t'elle moins de chutes quand elle y marchera toute ſeule ?

On eſt ſurpris quelquefois que les mœurs des Chrétiens ayent ſi fort dégénéré ; la raiſon n'en eſt pas difficile à trouver ; tout eſt corrompu, parce que nul preſque n'eſt à la place où il devroit être. Voilà la ſource de la dépravation des états, le défaut de vocation, & de ce défaut de vocation qu'elles ſuites irréparables !

3°. Troiſiéme raiſon pourquoi la mépriſe dans le choix d'un état eſt ſi fort à craindre ; on ne peut en réparer les ſuites. Je ne vous dis pas que n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au ſalut, plus vous marchez, plus vous vous égarez, & que ce défaut eſt une de ces fautes dont on n'a preſque jamais de remords ; mais je vous dis, comprenez les ſuites d'une vocation illégitime : ſi vous êtes homme public

l'uſage injuſte de votre autorité, le bien que vous ne faites pas, le mal que vous autoriſez ; ſi vous êtes intrus dans le lieu ſaint, la perte de tant d'ames qui euſſent trouvé dans le zèle & dans la piété d'un Miniſtre fidéle, la grace & le ſalut; ſi vous êtes entré dans une maiſon ſainte, le relâchement dont vos mœurs ont été un modéle. Voilà, vous qui inſpirez à vos enfans des vocations injuſtes, les ſuites affreuſes & les crimes infinis, dont ce ſeul crime vous rend coupables devant Dieu.

Mais ſi les ſuites de cette mépriſe ſont irréparables pour des parens ambitieux qui vous l'ont inſpirée, elles ne le ſont pas moins pour vous, vous qui avez eu le malheur de vous méprendre. Je ſuppoſe que vous en êtes touché de repentir : quels remèdes vous preſcrire ? quelles meſures prendre ? Il eſt des engagemens que vous avez pris contre l'ordre de Dieu, & qu'il n'eſt plus en votre pouvoir de rompre & de changer ; vous n'êtes pas cependant obligé à l'impoſſible pour vous ſauver ; mais d'un autre côté vous ſauverez vous dans un état, qui n'étant pas le vôtre, ne ſauroit-être la voie de votre ſalut ?

Oui, & c'eſt une vérité de foi, que quelle que puiſſe être la ſituation de la créature, ſon ſort n'eſt jamais déſeſpéré ſur la terre ; il n'eſt point d'état où la pénitence ne ſoit poſſible ; & Dieu n'eſt pas tellement aſſujetti aux Loix de ſa juſtice, que ſa miſéricorde ne puiſſe en tempérer la rigueur.

Ainſi, vous qui n'avez pas encore fait ce choix important; évitez ces écueils: priez beaucoup; conſultez vos talens, vos inclinations, vos forces, vos foibleſſes, les intérêts de votre ſalut; attirez ſur vous la grace d'un bon choix par l'innocence de votre vie. Mais ſi le choix eſt fait, & que vous doutiez des motifs qui vous y ont porté; rendez votre vocation certaine par les bonnes œuvres; comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état, eſt la plus ſûre voie pour vous; remédiez à ce qui dépend de vous; faites-vous des remords utiles, en examinant bien toutes les démarches & la ſuite de votre vie.

Mais s'il eſt clair que le Seigneur n'a point du tout préſidé à votre choix, votre ſort eſt à plaindre; vous êtes loin du Royaume des Cieux. Mais vous pouvez encore y prétendre, tandis qu'on peut ſe repentir, on peut encore eſpérer; vous n'êtes pas extérieurement dans l'ordre, mais le cœur y rentre quand il ſe donne à Dieu. Vous vous êtes expoſé comme Jonas ſur une mer orageuſe contre l'ordre de Dieu; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme; il vous reſte encore une reſſource; élévez votre voix comme lui vers le Seigneur: *De ventre inferi, clamavi ad Dominum.* Voilà la reſſource que la miſéricorde de Dieu vous a préparée, le repentir, le gémiſſement, & une humble fidélité.

LE JEUDI DE LA II. SEMAINE.

Sur le mauvais Riche.

DIVISION. I. *Dans le portrait que nous fait* Jeſus-Chriſt *du mauvais Riche, vous verrez la peinture d'une vie molle & mondaine, qui ne paroît accompagnée ni de vice ni de vertu.* II. *Dans le récit de ſon ſupplice, vous en verrez la condamnation & la déplorable deſtinée : c'eſt le ſujet de cette Homélie.*

I. PARTIE. Il y avoit dans Jéruſalem, dit Jeſus-Chriſt, un homme riche : il ſemble que ce ſoit ici ſon premier crime ; il étoit né heureux. Jeſus-Chriſt n'ajoûte rien à cette circonſtance : on ne vous dit ni qu'il ſe fut élevé lui-même à ce point d'abondance & de proſpérité ; ni qu'il eût joui avec inſolence d'un bien qu'il eût acquis avec baſſeſſe. Cependant voilà le premier degré de ſa reprobation : il étoit riche.

2°. Il étoit vêtu de pourpre & de lin : la pourpre étoit une étoffe précieuſe ; mais on ne nous dit point qu'en cela il paſſât les bornes que l'uſage preſcrivoit à ſon rang, ni que ſon bien ne pût pas ſuffire à ſa dépenſe : on ne dit point que dans ſa parure il entrât des deſſeins de paſſion & de crime. Il étoit vêtu ſuperbement : voilà ce que lui reproche Jeſus-Chriſt.

3°. Il ſe traitoit tous les jours magnifiquement : mais la loi de Moïſe ne défendoit que les excès ; & il ſemble qu'on étoit autoriſé à goûter les douceurs d'une abondance qui avoit été propoſée comme la récompenſe de la fidélité. D'ailleurs, cet homme riche n'eſt point accuſé d'avoir uſé de viandes défendues par la Loi, ou d'avoir violé l'obſervance des abſtinences & des jeûnes qu'elle preſcrivoit. A la vérité, il faiſoit tous les jours bonne chére ; mais on ne dit point qu'il y eût de l'excès & de la débauche ; on ne le taxe ni de diſcours diſſolus, ni de jeu, ni d'aſſemblées profanes ; ſur la religion & la foi de ſes peres, on ne trouve rien à redire en lui ; ſa probité n'eſt point attaquée, & on ne lui reproche aucun de ces défauts qui bleſſent & intéreſſent la ſociété.

Or, tel que Jeſus-Chriſt vous dépeint ce riche, vous paroît-il fort coupable ? De quoi s'agit-il ? il étoit riche, bien vêtu, faiſoit bonne chére. Si j'en juge par vos mœurs & vos maximes, non-ſeulement je ne le trouve point coupable, je le trouve même vertueux. Que dites-vous tous les jours de ceux qui lui reſſemblent ? un tel vit noblement ; il mange ſon bien avec honneur.....

4°. Vous m'oppoſerez peut-être la dureté du mauvais Riche, & vous prétendrez avoir en cela quelqu'avantage ſur lui. Mais je pourrois vous dire, après ſaint Paul, qu'en vain vous donneriez tout votre bien aux

pauvres, ſi vous n'avez dans le cœur cette charité qui croit tout, qui eſpére tout, qui ſouffre tout. D'ailleurs, quel eſt le crime du mauvais Riche? rapprochons les circonſtances, & vous verrez que Jeſus-Chriſt n'a pas tant voulu nous repréſenter ce Riche comme un monſtre d'inhumanité, que comme un homme indolent & trop occupé de ſes plaiſirs.

Auſſi, lorſqu'Abraham apprend à ce Riche le ſujet de ſa condamnation, il ne lui dit pas, comme Jeſus-Chriſt le dira au grand jour aux réprouvés: Lazare étoit nud, & vous ne l'avez pas revêtu; il avoit faim, & vous ne l'avez pas raſſaſié. Mais, que lui dit-il? Mon fils, ſouvenez-vous que vous avez reçu des biens dans votre vie: vous n'avez rien ſouffert ſur la terre; ce n'eſt pas ainſi qu'on arrive au repos promis à ma poſtérité: vous avez cherché votre conſolation ſur la terre; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu: les larmes de Lazare ſont eſſuyées; mais vos ris & vos conſolations ſe changent en des tourmens qui ne finiront jamais.

Vous en êtes ſurpris, mes Freres? Vous ignorez donc que c'eſt un crime pour un Chrétien de n'avoir point de vertu? Un diſciple de Moïſe, vivant ſous une loi encore imparfaite, eſt condamné pour avoir mené une vie molle & délicieuſe; & un diſciple de l'Evangile, un membre de Jeſus-Chriſt crucifié, ſeroit traité plus favorablement, en ne refuſant rien à ſes

ſens, & en s'abſtenant ſimplement des plaiſirs injuſtes & honteux !

C'eſt une vérité de ſalut que vous ne pouvez être prédeſtiné, ſi vous n'êtes rendu ici conforme à l'image de Jeſus-Chriſt. Or, pour reſſembler à Jeſus-Chriſt, ſuffit-il de n'être ni fornicateur, ni impie, ni injuſte ? le grand modéle de toutes les vertus, reconnoîtra-t'il pour ſon diſciple un homme qui n'en a aucune ? & cependant vous ne craignez rien pour votre deſtinée, pourvû que vous viviez dans une régularité que le monde approuve. Il eſt ſi vrai que cet état ne vous laiſſe point d'allarmes pour le ſalut, que lorſque nous vous propoſons la pratique des vertus chrétiennes, vous nous répondez que vous ne voulez pas le prendre ſi haut, & que vous croyez qu'il eſt plus ſage d'éviter ces prétendus excès.

Saint Auguſtin ſe plaignoit que certains payens de ſon tems refuſoient de ſe convertir à la foi, parce qu'ils menoient une vie réglée, ſelon le monde ; & voilà préciſément la réponſe de ces Chrétiens voluptueux & indolens, de ces vertueux du ſiécle, lorſque nous les exhortons à une vie plus conforme aux maximes de l'Evangile. Mais écoutez la réponſe de ce Pere. Leur conduite eſt irréprochable, ſelon le monde : mais ils ne ſont pas Chrétiens ; pourquoi ? parce qu'ils n'ont pas crucifié leur chair avec ſes déſirs : parce que les Chrétiens ſont ſpirituels, & que ces mondains ſont encore tous charnels.

Si

Si pour être Chrétien, il ſuffiſoit de ne pas donner dans les excès : le paganiſme nous a fourni des hommes ſages, attachés au devoir par des principes de gloire & d'honneur. Ce ne ſont donc pas les déſordres évités qui font les Chrétiens, mais les vertus de l'Evangile pratiquées, c'eſt l'eſprit de Jeſus-Chriſt crucifié.

II. PARTIE. Lazare meurt & eſt porté dans le ſein d'Abraham ; le Riche meurt, & il eſt enſeveli dans l'enfer. Quel nouvel ordre de deſtinées ! le Riche eſt enſeveli ; le mot eſt remarquable : le corps de Lazare abandonné, trouve à peine un peu de terre qui couvre ſon corps. Lazare meurt, & on ignore à Jéruſalem qu'il ait vécu : le Riche meurt, & ſans doute la pompe & la magnificence le ſuivent juſqu'au tombeau ; mais à quoi lui ſert tout cet appareil ? ſon ame précipitée ſous le poids de ſes iniquités, s'eſt déjà creuſé un lieu profond dans l'abîme éternel : *Sepultus eſt in ferno.* Mais il faut ſuivre les circonſtances du ſupplice que ſouffre cet infortuné dans le lieu des tourmens.

A peine le Riche ſe trouve-t'il dans le lieu de ſon ſupplice, qu'il léve les yeux en haut : quelle ſurpriſe pour un homme, qui n'a jamais ſoupçonné que la voie où il marchoit, sûre ſelon le monde, pût conduire à la perdition ! Il léve les yeux, & voit de loin Lazare revêtu de gloire & d'immortalité : premiére circonſtance de ſon ſupplice. Quel paralléle alors ! quels déſirs de lui

avoir reſſemblé ! qu'elle rage de ne lui reſſembler pas ! Voilà, mes Freres, ce qui, au fond de ce gouffre, rongera éternellement le pécheur : la vue des ames bienheureuſes, & la penſée qu'il étoit né pour le même bonheur.

2°. La préſence d'un bien auquel jamais on n'a eu de droit, touche moins des malheureux qui en ſont privés : mais ici un mouvement rapide portera le cœur de l'homme vers le Dieu pour lequel ſeul il étoit créé : & une main inviſible le repouſſera loin de lui. Le Dieu de gloire même, pour augmenter ſon déſeſpoir, ſe montrera à lui dans toute ſa grandeur, ſa clémence, ſa bonté, & cette vue le tourmentera plus cruellement encore, que le ſentiment de la fureur & de la juſtice de Dieu.

Nous ſentons foiblement ici-bas l'amour naturel que notre ame a pour ſon Dieu ; parce que les faux biens qui nous environnent, nous occupent & nous partagent : mais l'ame ſéparée du corps, tous ces phantômes de biens s'évanouiront, toute cette capacité d'aimer ſe portera vers Dieu ; tandis que le poids de l'iniquité du pécheur, le fera ſans ceſſe retomber ſur lui-même, & le repouſſera dans l'abîme, où, ſans pouvoir ceſſer d'aimer, il ſe verra pour l'éternité l'objet de la haine de ſon Dieu. Quelle affreuſe deſtinée ! être éternellement malheureux, par l'image toujours préſente de la félicité qu'on a perdue.

3°. Le Riche dans l'enfer eſt malheureux

par le ſouvenir des biens qu'il avoit reçus durant ſa vie : autre circonſtance de ſon ſupplice. Quel triſte paralléle pour cette ame de ce qu'elle avoit été, avec ce qu'elle eſt ! ces jours paſſés ne ſont plus, & ne ſont que rendre plus affreuſe l'amertume de la condition préſente. Ajoutez à ce ſouvenir, celui des biens de la grace dont elle a abuſé : c'eſt ici où le réprouvé, repaſſant ſur toutes les facilités du ſalut que la bonté de Dieu lui avoit ménagées, entre en fureur contre lui-même.

4°. Autre malheur du Riche reprouvé : les peines préſentes qu'il endure. *Je ſouffre*, dit-il, *d'extrêmes tourmens dans cette flâme.* Il demande une goutte d'eau ; non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengereſſe qui le brûle ; & elle lui eſt refuſée. Nous ne ſavons pas ce qu'il ſouffre ; mais nous ſavons qu'il ſouffre tout ce que Dieu lui-même peut faire ſouffrir à un coupable qu'il veut punir.

Vous nous dites tous les jours, avec un air déplorable de ſécurité, que vous voudriez voir quelqu'un revenir de l'autre vie, pour nous dire ce qui s'y paſſe. Eh bien ! répondoit autrefois ſaint Chryſoſtôme aux Grands de Conſtantinople, contentez aujourd'hui votre curioſité : écoutez cet infortuné que Jeſus-Chriſt en rappelle, & qui vous raconte le détail affreux de ſes malheurs.

5°. Ce n'eſt pas tout : ſes ſouffrances ſont d'autant plus affreuſes, qu'on lui fait con-

noître qu'elles ne finiront jamais. Ainſi l'ame réprouvée perce dans la durée de tous les ſiécles ; l'avenir eſt la plus affreuſe de ſes penſées ; & l'éternité toute ſeule eſt la meſure de ſes tourmens.

Enfin, le déréglement de ſes freres qui vivoient encore, & auſquels l'exemple de ſa vie molle & voluptueuſe a été une occaſion de ſcandale, fait la derniére circonſtance de ſes peines. Il ſouffre pour les péchés d'autrui ; tous les crimes, où ſes freres tombent encore : augmentent la fureur de ſes flâmes, parce que ſes ſcandales durent encore : & il demande leur converſion, comme un adouciſſement à ſes peines. Combien croyez-vous qu'il y ait d'ames réprouvées dans l'enfer, avec leſquelles vous avez vécu autrefois, dont vous avez malheureuſement écouté les diſcours, dont vous avez imité les exemples, & que vous avez ſuivies dans le goût empoiſonné qu'ils vous inſpiroient pour le plaiſir ?

Mais quelle réponſe fait-on du ſein d'Abraham à toutes ces ames réprouvées ? vous avez Moïſe & les Prophêtes : ſi les vérités de l'Ecriture ne vous corrigent pas, en vain un mort reſſuciteroit pour vous convertir ; & ce mort reſſucité à vos yeux laiſſeroit encore à votre cœur corrompu mille raiſons de douter. Liſez donc les Livres ſaints ; commencez par là vos journées, & finiſſez-les toutes par-là ; puiſque c'eſt-là le ſeul moyen que Jeſus-Chriſt vous propoſe aujourd'hui, pour éviter la

deſtinée du reprouvé de notre Evangile. Là vous trouverez les vérités les plus ſimples, & les premiers fondemens de la doctrine du ſalut.

LE VEND. DE LA II. SEMAINE.

Sur l'Enfant prodigue.

DIVISION. I. *L'excès de la paſſion de l'impureté, marqué dans les égaremens de l'enfant prodigue.* II. *L'excès de la miſéricorde de Dieu, dans les démarches du pere de famille.*

I. PARTIE. *L'excès de la paſſion marqué dans les égaremens de l'enfant prodigue.*

1°. Il n'eſt point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu; il met comme un abîme entre Dieu & l'ame voluptueuſe, & ne laiſſe preſque plus au pécheur d'eſpérance de retour. Voilà pourquoi il eſt dit dans l'Evangile, que le prodigue s'en alla d'abord dans un pays fort éloigné. En effet, il ſemble que dans les autre vices, le pécheur tient encore à Dieu par de foibles liens; mais la paſſion honteuſe dont je parle, dèshonore le corps, éteint la raiſon, & rend inſipides toutes les choſes du Ciel.

2°. Il n'en eſt point qui laiſſe moins de reſſources pour revenir à Dieu, quand on s'en eſt éloigné. Le prodigue diſſipa tout ſon bien en débauches, les biens de la gra-

ce, & les biens de la nature. La perte de la grace, eſt le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'ame ; mais celui-ci va plus loin : il va tarir les dons de l'Eſprit-Saint juſques dans leur ſource ; & la foi, ce fondement de tous les dons, ne tarde pas d'être renverſée dans le cour du pécheur impudique, parce qu'il n'y a pas loin de la diſſolution à l'impiété. Les biens de la nature ſont pareillement diſſipés : vous aviez reçu en naiſſant une ame ſi pudique ; vous êtiez né doux, égal, acceſſible ; vous aviez reçu en naiſſant des talens heureux ; depuis que ce feu impur eſt entré dans votre ame, on ne vous reconnoît plus, & l'on cherche tous les jours vous-même, dans vous-même. Je ne parle pas ici des biens de la fortune, qui viennent s'abîmer dans ce gouffre.

4°. Troiſiéme caractère du vice honteux dont nous parlons : ce vice honteux devient le ſupplice du pécheur impudique. Après que l'enfant prodigue eut tout diſſipé, il arriva une grande famine en ce pais-là, & il commença à tomber en néceſſité. Ce vice rend le pécheur inſupportable à lui-même : premiérement, par le fonds d'inquiétude qu'il laiſſe dans la conſcience impure, qui fait que le pécheur ſe reproche ſans ceſſe ſa propre foibleſſe, & qu'il rougit en ſecret de ne pouvoir ſecouer le joug qui l'accable. Secondement, par les dégoûts, les jalouſies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les triſtes événemens, inſépara-

bles de cette paſſion. Troiſiémement, par les nouveaux déſirs que ce vice allume ſans ceſſe dans le cœur. Quatriémement, par les triſtes ſuites du déréglement, qui font preſque toujours expier dans un corps chargé de douleurs, la honte des paſſions du premier âge.

5°. Dernier caractère de ce vice : il n'en eſt point qui rende le pécheur plus vil & plus mépriſable aux yeux des autres hommes. L'enfant prodigue tomba dans un aviliſſement qu'on ne peut lire ſans horreur. Envain le monde a donné des noms ſpécieux à cette paſſion honteuſe : dans la vérité, c'eſt un aviliſſement qui dèshonore l'homme & le Chrétien ; c'eſt une tâche qui flétrit les plus grandes actions ; c'eſt une baſſeſſe, qui, loin de nous approcher des Héros, nous confond avec les bêtes ; & le monde, ce monde ſi corrompu, reſpectant néanmoins la pudeur, couvre d'une confuſion éternelle ceux qui s'en écartent, & en fait le ſujet de ſes dériſions & des cenſures.

II. PARTIE. *Voyons dans la converſion de l'enfant prodigue, le modèle & les conſolations de ſa pénitence.*

1°. Le premier caractère de ſa paſſion, avoit été de mettre comme un abîme entre lui & la grace ; par les ténébres qu'elle avoit répandues ſur ſon eſprit, par un dégoût affreux des choſes du Ciel, par l'aſſerviſſement des ſens à l'empire de la volupté. La premiére démarche de ſa pénitence, éloigne tous ces obſtacles. Premié-

rement, elle lui ouvre les yeux ſur l'état honteux où la paſſion l'avoit réduit, *elle le fait rentrer en lui-même*, dit l'Evangile. Secondement, ſon dégoût affreux pour les choſes du Ciel, ſe change en un ſaint déſir de la vertu & de la juſtice : *combien de ſerviteurs*, dit-il, *dans la maiſon de mon pere ont du pain en abondance, & je ſuis ici à mourir de faim* ! Autrefois la ſeule idée de la régle & de la vertu le faiſoit frémir, la ſeule vûe de la maiſon du pere de famille lui étoit inſupportable ; il commence maintenant à envier la deſtinée de ſes ſerviteurs, de ces ames fidéles qui lui ſont attachées. Troiſiémement, il ne s'en tient pas à de ſimples ſouhaits d'imitation : il ne renvoye pas à l'avenir ; il ne loue pas la vertu dans l'eſpérance d'en ſuivre un jour les régles ſaintes : la véritable douleur parle moins & agit plus promptement. *Je me leverai*, dit-il : *Surgam* : j'ai un pere tendre & miſéricordieux, qui ne demande que le retour de ſon enfant ; j'irai dans ſa maiſon ſainte : *Ibo ad patrem* : j'irai répandre à ſes yeux toute l'amertume de mon ame : je lui dirai : *Mon pere, j'ai péché contre le Ciel & devant vous*.

2°. Quel changement, & quel exemple plein de conſolation pour les pécheurs ! il ſemble que Dieu veut être particuliérement le pere des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le conſolateur des pénitens. En effet, les premiéres démarches de la pénitence de l'enfant prodigue

digue ſont ſuivies de mille conſolations, au lieu que les fruits de l'iniquité avoient été pour lui amers, comme de l'abſynte.

Premiérement, conſolation du côté des facilités qu'il trouve dans la ſainte entrepriſe de ſon changement. Le pere de famille apperçoit ſon fils de loin & court au-devant de lui : il faut peu de choſe pour ébranler un pécheur dans ce commencement de ſa carriére : le démon même plus attentif alors que jamais, à ne pas ſe laiſſer enlever une proie qui lui échappe, n'offre à une ame touchée que des difficultés inſurmontables dans ſa nouvelle entrepriſe. Mais, que fait alors l'amour, toujours attentif, du pere de famille ? il court vers ſon enfant ; il ſe hâte de le ſoutenir ; il le raſſure contre ſes frayeurs ; il raſſemble mille circonſtances qui lui facilitent toutes ſes démarches ; il éloigne des occaſions où ſa foibleſſe auroit pû échouer, il renverſe des projets qui l'auroient expoſé à de nouveaux périls. Secondement, conſolation du côté des douceurs ſecrettes qu'on trouve dans les premiéres démarches d'une nouvelle vie : le pere de famille ne ſe contente pas de courir au-devant de ſon fils retrouvé, il ſe jette à ſon col, il l'embraſſe, il le baiſe : *Cecidit ſuper collum ejus, & oſculatus eſt eum :* image tendre & conſolante de la joie que la converſion d'un ſeul pécheur cauſe dans le Ciel, & des conſolations ſecrettes que Dieu fait ſentir à une ame de ces premiéres démarches de ſon retour vers lui.

Troiſiémement, conſolation du côté de la participation aux ſaints myſtères, dont on avoit ſi long-tems vécu privé par ſes déréglemens. Le pere de famille fait tuer le veau gras ; il appelle ſon fils retrouvé à ce feſtin céleſte : *Adducite vitulum ſaginatum; manducemus, & épulemur.* Quelle douceur, après avoir vécu tant d'années éloigné de l'autel & des ſacrifices, de ſe retrouver aux pieds de l'autel ſaint avec ſes freres, nourri du même pain, ſoutenu de la même viande, attendant les mêmes promeſſes, &c. L'ame regrette-t'elle alors les plaiſirs honteux dont la grace vient de la dégoûter ?

3°. Enfin, l'enfant prodigue étoit tombé dans l'aviliſſement & dans le dernier mépris : l'honneur & la gloire ſont le dernier privilège de ſa pénitence : on le rétablit dans tous les droits dont il étoit déchu ; on le revêt d'une robe de dignité & d'innocence ; on lui donne même la préférence ſur ſon aîné : c'eſt-à-dire, que la piété fait oublier ce que nos paſſions avoient ou d'inſenſé ou de mépriſable ; on n'en rappelle le ſouvenir, que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont ſuccédé.

LE III. DIMANCHE. DE CAREME.

Sur l'inconſtance de la voie du Salut.

PROPOSITION. *L'inconſtance dans les voies de Dieu, eſt de tous les caractéres celui qui laiſſe le moins d'eſpérance de ſalut ; parce que toutes les reſſources utiles à la converſion des autres pécheurs, deviennent inutiles à l'ame inconſtante & légére ; qui tantôt, touchée de ſes miſéres, revient à Dieu ; tantôt oubliant Dieu ſe laiſſe rentraîner à ſes miſéres.*

1°. La premiere reſſource utile pour ramener une ame de l'égarement, c'eſt la connoiſſance de la vérité. En effet, le premier moyen que la grace employe pour la converſion d'une ame mondaine, c'eſt de lui montrer le monde & l'éternité, tels qu'ils ſont en effet, & tels qu'elle ne les avoit jamais vûs : alors le voile qu'elle avoit ſur les yeux, tombe tout d'un coup ; elle eſt ſurpriſe d'avoir ſi long-tems ignoré les ſeules vérités qu'il lui importoit de connoître ; & la nouveauté donnant comme une nouvelle force aux impreſſions que fait la vérité ſur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux. Mais cette reſſource de ſalut, ſi infaillible pour les autres pécheurs, n'eſt que d'un foible uſage pour l'ame inconſtante & légére ; les vérités de

la foi ne font plus déſormais d'impreſſion ſur elle ; parce que ce ne ſont plus pour elle de nouvelles lumiéres : elle a vû clair & dans la vanité des choſes humaines, & dans les grandes vérités de l'éternité : ces vérités ont perdu à ſon égard la ſurpriſe & l'attrait de la nouveauté, ſi heureux pour les autres pécheurs. Quelle reſſource peut-il donc encore reſter à cette ame dans la connoiſſance de la vérité? qu'apprendra-t'elle de nouveau ? que le monde eſt un abus ? qu'il eſt affreux de ſacrifier une éternité toute entiére à un inſtant d'ivreſſe & de volupté ? qu'il faut ſe hâter de bien vivre, parce qu'on meurt tel qu'on a vécu ? mille fois elle ſe l'eſt dit à elle-même dans ſes momens de pénitence ; & c'eſt de l'impreſſion de ces vérités, que ſont venus tous ces intervalles de repentir, qui ont partagé toute ſa vie : qu'a donc de nouveau, Dieu même à lui apprendre ? Il peut encore l'éclairer ; mais ne ſera-ce pas plûtôt pour elle une nouvelle occaſion de réſiſter à la vérité, qu'un nouvel attrait pour la ſuivre ? elle s'eſt familiariſée avec la vérité & avec ſes paſſions : elle s'eſt accoûtumée à ſoutenir la vue des maximes ſaintes, & celle de ſes foibleſſes injuſtes. Ah ! plût à Dieu, comme dit un Apôtre, qu'elle fût encore dans les ténébres de ſa premiére ignorance, & qu'elle n'eût jamais connu la vérité !

2°. Une ſeconde reſſource de ſalut, favorable aux autres pécheurs, c'eſt un nouveau goût, qui accompague toujours les com-

mencemens de la juſtice, une douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu, de ſes paſſions & de ſes remords. Rien n'eſt plus doux que ces premiers momens, où nos chaînes enfin tombées, nous commençons à reſpirer, & à jouir d'une douce & ſainte liberté.

Mais, vous, qui avez tant de fois éprouvé la douceur de ces divines impreſſions, vous, qui paſſez ſans ceſſe du goût de la vertu, au goût du monde & des plaiſirs, ame inconſtante & légére, que pourra vous offrir de doux & de conſolant, une nouvelle & ſainte vie, que vous n'ayez déjà mille fois goûté? Si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs inſenſibles, un coup de la grace pourroit du moins le frapper, le briſer, l'amollir; mais vous avez un cœur facile à émouvoir, difficile à fixer, vif dans un moment de grace, plus vifs encore dans un moment de plaiſir, qui tantôt ne trouve que Dieu aimable, tantôt n'a de goût que pour le monde; je vous le dis en tremblant, les converſions des ames qui vous reſſemblent, ſont très-rares. L'arrêt de Jeſus-Chriſt là-deſſus, eſt déciſif & terrible: il dit qu'une ame comme la vôtre, n'eſt pas propre au Royaume de Dieu: c'eſt-à-dire, que ſes inclinations, ſon fond, le caractère, particulier de ſon eſprit & de ſon cœur, la rend inhabile au ſalut: d'où vient cela? c'eſt que la piété chrétienne ſuppoſe un eſprit mûr, capable d'une réſolution, qui, la voie droite une fois con-

nue, y entre, & ne s'en détourne pas aiſément; elle ſuppoſe une ame forte & ſenſée, qui ne ſe conduit pas par ſentiment, mais par des régles de foi & de prudence: c'eſt que dans le monde même, un eſprit frivole & léger n'eſt capable de rien: & que tout ce qu'il entreprend, on le compte déjà pour échoué. Or vos inégalité de conduite ne viennent que d'une légéreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, & qui s'ennuye bientôt d'un même parti; elles ne viennent que d'une incertitude & d'une inconſtance de cœur, qui ne peut pas répondre de ſoi-même pour l'inſtant qui ſuit; qui, ſur toutes choſes, ne conſulte, & ne ſuit que le goût: vous n'êtes donc pas propre au Royaume de Dieu.

3°. La troiſième reſſource utile aux autres pécheurs, ce ſont les Sacremens: or cette reſſource devient un écueil à l'ame inconſtante & légére. Un écueil, premierement, par l'uſage toujours inutile de ces divins remèdes. A l'égard d'un pécheur qui a vieilli dans le crime, & qui vient enfin ſe jetter aux pieds d'un homme de Dieu, la majeſté du lieu, la ſainte ſévérité du Juge, l'importance du remède, la honte ſeule & la confuſion de ſes crimes, tout cela fait ſur ſon cœur des impreſſions ſi nouvelles & ſi profondes, qu'il n'eſt pas aiſé de les effacer: mais le pécheur dont je parle, porte au tribunal une ame familiariſée avec ſa confuſion; il eſt raſſuré contre lui-même, il ne rougit plus de ſes aveus. Ecueil, ſe-

condement, par la diſſimulation inſéparable des rechutes. Ecueil, troiſiémement, par le ſacrilége inévitable dans les rechutes: car ſe repentir ſans ceſſe, & retomber ſans ceſſe, c'eſt être un mocqueur & un profonateur des choſes ſaintes: non que la grace du Sacrement établiſſe l'homme dans un état conſtant & invariable de juſtice; mais lorſqu'on eſt ſorti véritablement juſtifié des pieds du Prêtre, les rechutes du moins ne ſont pas ſi promptes; on ne paſſe pas a un inſtant d'un état de juſtice, à un état de péché, parce que la converſion n'eſt pas l'ouvrage d'un moment, c'eſt un ouvrage difficile; or on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avoit acquis qu'avec des peines & des travaux infinis: c'eſt un ouvrage ſolide; donc ce qui s'écroule en un inſtant n'étoit bâti que ſur le ſable mouvant c'eſt un ouvrage ſérieux ſur lequel on délibére long-tems; or une entrepriſe long-tems méditée, on ne l'abandonne pas le même jour preſque qu'on venoit de la finir. Auſſi les Saints ont tous regardé la pénitence de ces ames inconſtantes & légéres comme des dériſions publiques des Sacremens, & des outrages faits à la ſainteté de nos myſtéres; & ils les éloignoient déſormais de l'autel ſacré je ſais qu'on ne doit point aggraver le joug, & qu'un excès de ſévérité ne dèshonore pas moins la religion qu'une lâcheté criminelle: mais on ne doit pas non plus confier à l'inſtant le ſang de Jeſus-Chriſt à des profanes qui l'ont

mille fois ſouillé ; on ne doit pas ajoûter foi à des promeſſes ſi ſouvent violées ; & plût à Dieu, ame infidéle, que vous euſſiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconſtances honteuſes, on ne vous verroit pas encore la même après tant de Sacremens & de démarches inutiles de pénitence: que dis-je, la même ! vous êtes pire, puiſque vous avez ajoûté à des déſordres qui n'ont jamais été pardonnés, la circonſtance affreuſe d'un grand nombre de ſacrilèges.

J'avois donc raiſon de dire que de tous les caractères, l'inconſtance dans les voies du ſalut étoit le moins propre au Roÿaume de Dieu ; parce qu'il eſt des reſſources pour le autres pécheurs, mais que pour celui-ci, il n'en eſt plus, ou du moins, il n'en paroît plus.

LE LUNDI DE LA III. SEMAINE.

Sur le petit nombre des Elus.

PROPOSITION ET DIVISION. *Quelles ſont les cauſes du petit nombre des Elus ? Il y en a trois principales qui vont faire tout le plan de ce diſcours.*

I. PARTIE. *La premiére cauſe du petit nombre des Elus, c'eſt que le Ciel n'eſt ouvert qu'aux innocens, ou aux pénitens.* Il n'y a que ces deux voies de ſalut : or de quel côté êtes-vous ?

1°. Etes-vous innocent ? Dans ces tems heureux où l'Egliſe n'étoit qu'une aſſemblée des Saints, il étoit rare de trouver des Fidéles, qui après avoir été régénérés dans le Sacremens de Batême, retombaſſent dans le déréglement de leurs premieres mœurs. Mais depuis que le monde devenu Chrétien a porté avec lui dans l'Egliſe ſa corruption & ſes maximes, nous nous égarons preſque tous dès le ſein de nos meres: la terre, comme dit un Prophête, eſt infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; la ville eſt une Ninive péchereſſe ; la Cour eſt le centre de toutes les paſſions humaines;le ſel même de la terre s'eſt affadi. Voilà donc déjà une voie de ſalut fermée preſqu'à tous les hommes : tous ſe ſont égarés : l'âge a peut-être calmé les paſſions dans pluſieurs;un coup de la grace a peut-être changé leur cœur : mais quelle a été leur jeuneſſe ? Il ne reſte donc plus qu'une reſſource, c'eſt la pénitence : or,

2°. Etes-vous pénitent? Mais où ſont-ils les pénitens ? forment-ils dans l'Egliſe un peuple nombreux ; la parole de ſaint Ambroiſe, qu'il y a encore plus d'innocens que de pénitens, eſt terrible. Pour comprendre combien les vrais pénitens ſont rares, examinons ce que c'eſt qu'un pénitent. Un pénitent ; diſoit autrefois Tertullien, c'eſt un Fidéle qui ſent tous les momens de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre & d'oublier autrefois ſon Dieu, qui a ſans ceſſe ſon péché devant les yeux, & qui

croit ne devoir plus vivre que pour s'en punir, &c. Voilà en abrégé ce que c'eſt qu'un pénitent : or, encore une fois, où ſont parmi nous les pénitens de ce caractère ? Les ſiécles de nos peres en voyoient encore aux portes de nos Temples, qui, quoique moins coupables que nous, paſſoient cependant les années entiéres dans l'exercice des jeunes, des macérations, des priéres, & dans des épreuves ſi laborieuſes, que les pécheurs les plus ſcandaleux ne voudroient pas les ſoutenir aujourd'hui un ſeul jour : ainſi ſi l'on voyoit encore des pécheurs dans ces tems heureux, le ſpectacle de leur pénitence édifioit bien plus l'aſſemblée des Fidéles, que leurs chutes ne l'avoient ſcandaliſée. Mais aujourd'hui, regardez autour de vous, je ne dis pas que vous jugiez de vos freres ; mais examinez quelle ſont les mœurs de tous ceux qui vous environnent ; ils ſont pécheurs, ils en conviendroient ; & vous n'êtes pas innocent, & vous en convenez vous-même : or, ſont-ils pénitens, & l'êtes-vous ? l'âge, les emplois, &c. vous ont dégouté des créatures ; mais vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu. Vous êtes devenu plus exacts à remplir vos devoirs publics & particuliers ; mais vous n'êtes pas pénitens. Vous avez ceſſé vos déſordres ; mais vous ne les avez pas expiés : car montrez moi ſeulement dans vos mœurs des traces légéres de pénitence ; il n'y en a point : cependant cet état ſi dangéreux n'a rien qui vous allarme ; des péchés qui n'ont jamais

été purifiés par une ſincére pénitence, ni par conſéquent remis devant Dieu, ſont à vos yeux comme s'ils n'étoient plus, & vous mourrez tranquille dans votre impénitence. Après cela, vous prétendez au ſalut? mais ſur quel tître, dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conſcience rendroit témoignage contre vous-même ? vouloir nous perſuader que vous êtes pénitent, vous n'oſeriez, & vous vous condamneriez par votre propre bouche; vous n'êtes donc pas du petit nombre des Elus.

II. PARTIE. *La ſeconde cauſe du petit nombre des Elus; c'eſt que les loix ſur leſquelles les hommes ſe gouvernent, les maximes qui ſont devenues les régles de la multitude, ſont des maximes incompatibles avec le ſalut.*

Par exemple, en matiére de dépenſe & de profuſion, rien n'eſt blamable & exceſſif ſelon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune & altérer les affaires; cependant quoi de plus oppoſé aux régles de la modération chrétienne? C'eſt un uſage reçu, que l'ordre de la naiſſance ou les intérêts de la fortune, décident toujours de nos deſtinées, & réglent le choix du ſiécle ou de l'Egliſe; l'uſage veut que les jeunes perſonnes du ſexe ſoient inſtruites de bonne heure de tous les arts propres à réuſſir & à plaire: êtes vous né avec un nom ? il faut parvenir à force d'intrigues, de baſſeſſes, & de dépenſes, & faire votre idole de la fortune : êtes-vous jeune ? c'eſt la raiſon

des plaiſirs, &c. Voilà la doctrine du monde, Or, qui vous autoriſe à des maximes ſi peu chrétiennes ? eſt-ce l'Evangile de Jeſus-Chriſt ? eſt-ce la doctrine des Saints? ſont-ce les loix de l'Egliſe ? point du tout, c'eſt l'uſage : voilà tout ce que vous avez à nous oppoſer, comme ſi l'uſage pouvoit preſcrire contre les régles que Jeſus-Chriſt nous a laiſſées, & auſquelles ni les tems ni les ſiécles ne ſauroient jamais rien changer : mais vous ne penſez pas que ce que vous appellez aujourd'hui, uſage, étoient des ſingularités monſtrueuſes, avant que les mœurs des Chrétiens euſſent dégénéré; que nous ſerons jugés ſur l'Evangile, & non ſur l'uſage, ſur les exemples des Saints, & non ſur les opinions des hommes.

Vous répondrez à cela que vous ne faites que ce que font tous les autres : & moi je vous réponds que c'eſt juſtement pour cela que vous vous damnez ; la voie qui conduit à la mort, c'eſt celle où marche le grand nombre. Ne vous conformez pas à ce ſiécle corrompu, vous dit l'Ecriture : or le ſiécle corrompu, n'eſt pas le petit nombre de Juſtes que vous n'imitez pas, c'eſt la multitude que vous ſuivez. Vous ne faites que ce que font les autres, vous aurez donc le même ſort qu'eux; c'eſt parce que preſque tous les hommes ſuivent les uſage du monde, qu'il y en a ſi peu qui ſe ſauvent. Au lieu donc de ſe raſſurer ſur ce qu'on ne fait que ce que font les autres; il faudroit au contraire ſe dire à ſoi-même, il y a dans

l'Egliſe deux voies, l'une large où paſſe preſque tout le monde, & qui aboutit à la mort, l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, & qui conduit à la vie : de quel côté ſuis-je? ſuis-je avec le grand nombre ? je ne ſuis donc pas dans la bonne voie. Voyez ſi Loth ſe conformoit aux voies de Sodôme ; ſi Abraham vivoit comme ceux de ſon ſiécle ; ſi Eſther dans la Cour d'Aſſuérus ſe conduiſoit comme les autres femmes de ce prince ; enfin voyez ſi dans tous les ſiécles, les Saints ont raſſemblé au reſte des hommes.

Vous prétendez que ce ſont-là des ſingularités & des exceptions plutôt que des régles que tout le monde ſoit obligé de ſuivre : mais avons-nous donc un autre Evangile à ſuivre, d'autres devoirs à remplir ? & d'autres promeſſes, à eſpérer que les Saints? S'il eſt vrai qu'il y ait une voie plus commode pour arriver au Ciel ; que celle que les Saints ont priſe, ils ne nous ont donc laiſſé que des exemples dangereux & inutiles ; mais pouvons-nous le penſer raiſonnablement ? Ne nous raſſurons donc pas ſur la multitude qui fait ce que nous faiſons ; tout ce que nous en devons conclure, c'eſt que les complices de nos tranſgreſſions, ſeront les compagnons de notre infortune.

III. PARTIE. *La troiſiéme cauſe du petit nombre des Elus, c'eſt que les maximes & les obligations les plus univerſellement ignorées ou rejettées, ſont les plus indiſpenſables au ſalut.*

1°. Vous avez renoncé au monde dans votre Batême ; & le monde auquel vous avez renoncé, c'eſt une ſociété de pécheurs dont les déſirs, les craintes, les eſpérances, les ſoins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que ſur les biens & ſur les maux de cette vie : voilà le monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples, être ravi qu'il vous haïſſe à ſon tour, qu'il contrediſe vos mœurs par les ſiennes : or, eſt-ce-là votre ſituation, par rapport au monde ? où ſont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaiſirs, aux uſages, aux maximes, aux eſpérances du monde ? tous l'ont promis ; qui le tient ?

2°. Vous avez renoncé à la chair dans votre Batême : c'eſt-à-dire, vous vous êtes engagé à la châtier, à la dompter, à la crucifier ; ce n'eſt pas ici une perfection, c'eſt un vœu, c'eſt le premier de tous vos devoirs : or où ſont les Chrétiens qui là-deſſus ſoient plus Fidéles que vous ?

3°. Vous avez dit anathême à ſatan & à ſes œuvres ; & quelles ſont ſes œuvres ? celles qui compoſoient preſque le fil & comme toute la ſuite de votre vie ; les pompes, les jeux, les plaiſirs, les ſpectacles, le menſonge, l'orgueil, les jalouſies & les contentions : donc tout Chrétien doit s'abſtenir de toutes ces choſes, & il viole les vœux de ſon Batême, lorſqu'il y participe : ce ſont là vos obligations les plus eſſentielles, & vous n'êtes point Chrétien ſi vous ne les obſervez pas ; cependant qui

les obſerve, qui les connoît ſeulement, qui s'aviſe de venir s'accuſer au tribunal d'y avoir été infidéle ?

Si cela eſt ainſi, direz-vous, qui pourra donc ſe ſauver ? peu de gens, mon cher Auditeur : ce ne ſera pas vous, du moins ſi vous ne changez ; ce ne ſeront pas ceux qui vous reſſemblent ; ce ne ſera pas la multitude. Qui pourra ſe ſauver? ce ſeront ceux qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde ; ce ſeront ceux qui ne ſe font pas une loi des uſages inſenſés du monde, mais qui corrigent les uſages par la loi de Dieu ; ce ſera vous-même qui vous ſauverez, ſi vous voulez ſuivre ces exemples. Voilà les gens qui ſe ſauveront : or, ces gens-là ne forment pas aſſurément le plus grand nombre. Mais que conclure de ces vérités ? qu'il faut déſeſpérer de ſon ſalut ? A Dieu ne plaiſe! le fruit de ce diſcours, doit-être de nous détromper de cette erreur ſi univerſelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, & que l'uſage eſt une voie sûre ; il faut ſe diſtinguer des autres, être ſingulier, vivre à part au milieu du monde, & ne pas reſſembler à la foule.

LE MARDI DE LA III. SEMAINE.

Sur le mêlange des bons & des méchans.

DIVISION. I. *Le mélange des bons & des méchans qui paroît injurieux à la gloire de Dieu, à néanmoins ſes raiſons & ſes uſages dans l'ordre de la Providence.* II. *Les bons dans les deſſeins de Dieu doivent ſervir ou au ſalut ou à la condamnation des méchans.* III. *Les méchans ſont ſoufferts pour l'inſtruction, ou pour le mérite des Juſtes.*

I. PARTIE. *Les Juſtes ſervent au ſalut des méchans, en leur fourniſſant mille reſſources de ſalut, le ſecours des inſtructions, des exemples, des priéres, c'eſt-à-dire, les moyens les plus efficaces de leur converſion.*

1°. Le ſecours des inſtructions, qui ſont d'autant plus d'effet ſur les ames les plus mondaines, que la vérité, l'autorité, la charité, en ſont les caractères inſéparables. La vérité accompagne les inſtructions des Juſtes; car ils ont l'œil trop ſimple, & les lévres trop innocentes, pour louer le pécheur dans les déſirs de ſon cœur; ils appellent avec ſimplicité le bien un bien, & le mal un mal; & le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces baſſes adulations qui l'admirent, ni ces adouciſſemens artificieux qui le juſtifient. L'autorité: en effet

ſet les paroles de Juſtes tirent d'une certaine autorité que la vertu ſeule donne un poids & une force qui ne ſe trouve pas dans les diſcours des hommes ordinaires : le pécheur quelque élevé qu'il ſoit, perd par ſes égaremens le droit de reprendre les autres, & ſes mœurs ne laiſſent plus de crédit & d'autorité à ſes paroles : mais le Juſte peut avec confiance condamner dans les autres ce qu'il a commencé à s'interdire à lui-même. A la vérité & à l'autorité, les Juſtes ajoûtent dans leurs inſtructions les ſaints artifices & les ſages circonſpections d'une charité ſage & prudente, qui loin de condamner ſans indulgence, & de corriger ſans diſcernement, ſait choiſir ſes momens, & ménager ſes conſeils, ſe rendre utile ſans ſe rendre odieuſe ; telles ſont les inſtructions des Juſtes.

2°. Ils ſervent au ſalut des méchans en ſe trouvant mêlés avec eux, par leurs exemples. En effet ſi les pécheurs ne vivoient qu'avec des hommes qui leur reſſemblaſſent, le crime ſeroit toujours tranquille, parce que ſon oppoſition avec la piété n'en troubleroit jamais les fauſſes douceurs ; & ils croiroient la vie chrétienne impoſſible, parce qu'ils la verroient ſans exemple : mais dans quelque ſituation que la Providence les ait fait naître, ils trouvent des Juſtes de leur âge de leur état, qui obſervent la loi du Seigneur ; leur exemple ſeul eſt une voix puiſſante qui rappelle le pécheur malgré lui à la vé-

rité & à la juſtice, qui lui parle ſans ceſſe au fond du cœur : nous lui annonçons la piété du haut de ces chaires chrétiennes ; mais l'exemple des Juſtes la lui perſuade.

3°. Les juſtes mêlés avec les pécheurs, ſervent encore à leur ſalut par leurs priéres. En effet, ſi Dieu jette encore des regards de miſéricorde ſur la terre ; ce ſont les priéres & les gémiſſemens ſecrets des gens de bien, qui nous les attirent ; c'eſt par eux que toutes les graces ſe répandent dans l'Egliſe, parce qu'ils ſont cette colombe qui gémit ſans ceſſe, & qui ne gémit jamais en vain.

Mais en ſecond lieu, les Juſtes ſervent auſſi à la condamnation des méchans. On a beau dire que la vertu eſt rare ; il eſt encore ſur la terre des ames pures & fidéles: vous en connoiſſez, pécheurs, dans votre rang & dans votre état, auſquelles vous ne pouvez refuſer le titre reſpectable de la vertu. Or des ames de ce caractère ôtent à l'iniquité toutes les excuſes : car que pourrez-vous répondre devant le tribunal de Jeſus-Chriſt, que leur exemple ou n'affoibliſſe, ou ne confonde ? Placez-vous en telle ſituation qu'il vous plaira, chaque ſituation a ſes Saints, qui ſont autant de témoins qui dépoſent contre vous.

II. PARTIE. *Les méchans ſont ſoufferts pour l'inſtruction, ou pour le mérite des Juſtes.*

1°. Ils ſervent à leur inſtruction. Car comme la négligence, le dégoût, l'oubli

des graces, ſont les écueils le plus ordinaires de la vertu des Juſtes, l'exemple des méchans leur fournit des leçons continuelles: Premiérement de vigilance: s'ils ſont tentés de s'affoiblir, ils liſent ſans ceſſe dans les chutes de leurs freres les raiſons qu'ils ont de veiller; ils apprennent dans l'hiſtoire des malheurs d'autrui, quels ſont les degrés qui conduiſent inſenſiblement au crime; que les commencement en ſont toujours légers; qu'ainſi il n'y a de sûreté pour la vertu que dans la vigilance, parce qu'il n'y a jamais loin entre l'affoibliſſement & la chute. Secondement, de fidélité, contre la tentation du dégoût: car ſi les juſtes vivoient tous ſéparés des pécheurs, peut-être que dans ces momens où nul goût ſenſible ne ſoutient plus la vertu, ils pourroient ſe promettre dans le monde des plaiſirs plus doux que ceux de la piété; mais la ſeule préſence des pécheurs diſſipe cette illuſion. Sans même faire uſage de ſa foi, il n'a qu'à ouvrir les yeux: il cherche des heureux dans ce monde, & il n'en trouve point; il voit par tout des agitations qu'on appelle plaiſirs, & il ne voit nulle part de bonheur. Troiſiémement, de reconnoiſſance contre la tentation de l'oubli des graces: les juſtes voyent périr dans le monde une infinité de pécheurs moins coupables qu'eux, qui ont du penchant pour la vertu, qui gémiſſent même ſous le poids de leurs chaîne, & qui déſirent leur délivrance; & ils ſe ſou-

viennent que le Seigneur vint au-devant d'eux pour les retirer du déſordre, après qu'ils s'étoient ſouillés par des excès monſtrueux, qui ne pouvoient partir que d'un cœur profondément mauvais & corrompu; & lorſque loin de l'attendre & de l'appeller, ils fuyoient encore ſa préſence : ces objets & ces réflexions toujours préſentes, font ſentir chaque inſtant aux juſtes le prix ineſtimable du bienfait qui a changé leur cœur & leur inſpirent un fond de tolérance, de douceur, & de charité pour leurs freres qui s'égarent, au lieu de les cenſurer, ou de les fuir comme des objets dangereux.

2°. Les méchans ſont ſoufferts pour le mérite des Juſtes. Premiérement par la ſéduction de leur exemple, ils donnent un nouveau prix à la fidélité du Juſte, qui a beſoin de force pour s'en défendre ; car il a ſans ceſſe ces exemples devant les yeux: ils favoriſent d'ailleurs les inclinations corrompues de la nature. Secondement, la malignité des pécheurs ménage encore à la vertu des Juſtes mille épreuves glorieuſes : en les opprimant, ils font éclater leur patience ; en les chargeant de dériſions & d'opprobres; ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité ; en les dépouillant de leurs biens, ils purifient leur détachement, &c. Cela montre que les Juſtes, en conſidérant la conduite de Dieu ſur les méchans ne font pas toujours uſage de leur foi. Ils ſouhaiteroient

que la piété fût toujours protégée favoriſée, préférée même ici bas dans la diſtribution des graces, & des honneurs, au vice ; mais ils n'apperçoivent pas que, ſi leurs déſirs injuſtes étoient exaucés, ce ſeroit ôter à la ſageſſe de Dieu le principal moyen de ſalut qu'elle a préparé dans tous les ſiécles à ſes ſerviteurs, & que pour ménager un vain triomphe à la vertu, on lui ôteroit l'occaſion & le mérite de ſes véritable victoire. Troiſiemémement, les ſcandale & les déreglement des pécheurs affligent les juſtes, & arrachent à leur piété des gémiſſement de zèle & de compaſſion qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur. En effet quand on a de la foi, & qu'on eſt touché de la gloire du Dieu qu'on ſert & qu'on aime, peut-on voir ce qui ſe paſſe dans le monde, d'un œil ſec tranquille, indifférent ; les maximes de Jeſus-Chriſt anéanties, ſes miſtères dèshonorés, ſes ſerviteurs mépriſés, ſes promeſſes oubliées.

LE MERCREDI DE LA III. SEM.

Du véritable culte.

DIVISION. *I. Ne rejettez pas les pratiques extérieures du culte & de la piété. II. Mais n'en abuſez pas.*

I. PARTIE. *Ne mépriſez pas l'extérieur du culte & de la piété.* Le véritable culte, ſi nous le conſidérons en lui-même, & ſans aucun rapport à l'état préſent de l'homme, eſt purement intérieur, & ſe conſomme tout entier dans le cœur; telle eût été la religion de l'homme innocent: mais depuis notre chute, notre ame enveloppée dans les ſens, ne peut preſque plus ſe paſſer de leur miniſtère. De-là les pratiques de la Loi multipliées à l'infini; l'Egliſe plus ſpirituelle en eut moins, mais elle en eût; un Dieu même manifeſté en chair y devint viſible, pour s'inſinuer à la faveur de nos ſens juſques dans nos cœurs. Cependant, parce que nous avouons que la véritable piété eſt dans le cœur, la ſageſſe du monde allégue trois prétextes, pour autoriſer le mépris qu'elle fait des pratiques extérieures de religion.

1°. L'inutilité de l'extérieur. On pourroit d'abord demander à ces Sages du monde, ſi en banniſſant cet extérieur qu'ils croient inutile, ils ſont du moins fidéles à

cet eſſentiel auquel ils ſe retranchent; & s'ils donnent du moins leur cœur à Dieu tandis que tous les dehors ſont encore au monde. En ce cas-là, ils ne s'aviſeroient guéres de diſputer à Dieu les dehors : c'eſt le ſacrifice du cœur & des paſſions qui coûte ; ainſi quand une fois on en eſt venu là, tout le reſte ne coûte plus rien. Auſſi on voit bien tous les jours des perſonnes qui avec un cœur mondain, font des œuvres extérieures de piété, mais l'on n'en voit point qui, après avoir donné ſincérement leur cœur à Dieu, perſéverent dans le même éloignement des devoirs extérieurs de la piété.

Mais outre cela la même loi qui nous oblige de croire de cœur, nous ordonne de confeſſer de bouche, & de donner des marques publiques de notre foi, pour rendre gloire au Seigneur, pour faire connoître les faveurs ſecrettes dont il nous a comblés, pour édifier nos freres, pour encourager les foibles dans la pratique de la vertu, pour réparer nos ſcandales, pour conſoler les Juſtes par le ſpectacle de notre changement, pour confondre les impies, & les forcer de convenir en ſecret qu'il y a encore de la vertu ſur la terre. Voilà à quoi ſert cet extérieur que vous croyez inutile à la piété : comment pouvez-vous le croire inutile, puiſque vous l'exigez des ſerviteurs de Dieu, & que dès qu'il imitent les maniéres du monde, vous devenez les premiers cenſeurs de leur piété ?

2°. La fauſſe ſageſſe du monde oppoſe à l'extérieur du culte ſa ſimplicité & ſa foibleſſe. Toutes les pratiques extérieures de la religion, c'eſt-là, dit-on, la religion du peuple ; on n'y trouve pas aſſez d'élevation & de force. Mais d'abord les perſonnes qui font ce reproche au culte extérieur, ont d'ordinaire tous les défauts des ames les plus baſſes & les plus viles : c'eſt pourtant dans le réglement des mœurs qu'il faudroit ſe piquer de force & d'élevation, car c'eſt en cela que conſiſte la véritable force & la ſeule élévation de l'eſprit & du cœur, à maîtriſer ſes paſſions. Voilà ce qui fait les grandes ames, & voilà où en ſont les Juſtes que le monde mépriſe tant, & quil regarde comme des eſprits foibles & vulgaires.

D'ailleurs, vous regardez les ſaints uſages de la Religion autoriſés par la foi & la piété de tous les ſiécles & de tous les Juſtes, comme des pratiques populaires & trop peu ſérieuſes pour des hommes d'un certain caractère ; mais vos occupations les plus ſérieuſes, & les plus éclatantes même ſelon le monde, ſont-elles donc plus dignes de l'homme & du Chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété accomplies avec un eſprit de foi & de religion ? Ce qui vous abuſe, c'eſt que vous avez une grande idée du monde & de ſes vanités, & que vous ne voyez pas des mêmes yeux les devoirs de la religion. Ainſi les Juſtes trouvent vain & puérile

rile ce qui vous paroît grand & merveilleux, comme vous traitez de médiocrité & de petiteſſe ce qui leur paroît uniquement digne de la grandeur & de l'excellence de l'homme.

3°. Le monde oppoſe aux pratiques extérieures de la religion l'abus qu'on en fait. A cela je vous réponds en un mot que c'eſt ce qu'il faut éviter ; mais que les abus de la piété ne doivent jamais tomber ſur la piété même. Cependant, comme il y a certainement des abus dans les pratiques extérieures de la religion, il eſt à propos de les combattre, & c'eſt ce que nous allons faire.

II. PARTIE. *N'abuſez point des pratiques extérieures des piété.*

1°. Ces pratiques ſont utiles, mais c'eſt lorſqu'on les accompagne de cet eſprit de foi & d'amour, ſans lequel la chair ne ſert de rien. Comme tout le culte extérieur ſe rapporte au renouvellement du cœur comme à la fin principale, toute pratique qui ne tend pas à établir le regne de Dieu au-dedans de nous, eſt vaine; toute religion qui ſe borneroit à de purs dehors, ſeroit indigne de l'Etre ſuprême. Cependant c'eſt ici l'abus le plus univerſel, & la plaie la plus déplorable de l'Egliſe; jamais tant d'extérieur de dévotion, & jamais peut-être moins de piété réelle & intérieure. Ce n'eſt pas que je prétende, comme l'impie, que tous les dehors de la piété ne ſoient que feinte & hypo-

criſie : non, c'eſt au contraire l'erreur de la bonne-foi, & l'excès de la confiance que la plûpart des ames mondaines mettent en ces devoirs extérieurs, & qui leur fait illuſion : elles croyent que tout eſt fait, lorſqu'elles ont rempli ces devoirs, quoiqu'elles vivent toujours dans les mêmes déſordres. Mais ſi nous-mêmes n'eſtimons dans les hommes que les ſentimens intimes & réels qu'ils ont pour nous, & ſi nous ne comptons pour rien les dehors ; comment pouvons-nous croire que Dieu qui s'appelle le Dieu du cœur, ſe payera d'un vain extérieur, & de ſimples bienſéances ? cependant on y met ſa confiance ſous prétexte que,

2°. Ces pratiques extérieures ſont ſaintes ; mais elles deviennent des obſtacles de ſalut à cauſe de cette fauſſe confiance qu'elles nous inſpirent ; & c'eſt ici le ſecond abus des pratiques extérieures. Elles raſſurent la conſcience, le pécheur s'imagine y trouver une reſſource à ſes déſordres ; il ſe pardonne plus facilement des fragilités & des chutes qui paroiſſent compenſées par des œuvres ſaintes : il ne craint plus de tomber dans l'endurciſſement, parce qu'il ſe trouve encore ſenſible à certains devoirs extérieurs de la Religion ; il eſt ſemblable au peuple Juif, qui, fidéle obſervateur des pratiques extérieures, perſévéra pourtant juſqu'à la fin dans ſon aveuglement, parce que les déhors extérieurs nourriſſoient toujours ſon injuſte con-

confiance. Auſſi voyons-nous dans l'Evangile, que les grands pécheurs, les impies, les Publicains ſe convertiſſent : mais les Phariſiens, les demi-Chrétiens, les ames en même-tems religieuſes & mondaines, qui allient les devoirs extérieurs de la piété avec les maximes du monde ne ſe convertiſſent jamais.

3°. Dernier abus des pratiques extérieures : elles ſont juſtes, mais on en abuſe, & on bleſſe la juſtice en leur donnant la préférence ſur les obligations les plus indiſpenſables. Ainſi ſouvent on eſt de toutes les bonnes œuvres, & l'on manque à celles que Dieu demande de nous. Or voici la régle là-deſſus : tout ce qui combat une obligation eſſentielle, ne peut être une œuvre de la foi & de la piété. La charité ne détruit pas ce que la juſtice édifie. Commencez par le devoir ; tout ce que vous ne bâtirez pas ſur ce fondement ne ſera qu'un amas de ruines. Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point ; la piété ſincère & véritable n'eſt que la fidélité aux obligations de ſon état.

Fin des Analyſes.

De l'Imprimerie de C. F. Simon fils, Imprimeur de la Reine & de Mgr. l'Archevêque, 1747.